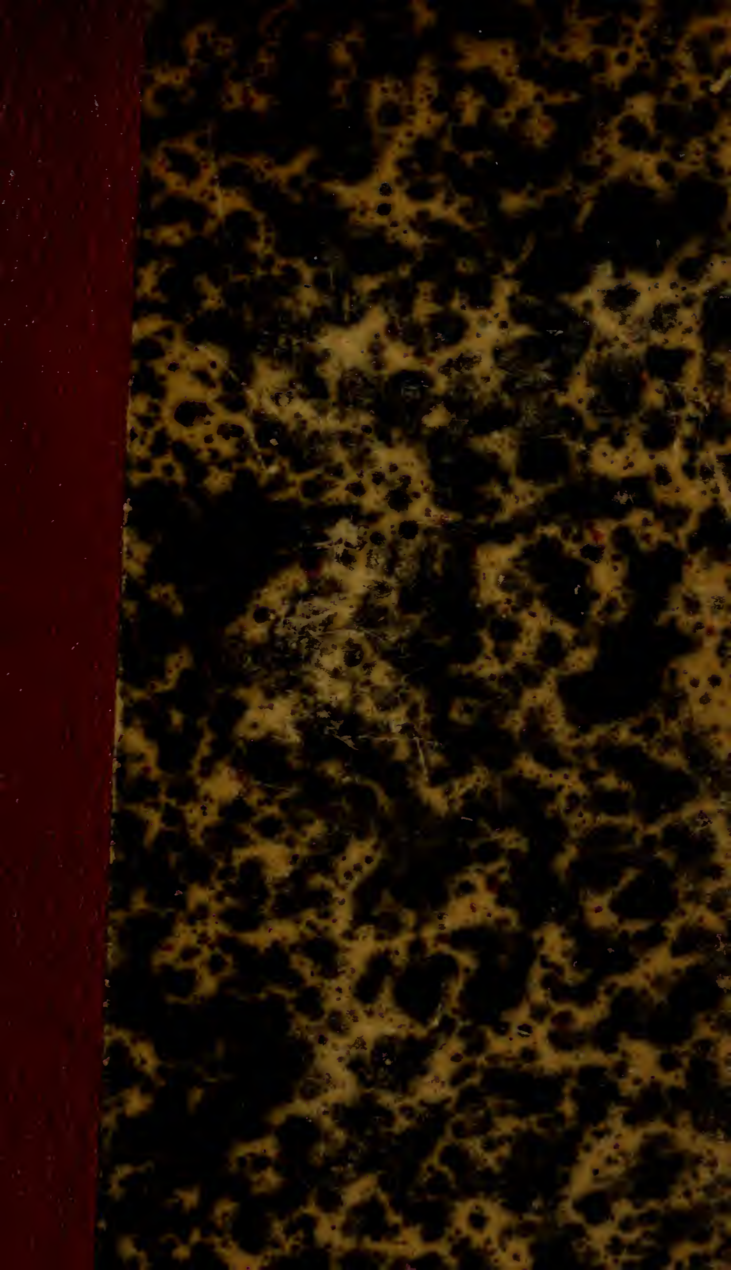
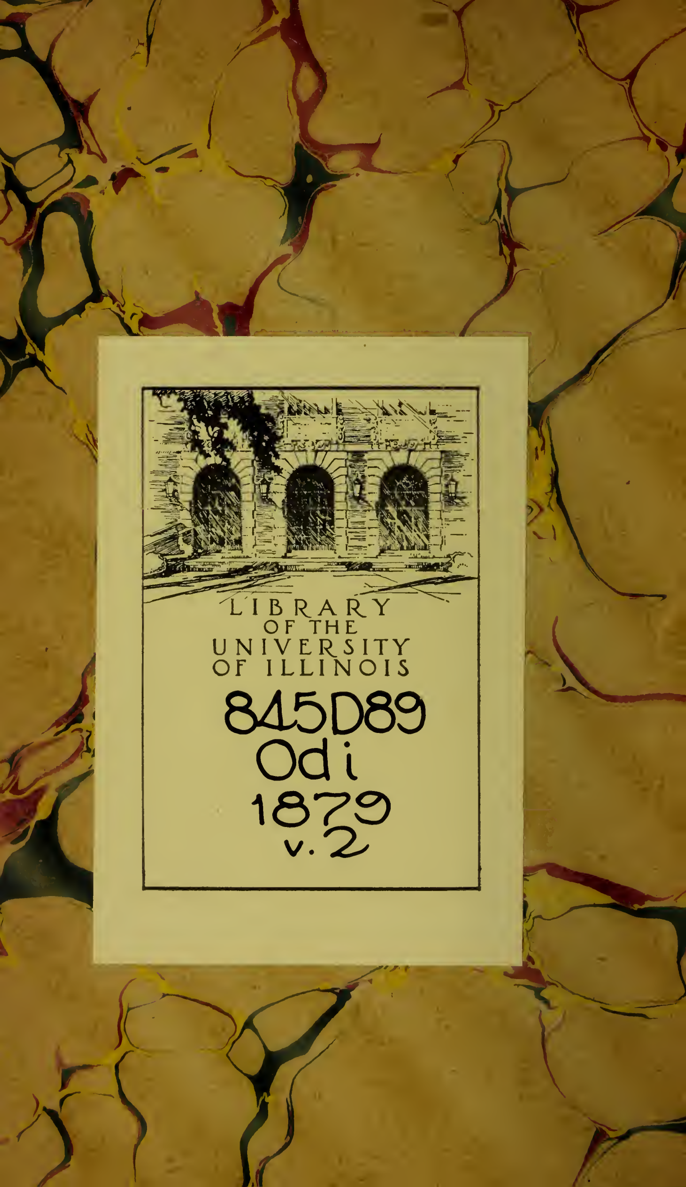
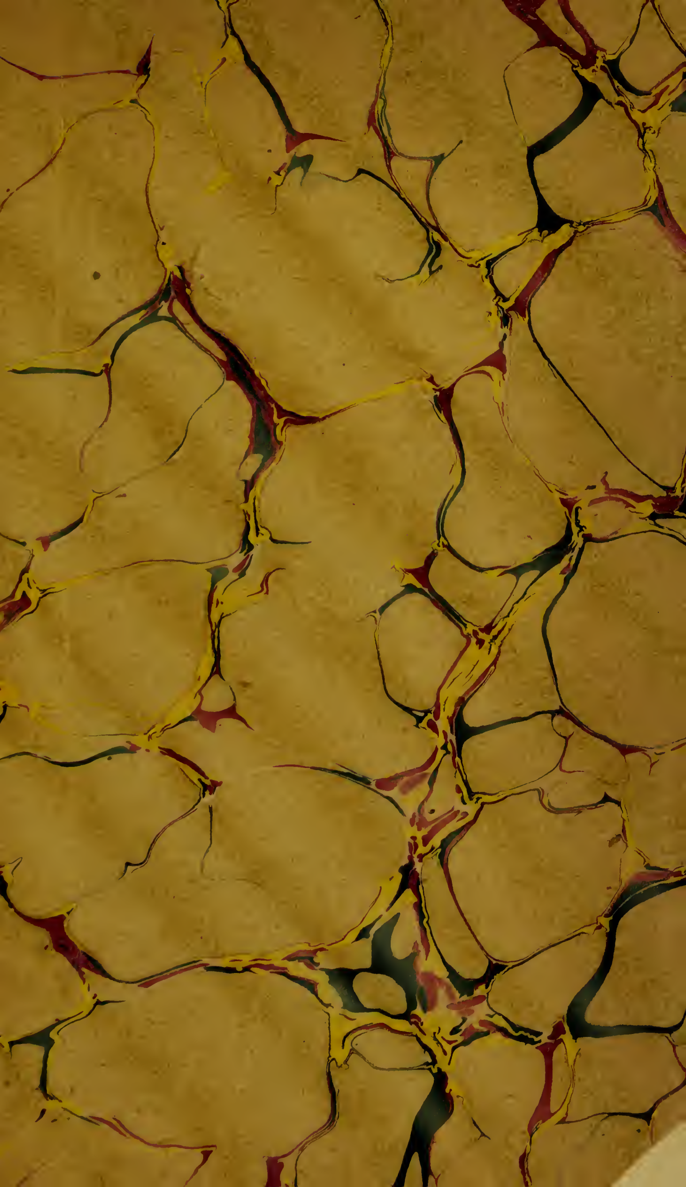



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
845D89
Odi
1879
v.2



2 vols £2.—

vol 1 missing

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers. . . 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . . . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. . . 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo. 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants.— La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna. . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Hist. de mes bêtes. . 1
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. . . . 3
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capit. Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes.. 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mém. d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora.. 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 1
La Vie au Désert. . 6
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DIEU DISPOSE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

DIEU DISPOSE

I

PASSION BUISSONNIÈRE.

Samuel avait peut-être d'autres raisons que sa rencontre avec Lothario sur le boulevard Saint-Denis, pour croire que le neveu du comte d'Eberbach était allé du côté d'Enghien et de Frédérique.

Que Samuel le sût ou qu'il le soupçonnât seulement, la réalité était que Lothario avait profité de cette belle et radieuse journée d'avril pour faire une de ces heureuses et furtives promenades qu'il risquait souvent depuis l'installation de Frédérique à Enghien.

Ce matin-là, les affaires de l'ambassade expédiées, et jamais secrétaire n'avait reçu plus de compliments pour son

exactitude et sa rapidité, Lothario avait donné ordre à son domestique de seller deux chevaux.

Les chevaux prêts, il était sorti, son domestique le suivant.

Toutefois, Lothario n'était pas allé directement à Enghien. Soit pour dépister la surveillance qui pouvait l'épier à sa sortie de l'hôtel et pour qu'on se méprît sur la route par où il allait, soit parce qu'il avait quelque chose à faire auparavant, au lieu de tourner du côté du boulevard, il avait tourné, tout au contraire, du côté du quai.

Suivant alors la Seine jusqu'au quai Saint-Paul, il s'était arrêté à la porte d'un hôtel, qui regardait l'île Louviers et le Jardin-des-Plantes.

Il était descendu de cheval, avait remis la bride à son domestique et était entré dans la cour de l'hôtel, où, dans ce moment, un fiacre aux stores baissés stationnait, mystérieux, attendant quelqu'un ou cachant quelque chose.

Mais, sans y prendre autrement garde, Lothario avait traversé la cour et avait déjà monté quelques marches de l'escalier, quand un tourbillon roula du haut de l'escalier, sans crier gare, brusque, aveugle, irrésistible.

Lothario n'eut que le temps de se ranger, de crainte d'être renversé du choc.

Mais, en arrivant près de lui, le tourbillon s'arrêta subitement.

Ce tourbillon n'était autre que notre ami Gamba.

— Comment! Gamba, dit Lothario en souriant, c'est vous qui voulez m'écraser?

— Moi, écraser quelqu'un! s'exclama Gamba blessé, et surtout un ami! Ah! vous m'offensez dans ma souplesse.

Voyez comme je me suis arrêté net et court. Un cheval de manége, lancé au galop, n'aurait pas mieux fait. Plutôt que de vous écraser, j'aurais cabriolé sur la rampe, j'aurais bondi au plafond, je vous aurais enjambé sans vous toucher. Vous vous croyez donc plus frêle qu'un œuf, mon cher monsieur, que vous avez peur du roi de la danse des œufs? Sachez qu'en marchant sur un poulet, mes pieds ne lui procureraient que la sensation d'une douce caresse. Vous écraser!

— Pardon, mon cher Gamba, reprit Lothario. Je n'avais pas l'intention de vous humilier dans votre noble fierté d'artiste.

— Je vous pardonne, dit Gamba. Seulement, vous avez eu tort de vous ranger. C'est mal d'avoir douté de moi.

— Je ne douterai plus, je vous le promets, dit Lothario. Mais que diable faisiez-vous donc là à dégringoler du haut de cet escalier, et à vous escrimer avec ces marches? Vous vous exerciez?

— Non, je le confesse, dit Gamba embarrassé, ce n'était pas le passe-temps désintéressé d'un quart d'heure donné à l'art; j'employais l'art aux besoins de la vie. J'usais de mon agilité dans le but égoïste d'arriver plus vite dans la cour. Je faisais... ce qu'on appelle vulgairement descendre les degrés quatre à quatre. Je suis attendu en bas.

— Est-ce que par hasard, demanda Lothario, ce serait pour vous ce fiacre aux stores baissés qui s'impatiente?

— Un fiacre!... Ah! oui... peut-être, répondit Gamba, mal à l'aise et confus.

— Alors, allez vous-en, homme de la noce! reprit Lothario avec un sourire qui redoubla la rougeur de Gamba.

— Oh ! ce n'est pas ce que vous croyez, reprit le frère d'Olympia. Il y a bien un fiacre, mais il n'y a personne dedans.

— Vous ressemblez à votre fiacre, dit Lothario, vous baissez les stores de votre discrétion.

— Non, je vous jure, poursuivit le bohémien, dont la pudeur s'effarouchait des soupçons de Lothario. D'abord je n'introduirais pas une femme dans la cour de l'hôtel de ma sœur. Ah ! bien oui, avec ses grands airs sévères et dignes ! Elle lui ferait bonne mine, et à moi ! Ah ! çà, vous allez la voir, et, soit dit en passant, elle vous attend avec une fière impatience ! n'allez pas au moins lui mettre vos suppositions hétéroclites dans l'esprit. Rien n'est plus loin de la vérité d'abord. Voici purement le fait. Vous savez que ma sœur veut que personne ne sache qu'elle est revenue à Paris. Si quelqu'un de sa connaissance m'apercevait dans les rues, le frère ne tarderait pas à dénoncer la sœur. Je ne sors donc jamais qu'en voiture, et caché derrière les stores. Voilà pourquoi les stores de ce fiacre sont baissés. Il n'y a rien autre chose derrière. Je ne vais pas en bonne fortune, je vais faire une simple course tout à fait insignifiante.

— Et c'est pour faire une simple course, tout à fait insignifiante, insista l'impitoyable Lothario, que vous éprouviez le besoin d'abréger l'escalier au moyen de sauts qui auraient cassé les reins à un chat.

— Eh bien, non, dit le vertueux-Gamba, désespérant de se tirer honnêtement d'un mensonge, j'allais faire une course qui m'intéresse formidablement, au contraire.

— Ah ! vieux drôle !

— J'allais à la Poste aux Lettres. Depuis le printemps, monsieur Lothario, j'attends tous les jours une lettre qui peut me rendre très-heureux. Qu'il y ait de l'amour ou non dans cette lettre, cela ne regarde que les chèvres. Vous voyez qu'il n'y a personne dans la voiture. Dieu veuille qu'il y ait quelque chose à la poste! Mais si ce n'est pas aujourd'hui, j'y retournerai demain, et après-demain, et toujours. A bientôt, il est l'heure. Ma sœur est chez elle. J'ai l'honneur de vous saluer.

Et d'un bond, Gamba fut au bas de l'escalier, pendant que Lothario, riant de la rencontre, avait à peine monté quelques marches.

Comme Gamba l'avait dit à Lothario, Olympia vivait dans la solitude et dans l'incognito. Elle n'avait pas voulu retourner dans ses appartements de l'île Saint-Louis, où ses admirateurs et ses amis de Paris l'auraient tout de suite retrouvée. Revenue avec une idée qu'elle ne disait à personne, elle tenait absolument à rester cachée et ignorée de tous. Elle avait exigé que Gamba ne sortît jamais sans prendre les plus grandes précautions pour ne pas être reconnu, et l'avait menacé de la perte de son amitié s'il était jamais aperçu de personne, surtout du comte d'Eberbach ou de Samuel.

Quant à elle, elle ne sortait que très-rarement, la nuit en voiture, pour respirer un peu l'air. Elle avait pris un nom d'emprunt, et le portier de l'hôtel avait ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à elle, sous quelque prétexte que ce fût.

Lothario seul était excepté de la consigne.

Elle avait, en effet, demandé à Lothario, avec instance,

de la tenir au courant de tout ce qui se passerait, et de venir lui dire, sans perdre une seconde, les moindres modifications qui pouvaient survenir dans la situation ou dans les dispositions de Julius.

Lothario s'était d'abord expliqué cet intérêt par un reste mal éteint de l'ancienne amitié de la cantatrice pour le comte d'Eberbach. Quoiqu'il ne doutât pas que cette intimité n'eût été pure, Olympia avait certainement pour l'ambassadeur de Prusse une sympathie et une affection qu'avait pu irriter et accroître le mariage de Julius avec une autre. Mais Olympia parlait de ce mariage avec un désintéressement si sincère et avec un si franc oubli d'elle-même, qu'évidemment elle s'en occupait par bonté bien plus que par jalousie, et que, si elle aimait Julius, c'était pour lui et non pour elle.

Ce n'était pas seulement au bonheur de Julius qu'elle pensait, c'était aussi au bonheur de Lothario. D'où lui venait cette cordiale sollicitude pour un jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à peine ? Ce subit accès de tendresse n'était toujours pas de l'amour, puisque l'unique désir d'Olympia semblait être de voir Lothario heureux avec Frédérique.

De quelque point du cœur qu'elle lui vînt, Lothario acceptait cette protection qui s'offrait à lui. Il se fiait à la cantatrice, et ne lui cachait rien de ce qui pouvait lui arriver de bon ou de mauvais. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne vînt, et plus d'une fois, causer avec elle de ses espérances ou de ses craintes. Olympia l'encourageait dans ses joies et le relevait dans ses défaillances.

Mais, cette fois-là, il y avait six grands jours qu'il n'avait paru à l'hôtel du quai Saint-Paul.

Olympia était inquiète. Qu'était-il donc arrivé ? Pourquoi ce mortel silence ? se défiait-il d'elle ? était-il malade ? Toutes les suppositions funestes lui avaient traversé l'esprit.

Elle l'avait attendu de jour en jour, puis d'heure en heure. Enfin, la veille, elle lui avait fait tenir une lettre pleine de prière, le suppliant de la venir voir, s'il n'était pas au lit.

Son esprit agitait encore ces craintes, quand un domestique entra dans la salle où elle était, et annonça :

— Monsieur Lothario.

— Qu'il entre ! s'écria-t-elle précipitamment.

Lothario parut. Elle courut à sa rencontre.

— Ah ! vous voilà, enfin ! dit-elle d'un ton de reproche. Qu'êtes-vous donc devenu ? J'espère que vous avez au moins de bonnes raisons pour laisser ainsi vos amis dans l'anxiété.

— Je vous demande mille fois pardon, madame, dit Lothario en lui baisant la main.

— Il ne s'agit pas de me demander pardon, répliqua-t-elle. Vous savez bien que je vous pardonne. Mais dites-moi vite ce qu'il y a de nouveau. Allons ! asseyez-vous et parlez. Et ne me dissimulez rien. Vous savez, mon cher enfant, pourquoi je tiens à savoir tous vos secrets. Dites-moi tout, comme à une mère.

— Oh ! comme à une mère ! dit Lothario, avec un sourire qui trouvait Olympia trop jeune et trop belle pour ce titre.

— Votre sourire est on ne peut plus galant, reprit-elle, mais je vous assure que j'ai pour vous les sentiments que j'aurais pour mon fils. Lothario, me croyez-vous?

— Je vous crois et je vous remercie, dit-il sérieusement.

— Eh bien! la meilleure manière de me remercier, c'est d'être avec moi comme mon fils. Causons. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Mon Dieu! rien. Il y a de nouveau... le printemps.

— C'est tout? dit-elle.

— C'est tout, et c'est presque assez. Faut il le dire, chère madame? c'est le printemps qui m'a empêché de venir ici ces jours derniers, parce qu'il m'emmenait ailleurs

— Ah! je commence à comprendre, dit Olympia.

— Oh! écoutez-moi, reprit-il, car si vous avez besoin de tout savoir, moi, j'ai besoin de tout vous dire. Depuis huit jours, madame, je suis presque heureux. Les feuilles poussent aux branches, le soleil rit au ciel, et Frédérique se promène. Il y a moins de poussière dans la vallée de Montmorency qu'au bois de Boulogne. Il est tout simple maintenant que je dirige mon cheval du côté où il y a moins de poussière. Je suis donc allé plus souvent du côté où Frédérique se promenait. Je vous jure que je n'ai pas besoin d'y pousser mon cheval, il m'y porte tout seul. Je me trouve tout à coup, à mon insu, involontairement, malgré moi, devant elle.

— Vous avez peut-être tort, Lothario, dit Olympia.

— Pourquoi tort, madame? Outre sa pureté d'ange qui garde Frédérique mieux que le chérubin armé le Paradis terrestre! n'y a-t-il pas là madame Trichter qui ne nous

quitte pas, qui ne nous quitte jamais... Madame, vous m'excuserez maintenant, n'est-ce pas, d'avoir été quelques jours sans venir ici ? Mais tout le temps que me laissaient les affaires de l'ambassade, je le dépensais sur les routes.

Olympia écoutait, grave et presque soucieuse.

— Et vous vous rencontrez ainsi avec Frédérique tous les jours ? demanda-t-elle.

— Tous les jours ? Oh ! non, répondit Lothario. En huit jours, je ne suis allé à Enghien que cinq fois. Est-ce que vraiment vous me blâmez ? reprit-il en remarquant l'air grave d'Olympia.

— Je ne vous blâme pas, dit-elle, mais j'ai peur.

— Peur de qui ?

— Peur de vous et peur d'un autre.

— De moi !

— Oui, j'ai peur qu'en voyant ainsi Frédérique tous les jours, en vous habituant à ne plus pouvoir vous passer d'elle, vous ne vous laissiez trop aller à une intimité si dangereuse.

— Oh ! s'écria Lothario, l'honneur et la bonté du comte d'Eberbach sont entre elle et moi.

— Vous les voyez encore aujourd'hui, répondit Olympia. Mais les verrez-vous toujours ? Amoureux de vingt ans, osez-vous répondre de votre raison, quand vous trempez votre lèvre à la coupe enivrante ?

— Encore un fois, madame, Frédérique me rassure, et doit vous rassurer contre moi-même, dit Lothario un peu ébranlé.

— Hélas ! hélas ! Frédérique vous aime, continua Olympia.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse alors ? demanda le jeune homme.

— Je veux... je veux que vous repartiez, Lothario.

— Repartir ! s'écria-t-il.

— Oui, le même motif qui vous a fait déjà aller en Allemagne vous commande d'y retourner.

— Jamais ! s'écria Lothario. Maintenant j'en mourrais.

— Vous l'avez bien fait une fois, insista-t-elle.

— Oh ! alors, c'était tout différent ! Je n'étais pas aimé. Mais à présent je le suis, je le sais, elle me l'a dit. A présent, je ne puis plus respirer un autre air que Frédérique. Alors je fuyais la tristesse, le désespoir, l'indifférence. Si vous saviez ce que je fuirais maintenant ! si vous nous aviez vus une seule fois, marchant côte à côte sur la rive de ce lac charmant, qui reflète moins de rayons que ses yeux ! Si vous saviez ce que c'est que d'avoir à la fois vingt ans, le mois d'avril et l'amour, les oiseaux sur sa tête et la joie dans son cœur ! Tous les printemps ensemble ! voilà ce que vous voudriez m'arracher.

— Pauvre enfant ! dit Olympia, touchée de cette passion, vous voyez si j'ai raison de m'effrayer. Si vous parlez d'elle de cette façon, comment est-ce alors que vous lui parlez ?

— Soyez tranquille, madame, répondit avec dignité Lothario, et ne me jugez pas capable de dire à Frédérique un seul mot qui puisse choquer et sa délicatesse et la susceptibilité de mon cher bienfaiteur. Lui, qui a été si bon pour nous ! je serais un misérable s'il me venait seulement la pensée de le tromper.

— Je crois à votre loyauté, Lothario, reprit Olympia. Je

crois à vos nobles intentions et à votre ferme volonté de ne pas répondre à un bienfait par une perfidie. Mais combien faut-il de regards d'une femme aimée pour fondre la plus ferme volonté d'un homme ?

— J'aurai plus de force que vous ne croyez, madame.

— Eh bien ! soit, je veux en être convaincue. Mais y a-t-il une pureté si grande que les apparences du moins ne puissent calomnier? Le comte d'Eberbach sait-il que vous allez toujours à Enghien, et que vous y rencontrez sa femme ? Non, n'est-ce pas ? Supposez qu'on le lui dise.

— Le comte d'Eberbach est trop noble pour soupçonner une trahison.

— Oui, s'il voyait tout seul, reprit Olympia. Mais, Lothario, si c'est un autre qui lui montre un jeune homme se promenant sous les arbres, avec sa jeune femme; si cet autre, par haine, par méchanceté, par jalousie, par n'importe quel motif, prête à ces rendez-vous un sens qu'ils n'ont pas, les salit de ses suppositions, les éclabousse des sarcasmes de son âme maudite, croyez-vous, Lothario, que l'esprit du comte, affaibli par la maladie et par la tristesse, tarde longtemps à succomber à ces accusations que rendront vraisemblables votre âge à tous deux, et la position étrange où vous êtes vis-à-vis l'un de l'autre ?

— Personne, répondit Lothario surpris, ne peut avoir intérêt à tourmenter mon oncle et à calomnier Frédérique.

— Si fait, Lothario, s'écria Olympia, quelqu'un peut avoir intérêt à cela.

— Eh ! qui donc ?

— Monsieur Samuel Gelb.

— Monsieur Samuel Gelb ? répéta Lothario incrédule. Monsieur Samuel Gelb, qui a été si généreux pour Frédérique et pour moi ! Vous oubliez donc ce qu'il a fait, madame ? Lui qui aimait Frédérique et qui pouvait l'épouser à la mort de mon oncle, puisque Frédérique s'était solennellement engagée à n'appartenir jamais à un autre qu'à lui, il lui a rendu sa parole. Quand il a vu que nous nous aimions, il a renoncé à ce paradis. Mais songez-y donc ! Quel sacrifice ! renoncer à elle ! Voilà ce que monsieur Samuel Gelb a fait pour moi. Je lui dois autant de reconnaissance qu'à mon oncle, plus peut-être. Car enfin, il épousait Frédérique par amour, tandis que le comte d'Eberbach ne l'épousait que par paternité, pour ainsi dire. A la rigueur, le comte ne m'a rien sacrifié ; il m'a légué Frédérique ; il ne m'a donné que son héritage ; monsieur Samuel Gelb m'a donné sa vie. Oui, tout vivant, ardent, jaloux peut-être, il s'est effacé. Lorsque Frédérique était encore à Paris, et que nous étions tous ensemble, monsieur Samuel Gelb était le premier à sourire à nos chastes et fraternelles effusions ; il l'encourageait à être douce et tendre avec moi ; et quand mon oncle, pauvre cher malade ! avait des moments d'humeur chagrine, c'était monsieur Samuel Gelb qui nous défendait ! Et, malgré cela, vous me dites de me défier de lui.

— Je ne vous dis pas de vous défier de lui malgré cela, mais à cause de cela. Ecoutez-moi, Lothario, je connais ce Samuel. Comment ? ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire. Mais croyez une femme qui vous porte une affection maternelle ; cet homme est de ceux qu'il vaut mieux voir vous menacer que vous sourire. Son

amitié ne peut être qu'un piége terrible, prenez-y garde! Croire qu'une âme comme la sienne, dominatrice, sombre, volontaire, traversée des passions les plus violentes et les plus sinistres, ait pu renoncer sans arrière-pensée à une femme aimée qui lui appartenait! croire que Samuel Gelb puisse vous laisser impunément lui prendre Frédérique! ce serait de la démence. Je le connais, vous dis-je, prenez garde à vous. Mais qu'il prenne garde à lui aussi!

Ce dernier mot d'Olympia tranquillisa un peu le jeune homme. L'accent profond et pénétré d'Olympia commençait à lui inspirer des doutes sur la sincérité de Samuel. Mais le ton de haine et de menace avec lequel la cantatrice avait prononcé la dernière parole lui ôta sa défiance. Evidemment Olympia avait quelque motif personnel d'en vouloir à monsieur Samuel Gelb. Il y avait la reverbération d'une injure faite à elle par cet homme, dans l'éclair de fureur qui avait allumé les yeux de la fière artiste.

Sans doute, elle croyait que Samuel Gelb avait pu la desservir auprès du comte d'Eberbach, dans le temps où le comte était amoureux d'elle. Qui sait si Olympia n'était pas amoureuse du comte, si, en tous cas, elle n'aurait pas été heureuse de devenir comtesse d'Eberbach, et si elle ne gardait pas une sourde et jalouse rancune contre l'homme qu'elle soupçonnait de lui avoir enlevé le titre et la fortune qu'elle avait espérés, pour les donner à sa pupille?

Cette explication paraissait à Lothario plus vraisemblable que d'admettre des dispositions hostiles dans un ami qui avait poussé le dévouement pour lui jusqu'à lui céder une femme qu'il aimait.

Cette interprétation de la pensée d'Olympia se traduisit aux lèvres de Lothario par un sourire imperceptible.

La cantatrice vit-elle ce sourire et le comprit-elle?

Elle reprit :

— Avant toutes choses, Lothario, je vous conjure d'être bien persuadé que, dans tout ce que je vous dis, il n'y a pas une parole qui songe à un autre intérêt que le vôtre. Dans toute cette affaire, je ne vois que deux personnes : le comte d'Eberbach et vous. Moi, je ne compte pas. Si nous étions arrivés à temps, vous auriez vu comment j'entendais vous servir. A l'heure qu'il est, vous seriez le mari de Frédérique. Mais la lettre vous est parvenue trop tard. Par la faute de qui ? enfin, il n'importe. Ce bizarre et subit mariage a bouleversé tous mes desseins. Maintenant, au lieu d'aller voir le comte d'Eberbach, je l'évite, je me cache à tous les yeux, j'ai peur qu'on ne me voie. Cela tient à des choses qu'il est inutile que vous sachiez. Mais, voyez-vous, s'il pouvait vous être utile que je sortisse de mon incognito, dites-le moi. Je me montrerais. Je parlerais. Quoiqu'il pût m'en coûter, pour vous, je paraîtrais, entendez-vous bien ? A tout prix, je vous préserverai, et je préserverai Frédérique. Je veux que vous soyez bien convaincu de cette vérité, afin que vous ne me cachiez rien, et que vous me teniez au courant de tout.

Lothario écoutait avec une gratitude mêlée d'étonnement, cette belle et mystérieuse créature qui paraissait tenir dans ses mains les destinées des autres.

— Vous êtes surpris que je vous parle ainsi ? continua Olympia. Vous ne croyez pas, que du fond de cet hôtel solitaire, moi, pauvre chanteuse venue d'Italie et qui n'ai

passé que quelques mois à Paris, je prétende connaître et dominer de si puissants personnages? Eh bien! mettez-moi à l'épreuve. Ayez besoin de moi, et vous verrez si je n'obtiens pas du comte d'Eberbach ce que vous voudrez. Et que Samuel Gelb se jette à la traverse de votre amour, qu'il ose se mettre jamais entre Frédérique et vous, et alors je vous promets que, si audacieux et si fort qu'il soit, je sais un mot qui le fera rentrer sous terre!

En parlant ainsi, les yeux d'Olympia éclataient d'une beauté terrible et superbe. Son front avait un reflet de la foi irritée et rayonnante de l'archange vainqueur du démon.

— Allez-vous à Enghien aujourd'hui? demanda-t-elle tout à coup.

Lothario essaya une dissimulation embarrassée.

— Je ne sais.... peut-être.... reprit-il.

— Manquez-vous de confiance, après ce que je vous ai dit? demanda Olympia.

— Non, j'y vais, dit-il aussitôt. Ce n'était pas manque de confiance, madame, c'était peur d'être grondé.

— Allez-y encore aujourd'hui, je vous le permets, reprit-elle en souriant. Mais à deux conditions.

— Lesquelles?

— La première, c'est que vous allez me jurer, par ce que vous avez de plus sacré au monde, que vous me direz désormais tout ce qui pourra vous arriver, jusqu'aux détails les plus insignifiants.

— Je vous le jure sur l'âme de ma mère, dit gravement Lothario.

— Merci. La seconde condition c'est que vous n'oublierez

pas la recommandation que je vous ai faile de vous défier de Samuel Gelb et de tout le monde, et d'éviter, dans vos visites à Enghien principalement, tout ce qui pourrait donner la moindre prise à la malveillance et aux mauvais commentaires.

— Je n'oublierai pas votre recommandation, je vous le promets, dit le jeune homme en se levant.

Olympia le reconduisit. Et, tout en marchant :

— Ah! je voudrais connaître et voir Frédérique, dit-elle. Je suis sûre qu'elle m'écouterait avec plus d'obéissance que vous. Mais c'est malheureusement impossible. Qu'est-ce que le monde ne penserait pas, et ne dirait pas surtout, de relations d'une chanteuse à qui le comte d'Eberbach a fait la cour, l'année dernière, avec la femme du comte d'Eberbach? Au moins, puisque je ne peux parler qu'à vous, écoutez-moi pour deux. Adieu. A bientôt, n'est-ce pas?

— A bientôt, répondit Lothario.

Et après avoir baisé la main d'Olympia, il descendit l'escalier, traversa la cour, sauta à cheval, et partit au grand trot.

Mais sur le boulevard Saint-Denis, au moment d'entrer dans le faubourg, il aperçut et croisa Samuel Gelb, à pied, qui, venant de Ménilmontant, semblait se diriger du côié de l'hôtel du comte d'Eberbach.

Cette rencontre, après ce que venait de lui dire Olympia, causa une impression douloureuse à Lothario.

— Il va soupçonner où je vais, se dit-il. Il en parlera peut-être à mon oncle. Si je n'allais pas aujourd'hui à Enghien? Si j'allais, au contraire, faire visite dans une beure

au comte et déjouer ainsi tout à coup Samuel ? Oui, c'est cela ! Bonne idée.

Et, au lieu d'entrer dans le faubourg, Lothario retournant de quelques pas, suivit le boulevard du côté de la Bastille.

— Mais j'ai dit hier à Frédérique que j'irais aujourd'hui pensait-il tout triste. Elle sera inquiète. Et puis, d'ailleurs, je pouvais bien aller par la rue du Faubourg-Saint-Denis sans aller à Enghien. Je pouvais connaître quelqu'un dans le faubourg. Je pouvais aller aux buttes Montmartre. Monsieur Samuel m'a-t-il vu seulement ? Il n'avait pas la tête tournée de mon côté. Il ne m'a pas vu. J'en suis même certain maintenant, car il ne m'a pas rendu mon salut.

— C'est égal, reprit-il en interrompant court ses raisonnements rassurants, il serait plus plus prudent de ne pas aller à Enghien aujourd'hui.

Mais tout en se livrant à ces hésitations et à ces flux et reflux, Lothario, après être allé au pas jusqu'au pont d'Austerlitz, revenait au grand trot à l'entrée du faubourg Saint-Denis.

— Bah ? se dit-il, mieux eût été d'aller vite, et il est temps encore. Je serai revenu avant que les soupçons commencent.

Et donnant un coup d'éperon à son cheval, il remonta le faubourg au galop, suivi à grand peine par son domestique, très-étonné des capricieuses allures et des singuliers zig-zags de son maître.

Il arrivait à Enghien, dans la villa de Frédérique, au

moment où, rue de l'Université, Julius et Samuel montaient en voiture pour aller les surprendre.

II

L'ÉPOUSE-FIANCÉE.

La maison que Frédérique occupait à Enghien était, comme nous l'avons dit, un charmant petit château dont les fenêtres étaient tournées vers le lac et vers le soleil levant.

Les briques rouges, dont la couleur, brûlée par les étés précédents et lavée par les pluies d'hiver, avait pâli et était plutôt rose, s'arrangeaient harmonieusement avec le vert tendre des volets.

La gaieté riait sur toute la façade. Une vigne grimpait joyeusement le long des murs, et promettait pour l'automne à la maison une riche ceinture de feuillage et de grappes.

L'intérieur n'était pas moins charmant que le dehors. C'était Lothario que le comte d'Eberbach avait chargé de l'arrangement. Meubles rares, tentures de soie bleue piquées de roses blanches, pendule de Saxe, marqueteries, tapis épais à y entrer jusqu'à la cheville, tableaux précieux des maîtres vivants, livres de poëtes modernes, rien ne manquait de ce qui fait la vie élégante et de ce qui la fait confortable.

En ouvrant sa croisée, Frédérique était à la campagne, parmi les collines, la verdure et les lacs. En la fermant, elle était dans un des plus commodes et des plus ravissants hôtels de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Dans ce châlet empli de toutes les créations de l'industrie et de l'art, elle avait à la fois la nature et le luxe. C'était la Suisse doublée de Paris.

Un joli parc anglais fleurissait devant la maison, et allait tremper ses derniers bouquets dans le lac.

Depuis une heure, madame Trichter, qui tricotait au salon, remarquait une certaine agitation dans l'air de Frédérique. La jeune fille entrait, sortait, s'asseyait, se levait, descendait au jardin, montait dans sa chambre, ne tenait pas en place.

Cette candide et loyale nature de vierge était trop transparente pour qu'il fût bien difficile de deviner qu'elle attendait Lothario et qu'elle s'impatientait de ne pas le voir arriver.

L'heure à laquelle il arrivait d'ordinaire était passée depuis plus de vingt minutes. Vingt minutes de retard! Combien l'imagination d'un amoureux peut faire tenir de catastrophes, de maladies, de chutes de cheval, de mines et d'écroulements de toutes sortes, dans vingt minutes?

Que pouvait-il être arrivé à Lothario? Frédérique lui avait bien dit, la dernière fois encore, qu'il pressait trop son cheval. A quoi bon lui donner tous ces coups d'éperons qui le font cabrer? C'est le meilleur moyen qu'il arrive des accidents. Il serait bien avancé quand son cheval le jetterait par terre! Mais non, il se tenait trop bien pour

cela. Alors, pourquoi ne venait-il pas? Il était donc malade?

Décidément Lothario avait bien fait de ne pas écouter la pensée qu'il avait eue un instant en rencontrant Samuel. Frédérique était déjà si inquiète parce qu'il venait plus tard! que n'eût-ce pas été s'il n'était pas venu du tout?

A travers ses inquiétudes, Frédérique était montée à une sorte de terrasse, de laquelle on pouvait apercevoir la route.

Tout à coup, un nuage de poussière s'éleva sur le chemin du côté de Paris, et elle distingua vaguement un galop de chevaux.

Mais elle n'avait pas besoin de voir avec les yeux. Son cœur reconnut le cavalier.

— C'est lui! s'écria-t-elle.

Et elle descendit bien vite.

Quand elle arriva au perron, Lothario avait déjà mis pied à terre, jeté la bride aux mains de son domestique et monté trois ou quatre marches.

— Bonjour, Lothario, dit la jeune fille avec un sourire qui ne se souvenait plus de l'ennui et des transes de l'attente.

— Bonjour, Frédérique.

Ils se serrèrent la main, et Frédérique emmena Lothario dans le salon où travaillait madame Trichter.

— Eh bien, Lothario, comment va monsieur le comte d'Eberbach? Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu hier soir.

— Pourquoi pas ce matin, pour me donner des nouvelles plus fraîches? reprit-elle.

— Oh! dit-il, mon oncle était si bien hier soir que j'ai jugé inutile de m'informer de lui à si peu de distance

— Ainsi, son mieux continue? Et que dit monsieur Samuel?

— Monsieur Samuel Gelb trouve que, pour le moment, il est impossible de rien souhaiter de mieux. Il craint seulement pour l'automne.

— S'il retombe à l'automne, dit Frédérique, nous serons là, et nous le soignerons tellement tous deux que nous l'en tirerons cette fois encore, comme l'autre, n'est-ce pas?

— Oui, certes, répondit le jeune homme; s'il ne lui faut que des soins pour vivre, il est mieux portant que nous.

— Oui, des soins. Mais pourquoi a-t-on voulu qu'il me quittât? demanda Frédérique.

— Oh! pour cela, on a eu bien raison, s'échappa à dire l'amoureux.

— Non pas, on a eu tort, reprit-elle, et moi j'ai eu tort d'y consentir. Je n'aurais pas dû me séparer de lui, quand il avait besoin de moi pour le faire sourire, pour mettre chez lui cette gaieté qui est la moitié de la santé. Trouvez-moi très-vaniteuse si vous voulez, mais il fallait à votre oncle quelqu'un qui fût jeune, qui eût du mouvement, qui fît vivre tout chez lui, et je suis convaincue que, de me regarder, cela lui faisait du bien. Aussi, je ne m'étais résignée à venir ici qu'à la condition que je le verrais tous les jours. Mais il n'a pas tenu sa promesse. Il ne vient pas une fois par semaine. Et moi, l'on me cloue ici sous prétexte que je suis malade, tandis qu'au contraire je ne me

suis jamais si bien portée. Mais les choses ne peuvent pas durer de cette manière. A partir d'aujourd'hui j'ai pris une résolution.

— Quelle résolution? demanda Lothario inquiet.

— J'ai organisé mon plan, poursuivit Frédérique, et, désormais, monsieur le comte et moi, tout en demeurant sous des toits différents, puisque cela lui plaît, nous ne resterons plus un jour sans nous voir. Voilà, c'est bien simple : J'irai deux jours de suite passer la journée et dîner à l'hôtel à Paris, et le troisième jour, monsieur le comte viendra passer la journée et dîner ici. Comme cela, je ferai deux fois la route contre lui une, et il me verra tous les jours sans trop se fatiguer. Est-ce bien arrangé, dites? Ai-je pensé à tout?

— Excepté à moi, répondit Lothario boudeur.

— Eh! j'ai pensé à vous aussi, dit la jeune fille. De cette façon, nous nous verrons plus souvent. Quand le comte viendra à Enghien, vous l'accompagnerez. Quand j'irai à Paris, vous dînerez chez votre oncle. Ainsi, vous me verrez tous les jours, et non plus une heure en courant, mais tout le temps que vous voudrez; et vous ne vous épuiserez plus sans cesse à courir les routes.

— Oui, dit Lothario, boudant toujours, j'y gagnerais de faire quelques pas de moins, et de ne plus vous voir qu'en public.

La jeune fille se mit à rire.

— Oh! dit-elle, si cela vous est égal de vous exténuer sur les routes, et si cela ne vous est pas égal de ne me parler que devant le comte, il vous sera quelquefois permis, quand vous aurez été bien sage pendant huit jours,

de venir me chercher ici ou de me ramener le soir, vous à cheval, moi en voiture. Entendez-vous, mon cher neveu? Ne sera-ce pas charmant?

Et la naïve enfant se prit à battre des mains.

— Vous voyez, vilain jaloux, qu'il y a moyen de tout arranger, et qu'il ne faut pas s'effaroucher d'avance des idées qu'ont les femmes. Voyons, êtes-vous content?

— Vous êtes adorable, dit Lothario ravi.

— Si nous faisions un tour de jardin? dit-elle. Il fait si beau et si doux dehors! Nous ne sommes pas à la campagne pour nous étouffer dans un salon. Venez-vous?

Elle était déjà à la porte. Lothario la suivit.

— Venez avec nous, madame Trichter, dit-elle.

La vieille gouvernante prit ses laines et ses aiguilles et rejoignit les jeunes gens.

Lothario eut encore un mouvement de mécontentement.

— Pourquoi emmenez-vous toujours madame Trichter? dit-il bas à Frédérique.

La jeune fille devint sérieuse.

— Mon ami, répondit-elle, on nous témoigne toute confiance et on nous laisse toute liberté. C'est nous obliger à garder toute délicatesse et tout respect.

— Vous avez toujours raison, Frédérique, dit Lothario.

Madame Trichter, qui venait de les rejoindre, avait entendu quelques mots et deviné le reste.

— Oh! dit la bonne femme, je ne viens avec vous que dans votre intérêt. C'est pour que vous ayez au besoin auprès de monsieur le comte et de monsieur Samuel Gelb un témoin de votre raison et de votre sagesse. Ma présence

est bien inutile, je le sais. Je suis là pour attester que monsieur Lothario est le plus loyal jeune homme et madame Frédérique la plus honnête femme qui soient au monde. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir, et je ne vous observe même plus. Je fais semblant d'être là, mais je pense à autre chose qu'à vous, allez.

Cela se disait en marchant dans les allées où le clair rayonnement du ciel riait aux premiers lilas.

— Venez nous asseoir ici, dit Frédérique en montrant un banc d'où l'on aurait pu presque tremper les pieds dans le lac.

Lothario la suivit.

Madame Trichter s'assit auprès d'eux, toute à son éternel tricot.

Les deux enfants restèrent un moment sans parler. Lothario paraissait un peu absorbé.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda Frédérique.

— Je pense, dit-il, à l'étrange position que nous ont faite la malveillance du hasard et la bonté de mon oncle. Y a-t-il au monde deux êtres qui s'aiment dans les mêmes conditions que nous? S'appartenir, être mari et femme, et ne pouvoir pas même se baiser le front! Vous êtes la femme d'un autre, cet autre nous laisse toute liberté, c'est lui qui nous a réunis et nous a fiancés; il se sépare de vous pour ne pas inquiéter ma jalousie, et, avec cela, nous sommes plus esclaves que les amoureux les plus surveillés et les plus gênés. Tout est contradiction dans notre vie. Je vous aime comme jamais femme ne fut aimée; je ne vis que dans l'espoir du jour où vous serez tout à fait à moi, et je n'ose souhaiter ce jour! S'il dépendait de moi de faire

venir tout de suite cette heure, qui est mon rêve et toute mon ambition, je la retarderais, car l'heure de notre mariage sera l'heure de la mort de mon oncle. Douce et amère destinée que la nôtre : nous attendons pour vivre la mort d'un homme que nous aimons, et notre noce commencera par un enterrement.

— Voulez-vous bien vous taire, méchant oiseau de malheur ! s'écria la jeune fille en riant pour ne pas se laisser pénétrer par ces sombres idées. Voilà tout ce que vous inspirent le printemps et ma présence ! Si cela vous attriste de me voir, vous pouvez bien retourner à Paris, par exemple. Comment ! c'est ainsi que vous reconnaissez le miracle que le bon Dieu a fait pour vous ? La Providence a inspiré à votre oncle cette noble et généreuse pensée de se dévouer ; au moment où vous veniez de me perdre, vous m'avez subitement retrouvée ; et vous n'êtes pas content ! Qu'est-ce qui vous manque ?

— Pardon, Frédérique ; j'ai tort de me plaindre, c'est vrai. J'ai plus de bonheur cent fois que je n'en mérite, et cela devrait me suffire pendant l'éternité, de contempler vos doux yeux souriants et d'entendre votre voix charmante. Mais il ne dépend pas de moi, quand je vous vois une heure, de ne pas désirer vous voir toutes les heures. Il ne dépend pas de moi de ne pas être insatiable de vous. J'ai des soifs de vos regards, de votre âme, de votre cœur, qu'il me semble que toute la vie ne pourra pas désaltérer. Vous, vous êtes sereine et tranquille, vous vivez dans une paix inaltérable au-dessus des fiévreuses agitations ; mais moi, je suis un homme, je ne suis pas un ange comme vous, j'ai par instants des accès de passion qui me pren-

nent, et le sang qui bat dans mes tempes m'empêche quelquefois d'entendre la froide voix de la raison.

— Il faudra pourtant bien que vous l'entendiez, reprit-elle. Beau mérite de se résigner à un sort comme celui que vous avez : pour le présent, une fiancée que vous pouvez voir tous les jours, que vous avez désespéré d'obtenir jamais et qu'un prodige vous a donnée ; et pour perspective une femme qui vous aime, qui est à vous déjà par le cœur, par la volonté de son mari, par le consentement de tous. Vous êtes, en vérité, bien à plaindre ! Je conviens qu'il vous manque une chose : un peu de patience.

— La patience vous est plus facile qu'à moi, dit Lothario.

Tout à coup Frédérique se leva.

— Qu'avez-vous donc? demanda le jeune homme.

— N'avez-vous pas entendu ? dit-elle.

— Quoi ?

— Le bruit d'une voiture entrant dans la cour, là-bas.

— Non, dit Lothario. Mais quand vous me parlez, je n'entends que vous.

— J'en étais bien sûre ; voyez, dit la jeune fille.

Et elle montra à Lothario le comte d'Eberbach qui entrait dans le jardin, appuyé au bras de Samuel.

Elle s'élança au-devant du comte, joyeuse et sans peur, comme Eve, avant le péché, devait accourir à la voix de Dieu dans le paradis terrestre.

Lothario y courut aussi, sans peur non plus, mais peut-être avec une joie moins entière.

Quoique sa conscience ne lui fît aucun reproche et qu'il n'eût dans l'âme que vénération et tendresse pour son on-

cle, il se sentait un peu embarrassé d'être trouvé par son oncle en tête-à-tête avec Frédérique. La présence de Samuel l'inquiétait aussi, et il se rappelait involontairement l'impression qu'il avait eue en le rencontrant sur le boulevard, et ce qu'Olympia lui avait dit au quai Saint-Paul.

Samuel était-il, en réalité, comme le lui avait affirmé la cantatrice, un homme dangereux dont il fallait se défier? Était-ce lui qui avait prévenu le comte d'Eberbach de la visite de Lothario à Frédérique, et venait-il corrompre et fermer cet Eden?

Mais le sourire cordial dont Samuel accompagna une franche poignée de main fit envoler tout soupçon de l'esprit du jeune homme.

Frédérique était près de Julius, heureuse de le voir, sans embarras, ne soupçonnant même pas qu'elle eût à se défendre de la présence de Lothario.

— Oh! monsieur, vous voilà! quel bonheur! s'écria-t-elle en prenant à Samuel le bras du comte d'Eberbach et en l'appuyant sur le sien. Nous parlions de vous. J'étais un peu inquiète. Comment allez-vous? Mais vous allez bien puisque vous êtes venu.

— Bonjour, mon oncle, dit Lothario.

Julius répondit par un signe de tête seulement aux prévenances de Frédérique et au salut de Lothario. Il était soucieux.

Frédérique le conduisit vers le banc d'où elle s'était levée en l'apercevant.

Sur un signe de Samuel, madame Trichter rentra dans la maison.

III

PREMIÈRE EXPLOSION.

L'air préoccupé du comte d'Eberbach n'avait pas échappé à Frédérique ; mais, dans sa candeur d'ange, il ne lui vint pas même à l'idée qu'elle pût être pour quelque chose dans le souci de Julius.

—Qu'est-ce donc que vous avez, monsieur? lui demanda-t-elle, vous avez l'air tout sombre. Voilà ce que c'est que de m'avoir exilée d'auprès de vous. Je vous le disais bien. Mais parce que vous êtes un homme d'État habitué à conseiller les gouvernements, vous ne voulez pas écouter les idées d'une petite fille comme moi. Eh bien! vous voyez maintenant que vous avez tort. On ne se passe pas si aisément que cela de moi, savez-vous? Vous vous repentez à présent. Je devrais vous punir en vous tenant rancune et en ne vous allant plus voir du tout. Mais je suis clémente, et, tout au contraire, je m'arrangerai pour vous voir tous les jours. J'en parlais tout à l'heure avec Lothario. Eh bien, voilà que vous vous rembrunissez encore! Est-ce ce que je vous dis qui vous blesse et vous afflige? Décidément, vous avez quelque chose.

— Oui, repartit brusquement Julius, j'ai quelque chose, en effet.

— Qu'est-ce donc? demanda la pauvre fille un peu émue du ton sec dont Julius venait de lui répondre.

— J'ai, dit-il. en montrant Lothario, que vous m'appelez encore monsieur, et que vous appelez déjà monsieur que voilà Lothario tout court.

Frédérique rougit.

— Pourquoi rougissez-vous? reprit-il avec un accent presque brutal, auquel il ne l'avait pas accoutumée.

— J'ai eu tort, c'est vrai, répondit Frédérique toute troublée. Vous avez raison. J'y ferai attention à l'avenir. Comme je vous ai toujours entendu appeler monsieur par son nom de baptême, je lui ai donné le nom que vous lui donniez. Cela me venait naturellement, sans que je l'aie raisonné, je vous jure.

— C'est de cette façon que vous vous justifiez! dit le comte d'Eberbach. Cela vous venait naturellement! Vos lèvres prononçaient le nom d'elles-mêmes! C'était votre cœur qui parlait!

— Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire, essaya de répondre Frédérique. Mais soyez tranquille, monsieur, je ne ferai plus ce qui vous choque.

Soyez tranquille, monsieur, je ne vous appellerai plus monsieur.

— Vous ne le ferez plus; en attendant, vous le faites. Mais ce n'est pas moi, Frédérique, que choque cette intimité d'une jeune femme avec un jeune homme, c'est le respect humain, c'est le plus vulgaire sentiment des convenances. Que voulez-vous que pense le monde d'une femme de votre âge qui quitte son mari pour vivre tête-à-tête avec le neveu de son mari?

— Monsieur! dit Fréderique blessée.

Mais Julius n'entendait plus que son amère et cruelle jalousie. Il poursuivit :

— Que voulez-vous que pense le monde, d'une femme de votre âge qui profite de la confiance et de la tendresse de son mari pour recevoir dans l'intimité de sa solitude un jeune homme qui l'aime, qui le lui a dit, qui le lui répète? Je ne vous parle pas de moi. Ce que j'ai pu être pour vous je l'oublie. Mais, dans votre propre intérêt, comment ne comprenez-vous pas que, devant vous marier, il ne fallait pas vous compromettre, et que, pour faire respecter sa femme il faut qu'un mari commence par la respecter lui-même? Vous êtes donc bien pressés, que vous êtes impatients des quelques semaines qui me restent, et que vous trouvez que je ne meurs pas assez vite? Ne pouviez-vous pas attendre quelques minutes? Je ne vous parle pas de moi, mais de vous-même. Oubliez ce que j'ai pu faire pour vous, mais pensez à ce que le monde peut dire de vous. Soyez ingrats, mais ne soyez pas aveugles. N'ayez pas de cœur si vous voulez; mais ayez de l'intelligence.

Julius s'animait toujours en parlant, et une colère fiévreuse rougissait les pommettes de ses joues.

Frédérique, attérée, voulait répondre et ne trouvait plus une parole. N'osant pas regarder Lothario, elle regarda Samuel.

Samuel haussait les épaules, comme ayant pitié de la déraison de Julius.

Lothario, lui, avait eu, à de certains mots du comte, des éclairs de fierté vite éteints par la mémoire des bienfaits. Cependant, on sentait que la reconnaissance du neveu de

Julius luttait avec l'amour du fiancé de Frédérique. Il n pouvait supporter d'entendre un homme, fût-ce son oncle, parler de ce ton hautain et souverain à la femme qu'il aimait.

Au dernier mot du comte d'Eberbach, il éclata.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix où le respect était à la surface et la raideur au fond, je vous dois tout, et je subirai tout de votre part. Mais s'il y a dans mes visites ici quelque chose qui vous déplaise, c'est moi qui suis venu, de mon plein gré, et sans que personne m'appelât. C'est donc à moi que vous devez vous en prendre, et je m'afflige, je m'étonne que vous fassiez peser votre mécontentement sur quelqu'un qui n'a rien fait pour le mériter.

— C'est cela! s'écria Julius de plus en plus irrité. Fort bien! Vous voyez, madame, où nous en sommes. C'est monsieur qui vous défend contre moi! Mais je voudrais bien savoir de quel droit monsieur défend une femme contre son mari!

— Du droit que vous m'avez donné vous-même, répondit Lothario.

Frédérique se jeta entre eux deux toute tremblante.

— Monsieur, dit-elle à Julius, si l'on m'attaquait, c'est vers vous que je me réfugierais; qui donc pourrait penser à me défendre contre vous? Tout ceci vient d'un malentendu. Un mot en provoque un autre, et puis il arrive que l'on s'est dit des choses dures quand on n'a que des choses tendres au fond du cœur. Voyons, vous êtes fâché contre moi, contre nous. Vous êtes si bon pour tout le monde, et vous avez été si admirable pour moi, que bien certainement il faut que nous vous ayons offensé à notre insu.

Mais croyez bien, au moins, que c'est sans intention, et que, pour moi, je mourrais de bon cœur plutôt que d'admettre une seule seconde la pensée de faire quoi que ce soit qui pût vous être seulement désagréable. Je vous parle sincèrement, vous voyez, me croyez-vous?

— Des phrases, dit Julius; ce sont des actions qu'il faudrait.

— Que voulez-vous que nous fassions? demanda la pauvre fille. Il me semble que je n'ai jamais résisté à tout ce que vous avez voulu. Dites-moi un seul acte de ma vie où je ne me sois pas soumise à votre désir. Qu'ai-je fait que vous n'ayez voulu ou autorisé? C'est vous qui m'avez appris que monsieur Lothario avait pour moi autre chose que de l'aversion. C'est vous qui m'avez dit de l'aimer. C'est vous qui nous avez fiancés, qui nous avez unis, qui lui avez dit devant moi : Elle n'est que ma fille, elle est ta femme. En permettant à monsieur Lothario de venir me voir, je n'ai pas cru vous désobéir, j'ai cru vous obéir, au contraire. Si cela vous déplaisait qu'il vînt ici, pourquoi ne m'avez-vous pas dit de ne pas le recevoir?

— Il faut donc tout vous dire, éclata Julius, et vous ne comprenez donc rien?

— Que voulez-vous que je comprenne? demanda-t-elle.

— Je veux que vous compreniez que, quand j'ai la délicatesse exagérée de me priver de votre présence, Frédérique, par un excès de ménagement pour la susceptibilité de Lothario...

Samuel l'interrompit comme entraîné par l'ascendant de la vérité.

— Allons! dit-il, ne te fais pas meilleur que tu n'es. Tu

as été assez dévoué pour ne pas avoir besoin de surfaire ton dévouement. Est-ce seulement pour Lothario que tu as éloigné Frédérique ?

— Pour qui donc ?

— Eh pardieu ! c'est bien un peu pour toi. Tu m'avoueras que tu l'as éloignée autant pour la séparer de Lothario que pour te séparer d'elle.

— Eh bien ! quand cela serait ? s'écria Julius exaspéré. N'est-ce pas mon droit ? Si je souffre, si je suis malade, si je suis jaloux ?... Après tout, Frédérique est ma femme. Vous l'oubliez si souvent que vous finirez par m'en faire souvenir.

Il s'était levé du banc dans l'ardeur de son émotion.

Il s'y laissa retomber, tout pâle, trop faible pour ces emportemens, presque évanoui.

Frédérique, avec autant de pitié que de crainte maintenant, se pencha sur lui et prit ses mains toutes froides.

— Monsieur !... dit-elle en pleurant presque.

— Toujours monsieur ! murmura le comte d'Eberbach.

— Mon ami, reprit-elle, si vous souffrez réellement, alors j'ai tort. Je vous demande pardon. Vous n'en voudrez pas à une pauvre jeune fille qui ne sait rien de la vie de ne pas vous avoir deviné et de ne pas avoir consolé une tristesse qu'elle ignorait. Mais dites-moi ce que vous désirez que je fasse à l'avenir, et soyez bien convaincu que je serai heureuse de me conformer à votre volonté, quelle qu'elle soit. Voyons, que voulez-vous que je fasse ?

— Je veux, dit Julius, que vous cessiez de voir Lothario.

Lothario fit un mouvement.

Mais Frédérique ne lui donna pas le temps de parler. Elle se hâta de répondre.

— Il y a un moyen bien simple, dit-elle, que monsieur Lothario et moi nous ne nous voyions pas, et que vous en soyez certain. C'est de mettre entre nous la distance. Le jour de notre mariage, monsieur Lothario vous a fait une proposition que vous n'avez pas acceptée. Il vous a offert de retourner en Allemagne.

— Il aurait bien fait d'y retourner, dit Julius.

— Je suis sûre, poursuivit Frédérique en contenant et en priant Lothario d'un regard, que monsieur Lothario est prêt à faire maintenant ce qu'il offrait alors, et que, si vous le lui demandez, il donnera sa démission et retournera à Berlin jusqu'à ce que vous le rappeliez vous-même.

Samuel jugea à propos d'intervenir encore. Il n'entrait pas dans ses plans que Lothario s'éloignât ainsi et lui échappât.

— Julius n'en exige pas tant, dit-il ; il demande que Lothario ne vienne pas ici, et non qu'il s'en aille. Ce n'est pas à l'âge de Lothario qu'on se retire de la vie active, et Julius, si mari qu'il soit devenu subitement, n'est pas si peu oncle qu'il veuille briser la carrière et fermer l'avenir de son neveu.

— Eh ! sans doute, dit Julius, maussade de se voir condamné à cette générosité forcée.

Lothario respira.

— Eh bien, mon ami, reprit la vaillante Frédérique, la séparation peut se faire sans que vous compromettiez l'avenir de votre neveu. Si monsieur Lothario est retenu en

France, qu'est-ce qui nous empêche, nous, d'aller en Allemagne? Vous êtes presque remis de votre maladie, et vous avez repris des forces. Le voyage ne peut que vous faire du bien. Pourquoi n'irions-nous pas habiter ce beau château d'Eberbach que vous m'avez promis de me montrer?

Samuel se mordit les lèvres, et attendit, avec autant d'anxiété que Lothario, la réponse de Julius.

Le sombre dessein qu'il avait dans l'esprit croulait si Lothario et son oncle étaient séparés.

Mais la réponse de Julius le rassura.

— Non, dit celui-ci d'un air morne, je ne veux pas et je ne peux pas partir. J'ai quelque chose, j'ai un devoir qui me retient à Paris.

Lothario et Samuel eurent tous deux un geste de soulagement.

—Mais, continua le comte d'Eberbach, élevant la voix et courroucé de toutes ces contraintes, je ne sais pas pourquoi nous nous évertuons à chercher les moyens d'arranger une chose si simple et qui s'arrange toute seule. Pour vous empêcher de vous voir, il n'est pas nécessaire qu'il y ait entre vous des centaines de lieues; il y a ma volonté, et cela suffit. J'entends et j'ordonne que désormais, tant que je vivrai, ma femme ne reçoive plus Lothario.

Lothario réprima un mouvement de colère.

Samuel parut choqué de la violence de Julius.

— Comment, dit-il, tu veux qu'ils soient séparés absolument? Ils ne pourront plus se voir, même en ta présence.

— En ma présence, soit, dit Julius. Mais en ma présence seulement.

Lothario leva la tête.

— Mais, monsieur, répondit-il, j'aime Frédérique, moi.

— Et moi aussi, je l'aime! s'écria Julius, éclatant, debout, menaçant, croisant avec Lothario un regard de jalousie et de haine.

Il y eut une seconde où ces deux hommes ne furent plus un jeune homme et un vieillard, l'oncle et le neveu, le bienfaiteur et l'obligé, mais deux rivaux, deux égaux, deux hommes.

Dans cette seconde tout le passé s'abîma et disparut.

Frédérique épouvantée jeta un cri.

Samuel avait aux lèvres un sourire étrange.

— Lothario! s'écria Frédérique.

Le jeune homme rappelé à lui par cette voix chère et suppliante, se remit un peu. Mais, comme s'il avait peur de ne pas pouvoir se dominer longtemps :

— Adieu, monsieur, dit-il, sans regarder son oncle. Adieu, Frédérique.

Et il s'éloigna à grands pas.

Une minute après, le galop de deux chevaux résonna sur la route.

Julius était retombé, épuisé, sur le banc.

— Allons, se dit Samuel, voilà le premier acte joué. Il s'agit d'aller vite et de ne pas faire d'entr'actes.

IV

DISTILLATION DE POISON.

Cette explosion soudaine et imprévue de la jalousie de Julius produisit, dès le lendemain, un notable changement dans les relations des principaux personnages de cette histoire.

Comme Julius l'avait ordonné, Lothario ne reparut plus à Enghien.

Comme Frédérique l'avait dit à Lothario, elle se mit à voir Julius tous les jours, soit à Enghien, soit à Paris.

Seulement elle allait plus souvent à Paris qu'il ne venait à la campagne pour ne pas le fatiguer, et puis parce qu'elle avait besoin de mouvement et d'activité matérielle pour tromper le vide qu'elle avait dans l'âme.

Frédérique faisait tout ce qu'elle pouvait pour que le comte d'Eberbach ne s'aperçût pas qu'elle était triste et qu'il lui manquait quelque chose ou plutôt quelqu'un. A la surface, elle était souriante, et elle tâchait d'égayer à force de grâce et de dévouement l'ennui amer du comte.

La rupture entre Julius et Lothario s'était tant bien que mal raccommodée. Lothario venait quelquefois à l'hôtel; lorsqu'il y trouvait Frédérique, il tressaillait comme d'une souffrance intérieure, restait peu de temps, et avait tou-

jours au dehors quelque affaire pressante. Dans sa tendresse pour Frédérique, comme dans son respect pour le comte, il y avait une évidente réserve. Il semblait leur en vouloir presque également à tous deux : à lui d'avoir commandé ; à elle d'avoir obéi.

Samuel, lui, avait pris ouvertement parti pour les deux jeunes gens contre la jalousie du comte d'Eberbach.

Il ne se gênait pas pour déclarer très-durement en face à Julius que ce n'était pas cela qui avait été convenu, que la première condition de son consentement au mariage avait été qu'il ne se considérerait jamais que comme le père de Frédérique et qu'il ne lui avait pas donné sa chère fille d'adoption pour qu'il la rendît malheureuse.

Et comme Samuel disait tout cela tout haut, comme il ne manquait pas une occasion de donner tort à Julius, comme il revenait à tout propos sur le droit qu'avaient Lothario et Frédérique de s'aimer et de se le dire, Frédérique et Lothario se tournaient peu à peu vers lui comme vers leur protecteur naturel.

Les soupçons qu'Olympia avait essayé d'inspirer à Lothario étaient maintenant bien loin de l'esprit du jeune homme. Samuel, évidemment, était le meilleur et le plus sûr ami qu'il eût au monde.

Un traître eût pris sa défense en tête à tête et lui eût donné raison en cachette ; mais Samuel le défendait surtout en présence de Julius. Il agissait en plein jour ; il n'avait pas deux visages, et il parlait dans l'hôtel de Julius de la même façon que dans la petite maison de Ménilmontant.

Samuel allait aussi visiter Frédérique à Enghien. Il lui

demandait pardon de lui avoir conseillé ce mariage et d'avoir uni sa jeunesse à l'agonie taquine et chagrine du comte d'Eberbach. Mais il avait cru à la parole de son ami.

Au reste, il ne fallait pas trop en vouloir à Julius, c'était souvent sa maladie qui parlait plutôt que lui-même. La lampe de sa vie, au moment de s'éteindre, jetait de convulsives lueurs qui lui éclairaient les objets d'un jour bizarre et faux. Tout cela était moins la faute de Julius que la sienne, à lui, Samuel, qui aurait dû se dire que les choses, dans de telles conditions, ne pouvaient pas tourner différemment, et qui n'aurait pas dû donner son consentement au mariage.

Mais il l'avait fait uniquement pour le bonheur de Frédérique.

Samuel gagnait ainsi de jour en jour dans l'amitié de Frédérique. Elle lui demandait conseil et ne voulait plus se conduire que selon son avis. Samuel jurait de la servir, dût-il se brouiller avec Julius; et, en effet, en revenant d'Enghien, il allait chez le comte d'Eberbach, et il fallait voir comme il le querellait.

De quel droit Julius s'opposait-il à un amour qu'il avait encouragé, sinon créé lui-même? D'ailleurs, s'il croyait employer le bon moyen pour séparer Lothario de Frédérique, il se trompait étrangement. Les nobles natures comme celles du jeune homme et de la jeune fille étaient plus tenues par la confiance que par « les verroux et les grilles. » Et, à son avis, la défiance et la rigueur de Julius justifieraient tout de la part de Lothario et de Frédérique. On les gênait assez pour qu'ils pussent se croire dispensés

de se gêner, et Julius serait probablement bien surpris un jour de reconnaître que sa tenacité avait produit précisément le contraire de ce qu'il en avait attendu. Des gens d'honneur, prisonniers sur parole, ne pensent même pas à faire un pas hors de la limite assignée ; mais si on les espionne, ils se jugent en droit de tout oser pour s'échapper. La captivité autorise l'évasion.

Une fois, Samuel entra chez Julius avec une expression singulière de triomphe grondeur et triste.

— Qu'est-ce que je te disais ! s'écria-t-il brusquement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Julius qui pâlit.

— Ne t'ai-je pas prévenu cent fois, dit Samuel, qu'en défendant à Lothario et à Frédérique de se voir devant témoins, tu les pousserais et tu les autoriserais à se voir en secret ?

— Ils se sont vus en secret ? fit Julius de plus en plus pâle.

— Et ils ont bien raison, insista Samuel.

— Où se sont-ils vus ? à Enghien ? Lothario a osé y retourner ?

— Pas à Enghien, ni à Paris.

— Où donc, enfin ?

— Ils se sont vus sur la route.

— En secret ? demanda Julius exaspéré.

— Quand je dis en secret, je veux dire que le jour où ils se sont rencontrés, par hasard, cela est évident, ce jour-là était avant-hier, précisément le jour où, madame Trichter étant indisposée, Frédérique est venue seule. Lothario faisait une course à cheval. Son cheval s'est croisé avec la

voiture de Frédérique. Naturellement, le cocher, en reconnaissant Lothario, a arrêté ses chevaux

— Je le chasserai !

— Fort bien ! Mets l'antichambre et l'écurie dans ta confidence à présent.

— Samuel, achève ; qu'est-il arrivé ?

— Mon Dieu, il est arrivé que Lothario est descendu de cheval et qu'ils ont échangé quelques mots que madame Trichter n'a point entendus. Voilà, jusqu'à présent, le plus clair de tes velléités jalouses. Tu ne supprimes pas le rendez-vous, tu supprimes le témoin.

— Je vais parler à Frédérique, s'écria Julius.

— Continuation du même système, répondit l'imperturbable Samuel. Pour réparer le mauvais effet de la tyrannie, tu vas redoubler de tyrannie. Frédérique te répondra qu'elle ne peut pas empêcher Lothario de se promener sur la route d'Enghien, et que, même au point de vue des convenances, elle prêterait matière aux interprétations du monde, si elle passait devant le neveu de son mari sans s'arrêter pour lui dire un mot, surtout quand ce neveu est connu pour être plutôt son fils. Si tu fermes la bouche à ses raisons, et si tu en appelles encore à ton autorité, tu continueras ce que tu as déjà si bien commencé, tu lui ôteras tout scrupule.

— Mais, alors, démon, pourquoi me dire cela ? reprit Julius, essuyant la sueur froide de son front. Pourquoi me torturer encore de cette rencontre ?

— Julius, reprit gravement Samuel, je t'ai parlé de cette rencontre comme d'un avertissement et d'une leçon pour toi. J'approuve pleinement Frédérique et Lothario. A leur place, je n'agirais pas autrement. Je suis convaincu qu'au-

cune mauvaise pensée n'aurait jamais germé dans leur cœur et que les soupçons ont pu seuls en semer en eux, et je trouve qu'ils ont bien raison de ne pas se soumettre à un caprice absurde et inexplicable.

Julius était retombé sur un fauteuil, muet, immobile, atterré. Samuel maîtrisa, derrière lui, un rire silencieux, puis reprit brusquement :

— Au reste, puisque tu dis que je te tourmente, c'est bon, tu peux être tranquille, je ne t'en parlerai plus. Ah ! puisque c'est comme cela, pardieu ! quand je saurais qu'ils se voient tous les jours, je veux que le diable m'emporte si désormais je t'en ouvre la bouche !

Et, là-dessus, Samuel partit, laissant ses poisons produire leur effet.

V

COUP DE FOUDRE.

Julius sentait bien, au fond, que Samuel avait raison, et que la meilleure manière de lier Frédérique et Lothario, c'eût été de les laisser libres. Dans les moments où il retrouvait un peu de sang-froid, il se faisait des reproches. Sa bonté et sa noblesse naturelle avaient honte des entraves qu'il mettait à l'amour de ces deux enfants. Il s'indignait contre lui-même, il se promettait d'être différent à

l'avenir, de prendre sur lui de ne pas gâter ce qu'il avait si bien commencé, de ne pas être comme ces donneurs avares qui regrettent et redemandent ce qu'ils ont donné.

Mais sa flottante nature tenait mal toutes ces belles résolutions. Le vent tournait, et Julius se remettait à la souffrance, à l'inquiétude, à la mauvaise humeur, à la colère. Il avait beau se faire les meilleurs raisonnements du monde, et se démontrer que la rigueur n'était pas plus dans son interêt que dans son droit, sa jalousie était plus forte que sa conscience et que sa raison.

Samuel avait changé de tactique depuis le jour où Julius lui avait reproché de lui avoir rapporté la rencontre de Lothario avec Frédérique. Maintenant, il ne prononçait plus les noms des deux jeunes gens. Quand le comte d'Eberbach lui en parlait, il affectait de détourner la conversation.

Julius, qui s'inquiétait de tout, s'inquiétait de ce silence. En voyant Samuel faire le mystérieux, il en concluait qu'il y avait donc un mystère. Son imagination travaillait là-dessus, et lui faisait des visions de rendez-vous sur les routes, de rencontres fortuites ou cherchées, de complots et de trahisons.

C'était Julius à présent qui interrogeait Samuel.

Si Samuel savait quelque chose, pourquoi ne parlait-il pas? S'il ne savait rien, pourquoi ne disait-il pas qu'il ne savait rien?

Samuel répondait imperturbablement que la manière dont sa première confidence avait été reçue n'était pas de nature à en encourager d'autres; que Frédérique et Lothario pouvaient bien dorénavant se rencontrer toutes les

fois qu'ils voudraient, il se garderait bien de le dire à Julius.

A quoi bon des dénonciations, dont l'unique effet était de troubler Julius dans sa tranquillité et ses protégés dans leur amour? Il n'était ni mari ni espion pour se mettre à la piste d'un rendez-vous? Si Lothario et Frédérique se revoyaient, ils faisaient bien. Ils s'aimaient, ils étaient fiancés par Julius lui-même. Tout ce qu'ils devaient à Julius, c'était de ne pas compromettre son nom, et de se voir secrètement. Or, ils se voyaient si secrètement, s'ils se voyaient, que Julius lui-même ne s'en doutait pas.

— Il est vrai, ajouta Samuel, que, d'après tous les vaudevilles, le mari est toujours le dernier à s'en douter.

Toutes ces réponses de Samuel se multipliaient et exaspéraient les angoisses de Julius. Evidemment, Samuel en savait plus qu'il ne disait. Frédérique et Lothario se voyaient comme auparavant, avec cette aggravation que maintenant ils se voyaient sans témoins.

Et la chose en était bien facile, avec un mari que sa faiblesse retenait dans sa chambre, avec la complicité de madame Trichter, qui, dévouée à Samuel et à Frédérique, n'eût certainement rien trahi, en suppossant qu'il y eût quelque chose à trahir.

Julius en était donc réduit au doute impuissant et inerte, et Samuel l'entretenait dans une vie de soupçons et de tristesse.

Lorsque, par hasard, Frédérique survenait à travers un de ces entretiens où Samuel irritait la jalousie malade de Julius, et, en ne lui précisant rien, lui faisait tout soup-

çonner, Samuel, en la voyant descendre de voiture, disait à Julius :

— Allons! voilà Frédérique qui monte l'escalier. Dis-lui tes soupçons, si flatteurs pour elle. Rends-toi odieux, ridicule. Joue ton rôle d'Arnolphe et de Bartholo. Tu sais comme la maussaderie et la violence séduisent Agnès et Rosine.

Julius concentrait donc en lui-même toute sa souffrance et n'en montrait rien à Frédérique. Mais il ne pouvait aller jusqu'à la bonne humeur, et son sourire grimaçait. Son arrière-pensée lui échappait fréquemment. Il avait beau se contraindre, il n'était pas maître d'exclamations amères qui affligeaient Frédérique.

Elle lui demandait ce qu'il avait; il lui répondait brusquement qu'il n'avait rien.

Alors, elle interrogeait Samuel, qui haussait les épaules.

Un mois se passa ainsi, Samuel attisant de plus en plus la jalousie de Julius, lequel devenait de plus en plus morose.

Frédérique, toujours accueillie avec une réserve glaciale, en était venue à redouter les visites qu'elle faisait au comte d'Eberbach, et n'entrait plus à l'hôtel sans un serrement de cœur. La position commençait à n'être plus tenable.

Julius s'apercevait bien qu'il allait juste au rebours de son désir, et qu'il détachait de lui Frédérique chaque jour davantage. Il luttait contre lui-même, et se disait qu'il était temps d'user d'un autre moyen, d'essayer de la bonté entière et prodigue.

En somme était-ce bien à son âge et dans son état, à

quelques pas de la tombe, qu'il fallait se cramponner avec cette frénésie, pour quelques jours à peine, à une passion terrestre? Ne fallait-il pas laisser la jalousie aux jeunes? Après tout, Lothario et Frédérique étaient dévoués et généreux. Il valait mieux avoir confiance. Et, quand même la confiance ne les arrêterait pas, n'était-ce donc rien pour lui que d'être aimé et béni pendant ses dernières semaines, et d'avoir autour de lui des sourires.

Il se disait cela, un matin, dans un de ces moments de lassitude et d'abandon que produit la durée de toute lutte inutile, et où l'on se sent disposé à tout livrer pour avoir la paix et le repos. Hélas! ce qui s'appelle le dévouement n'est bien souvent que de la faiblesse et de la fatigue déguisée.

ulius y était donc résolu; il laisserait libres ces deux enfants qu'il n'avait pas donnés l'un à l'autre pour se mettre entre eux ensuite. Il compléterait son œuvre. Il leur dirait: « Vous êtes libres, et vous ne dépendez que de votre cœur et de votre loyauté; je me fie à vous, et je vous permets tout ce que vous vous permettrez. »

Justement, ce matin-là, Frédérique devait venir déjeuner avec Julius. Il était dix heures moins cinq minutes. Elle devait arriver à dix heures sonnantes. Elle était si exacte!

Dix heures sonnèrent. Julius attendit cinq minutes, puis dix, puis un quart d'heure. Frédérique ne venait pas.

A dix heures et demie, Frédérique n'était pas arrivée. A onze heures non plus. A midi, Julius l'attendait encore.

Las d'attendre, il prit tristement sa tasse de chocolat tout seul.

Pourquoi Frédérique n'arrivait-elle pas? Avait-elle un motif qui l'empêchait de venir? Mais elle aurait prévenu Julius. Qu'est-ce que cela voulait dire?

De nouveau les mauvaises pensées traversèrent la tête du comte d'Eberbach. Il voulut savoir où était Lothario; il ne l'avait pas vu depuis trois jours.

Il envoya à l'ambassade demander son neveu, et, s'il y était, le prier d'arriver tout de suite.

Le domestique qu'il avait envoyé à l'ambassade revint avec cette nouvelle que Lothario était parti subitement, la veille, pour le Havre, où il devait assister à l'embarquement d'émigrants allemands.

Julius se rappela qu'en effet, Lothario, la dernière fois qu'il l'avait vu, lui avait dit qu'il avait ce devoir à remplir, et qu'il pourrait bien partir d'un instant à l'autre.

Il retomba, plus morne et plus triste, ennuyé d'avoir eu son bon mouvement en pure perte.

Il ne s'expliquait pas pourquoi cette coïncidence du départ de Lothario et du retard de Frédérique lui causait une impression pénible.

Quoi de plus simple cependant? Frédérique n'avait-elle pas pu être retenue par mille causes, par une indisposition, par un cheval déferré, par un essieu rompu en route! Elle pouvait avoir oublié sa promesse; ou bien encore, elle avait compris que c'était pour dîner que Julius l'attendait.

Et quant à Lothario, ses affaires l'appelaient au Havre, il n'était pas libre de n'y pas aller, et il avait bien fait

de partir. La route du Havre ne passait pas par Enghien.

Julius avait beau se faire tous ces raisonnements, il n'était pas tranquille.

A deux heures Frédérique n'était pas encore arrivée.

A trois heures, Julius n'y tint plus.

Il fit atteler, pour aller voir à Enghien ce qu'il y avait. Mais une réflexion l'arrêta. En y allant lui-même, il risquait de se croiser avec Frédérique, de ne pas la voir, et d'arriver à Enghien juste au moment où elle arriverait à Paris. Frédérique, d'ailleurs, ne prenait pas toujours le même chemin pour venir.

Le plus sûr, pour ne pas la manquer, était donc de rester et d'envoyer quelqu'un.

Julius envoya son domestique de confiance, appelé Daniel, avec ordre de pousser les chevaux et d'être de retour avant deux heures.

Il y avait une heure à peu près que le domestique était parti, lorsque Samuel entra, tranquille et souriant.

Il remarqua tout d'abord l'air inquiet de Julius.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

Julius lui dit le retard inexplicable de Frédérique.

— C'est pour cela que tu te bouleverses l'âme et la figure? dit Samuel en éclatant de rire. Je ne m'étonne pas de l'effet que te font des choses, en somme plus graves. Rassure-toi, Frédérique aura été retardée par une migraine, par une robe à essayer, par rien. Ne vas-tu pas, maintenant, demander l'exactitude militaire à une jeune fille qui aura passé devant un miroir et qui se sera oubliée à s'y regarder? Beau sujet d'alarme! Tu me ferais bien rire si j'en

avais le temps! En dehors de cela, tu vas bien? En ce cas, adieu.

— Tu me quittes? dit Julius, qui aurait bien voulu avoir quelqu'un pour lui tenir compagnie et pour l'occuper pendant l'heure d'impatience qu'il avait à tuer.

— Oui, répondit Samuel. Je suis entré en passant, pour voir comment tu allais. Mais j'ai une affaire.

— Tu ne dînes pas avec moi?

— Non, j'ai un dîner politique auquel je ne puis manquer.

— Reste au moins jusqu'à l'arrivée de Frédérique.

— Je ne peux pas, dit Samuel. Je dîne à Maisons. Il est quatre heures moins un quart. Je n'ai que le temps d'aller. Il s'agit d'une entrevue importante. Toi, tu ne t'occupes plus de la politique. A ton goût. Mais tu abandonnes la partie au moment intéressant. Quant à moi, je ne pense plus absolument qu'à cela. Je suis plongé là dedans jusqu'aux oreilles. Je dîne aujourd'hui avec les hommes qui s'imaginent conduire le mouvement, mais qui, crois-en ma parole, le suivront.

— Ne m'en dis pas davantage, interrompit Julius.

— Cela ne t'intéresse pas? demanda Samuel.

— D'abord, je suis indifférent à la politique. Et puis j'ai conservé à la cour de Prusse des relations. J'y écris quelquefois.

Samuel fixa sur Julius un regard profond.

Julius poursuivit avec un peu d'embarras :

— L'écho de ce que tu me dirais pourrait, malgré moi, retentir dans ma correspondance, et, en allant frapper à

Berlin, rebondir à Paris. Ne me parle jamais de ces choses, je t'en prie.

— Soit, dit Samuel. Mais, adieu, voici quatre heures.

— Tu ne repasseras pas par ici? demanda Julius.

— Je ne pense pas. Je serai retenu là-bas assez tar dans la nuit, et j'irai tout droit coucher à Ménilmontant.

— A demain donc.

— A demain, dit Samuel.

Et il sortit, laissant Julius en proie à la solitude et aux perplexités.

Samuel était parti depuis trois quarts d'heure, lorsque l'homme de confiance que Julius avait envoyé à Enghien revint au galop des chevaux.

Au bruit de la voiture entrant dans la cour de l'hôtel, Julius courut à la fenêtre.

Daniel descendit seul.

Julius se précipita vers l'escalier.

— Eh bien? dit-il.

Daniel avait la figure tout effarée.

— Qu'avez-vous donc, Daniel? demanda Julius. Avez-vu Frédérique?

— Madame la comtesse n'est plus à Enghien, répondit Daniel.

— Pas à Enghien! Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Depuis ce matin! Et elle n'est pas ici? s'écria Julius.

Et entraînant Daniel dans sa chambre.

— Vite! dites-moi ce que vous savez.

— Madame la comtesse, reprit Daniel, a quitté Enghien de grand matin avec madame Trichter.

— Pour venir ici?

— Non, monsieur le comte; car c'est une chaise de poste qui est venue les prendre. Elles avaient passé la nuit à faire des paquets. Elles sont parties seules toutes deux, laissant sans ordres les domestiques, qui ont cru que le dépar était convenu avec Votre Excellence.

Julius ne trouvait pas une parole. Une idée terrible lui était venue tout de suite : Frédérique s'était enfuie avec Lothario.

— Oui, voilà pourquoi Lothario était allé au Havre. Dans ce moment peut-être, ils s'embarquaient, ils s'en allaient au delà de l'Océan attendre la mort du mari gênant qui s'obstinait à vivre, et prendre un à-compte sur un bonheur trop lent à se réaliser.

Ah! c'était ainsi que Lothario et Frédérique le remerciaient de tout ce qu'il avait été pour eux, de la bonne pensée qu'il avait eue le matin même! A l'instant où il prenait la résolution de se sacrifier encore une fois, de leur permettre de s'aimer et de se le dire, ils l'offensaient, ils le trahissaient, ils le déshonoraient! L'ingratitude n'attendait même pas le bienfait.

— C'est tout? dit le comte avec un calme terrible, quand Daniel eut fini de parler.

— En parcourant toutes les chambres, reprit Daniel, j'ai trouvé sur la cheminée de madame la comtesse une lettre cachetée, mais sans adresse.

— Donnez donc! dit durement Julius.

— La voilà.

— C'est bien. Allez.

Daniel sortit.

Julius regarda cette lettre.

— Cachetée du cachet de Frédérique, dit-il. Et pas d'adresse. Pour qui est cette lettre? Ah! bien, il ne manquerait plus que d'y mettre des scrupules.

Il déchira violemment le cachet, et lut, tremblant comme la feuille :

« Mon ami,

» Vous m'avez dit de vous laisser à Enghien un mot qui vous dise l'heure à laquelle je pars. Il est sept heures. Si vous partez à midi, j'aurai donc sur vous cinq heures d'avance. Je vous attendrai à l'endroit convenu.

» Vous voyez que je vous obéis aveuglément. Et cependant, je ne quitte pas cette maison sans un étrange serrement de cœur. Vous avez tout droit, non-seulement de conseiller, mais d'ordonner, et ce que vous voulez est toujours bien. Mais cette sorte de fuite m'épouvante. Enfin, à la grâce de Dieu!

» Il est bien certain que la vie que nous menions ne pouvait durer, et que cette crise violente a du moins une chance de bonheur. Tout allait si mal que nous ne pourrons que gagner au change.

» Hâtez-vous de me rejoindre, car je vais mourir de peur toute seule.

» Votre

» FRÉDÉRIQUE. »

Julius froissa la lettre dans ses mains.

— Lothario! Lothario! cria-t-il; le misérable!

Et il tomba à la renverse, l'écume aux lèvres, et pâle comme la mort.

VI

VILLA POLITIQUE.

Deux heures après être sortie de l'hôtel du comte d'Eberbach, la voiture de Samuel Gelb franchissait, à Maisons, la grille d'un vaste château, dont le parc énorme, adossé à la forêt, n'était borné, de l'autre côté, que par le fleuve.

C'était dans ce riche et ample château qu'un banquier populaire parmi la bourgeoisie réunissait à dîner, une ou deux fois par semaine, les principaux représentants de l'opinion générale.

Samuel Gelb s'était fait présenter au maître de la maison par cet intermédiaire qui lui avait demandé de le mettre en rapport avec les chefs de la Tugendbund, et auquel il avait demandé, en revanche, de le mettre en rappor avec les chefs du libéralisme.

Deux jours après sa présentation, Samuel avait reçu une invitation à dîner pour le lendemain.

En sortant de chez Julius, Samuel était allé prendre son interlocuteur, et ils s'étaient rendus ensemble à Maisons.

Il y avait, ce jour-là grand dîner.

Une partie des convives étaient arrivés; les autres arrivaient. Le banquier salué, Samuel et son compagnon rejoignirent dans les allées du parc les invités, qui, en

attendant l'heure de se mettre à table, s'y promenaient par couples ou par groupes.

L'introducteur de Samuel abordait çà et là quelques-uns des causeurs, et leur nommait Samuel.

On échangeait trois ou quatre phrases banales et l'on se serrait la main.

Mais, sous cette apparence d'accueil fraternel que les meneurs libéraux faisaient au compagnon de Samuel, il y avait une gêne et une réserve sensibles.

Lui-même le fit remarquer à Samuel Gelb.

— Je ne me trompe pas à leurs poignées de main, lui dit-il, je sais qu'ils ne m'aiment pas.

— Pourquoi donc? demanda Samuel.

— Parce qu'ils sont ambitieux et que je ne le suis pas; parce que je sers la cause pour elle et qu'ils la servent pour eux. Dès lors ils me regardent comme une sorte de vivant reproche. Mon abnégation fait honte à leur cupidité. Je suis un déserteur de l'intérêt, un traître à l'égoïsme. Hélas! hélas! si vous saviez combien il y en a peu, parmi ces tribuns et parmi ces avocats, qui désirent autre chose que leur propre influence! Je les ai pratiqués, et la rougeur m'en est venue au front. Ils me redoutent et ils m'évitent, comme leur conscience. Mais je ne leur en veux pas de ne pas m'aimer; je leur rends bien leur indifférence. Ce n'est pas pour eux que je travaille.

— Ni moi non plus, certes, dit Samuel. Ni le peuple non plus. Laissons-les machiner leurs petites intrigues souterraines; laissons les taupes faire leur trou sous les priviléges chancelants et sous les institutions décrépites du passé; l'écroulement les écrasera! La révolution que

préparent ces hommes sans foi et sans force n'aura pas de peine à venir à bout de leurs misérables calculs. Laissons-les lever l'écluse, le fleuve les emportera.

La cloche sonna, et l'on passa dans une immense salle à manger, toute ruisselante de lumière et d'argenteries ciselées.

Le dîner fut splendide.

Une profusion de vins rares, de poissons inouïs et de fruits chimériques, des fleurs monstres dans des vases monstres de Sèvres et du Japon, un peuple de valets, et, dans un massif du jardin, un orchestre dont la musique arrivait par vagues bouffées, de manière à accompagner la conversation sans la couvrir; tout collaborait à l'entière satisfaction des sens. Avec ce qu'avait pu coûter cette fête, on aurait nourri trois familles pendant une année.

— Qui est-ce qui croirait, dit Samuel à l'oreille de son interlocuteur, que nous sommes en train de fonder une démocratie?

Pendant le dîner, il y avait trop d'oreilles ouvertes autour des convives pour que la conversation ne se tînt pas dans les termes généraux.

Samuel prit sa revanche de ce silence forcé en étudiant, sur leur figure même, l'âme de ces hommes qui avaient la prétention de faire, puis de dominer une révolution.

Il y avait à cette table, en effet, une collection de personnages qui valaient la peine d'être examinés par un observateur sérieux.

Le maître de la maison d'abord.

C'est bien là l'homme d'affaires d'une révolution, l'entremetteur souple et charmant des opinions accoupler,

le trait-d'union entre les idées et les hommes. Habitué par la banque aux spéculations, et ayant toujours réussi, il était prêt aux spéculations politiques, et il y apportait la hardiesse et la largeur qu'il avait dans ses opérations commerciales. Il était le type du bourgeois populaire. Il n'avait pas cette vigueur passionnée qui entraîne les masses sur les places publiques; mais il était impossible de lui résister dans un salon. Samuel sonda d'un coup d'œil la puissance superficielle et la domination féminine de cet homme, dont on a dit si justement qu'il avait non pas conspiré, mais causé en faveur du duc d'Orléans.

A la droite du banquier, il y avait un chansonnier célèbre, académicien, député, ministre de par le refus, génie, gloire de par le dédain, installé dans le château depuis un mois, et qui parlait de sa mansarde et de ses sabots en dégustant un verre de vin de Tokai.

En face de Samuel, un petit avocat-historien-journaliste, papotant incessamment, d'une petite voix aigre et criarde qui déchirait l'oreille de ses voisins. Il bavardait à tout propos de lui, de l'article qu'il avait fait le matin dans le *National*, de l'histoire où il avait réduit à sa taille les grandes figures de 1789.

Le reste du personnel se composait de journalistes, de manufacturiers, de députés, tous appartenant à l'opinion libérale, les uns à la fraction révolutionnaire, dont la témérité allait presque jusqu'à rêver de renverser le roi pour mettre un autre roi à sa place; les autres, à la fraction doctrinaire, laquelle voulait changer la politique et non les hommes, et ne demandait pas mieux que de garder Charles X, à la condition qu'il ne garderait pas son principe.

Car, parmi ces farouches volontaires de la liberté, il n'y en avait pas un seul qui eût l'audace de regarder au delà de la Charte.

Après le dîner, on passa dans le jardin.

L'air tiède des soirs de mai se parfumait aux charmantes exhalaisons des lilas en fleurs.

Le café était servi dans un cabinet de verdure où les flambeaux et les lampes faisaient comme une île de lumière au milieu de la nuit qui baignait les allées.

La causerie se maintint encore quelque temps dans les généralités. Puis, peu à peu, la plupart des convives se retirèrent et reprirent la route de Paris.

Quand il ne resta plus que les intimes et les principaux meneurs, sept ou huit en tout, on renvoya les domestiques, et la conversation s'engagea sur la politique et sur la conduite à tenir par l'opposition, dans les journaux et dans les chambres.

Il va sans dire que Samuel Gelb était resté.

Il n'était pas venu pour la cuisine ni pour la cave du banquier. Personne n'eut l'air surpris ni embarrassé de sa présence. Au contraire, les chefs de la révolution bourgeoise n'étaient pas fâchés d'étaler leur rôle et leur importance devant un étranger affilié à la Tugendhund.

— Eh bien! monsieur Samuel Gelb, dit le banquier en s'adressant directement à lui, comme pour l'autoriser à rester dans cette conversation plus intime; eh bien! comment trouvez-vous que nous nous comportons en France? J'espère que vous n'avez pas été trop mécontent de notre audacieuse adresse des deux cent vingt et un!

— Je n'y ai trouvé qu'un mot de trop, dit Samuel.

— Quel mot, s'il vous plaît? demanda le petit historien-journaliste.

— L'adresse des deux cent vingt et un, reprit Samuel, finissait, si je m'en souviens bien, par cette phrase assez digne et fière : « La charte a fait du concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de *votre peuple* la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques... »

— « Sire, continua le banquier, achevant complaisamment la phrase, notre dévouement, notre loyauté nous condamnent à vous dire que ce concours n'existe pas. »

— Oui, le fonds est assez ferme. Mais je suis fâché de ce mot : *votre* peuple. Est-ce au dix-neuvième siècle qu'on peut dire qu'un peuple appartient à un homme, et est sa chose, comme un troupeau de moutons ou un sac d'écus qu'il est libre de vendre ou de dépenser?

— Vous avez peut-être raison, dit le journaliste. Mais bah! qu'importe un mot?

— En temps de révolutions, dit Samuel, un mot est un acte. Et ce n'est pas à vous à nier la toute-puissance des mots, quand vous n'avez contre Charles X, ses soldats et ses prêtres, qu'un mot : la Charte.

— Charles X n'a pas été de votre avis, répliqua un des assistants, et n'a pas trouvé l'adresse trop douce et trop déférente. Il y a répondu d'abord en prorogeant la chambre, et, cela ne lui suffisant pas, il est en ce moment en train de la dissoudre.

— La dissolution est-elle réellement décidée? demanda le banquier.

— Elle sera ces jourcs-ci au *Moniteur*, dit le petit histo-

rien. Je l'ai annoncée ce soir dans le *National.* Guernon-Ranville s'y était opposé avec énergie, et avait dit au roi qu'il se compromettait en déclarant la guerre à la chambre sur une question où la chambre avait l'opinion pour elle. Mais le roi a passé outre, et Guernon-Ranville, obligé de céder, n'a pas même osé donner sa démission, de peur de paraître abandonner le roi au moment du péril.

— Mais, dit Samuel à l'historien, qu'il voulait faire causer, si la chambre est dissoute, il va y avoir de nouvelles élections. Est-ce que vous ne pensez pas à vous faire élire quelque part?

— Je ne suis pas même électeur, répondit aigrement le petit avocat.

— Bah! dit Samuel, il est avec le *cens* des accommodements. Et vous avez cette chance de n'être pas Parisien. Paris, c'est la mer, et personne ne s'y retrouve. Mais dans une ville de province, le mérite est tout de suite en vue. Il est impossible qu'un homme comme vous n'emplisse pas de sa gloire la petite ville d'Aix.

— Vous êtes mille fois bon, dit l'avocat provençal, doucement chatouillé dans son amour-propre. Je crois, en effet, que je ne suis pas tout à fait inconnu ni impopulaire dans ma ville natale, et que ma candidature ne serait pas mal accueillie dans la Provence. Mais, pour entrer à la chambre, il faut passer par le cens, et je n'ai pour toute fortune qu'une action du *Constitutionnel.* Et pauvre *Constitutionnel!* ajouta-t-il en se tournant vers le banquier, il est bien tombé depuis que, grâce à votre aide et à votre généreuse caisse, nous avons pu, Mignet, Carrel et moi, fonder le *National.*

— Ne vous inquiétez pas, mon cher ami, reprit à demi-voix le banquier. Puisque le talent ne suffit pas pour représenter le pays, et qu'il faut de l'argent avant tout, eh bien! j'ai de l'argent. Je m'arrangerai, soyez tranquille, de façon à ce que vous soyez éligible aux premières élections. Ne me remerciez pas, c'est dans notre intérêt à tous, c'est dans l'intérêt de la cause que nous servons que j'agirai en faisant arriver à la tribune un des hommes les plus capables d'y combattre et d'y vaincre. A propos, comment vont les affaires du *National*.

— Admirablement. Nous faisons un bruit d'enfer. Mon article d'hier, intitulé : *Le roi règne et ne gouverne pas*, a fait jeter les hauts cris à la presse ministérielle.

— Et Armand Carrel, quel homme est-ce? demanda Samuel, qui commençait à en avoir assez de la personnalité du petit homme.

— Armand Carrel, un bretteur d'épée, un bretteur de plume. Il est très-brave; soit! et ne recule pas plus devant une idée que devant un homme. C'est même quelquefois un peu gênant pour nous. Il nous compromet, et nous engage plus loin que nous ne voulons aller. Mais, après tout, comme il ne demande pas mieux que de se battre et de rendre raison de ses articles, nous le laissons aller.

— Vous pouvez même le faire battre pour les vôtres, dit Samuel.

— C'est un peu ce que nous faisons, dit naïvement le journaliste.

Samuel eut aux lèvres le sourire amer qui lui était particulier, en examinant l'âme de ce conducteur d'un grand peuple.

— Je m'associe, reprit-il, à l'opinion que vous avez du *National*. Cependant, j'oserai lui faire un reproche, si vous me le permettez.

— Parlez, parlez; j'aime la discussion, moi.

— Je lis le *National* tous les jours depuis qu'il paraît. Mais, malgré mon assiduité et mon attention, je n'ai pu parvenir encore à comprendre distinctement ce qu'il veut. Je vois bien qu'il attaque le gouvernement. Mais, le gouvernement à bas, qu'entend-il mettre à la place? Est-ce la république?

— La république! se récria le journaliste, la république!

— Pourquoi pas? dit tranquillement Samuel Gelb. Vous vous ruez dans ce moment contre le trône, ce n'est probablement pas dans l'intention de le consolider?

— La république! reprit le journaliste, effaré; mais pour que la république fût possible. il faudrait qu'il y eût des républicains. Et qui est-ce qui est républicain en France? Lafayette, et encore! quelques songe-creux, quelques exaltés. Et puis, nous sommes trop près de la révolution de 1793; l'échafaud, la banqueroute, la guerre avec l'Europe, Danton, Robespierre et Marat, agiteraient leurs fantômes sanglants, et pas un honnête homme ne suivrait celui qui oserait arborer le drapeau sanglant de la République.

— Mais, objecta Samuel, il me semblait que vous aviez été moins sévère, dans votre Histoire, pour les terribles figures et les formidables événements de 93, et que vous aviez excusé, sinon loué, la plupart des excès de cette grande et sinistre époque.

— J'ai fait l'oraison funèbre des morts, dit l'historien, mais je ne veux pas qu'ils ressuscitent.

— On ne ressuscite plus depuis Lazare, répliqua Samuel, et je ne crois pas aux revenants. C'est bon pour les enfants d'avoir peur que Robespierre et Marat ne sortent de leur sépulcre. Ils y sont solidement scellés, et n'en lèveront pas la pierre avant le jugement dernier. Ne tremblons donc pas de les voir reparaître à l'angle de toutes les rues. Il ne s'agit pas d'eux, mais des principes qu'ils ont soutenus à leur manière. Manière sanglante, impitoyable, je ne la défends pas, et je vous accorde même, si vous voulez, qu'elle a plutôt nui que profité à l'idée qu'ils prétendaient servir. Le sang qu'ils ont versé tache encore la démocratie, et vous voyez que vous-même, un esprit si libre, vous n'osez pas encore, après quarante ans, vous hasarder dans la république, de crainte de les y rencontrer. Mais, je vous le répète, ils sont morts, et bien morts. Leurs violences, possibles dans l'ardeur de la première lutte, auraient aujourd'hui plus que l'horreur du crime; elles auraient le ridicule de l'anachronisme. Laissons à la révolution ses œuvres et prenons-lui ses idées.

— Pas de république, dit vivement un rédacteur du *Globe*, philosophe connu pas ses calembourgs, penseur aimé pour sa gaminerie, et qui, pendant que Samuel parlait, avait échangé avec le rédacteur du *National* des haussements d'épaules. La république, c'est le gouvernement de tout le monde; c'est comme si les moutons se gouvernaient.

— Il vaut mieux que ce soit le boucher qui les gouverne, n'est-ce pas? dit Samuel.

— Il faut un berger et des chiens.

— C'est-à-dire un roi et une aristocratie? demanda Samuel.

— Un roi, oui, répondit le rédacteur du *Globe*. Quant à l'aristocratie, malheureusement nous ne sommes pas en Angleterre. La révolution, en morcelant les terres et les fortunes, a tué l'aristocratie française. Mais à défaut du lingot d'or, nous avons la monnaie. La monnaie de l'aristocratie, c'est la bourgeoisie.

Samuel ne put retenir un mouvement de dédain.

— Vous avez eu raison de le dire, reprit-il. La bourgeoisie, c'est la monnaie. Ainsi quand vous attaquez une monarchie de quatorze siècles, un droit ancien comme la France, un gouvernement qui est presque une religion, c'est pour lui substituer la royauté de l'argent, l'aristocratie du comptoir, la souveraineté de la boutique?

— Mieux vaut la boutique que la rue, dit le petit historien. Nous ne nous rallierons jamais au gouvernement de la *populace*.

— Ils en sont encore à dire : la populace! murmura Samuel.

Et, tout haut :

— Et que ferez-vous du peuple, dans votre combinaison? demanda-t-il.

— Que voulez-vous qu'on en fasse? dit le banquier.

— Nous n'avons pas à nous occuper de ce que vous appelez le peuple, ajouta l'avocat provençal. Nous n'y pouvons rien. C'est à ceux qui ont de l'activité et de l'intelligence à sortir, comme ils peuvent, des couches inférieures, et à monter à la lumière. La société ne peut pas s'occuper

de tout le monde, et, en dépit de toutes les chartes et de toutes les constitutions, il y aura toujours une notable portion des citoyens qui seront malheurenx. C'est une nécessité dont on peut gémir, mais à laquelle il faut se résigner. A quoi bon tourner nos yeux vers une multitude confuse, ignorante et vile, au fond de laquelle nous trouvons des misères que nous ne pourrions soulager ou des crimes que nous devons punir? Nous ne nous occupons pas du peuple, c'est tout ce que nous pouvons faire pour lui.

— Je vous demande pardon de vous interroger, reprit Samuel avec une ironie demi-voilée, mais je suis un étranger qui cherche à s'instruire, et j'ai besoin d'être au courant de vos intentions pour y conformer ce que nous faisons dans la Tugendbund. Ainsi, votre unique but est de substituer la bourgeoisie à la noblesse dans le maniement des affaires du pays?

— C'est au moins notre but principal, répondit le banquier.

— Mais par quel moyen espérez-vous décider Charles X à accepter cette transformation qui, de chef de la noblesse qu'il est, ferait de lui le serviteur de la classe moyenne?

— Oh! si tout le monde était comme moi, dit le petit journaliste, il n'y aurait pas besoin de décider Charles X.

— Comment vous passeriez-vous donc de son consentement?

— Rien ne sera possible, reprit doctoralement le journaliste, tant que nous aurons pour roi un héritier direct des droits et préjugés des vieilles races. Le malheur est que nous n'ayons pas sur le trône un roi mêlé à nos idées,

à demi-révolutionnaire pour plaire au peuple, et à demi-Bourbon pour rassurer les puissances étrangères, un roi que nous aurions fait nous-mêmes et qui serait le débiteur de nos idées.

— Ce roi, il existe, dit le banquier, avec un soupir d'aspiration.

— Qui est-ce donc? demanda Samuel.

— Eh! S. A. R. le duc d'Orléans, lui dit à l'oreille et en clignant d'un air aimable, l'amphytrion.

— Ah! c'est donc vrai ce qu'on m'avait dit, reprit Samuel, que le *National* avait été fondé dans ce but.

— Malheureusement, dit l'avocat d'Aix en regardant le rédacteur du *Globe*, nos amis ne sont pas tous d'accord avec nous. Ils croient à la possibilité de conserver la branche aînée, en la pliant aux progrès du temps, ils tiennent à leur vieille dynastie desséchée, qui n'a plus de feuilles ni de fleurs.

— Si c'est pour moi, mon cher, que vous dites cela, répondit le rédacteur du *Globe*, vous savez bien que je me dispute toute la journée avec mes collaborateurs. Je vous les abandonne bien volontiers, depuis Cousin jusqu'à Guizot, depuis Broglie jusqu'à Royer-Collard. Des gens qui ne savent ce qu'ils veulent, des théoriciens amphibies qui font le grand écart, un pied sur l'avenir et l'autre sur le passé, et qui tombent par terre entre les deux. Moi, j'écris comme eux, mais je pense comme vous.

— Oh! dit le rédacteur du *National*, laissons ces vieux s'user. Nous sommes la jeune garde, nous autres.

— En attendant que vous donniez, intervint Samuel, quelle attiude comptez-vous prendre?

— Nous nous abriterons sous l'étendard du pacte consenti entre le roi et la nation. Tout pour la légalité et par la légalité.

— Rien par la révolution ? demanda Samuel.

— Les révolutions se dévorent elles-mêmes, répondit le petit journaliste. 1793 a amené 1815. Je hais les révolutions, parce que je hais les réactions. Nous lutterons au nom des principes. Cela nous suffira pour vaincre. Il faudra que le trône cède ou tombe. Nous renfermerons la dynastie dans la charte, comme dans la tour d'Ugolin.

La conversation se poursuivit quelques temps encore dans ces termes.

Et Samuel Gelb étudia toujours de plus près ces hommes habiles et corrompus, aux demi-convictions et aux demi-talents, médiocrités du cœur et de l'esprit.

Il vit la finance et le talent se servant l'un de l'autre, se flattant en dessus et se dédaignant en dessous. Le banquier croyait duper le journaliste, qui exploitait le banquier.

Samuel examina profondément, sous leur masque, ces ambitieux au jour le jour, qui ne voyaient que leur intérêt ou leur vanité dans la révolution qu'ils préparaient, et qui allaient renverser un trône de quatorze cents ans pour s'en faire un marchepied à un ministère de six mois.

On se sépara très-tard.

Samuel, seul dans sa voiture, revint vers Ménilmontant.

— Allons! tout va bien, se dit-il. En dépit de ces petits hommes, de grandes choses se préparent. C'est la grandeur de la démocratie de n'avoir pas besoin de meilleurs instruments que cela. Le potier d'Horace, en rêvant une amphore, produisait une marmite. Ceux-ci, en rêvant un

chassé-croisé de princes, produiront une révolution sociale. Comme je m'amuserai de leur étonnement !

Je me souviens, moi, de la grande révolution française, je me souviens de la Bastille et du peuple du 10 août. Oui, c'est dans ce grand flot que je veux que l'avenir se retrempe. Ils ont beau calomnier le peuple, j'ai foi en lui. Parce que le peuple, depuis la prise de la Bastille, a fait les miracles héroïques de l'empire, ce n'est pas une raison pour qu'il soit dégénéré. Comme il vous balayera tous ces médiocres et impuissants révolutionnaires du palais, qui ont pour suprême ambition d'opérer un déménagement du Palais-Royal aux Tuileries !

Le peuple que Mirabeau et Danton n'ont pas pu mener, que Napoléon a seul pu dominer à force de gloire, ce peuple-colosse ne se laissera pas conduire par ces nains.

Tout me réussit dans ce moment. Les petites habiletés de ces banquiers et de ces avocats travaillent pour mon ambition grandiose, comme les petites passions de Julius et de Lothario travaillent à cette heure pour mon amour surhumain.

Et revenant à son autre machination, Samuel se demandait :

— Que s'est-il passé ce soir chez Julius ? Qu'a-t-il pensé, qu'a-t-il fait, en apprenant la disparition de Frédérique ? Il sera venu ou il aura envoyé chez moi, très-probablement. Je vais sans doute apprendre quelque chose en arrivant.

Samuel était plongé dans ces réflexions, lorsque la voiture s'arrêta.

Il était devant sa porte.

VII

L'AFFRONT.

— Lothario! le misérable! avait crié Julius.

Et il était tombé à la renverse en achevant la lecture de cette lettre fatale dans laquelle Frédérique annonçait l'heure de son départ à un ami qu'elle ne nommait pas.

Un domestique qui se tenait dans la pièce voisine de la chambre de Julius, accourut au bruit, et appela du secours.

Quelques gouttes d'éther firent revenir Julius.

— Monsieur le comte se couche-t-il? demanda Daniel.

— Non! s'écria Julius, qui, avec sa connaissance, avait retrouvé toute sa fureur et tout son désespoir. Non! ce n'est pas le moment de dormir! J'ai autre chose à faire, par le ciel! La voiture est-elle encore attelée?

— Je crois que oui, répondit Daniel, mais les chevaux n'en peuvent plus.

— Qu'on en mette d'autres, allez!

Daniel sortit.

— Je n'ai besoin de personne, dit Julius aux autres domestiques.

Tous sortirent.

Il avait besoin d'être seul. Tous ces yeux sur son visage le gênaient et l'offensaient.

En attendant que la voiture fût prête, il se promena de long en large, impatient et frémissant, serrant les dents et les poings et laissant échapper par intervalles des mots sans suite.

Lothario !... c'est bien !... Ils verront !... Et elle, avec son air de vierge !

Daniel vint le prévenir que les chevaux étaient attelés.

Il prit son chapeau et descendit précipitamment.

Il cria au cocher :

— A Enghien ! et brûlez le pavé

Pourquoi allait-il à Enghien ? Il savait bien qu'il ne retrouverait pas Frédérique. Malgré le délire et la fièvre que cette brusque commotion avait mis dans ses idées, il n'espérait pas que Frédérique se serait ravisée au premier relai, qu'elle aurait pensé au coup de poignard qu'elle enfonçait en pleine poitrine à un homme qui ne lui avait jamais fait que du bien, et dont le seul tort était de l'avoir trop aimée, qu'elle aurait été honteuse de son ingratitude, qu'elle serait revenue sur ses pas, et que c'était elle qui allait lui ouvrir la porte, humble et confuse, et prête à le désarmer par l'aveu de sa mauvaise pensée.

Il n'espérait rien de cela, mais il avait besoin d'agir, de remuer, d'aller. Il lui semblait que le cahotement et le bruit des chevaux et des roues l'empêcheraient d'entendre autant le tumulte intérieur de sa pensée. Ce dur bercement endormirait un peu de sa rage.

Et puis, à défaut de Frédérique, il retrouverait peut-être quelque chose d'elle, quelques traces, quelque indice qui lui dirait la route qu'elle avait pu prendre. Ce flegmatique et indifférent Daniel n'avait du rien voir.

De temps en temps il abaissait la glace de devant, et disait au cocher qu'il allait trop lentement.

Le cocher, en effet, n'allait qu'au triple galop.

Cependant, on arriva.

En entrant dans la cour, Julius ne put s'empêcher de ressentir un étrange serrement de cœur. Dans ce moment, malgré tous les raisonnements, malgré l'évidence, malgré la certitude, il ne put se défendre de l'idée superstitieuse et chimérique que Frédérique n'était pas partie ou était revenue, et qu'elle allait lui apparaître souriante, au haut du perron.

Hélas! sur le perron, il ne trouva qu'un domestique, attiré dehors par le bruit de la voiture.

Julius n'osa jamais demander à ce domestique si Frédérique était dans la maison.

Il prit son courage à deux mains, et entra, en défendant que personne le suivît.

Alors, il alla de pièce en pièce, espérant toujours que Frédérique était dans quelque coin, qu'elle ne l'avait pas entendu, ou qu'elle était en train de s'habiller et qu'elle n'avait pas fini de passer sa robe.

Mais il en fut pour ses frais d'espérance, la maison était vide.

Il entra dans l'appartement de Frédérique et s'y enferma. Il fouilla tout, secrétaire, table, boîtes, il ne trouva rien ; pas une lettre, pas un mot. Les armoires étaient ouvertes et dégarnies. Frédérique était partie comme quelqu'un qui ne doit pas revenir.

Le comte d'Eberbach eut un accès de découragement lugubre. Dans cet appartement désert et nu, il se rappela

que ce qui lui arrivait aujourd'hui avec Frédérique, lui était déjà arrivé, presque dans les mêmes conditions, avec Olympia, et que c'était la seconde fois qu'il se heurtait contre des meubles abandonnés.

— Oui, pensa-t-il avec amertume, je ne suis plus fait que pour trouver des chambres et des cœurs vides !

Il laissa tomber sa tête dans ses mains. Quelques larmes mouillèrent ses doigts amaigris, et son cœur se dégonfla un peu.

— Quelle folie à moi, se dit-il, de m'être mis à aimer cette enfant ? Moi qui meurs ; elle qui naît ! c'est l'hiver amoureux du printemps. Imbécile ! il faut que je finisse pour qu'elle commence ! Nous ne pourrons pas nous rencontrer.

Mais tout à coup, il changea de dispositions, et, se relevant brusquement :

— C'est une misérable ! s'écria-t-il avec fureur. J'ai tout fait pour elle, elle a tout fait contre moi. Elle a empoisonné les rares jours qui me restaient, lorsque je lui préparais, à elle, une longue existence de richesse, d'amour et de joie. Elle n'a pas pu avoir patience quelques semaines. Elle et son complice se sont mis à deux pour me frapper, pour m'assassiner. Mais qu'ils prennent garde à eux ! je les punirai. Elle, je profiterai qu'elle est ma femme, je l'enfermerai, je la ferai souffrir, je lui apprendrai ce que c'est qu'un mari qu'on a offensé ! Je serai sans pitié comme elle. Et l'infâme qui me l'a enlevée, je le tuerai !

Il redescendit et alla à sa voiture.

Les domestiques d'Enghien causaient avec le cocher. Ce départ si imprévu de Frédérique et de madame Trichter,

ces allées et venues de Daniel, puis du comte, la pâleur du comte en arrivant, tout leur avait fait soupçonner une révolution de ménage, et ils avaient cet air à la fois curieux et indifférent avec lequel les domestiques assistent aux catastrophes de leurs maîtres.

— A Paris ! dit Julius.

Quand il arriva à Saint-Denis, la nuit commençait à tomber. Un peu après Saint-Denis, à côté du pont qui enjambe la Seine, Julius, saisi d'une idée subite, cria au cocher d'arrêter et descendit étonné.

— Attendez-moi ici, dit-il au cocher.

Il s'éloigna, et longea quelque temps le fleuve, très-désert à cet endroit et à cette heure.

Les dernières lueurs du jour, que l'ombre éloignait peu à peu, donnaient à l'eau l'éclat sombre de l'acier bruni.

Julius marcha environ dix minutes.

A une place où l'eau faisait un coude, il s'arrêta et regarda autour de lui.

A ses pieds, une sorte de petit promontoire, commode aux pêcheurs à la ligne, échancrait le fleuve.

Derrière lui, un renflement du terrain protégeait cette étroite langue de terre, que dissimulait encore, par surcroît de précaution, un rideau de peupliers.

Pas une maison, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Julius eut un rire amer.

— L'endroit est bon, l'eau est profonde, dit-il.

Et, après avoir jeté autour de lui un dernier regard de satisfaction, il retourna tranquillement à sa voiture.

— Vite ! dit-il.

— A l'hôtel ? demanda le cocher.

— Non reprit-il, à Ménilmontant, chez monsieur Samuel Gelb.

Il était nuit close quand il arriva à Ménilmontant. Le petit domestique de Samuel vint ouvrir.

— Ton maître ? dit Julius.

— Monsieur Gelb n'est pas ici, répondit le petit domestique.

— Où est-il donc ? demanda Julius.

— Il dîne à la campagne.

— Où cela ?

— Je ne sais pas. Il m'a dit de ne pas l'attendre, qu'il ne rentrerait que fort tard.

— Ah ! c'est vrai, dit Julius, se rappelant le dîner de Maisons, dont Samuel lui avait parlé. Ce n'était donc pas hier, ce dîner ?

— Non, monsieur, c'est aujourd'hui.

Il s'était accompli un si profond bouleversement dans la vie de Julius, qu'il ne pouvait croire que tout cela se fût passé en une seule journée. Il lui semblait impossible qu'il n'y eût que quelques heures entre sa situation passée et sa situation actuelle.

— A l'ambassade de Prusse dit Julius au cocher.

Arrivé dans la cour de l'hôtel, il descendit et alla droit à l'appartement de Lothario.

Il sonna. Personne ne vint ouvrir.

Un domestique de l'ambassade passa.

— Est-ce qu'il n'y a personne chez mon neveu ? demanda Julius.

— Monsieur le comte doit savoir que monsieur Lothario est au Havre.

— Et son domestique ?

— Monsieur Lothario l'a emmené.

— Savez-vous quand il doit revenir ?

— Je ne sais pas.

— Je ne pourrais pas entrer dans la chambre de mon neveu ?

— Je vais voir, monsieur le comte, si le portier à la clef.

Le domestique descendit. Julius se disait qu'il trouverait peut-être dans la chambre de Lothario quelque papier qui le renseignerait.

Mais le domestique revint dire que le portier n'avait pas la clef.

— Monsieur l'ambassadeur de Prusse est-il ici ? demanda Julius.

— Non, monsieur le comte, il est en soirée chez le ministre des affaires étrangères.

— Il est écrit que je ne trouverai personne nulle part ! se dit Julius.

Il se fit reconduire chez lui, et s'enferma dans sa chambre.

Il ne se coucha pas. A quoi bon ? Dormir, avec les idées qui tourbillonnaient dans sa tête, il ne lui vint même pas la pensée d'essayer. Il prit un livre et voulut lire. Mais il s'aperçut bientôt qu'il en était toujours à la même ligne, et qu'il ne pouvait pas parvenir à attacher un sens aux phrases qui tremblaient confusément sous ses yeux.

Il jeta le livre, et accepta résolument le tête-à-tête avec sa pensée.

Toute la nuit, la fièvre, la douleur et la colère secouèrent satte pauvre nature vacillante et moribonde. Les sentiments et les résolutions les plus contradictoires traverceient sa cervelle troublée et souffrante. Par moments, le désir de la vengeance l'empoignait terriblement. Il rêvait les violences les plus extrêmes; toute punition lui semblait trop douce pour cette monstrueuse ingratitude dont il avait été payé par ceux auxquels il avait dévoué et sacrifié sa fortune et sa joie. Il se disait que la bonté était une duperie, que c'était parce qu'il avait été généreux qu'il souffrait maintenant; que s'il avait gardé Frédérique auprès de lui on ne la lui aurait pas enlevée; que, s'il n'avait pas eu la loyauté délicate de la traiter en fille, elle se serait habituée à être sa femme; qu'il avait éte absurde et stupide, qu'il s'en apecervait trop tard pour prévenir le mal, mais qu'il en avait bien fini avec l'abnégation et la générosité; que désormais il serait pour les autres ce que les autres étaient pour lui; qu'il n'aurait pas de pitié, qu'il rendrait blessure pour blessure, qu'il serait méchant, qu'il serait implacable, qu'il serait sans cœur.

Et puis, brusquement, sans transition, sa colère tombait. Il se disait que tout était de sa faute, qu'il n'aurait pas dû épouser Frédérique; qu'il aurait dû comparer les âges, qu'il aurait dû comprendre la tristesse et le départ de Lothario; qu'ensuite, ayant épousé cette enfant, et ayant promis de n'être pour elle qu'un père, il n'avait pas le droit d'être jaloux: qu'un père ne s'offense pas parce que sa fille aime un jeune homme et en est aimée; que c'était

lui qui avait eu tort de se fâcher d'un amour qu'il avait autorisé et encouragé lui-même, que c'était lui qui avait manqué à la foi jurée en ne respectant pas les conventions faites, et que Frédérique et Lothario avaient bien pu se croire dégagés d'un pacte qu'il avait rompu le premier.

Mais bientôt la fureur et la vengeance revenaient. Les larmes se séchaient dans les yeux de Julius, dont les regards se remettaient à brûler d'un feu aride.

Quand l'aube hasarda ses premières blancheurs à travers les volets, Julius n'avait pas fermé l'œil, et cependant il n'éprouvait pas la moindre impression de fatigue. Une énergie fébrile surexcitait son organisation affaiblie. Dans ce moment de passion, son corps n'existait plus, et il était tout âme.

— Je sens bien, pensait-il, que cette crise va me tuer; mais tant mieux! Seulement, avant qu'elle m'ait tué, je tuerai.

Le matin venu, il se mit à écrire plusieurs lettres.

Puis, il ouvrit son secrétaire, y prit son testament et le brûla.

Il se mit à en écrire un autre. De temps en temps il s'interrompait avec un rire amer.

— ils n'y auront pas tant gagné qu'ils croient, disait-il. Ils m'ont fait malheureux, je les fais pauvres. Ils ont vidé ma maison, je vide leur bourse. Ils n'hériteront pas, les voleurs qu'ils sont.

Son nouveau testament fini et cacheté, serré à la place de l'autre, il était dix heures.

Julius s'habilla et se fit conduire à l'ambassade.

Il croyait encore qu'il y trouverait Lothario.

— Oui, pensait-il, il n'aura pas été assez inepte pour s'embarquer avec elle, et pour l'emmener en Amérique. Il aura craint de se faire déshériter. Il l'aura menée dans quelque coin profond, dans quelque trou de village, à une trentaine de lieues, où il espère que je ne la découvrirai pas. Il l'aura installée là sous un faux nom, et il sera bien vite revenu ici pour se montrer et détourner tous les soupçons. Quand je lui parlerai de la disparition de Frédérique, il sera plus étonné que moi. Et puis, quand je l'aurai vu, quand je saurai par mes yeux qu'il n'est pas avec elle, il prétextera encore quelque voyage à faire pour l'ambassade, quelque embarquement d'émigrants au Havre, pour quitter Paris et aller la rejoindre. Mais s'il compte que je laisserai les choses se passer ainsi, il se trompe. Qu'il revienne, et je jure qu'il ne repartira pas!

La voiture s'arrêta dans la cour de l'ambassade.

Le domestique vint ouvrir au coup de sonnette.

— Mon neveu? demanda le comte d'Eberbach.

— Il est avec l'ambassadeur! dit le domestique.

— Ah! pensa Julius en redescendant, mes prévisions ne me trompaient pas, il est revenu!

Dans la chambre de l'ambassadeur, il trouva un huissier.

— Je vais annoncer monsieur le comte, dit celui-ci.

— C'est inutile!

Et Julius, traversant l'antichambre, entra dans une petite pièce qui précédait le cabinet de l'ambassadeur.

Là, il s'arrêta : il venait d'entendre, par la porte entr'ouverte, la voix de Lothario.

— Voilà pourquoi je suis revenu, disait Lothario. Je me suis hâté de venir rendre compte de ma mission. Mais Votre Excellence voit à quel point il est urgent que je reparte aussitôt.

— C'est bien cela! pensa Julius.

— Ma présence, poursuivit Lothario, est nécessaire là-bas pour demain.

— Je le crois bien, s'écria Julius éclatant.

Et, poussant brusquement la porte, il entra, pâle, sombre, les dents serrées.

Lothario et l'ambassadeur se retournèrent.

— Le comte d'Eberbach, dit l'ambassadeur en saluant.

— Mon oncle! dit Lothario en s'avançant pour serrer la main de Julius.

Mais il recula en s'apercevant de la figure défaite, irritée et sinistre du comte d'Eberbach.

— Ainsi, reprit Julius en fixant sur Lothario des yeux ardents, vous repartez demain.

— Mon Dieu! ce soir même, dit Lothario, qui avait l'air de ne pas comprendre le ton de cette question.

— Ce soir! répéta Julius avec une fureur concentrée, et en retirant le gant de sa main gauche.

— Y voyez-vous quelque empêchement? demanda Lothario.

— Aucun! dit Julius, si vous êtes en vie!

Et d'un accent terrible :

— Vous êtes un misérable!

Et il jeta son gant au visage de Lothario.

Lothario, frappé à la face, bondit sur le comte.

Mais, par un effort immense, il s'arrêta tout à coup.

— Vous êtes mon oncle et mon supérieur, dit-il, les dents serrées.

— Je ne suis plus ni l'un ni l'autre, répondit Julius d'une voix éclatante. J'avais épousé, c'est vrai, la sœur de votre mère; mais elle est morte, et la mort a rompu l'alliance. J'ai donné ma démission, je ne suis plus votre supérieur. Il n'y a plus devant vous qu'un gentilhomme qui, en présence d'un autre gentilhomme, vous a insulté, vous insulte encore, et vous répète que vous êtes un misérable ! Entendez-vous, un misérable !

— Monsieur le comte ! dit l'ambassadeur.

— Assez ! s'écria Lothario menaçant.

— Ah ! tu commences à sentir l'affront? dit Julius. Eh bien, dans un quart d'heure vous recevrez un mot de moi. Vous ferez ce que ce mot vous prescrira. Au revoir.

Et se tournant vers l'ambassadeur :

— Je demande pardon à Votre Excellence d'avoir choisi sa maison pour cette scène nécessaire. Mais il fallait qu'un homme d'honneur fût présent pour que l'offense fût entière, et, en cherchant un homme d'honneur, c'est votre nom qui m'est venu le premier.

Il salua et sortit.

VIII

LION GUETTANT SA PROIE.

Il était minuit et demi lorsque Samuel Gelb rentra de son dîner à Maisons, dans sa tanière de Ménilmontant.

Il sonna deux ou trois fois sans que son domestique vînt lui ouvrir.

— Holà ! Marcel ! cria-t-il, aidant de sa voix le bruit de la sonnette.

Le petit domestique finit par venir. Il avait à la main une lanterne sourde dont il dirigea la lumière sur le visage de son maître.

— C'est moi, dit Samuel. Allons vite.

Marcel ouvrit la grille.

— J'ai cru, dit Samuel en traversant le jardin, que tu allais me faire coucher à la belle étoile. Heureux âge, ajouta-t-il avec ironie, où l'on n'a pas de remords qui nous empêchent de dormir comme une souche ! Mais sache que ces sommeils de plomb sont plus permis aux innocents qu'aux domestiques. As-tu bientôt achevé de te réveiller ?

L'enfant avait beau s'écarquiller les yeux, ses paupières retombaient brusquement, et il chancelait, prêt à choir par terre, comme ivre de sommeil. Mais la fraîcheur de la nuit surmontait peu à peu sa somnolence.

Ils entrèrent dans la maison.

— Ferme la porte, dit Samuel. Et maintenant, viens dans ma chambre, j'ai à te parler.

Ils montèrent, et Samuel alluma une bougie.

— Personne n'est venu pour me voir? demanda-t-il.

— Oh! que oui, monsieur, dit Marcel, il est venu un monsieur.

— Qui?

— Monsieur le comte d'Eberbach.

Samuel ne témoigna pas le moindre étonnement.

Bien qu'il eût, à trois heures, laissé Julius inquiet de Frédérique, et qu'il dût se dire que cette visite, sitôt après que Julius l'avait vu, devait avoir trait à cette inquiétude, il n'eut pas l'air de s'en préoccuper le moins du monde.

— Le comte n'a rien dit pour moi? demanda-t-il avec indifférence.

— Non, monsieur. Je lui ai dit que vous dîniez dehors, et que vous ne rentreriez pas de bonne heure. Il a fait une figure contrariée de ne pas vous trouver, et puis il est remonté dans sa voiture.

— Il n'est venu que le comte?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. Écoute maintenant, et ouvre tes plus grandes oreilles. Je vais te donner mes instructions pour demain. Et fais bien attention que, si tu te trompes d'un seul geste ou d'une seule syllabe dans ce que tu dois faire et dire, je te chasse. En revanche, si tu exécutes ponctuellement et adroitement mes ordres, il y a cent francs pour toi.

— Cent francs! s'écria Marcel tout à fait réveillé.

— Cent francs que tu toucheras dès demain soir.

Samuel, alors, expliqua au petit domestique ce qu'il avait à faire.

L'explication fit dans l'esprit de Marcel une entrée triomphale, accompagnée d'un joyeux carillon de pièces de cent sous.

— Soyez tranquille, monsieur, je vous promets que vous serez bien servi. Les cent francs vous répondent de moi ; je mentirai tant que vous voudrez.

— Va dormir, maintenant.

Marcel monta à son grenier, et Samuel se coucha tranquillement.

Il dormit jusqu'au jour.

Mais, dès que le premier rayon du soleil entra dans sa chambre, il ouvrit les yeux, sauta à bas de son lit et s'habilla.

Il poussa légèrement son volet, de manière à voir dans le jardin sans être vu. Il aperçut Marcel qui, déjà levé, attendait.

— Psitt ! fit-il.

Marcel leva la tête.

— Tu te souviens bien de tout ? demanda Samuel.

— Oh ! que oui, s'écria le petit domestique.

— C'est bien.

Samuel referma le volet; puis il entra dans son cabinet et y prit des livres, un encrier et des plumes.

Ainsi équipé, il monta à une des mansardes, où il s'enferma à clef et au verrou.

La mansarde avait une étroite ouverture, à travers laquelle l'œil plongeait sur le jardin et sur la rue.

Par cette imperceptible lucarne, Samuel, comme un témoin invisible, pouvait assister à toutes les allées et les venues de quiconque viendrait le voir.

Il se mit à lire et à écrire, prenant des notes. Mais, évidemment, ce n'était pour lui qu'une distraction, une manière de passer le temps et d'escamoter l'attente.

Qu'attendait-il ? Quelqu'un qui l'aurait vu, tâchant de faire attention au livre qu'il lisait, et, par saccades, s'interrompant brusquement pour jeter un regard sombre avide sur la rue ; quelqu'un qui, le connaissant, l'aurait vu tapi là comme dans son antre, aurait involontairement songé à une bête fauve guettant sa proie.

Les heures se passaient, et rien ne survenait. L'impatience commençait à agiter, par intervalles, les muscles de marbre de Samuel.

Ce joueur terrible, qui avait tant de fois hasardé sa vie ou celle des autres sur la carte de son ambition ou de son orgueil, jouait assurément, dans ce moment, une de ces parties sinistres et formidables où son intelligence essayait de tricher la destinée.

Mais ce qui redoublait son anxiété, ce qui lui donnait une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée jusque-là ; ce qui allumait le sang dans ses veines et le regard dans sa prunelle, c'est que, pour la première fois de sa vie, lui, l'homme d'action par excellence, il était réduit à un rôle passif. C'est qu'il n'avait qu'à se croiser les bras ; c'est que ce chasseur infatigable et acharné, habitué à traquer le gibier à travers les ronces et les fondrières, il était cette fois obligé de rester là, immobile dans son trou, comme

l'araignée, attendant que les mouches vinssent se jeter dans sa toile.

Au reste, quoiqu'il fût seul et que personne ne pût le voir, son impatience et ses transes profondes ne se trahissaient qu'à d'imperceptibles contractions de la lèvre et du sourcil.

Et puis, il se remettait à lire et à écrire.

Ce fut ainsi jusqu'a midi.

Tout à coup il tressaillit, comme atteint d'une commotion électrique.

On venait de sonner à la grille du jardin.

Samuel regarda par la lucarne.

Il y avait à la grille une voiture, de laquelle venait de descendre Lothario.

Marcel alla ouvrir.

Samuel tendit son oreille, mais il ne put rien entendre.

Il vit seulement que Lothario fit un geste de désespoir, et qu'il avait l'air d'insister beaucoup auprès du domestique.

Puis, au bout de quelques intants, Lothario et le domestique entrèrent dans le jardin et se dirigèrent vers la maison.

Samuel eut un moment de crainte.

— Ah ça, est-ce que l'imbécile me l'amène ? dit-il.

Il regarda si sa porte était bien fermée, et il se plaça de façon à ne pouvoir être vu par le trou de la serrure. Alors, il ne bougea plus et ne fit plus le moindre bruit.

Personne ne monta l'escalier.

Cinq minutes après, il entendit dans le jardin la voix de Lothario.

Marcel reconduisit le neveu du comte d'Eberbach, qui remonta dans sa voiture et repartit.

Presqu'au même instant, on frappa à la porte de la mansarde.

— C'est moi, dit la voix de Marcel.

Samuel alla tirer le verrou.

— Eh bien ? dit-il.

— Monsieur Lothario vient de venir.

— Qn'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il voulait vous voir, Il était tout troublé. Il avait absolument besoin de vous parler, qu'il disait. Alors, moi, comme vous me l'avez ordonné, je lui ai dit que vous veniez de sortir. Il m'a demandé si vous aviez dit où vous alliez ; alors je lui ai répondu que non. Il a été vivement contrarié ; mais je lui ai dit : Je n'y peux rien. Vrai, il était si affligé que ça m'a donné envie de rire.

— Qu'est-ce que ce papier ? demanda Samuel en apercevant une lettre dans la main de Marcel.

— Ne vous trouvant pas, il m'a demandé de quoi écrire.

— Donne donc vite !

Il arracha la lettre des mains du domestique.

— Redescends à ton poste, dit-il, et continue comme tu as commencé. Tu as déjà gagné cinquante francs.

— Oh ! monsieur.

Marcel sortit. Samuel referma sa porte et ouvrit le billet. Il lut.

« Monsieur et bien cher ami,

» Je venais vous demander conseil et protection. Il m'arrive un grand malheur ; vous seul pouvez nous sauver

tous. Il y a entre mon oncle et moi je ne sais quel térrible malentendu. Ce qu'on lui a dit contre moi, je l'ignore; mais je sais que je n'ai rien fait contre lui. Et cependant, si vous saviez! en public, oui, devant l'ambassadeur de Prusse, le comte d'Eberbach m'a offensé d'une telle façon, que, si l'honneur ne m'est pas rendu, je n'ai plus qu'à me battre ou à me tuer... »

Samuel ici ne put s'empêcher de sourire.

Il reprit :

« Il est impossible que je reste sous le coup d'un affront pareil. Tenez, je puis tout vous dire à vous : le comte d'Eberbach m'a jeté son gant au visage! et je vous répète que l'ambassadeur de Prusse était là! Vous voyez. Malheureusement, le comte d'Eberbach est mon oncle : il faudrait qu'un ami commun intervînt. J'ai pensé d'abord à vous. L'ambassadeur de Prusse, témoin de l'outrage, ne peut, à cause de son caractère officiel, se mêler de cette affaire de famille. Et puis vous avez bien plus d'autorité que lui sur l'esprit du comte d'Éberbach. Vous m'avez déjà donné tant de preuves d'attachement, que je vous demande encore celle-là. Je perds la tête.

» A qui m'adresser, si vous ne rentrez pas à temps? Aller à Enghien prévenir Frédérique? Mais ce sont là des affaires qui ne se laissent pas arranger par les femmes. Vous voyez bien que je n'ai que vous. Vous parlerez à mon oncle; vous saurez ce qu'il a, et vous n'aurez pas de peine à faire le jour dans les ténèbres où nous sommes. Moi, je ne peux rien, je ne sais rien. Pour tout éclaircissement, le comte d'Eberbach m'a envoyé une provocation et

l'indication d'un rendez-vous : à deux cents pas du pont de Saint-Denis. Je n'y comprends rien. C'est à devenir fou de honte et de douleur.

« Si vous rentrez, je vous conjure d'accourir ; sinon, je n'ai plus de choix qu'entre le duel et le suicide.

» LOTHARIO. »

Samuel se frotta les mains.

— Le suicide ! dit-il. Tiens, cette solution ne m'était pas venue à l'esprit ; mais ce ne serait pas la plus mauvaise.

Il se remit à lire son livre.

Il y avait trois quarts d'heure que Lothario était venu et reparti, lorsque la sonnette s'ébranla de nouveau.

Le regard de Samuel se replongea par la lucarne.

Cette fois, c'était un domestique. Samuel Gelb distingua la livrée du comte d'Eberbach. Marcel alla ouvrir. Samuel essaya encore d'écouter les voix, toujours inutilement.

Mais il eut moins longtemps à attendre. Il vit presque aussitôt le domestique de Julius donner une lettre à Marcel, et repartir.

Marcel repoussa la grille, et, en quelques secondes, fut à la mansarde.

Il se nomma ; Samuel ouvrit.

— C'était un domestique du comte d'Eberbach, dit Marcel. Il avait ordre de vous remettre cette lettre à vous-même; mais, comme je lui ai dit que vous veniez de sortir, il l'a laissée et s'en est allé.

— Donne, dit Samuel.

Marcel sortit encore, et Samuel, après s'être enfermé, passa avec précaution une lame de canif sous le cachet de

la lettre de Julius, en ayant soin de laisser la cire intacte; puis il souleva l'enveloppe et prit la lettre.

Cette lettre rappelait les faits avec une indignation saccadée et maintenue.

« Samuel savait que, la veille, Julius avait attendu Frédérique et s'était inquiété de ne pas la voir venir. Elle avait une excellente raison pour ne pas venir : elle était enlevée!

» Qui l'enlevait? Ce ne pouvait être, évidemment, que Lothario. Ils se dérobaient ainsi à la contrainte qui gênait leur passion. Julius était sûr que c'était Lothario; il avait intercepté un billet sans adresse où Frédérique disait à un *ami*, qui ne pouvait être que Lothario, de la rejoindre le plus vite possible au rendez-vous convenu.

» De plus, cette fuite de Frédérique coïncidait avec le départ de Lothario, lequel avait disparu hier aussi, sous prétexte d'aller embarquer au Havre des émigrants allemands. Il était bien revenu le matin, après avoir installé Frédérique dans quelque mystérieux village; mais il n'était revenu que pour repartir le jour même, et Julius l'avait surpris demandant congé à l'ambassadeur.

» Mais, lui vivant, Lothario ne repartirait pas; ce misérable ne lui aurait pas volé impunément son bonheur. D'abord, Julius l'avait déshérité, lui et sa complice; et puis, il lui avait donné rendez-vous à la nuit tombante.

» Dans quelques heures, un seul des deux serait vivant.

» Samuel était le seul ami que Julius eût au monde; il avait pensé un moment à lui demander d'être son témoin dans ce duel à mort. Mais, s'il avait un témoin, il fallait que Lothario en eût un aussi. Personne n'aurait accepté

d'être témoin d'un duel dont on ne lui aurait pas révélé le motif. Il aurait donc fallu mettre un étranger dans la confidence de ces pénibles secrets. C'était impossible; ni lui, ni Lothario n'amèneraient personne.

» Un seul pistolet chargé, Dieu pour témoin.

» Avant de courir cette chance terrible, Julius avait quelques recommandations suprêmes à faire au seul ami qui lui restât. Il suppliait donc Samuel de venir en hâte aussitôt qu'il aurait reçu la lettre; il l'attendrait à l'hôtel jusqu'à cinq heures. »

Samuel éclata d'un rire sinistre.

— Tout marche à merveille, dit-il; mais, comme tous ces pauvres caractères humains ont peu de fantaisie et de personnalité, et comme le hasard a peu d'imagination! Tout se passe exactement comme je l'avais calculé : mes acteurs ne manquent pas à un seul point de leurs rôles; pas une de ces marionnettes qui s'avise de déranger mon plan et d'y introduire une parcelle d'imprévu! Comme j'ai voulu, ils agissent; où je les ai attachés, ils broutent. Et j'aurais pitié de ce bétail! et je ferais attention à la ficelle que je tire, de peur de leur casser le nez! Allons donc! je peux les entrecogner les uns contre les autres et les mettre en morceaux, sans craindre de blesser mon âme; c'est mon esprit qui travaille en eux, et ils n'ont d'intelligence que la mienne... Quand serai-je à ce soir?

Il recacheta soigneusement la lettre de Julius, de manière à ce qu'on ne pût pas s'apercevoir qu'il l'avait ouverte; puis, approchant sa bouche de la lucarne, il se mit aussitôt à siffler un air de la *Muette*.

C'était sans doute un signal convenu, car Marcel monta aussitôt.

— Reprends cette lettre, dit Samuel; et, si l'on revient de la part du comte d'Eberbach, tu diras que je ne suis pas rentré, et qu'ainsi tu n'as pu me la donner.

Marcel prit la lettre.

— Et maintenant, dit Samuel, monte-moi à déjeuner, car il commence à être l'heure d'avoir faim.

Dix minutes après, Marcel remonta avec une côtelette, du pain et du vin.

Samuel mangea et but avidement. Son appétit, retardé par l'émotion de l'incertitude, voulait regagner le temps perdu, à présent que Samuel était plus tranquille, sachant la provocation faite et l'affaire en train.

Quand il eut déjeuné, il se remit à lire et à attendre.

Vers cinq heures et demie, une voiture encore s'arrêta à la grille.

Samuel en vit descendre le comte d'Eberbach.

Marcel alla ouvrir. Julius, au premier mot du petit domestique, eut un mouvement d'amer souci. Puis il entra dans le jardin et vint vers la maison.

Au bout de près d'une demi-heure, il ressortit et remonta en voiture.

Marcel monta vite à la mansarde de Samuel.

— C'était monsieur le comte d'Eberbach, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? demanda Samuel.

— Je lui ai dit que vous n'étiez pas rentré. Il a eu l'air très-affligé et a voulu vous attendre. Comme vous me l'aviez recommandé, je lui ai rendu la lettre que vous avez reçue à midi. Il l'a froissée et l'a mise dans sa poche. Et

puis il a marché de long en large, comme quelqu'un qui s'impatiente, regardant à la pendule et tirant sa montre. A la fin il a dit : Je ne peux pas attendre plus longtemps. Je lui ai demandé s'il fallait vous dire quelque chose. Il m'a répondu : Rien, il est trop tard, ce n'est plus la peine. Et il est parti.

— Tiens, dit Samuel tirant un rouleau de sa poche, voilà cinquante francs. Tu auras les cinquante autres après-demain, si ta discrétion est bien constatée.

Marcel eut un accès de joie qui lui coupa la parole.

— Retourne à ton poste, reprit Samuel; car il faut que nous continuions encore une heure. Je crois que tout est fini et qu'il ne viendra plus personne, mais veille encore un peu. Un excès de précaution n'est jamais inutile. Va, je suis content de toi.

Marcel redescendit.

Samuel attendit encore une heure. A six heures et demie :

Ils sont à Saint-Denis maintenant, dit-il. Je peux me montrer.

Il descendit.

— Si l'on venait par hasard, dit-il à Marcel, tu répondrais que je suis rentré, que tu m'as dit la venue du comte d'Eberbach, que j'ai lu le billet de monsieur Lothario, et que je suis parti immédiatement pour l'hôtel du comte d'Eberbach.

Il sortit, prit un fiacre, et se fit conduire en effet directement chez Julius.

Daniel courut au-devant de lui.

— Oh! comme monsieur le comte vous a attendu!

— Il n'est pas ici? demanda Samuel.

— Non, monsieur. Il vous a attendu jusqu'à cinq heures; mais il a été obligé de sortir. Il était bien inquiet et bien triste de ne pas vous avoir vu auparavant. Il a dû passer par Ménilmontant.

— J'étais sorti quand il est venu, dit Samuel. Lorsque je suis rentré, on m'a dit qu'il était venu, et je suis accouru tout de suite. Savez-vous ce qu'il me veut?

— Je ne sais pas, répondit Daniel. Mais il a dû arriver à monsieur le comte quelque chose d'extraordinaire. Je ne l'ai jamais vu agité comme depuis hier. Vous savez que madame la comtesse n'est plus à Enghien?

— Peut-être, fit Samuel. Et le comte sait-il où elle est?

— Monsieur le comte nous a dit qu'il le savait, et que c'était par son ordre qu'elle était allée à une autre campagne dont l'air valait mieux pour elle. Mais comme l'agitation de monsieur le comte a commencé hier, juste au moment où je lui ai appris le départ de madame la comtesse, je crois bien que ce départ lui est bien plus pénible qu'il n'a voulu nous le dire. Il est probable que c'était à cause de cela qu'il désirait vous voir.

— C'est probable, en effet, dit Samuel. Eh bien! puisqu'il désire me voir, je vais l'attendre. Ouvrez-moi son cabinet.

Daniel l'introduisit dans le cabinet de Julius, et l'y laissa en tête-à-tête avec des livres et sa pensée.

— Dans ce moment, pensait Samuel en regardant l'ombre qui commençait à tomber, ma volonté s'accomplit, et ces deux automates qui se croient des hommes obéissent à

l'impulsion que mon désir leur a donnée. Ils se battent a mort. Un seul des deux reviendra vivant.

Si Julius est tué par Lothario, celui-ci ne pourra décemment épouser sa veuve. Que dirait le monde, que dirait la sainte morale, d'une femme qui se remarierait avec le meurtrier de son mari. Il y aurait entre Frédérique et Lothario la plus infranchissable des barrières : un cadavre.

De plus, elle voudrait bien l'épouser, que je m'y opposerais. Je reprendrais ma parole. Je lui avais permis de prendre Lothario pour mari par générosité, parce que c'était le moyen de la faire riche, parce que c'était à cette condition que Julius leur laissait toute sa fortune. Mais maintenant Julius a déshérité Lothario, il me l'a écrit. Il m'a écrit aussi que j'étais le seul ami qu'il eût au monde. A qui donc a-t-il pu transmettre ses biens, sinon à moi?

Je parie que si j'ouvrais le testament qui doit être dans un des tiroirs de ce secrétaire, j'y trouverais mon nom en toutes lettres. En ce cas, en épousant Frédérique, je l'enrichis, et ma générosité, qui consistait auparavant à me sacrifier, consiste désormais à me présenter. Je retire mon autorisation et je rappelle à Frédérique son engagement par dévouement pour elle.

Donc, la mort de Julius produit ces deux résultats qui tous deux me donnent Frédérique : Lothario impossible, moi riche.

Si c'est le contraire qui arrive, si c'est Julius qui tue Lothario, tout s'arrange encore mieux. Nous revenons juste au point où nous étions le jour de la noce. Je n'ai plus qu'un rival faible et moribond, prêt à partir pour un monde meilleur, et auquel de telles émotions auront porté

le dernier coup. D'ailleurs, je suis là, s'il a trop de peine à mourir, pour l'aider.

Dans ce cas, de deux choses l'une : ou, avant de mourir, il aura le temps de se réconcilier avec Frédérique et de refaire son testament pour elle, et alors Frédérique m'apportera sa fortune; ou il mourra avant d'être réconcilié et je serai son héritier, et alors c'est moi qui apporterai sa fortune à Frédérique. Qu'il se réconcilie ou non, Frédérique et les millions m'appartiennent.

Eh! eh! tout cela est assez fortement combiné. Tu n as pas baissé, Samuel.

Au travers de ces méditations de Samuel, la nuit était tout à fait tombée, et Daniel était venu faire allumer les lampes.

Cependant l'heure passait, et Julius ne reparaissait pas. Pourtant, vivant ou mort, il était impossible qu'il ne revînt pas ou qu'on ne le rapportât pas à son hôtel.

Lothario et Julius n'avaient pas dû attendre, pour se battre, l'obscurité complète. En supposant qu'ils se fussent battus à six heures et demie, un duel pareil, où il y a cet acharnement, ne dure que quelques secondes. Il était maintenant près de huit heures et demie. Julius avait eu deux fois le temps de tuer ou d'être tué, et d'être revenu.

Un moment, Samuel eut une idée qui le fit sourire de ce rire étrange qui lui était particulier. Julius et Lothario se rencontraient sans témoins; si, par hasard, Lothario refusait de se battre au pistolet, ils s'étaient battus à l'épée; s'ils s'étaient enferrés et tués tous deux du même coup, alors il n'y aurait pas eu de survivant pour mettre le mort en voiture, le retard s'expliquerait tout naturellement.

Samuel eut aux yeux un éclair de joie, mais cet éclair s'éteignit aussitôt. Il n'osa pas tant espérer. C'eût été trop exiger du sort.

Il rabaissa ses prétentions. Il se contenta d'un cadavre. Mais qu'au moins Julius arrivât! qu'au moins le résultat de ses trames ne se fît pas si longtemps attendre! que le destin choisît celui des deux qu'il préférait supprimer, mais qu'il se décidât vite!

Neuf heures sonnèrent.

Samuel commençait à s'inquiéter, rêvant quelque incident qui aurait dérangé ou ajourné la rencontre, lorsqu'une voiture roula dans la cour.

Samuel se précipita vers la fenêtre.

Mais la cour était sombre, et la voiture était masquée par la galerie qui protégeait le perron contre la pluie.

Il ne vit rien.

Il s'assit, affecta une figure impassible, et se plongea dans la lecture d'un journal.

La porte du cabinet s'ouvrit.

Samuel tourna la tête tranquillement.

Julius, pâle et chancelant, lui apparut, debout dans l'ombre, ombre lui-même.

IX

EXPLICATION.

Quand le comte d'Eberbach aperçut Samuel, sa pâleu redoubla. Une sueur froide inondait son front.

Samuel se leva sans que son visage trahît la moindr émotion.

— Tu avais à me parler? dit-il. Je t'ai attendu.

Julius ne répondit pas un mot.

Samuel poursuivit :

— On m'a dit que tu étais inquiet. Je sais pourquoi. J viens te rassurer.

— Tu sais pourquoi? balbutia Julius.

Et lui tendant la lettre qu'il avait écrite le matin, il lu dit :

— Lis!

Samuel fit semblant de lire la lettre qu'il avait déjà lue Tout à coup il parut épouvanté.

— Malheureux! s'écria-t-il, tu as soupçonné Lothario..

— Samuel! dit violemment Julius en lui saisissant l bras, je te défends de jamais prononcer ce nom devan moi.

— Mais, dit Samuel, je veux savoir ce qui est arrivé D'où viens-tu? qu'as-tu fait? Tu as provoqué Lothario

Mais, malheureux, il n'était pour rien dans le départ de Frédérique.

— Frédérique? dit Julius, tu sais où elle est?

— Sans doute, répondit Samuel.

— Où est-elle?

— Je vais t'expliquer cela. Mais vois ce que tu as fait avec ta précipitation. Lothario *était* innocent.

— Il ne s'agit pas de Lothario, dit Julius d'un air sombre. Parle-moi de Frédérique.

— L'histoire est toute simple, commença Samuel.

— Je t'écoute.

Samuel alors raconta à Julius, impassible et morne, toutes les raisons et tous les détails du départ de Frédérique.

Depuis la scène d'Enghien, où le comte d'Eberbach était apparu d'une manière si brusque et si violente dans le tête à tête des deux jeunes gens, Frédérique sentait dans sa vie une gêne continuelle, qu'augmentait de jour en jour l'humeur de plus en plus sombre de Julius.

Cette âme douce et timorée se reprochait d'attrister et de tourmenter involontairement un cœur qui l'aimait, un mourant, son bienfaiteur.

Au risque d'affliger Lothario qui, lui du moins, était jeune et fort, qui avait l'avenir pour compensation du présent, elle s'était imposé la loi de ne plus le voir jamais en l'absence du comte.

Même, les deux ou trois fois que Lothario l'avait rencontrée sur la route d'Enghien à Paris et avait fait arrêter sa voiture, les seuls mots qu'il eût obtenus d'elle avaient été des prières instantes de ne plus chercher ces rencontres

qui pouvaient être rapportées au comte d'Eberbach, et mal interprétées, troubler les derniers jours de l'homme auquel ils devaient toutes leurs espérances de bonheur. Elle lui avait rappelé les devoirs que tous deux avaient envers Julius, et l'avait conjuré d'éviter tout ce qui pouvait mettre une ombre dans la pensée de son oncle.

Comment Samuel savait cela? par Lothario lui-même dont il était l'ami et le confident le plus intime.

Frédérique aussi avait toute confiance en Samuel, et lui disait ses inquiétudes et ses doutes. Elle le consultait sur la conduite qu'elle devait tenir. Il allait souvent la voir à Enghien, et elle venait le voir à Ménilmontant.

Julius s'était fâché une fois que Samuel lui parlait de Frédérique et de Lothario; Samuel, dans sa délicatesse, avait cru devoir ne plus prononcer à l'avenir ces noms devant Julius. Cependant, il avait été bien des fois tenté, pour rassurer son ami, de lui répéter toutes les choses affectueuses et tendres que Frédérique venait de lui dire à l'endroit de Julius. La plus ardente préoccupation de Frédérique était la reconnaissance qu'elle devait au comte. Que faire pour le tranquilliser? Comment lui rendre quelque chose des bontés dont il l'avait comblée?

A quoi Samuel répondait que, tant qu'elle serait à Enghien et Lothario à Paris, elle ne pourrait pas faire que Lothario ne poussât pas son cheval du côté de Saint-Denis, les jours où il savait qu'elle devait venir. Elle ne pourrait pas dire à son cocher, à moins de donner prise aux commentaires, de ne pas obéir au geste du neveu de son mari, qui lui disait d'arrêter. Elle ne pourrait pas empêcher le cocher de raconter la rencontre aux gens du comte, un

passant de la voir causer avec Lothario, le comte d'apprendre que ses ordres avait été enfreints et de se créer des soupçons chimériques.

Il n'y avait qu'un moyen : c'était de mettre entre elle et Lothario la distance.

Mais comment? Demander à Lothario de faire par dévouement ce qu'il avait fait par désespoir, de quitter Paris et de retourner en Allemagne, jusqu'à ce que la mort de son oncle lui rendît la liberté? C'était briser l'avenir de Lothario. Le mieux eût été que ce fût Frédérique qui s'éloignât de Paris avec Julius. Mais toutes les fois qu'elle avait parlé à son mari d'aller habiter avec lui le château d'Eberbach, Julius lui avait répété ce qu'il lui avait déjà dit à Enghien : il ne pouvait pas quitter Paris pour une raison qu'il lui était défendu de dire à personne.

Ainsi, impossibilité de rester à Paris et impossibilité de partir, voilà dans quelle situation fausse et douloureuse se trouvait la pauvre jeune femme.

A cet endroit de son récit, Samuel s'arrêta pour observer l'effet qu'il produirait sur Julius. Il le trouva muet, immobile et morne. Voulant à toute force le faire parler et lui arracher son secret d'entre les dents, Samuel essaya des reproches et des questions directes.

— Vous vous plaigniez beaucoup, Lothario et toi, contitinua Samuel. Vous ne pensiez qu'à vous, et vous ne faisiez pas attention qu'il y avait quelqu'un qui était plus à plaindre que vous : Frédérique. Elle subissait le contrecoup de toutes vos passions jalouses et violentes. Elle, une femme, un enfant, une pauvre douce créature née d'hier,

pure, irréprochable, vous vous efforciez l'un et l'autre de lui faire l'existence la plus triste qu'on puisse imaginer.

Toi! surtout! De quoi diable pouvais-tu lui en vouloir? Tu craignais qu'elle ne vît Lothario? Elle ne demandait pas mieux que de le quitter et de mettre entre elle et lui trois cents lieues! C'était toi qui ne voulais pas partir. Et sans dire pourquoi encore! Une raison mystérieuse te retenait à Paris. Quand on a des raisons mystérieuses qui vous retiennent auprès d'un rival, c'est qu'on n'est guère jaloux. Pardieu! je ne suis pas curieux, mais je donnerais quelque chose pour savoir quel si impérieux motif pouvait t'empêcher de t'en aller à Eberbach?

Julius ne répondit toujours pas une parole; il écoutait Samuel d'un air étrange, froid et sombre.

Samuel commençait à s'alarmer de cet air singulier de Julius.

Cependant, il se disait aussi qu'il était tout simple qu'au sortir de l'acte terrible qu'il venait d'accomplir, Julius fût absorbé et silencieux.

Samuel poursuivit son récit:

— Tout l'embarras de la situation de Frédérique résultait donc de ce fait inexplicable que tu ne voulais pas ou ne pouvais pas quitter Paris. Pourquoi t'obstinais-tu à rester en France? Toute la question était là.

Puisque tu refusais de dire ton motif, force était de le deviner. A force de chercher, je crus l'avoir trouvé.

Si tu ne voulais pas emmener Frédérique à Eberbach, c'était par délicatesse et par réserve. Tu ne voulais pas paraître l'enlever et l'opprimer. Tu ne voulais pas l'enterrer dans la solitude avec un malade. La même raison qui t'a-

vait empêché de la garder avec toi à Paris, t'empêchait d'aller avec elle à Eberbach. Il te répugnait d'en appeler à ton droit strict, de la séparer absolument de Lothario et d'abuser de l'offre dévouée qu'elle te faisait pour la rendre malheureuse.

Il était évident pour moi que c'était là le scrupule qui te retenait. En dehors de cela, quel lien avais-tu en France ? Tu n'étais plus ambassadeur, tu ne t'occupais pas de politique, tu avais rompu toutes tes relations depuis ta maladie. Tu n'avais donc rien à faire à Paris.

En posant toutes ses hypothèses, Samuel ne quittait pas des yeux Julius, sans pouvoir surprendre un mouvement, un signe, une impression sur ce visage de marbre.

— Alors, reprit-il, je conclus nécessairement ainsi : au fond Julius serait enchanté d'aller en Allemagne ; mais il est trog généreux pour exiger et même pour accepter ce sacrifice de la part de Frédérique. Il ne veut pas lui faire du mariage un exil.

Autrement, s'il avait un motif de rester à Paris, pourquoi n'avouerait-il pas ce motif à Frédérique. Il ne le dit pas, parce qu'il n'en a pas.

— N'avais-je pas raison? demanda Samuel en essayant encore une fois de faire répondre Julius et en le regardant en face.

Mais le comte d'Eberbach ne fit attention ni à la question ni au regard.

Samuel continua à expliquer comment il avait été amené à conseiller à Frédérique de quitter Enghien et la France.

Julius donc, évidemment n'avait qu'une raison possible pour ne pas vouloir partir : sa délicatesse.

Mais si Frédérique lui forçait la main, si elle prenait l'initiative, si la résolution venait d'elle, Julius en serait ravi et reconnaissant.

Frédérique avait donc une manière toute simple de sortir de sa position intolérable, c'était de quitter Paris sans rien dire à personne, de se réfugier à Eberbach, et d'écrire de là à son mari qu'il vînt la retrouver.

Julius n'était pas assez malade pour que le voyage, fait à petites journées, pût le fatiguer. Et puis la joie de voir le dévouement de Frédérique, et ensuite le changement d'air, lui redonnerait des forces et de la jeunesse.

Ce plan assurait le bonheur de Julius et la tranquillité de Frédérique, qu'il ne tourmenterait plus de ses soupçons et de ses scènes.

Et Samuel convenait qu'il avait conseillé énergiquement à Frédérique de prendre ce parti, le seul qui pût remettre la paix dans deux cœurs troublés.

Frédérique avait hésité longtemps. Puis, un jour que le comte d'Eberbach l'avait accueillie plus froidement encore que de coutume, par commisération pour lui autant que dans l'intérêt de sa tranquillité à elle. elle s'était décidée.

Il avait été convenu qu'elle ne préviendrait pas Lothario, de crainte qu'il ne la détournât de son dessein, et aussi pour lui épargner la tristesse des derniers adieux et le déchirement de la séparation.

Samuel avait écrit d'avance à Eberbach, au nom de Julius, qu'on préparât tout pour recevoir la comtesse.

D'ailleurs, il devait la rejoindre à Strasbourg et aller l'installer.

Il n'était pas parti en même temps qu'elle, parce qu'il voulait être là au moment où Julius s'apercevrait du départ de Frédérique, afin de le tranquilliser et de tout lui dire.

— Lorsque je suis venu hier et que je t'ai trouvé déjà un peu inquiet, dit Samuel à Julius, je savais bien que Frédérique était partie et qu'elle ne viendrait pas. Mais il était encore trop tôt pour t'avertir. Nous avions arrêté, elle et moi, que je t'apprendrais son départ le plus tard possible, quand elle serait loin et que tu ne pourrais plus faire courir après elle pour la ramener. Le sacrifice n'eût pas été réel et sincère si nous t'avions prévenu à temps. Tu te serais cru obligé de lutter de générosité avec Frédérique, tu aurais exigé qu'elle revînt, et tu aurais pu penser qu'elle avait voulu se donner le mérite d'un dévouement illusoire et pour rire. Nous voulions que tu susses bientôt que sa résolution était vraie et irrévocable.

Forcé inopinément, tu le sais, d'aller dîner à Maisons, je m'étais promis de tout te dire hier soir. Je comptais passer par ici en revenant de ce dîner. Malheureusement, j'ai été retenu bien plus tard que je ne pensais. Je ne suis rentré que fort avant dans la nuit.

Et dès lors sont intervenues mille autres petites fatalités terribles.

D'abord, dans mon trouble, j'avais oublié hier d'envoyer prendre à Enghien une lettre que Frédérique avait dû, selon nos conventions, laisser pour moi sans adresse, afin de m'indiquer l'heure de son départ. Cette lettre, je

le vois, sera tombée entre tes mains, et, faute de mon nom sur l'enveloppe, tu l'auras crue adressée à Lothario.

Si j'avais soupçonné l'erreur qui est resultée de ce funeste oubli, je serais accouru ici à quelque heure que ce fût, et je t'aurais réveillé. Mais quand j'y ai songé ce matin je ne me suis pas imaginé que la chose pût avoir aucune conséquence grave, et j'ai pensé qu'il serait temps de tout te dire en te voyant.

Ce matin, j'ai quitté Ménilmontant de très-bonne heure, pour venir ici. Autre fatalité. J'ai rencontré en route quelqu'un qui était de ce dîner de Maisons. Les événements politiques sont d'une telle gravité dans ce moment, que je n'ai pu remettre une commission extrêmement importante qu'il m'a chargé de remplir. Je ne pouvais deviner ta méprise, mais seulement ton inquiétude. Je t'ai écrit un mot qui t'aurait rassuré. Mais il paraît que le commissionnaire à qui j'ai remis ma lettre s'est trompé, ou s'est grisé, ou a perdu ma lettre, puisqu'elle ne t'est pas arrivée.

Comme le fait politique qui m'a occupé toute la journée m'avait ramené du côté de Ménilmontant, j'ai repassé par chez moi avant de venir ici. Tu en sortais. Marcel m'a dit qu'un de tes domestiques m'avait apporté une lettre que tu avais reprise; que tu avais eu l'air contrarié de ne pas me trouver. Je suis accouru. Daniel m'a raconté ton agitation depuis hier. Cela ne m'a nullement inquiété, puisque j'étais certain de te calmer avec un mot. Mais ta lettre, que tu viens de me faire lire, m'épouvante. Je pressens, je redoute, je vois quelque malentendu effroyable, Julius, encore une fois, qu'est devenu Lothario ?

— Je t'ai dit déjà de ne pas prononcer ce nom, repri-Julius, d'une voix étranglée.

Samuel regarda fixement Julius.

Celui-ci avait écouté tout le récit de Samuel avec un air attéré, glacé, mort. Que se passait-il derrière cette physionomie de bronze? Était-ce stupeur après un de ces actes sanglants qui brisent et épuisent les plus fermes caractères? Était-ce une arrière pensée que Samuel ne pénétrait pas?

Samuel avait beau épier, il n'avait pas pu découvrir une émotion sur ce visage de sphinx.

— Ainsi, reprit froidement Julius, Frédérique est maintenant près d'Eberbach?

— Oui. Veux-tu que je l'avertisse, que je la rappelle, que je la rejoigne?

— Non, merci, Samuel, Je me charge de tout. Tu m'as dit tout ce que je voulais savoir.

Il reprit :

— Maintenant, je te serai obligé de me laisser. J'ai besoin de rester seul.

— Mais, objecta Samuel, après les secousses de cette journée...

— J'ai besoin de repos et de solitude, insista Julius.

— Tu n'as rien à me dire? demanda Samuel.

— Rien ce soir. Mais bientôt, sois tranquille, nous causerons.

Julius dit cela d'un ton singulier qui fit rêver Samuel. Mais devant l'insistance de Julius, il ne pouvait pas ne pas sortir.

— Je me retire, dit-il. A bientôt.

— A bientôt, dit Julius.

Et Samuel sortit.

— Il a un air étrange, pensa-t-il en descendant l'escalier et en traversant la cour. Bah ! cela se comprend. Il sort de tuer. Quand on n'en a pas l'habitude ! Il était morne et comme abruti. Il avait peut-être quelque arrière-pensée. Pourquoi veut-il rester seul, dans un moment où, d'ordinaire, on n'est pas fâché d'avoir quelqu'un qui vous tienne compagnie? Est-ce que par hasard il penserait à se brûler la cervelle? Eh! mais, ce ne serait pas une si mauvaise idée. Je ne l'en blâmerais aucunement pour ma part, ce serait de la besogne qu'il m'épargnerait. Allons, Samuel, tu as fait un coup double, et décidément les événements ne sont que les très-humbles et très-obéissants serviteurs de la volonté humaine. Avec un peu d'intelligence, on se passe très-bien de la Providence !

Nous allons voir maintenant comment la volonté et l'intelligence de Samuel Gelb avaient réussi à rapprocher Frédérique de Gretchen.

X

EN ROUTE.

Pendant que Julius et Lothario se prenaient ainsi au piége préparé par Samuel Gelb, Frédérique, en compagnie de madame Trichter, roulait vers Strasbourg.

Frédérique était triste et inquiète : triste à cause de Lothario, inquiète à cause du comte.

Quelle impression tous deux allaient-ils ressentir de son brusque départ ? Elle était sûre que Lothario en souffrirait, et elle n'était pas sûre que le comte d'Eberbach s'en réjouirait. Si monsieur Samuel Gelb s'était trompé ? Si ce n'était pas par discrétion et réserve, mais par nécessité, que Julius restait à Paris ? S'il avait, en réalité, quelque intérêt essentiel qui lui interdît de quitter la France ? Ne serait-il pas mécontent alors de se voir arraché de force du centre de sa vie et de ses préoccupations, malgré sa volonté formellement exprimée à diverses reprises ?

A mesure qu'elle s'éloignait, elle se sentait envahie par le repentir, presque par le remords. Cette sorte de fuite la troublait. Elle se demandait jusqu'à quel point l'amour-propre et la tendresse du comte d'Eberbach seraient satisfaits de la voir avouer, en quelque sorte, par le fait même de sa fuite, qu'elle était obligée de se séparer de Lothario, comme si elle ne se sentait pas capable de lui résister de près et de ne pas continuer à le voir malgré la volonté de son mari ? Son départ lui apparaissait maintenant sous une face tout autre, et ce qu'elle avait fait par délicatesse pour le comte, lui paraissait une offense dont il avait droit de se choquer.

Et c'était pour cela qu'elle avait affligé le cœur de Lothario !

Elle regrettait de n'avoir pas tout dit au comte d'Eberbach, de ne pas lui avoir parlé à cœur ouvert, de ne pas lui avoir demandé s'il lui serait agréable d'aller vivre au château d'Éberbach.

— Mais vous le lui avez demandé vingt fois, lui disait madame Tritchter, et monsieur Samuel Gelb vous a expliqué pourquoi monsieur le comte vous cachait son vrai désir, de crainte d'abuser de votre dévouement. Il ne faut pas vous tourmenter comme vous le faites. Ce n'est pas par caprice et par coup de tête que vous êtes partie, c'est d'après l'avis d'un homme qui vous a élevée, qui a toujours été votre meilleur ami, qui connaissait monsieur le comte d'Eberbach mieux que vous. Doutez-vous de monsieur Gelb ?

— Non, certes! répondit Frédérique. J'ai pleine confiance en monsieur Samuel Gelb, qui a toujours été bon pour moi. Mais, qu'est-ce que vous voulez, ma bonne madame Trichter ? je ne suis pas habituée à voyager, surtout seule. Je n'ai jamais quitté Paris, et je suis toute surprise, je suis effrayée de me trouver ainsi seule courant les grands chemins.

— Encore quelques relais, dit madame Tritcher, et cela vous passera.

Les relais se succédaient, et les inquiétudes de Frédérique ne passaient pas. Madame Trichter faisait ce qu'elle pouvait pour la rassurer.

— Vous rirez bien demain de vos transes d'aujourd'hui. Monsieur Samuel Gelb, dans ce moment, se met en route pour nous rejoindre. Vous le verrez demain, et il vous donnera des nouvelles de monsieur le comte. Alors, vous vous repentirez de n'avoir pas joui de ce charmant voyage, fait dans cette bonne chaise de poste. Comment! monsieur Samuel Gelb a si bien arrangé les choses que nous n'avons presque à nous occuper de rien, que nous trouvons tout

préparé, que les relais nous attendent, et que les postillons nous recommandent les uns aux autres. Et vous n'êtes pas contente! Monsieur Samuel est bien capable d'arriver avant nous. Que diriez-vous, si c'était lui qui ouvrît la portière de notre voiture lorsque nous allons arriver à Strasbourg? S'il tarde un peu, nous visiterons Strasbourg! C'est mon pays. Je vous mènerai partout. Vous verrez la belle cathédrale. Mais, vraiment, vous avez l'air triste comme si l'on vous emmenait en pays sauvage. Strasbourg est une ville aussi belle que Paris, entendez-vous bien?

Mais les consolations de madame Trichter ne parvenaient pas à dissiper le nuage de plus en plus épaissi sur le beau front de Frédérique.

La nuit, elle ne dormit pas, et, baissant les glaces pour que l'air raffraîchît un peu son front brûlant, elle regarda tout le temps, les fantômes des arbres noirs courir le long des chemins.

Le lendemain, vers dix heures un quart, elle éprouva tout à coup un grand serrement de cœur. Elle tressaillit, comme atteinte d'une commotion inexplicable.

C'était juste le moment où le comte d'Eberbach, à l'ambassade de Prusse, jetait son gant au visage de Lothario.

Sympathie étrange! Cette indicible souffrance dura à Frédérique jusqu'à la nuit tombante, jusqu'à l'heure du duel.

Alors il lui sembla que sa fièvre tombait brusquement, et les battements de son cœur s'arrêtèrent, comme si tout était fini.

Elle tomba dans une sorte d'engourdissement, dont elle

fut tirée tout à coup par madame Trichter, qui la réveillait et qui disait :

— Descendons ; nous sommes arrivées.

La chaise de poste était en effet à Strasbourg, à la porte de l'hôtel du Soleil, que Samuel avait indiqué à Frédérique, et où il devait la rejoindre.

Samuel n'était pas arrivé. Mais il n'y avait pas de temps perdu. Il n'avait promis d'arriver que dans la soirée ou dans la nuit.

Frédérique n'avait pas faim. Mais les instances de madame Trichter la forcèrent à prendre quelque chose. Elle mangea à peine et se retira aussitôt dans sa chambre.

Elle attendit jusqu'à minuit.

A minuit, Samuel n'étant pas venu, fatiguée par la route et par l'émotion, elle se coucha et s'endormit.

L'impatience la réveilla de très-bonne heure.

Elle sonna. Madame Trichter accourut.

— Monsieur Samuel est-il arrivé? demanda Frédérique.

— Pas encore, madame. Mais voici une lettre de lui.

— Une lettre de lui ? s'écria Frédérique. Pourquoi une lettre, lorsque c'est lui qui devait venir ? Donnez vîte.

Elle prit la lettre, et lut tout haut :

« Ma chère enfant,

» Je comptais bien, ainsi que je vous en avais fait la promesse, partir vers midi pour vous rejoindre. Mais voici qu'il me tombe sur les bras une affaire imprévue dans laquelle toutes mes convictions politiques sont engagées. Je vais être retenu ici jusqu'à ce soir assez tard, jusqu'à demain peut-être. Ne m'attendez donc pas à Strasbourg.

» Au reçu de ma lettre, continuez tout de suite votre route jusqu'à Eberbach, où vous êtes annoncée, et où vous serez reçue comme une reine.

» Soyez tranquille quant à Julius. Dans quelques heures, et avant même qu'il se soit aperçu de votre départ, je lui dirai la généreuse résolution qu'a prise votre dévouement. J'ai une espérance. Qui sait s'il ne voudra pas partir avec moi, et vous porter lui-même ses actions de grâces? Pour cette raison encore, il vaut mieux que je reste à Paris quelques heures de plus.

» En arrivant à Eberbach, ou le lendemain de votre arrivée au plus tard, vous aurez une lettre qui vous avertira de tout ce qui aura été fait, dit et résolu.

» Soignez-vous bien. Dites à madame Trichter que je vous recommande absolument à elle, et que je la fais responsable du moindre accident ou du moindre malaise que vous pourrez éprouver.

» A bientôt.

» Votre ami,

» SAMUEL GELB. »

— Je retourne à Paris, dit Frédérique, la lettre lue.

— Comment! s'écria madame Trichter étonnée. Pourquoi donc?

— Oui, dit Frédérique. J'ai passé deux trop mauvaises journées, hier et avant-hier. J'espérais qu'au moins aujourd'hui j'aurais quelqu'un pour me tranquilliser et pour me parler; mais, puisque monsieur Samuel Gelb n'est pas venu, je retourne auprès de monsieur le comte. Je ne veux

pas recommencer à être livrée à moi toute seule. Demandez des chevaux.

— Je vais demander des chevaux, dit madame Trichter; mais j'espère que ce ne sera pas pour retourner à Paris.

— J'ai besoin de revoir le comte le plus tôt possible, dit Frédérique.

— Ce n'est peut-être pas en retournant à Paris que vous le verriez le plus tôt possible, répliqua mdame Tritcher.

— Où donc pourrai-je le voir plus tôt qu'à Paris ?

— Monsieur Gelb vous écrit avant-hier qu'il ne partira que le lendemain matin, et que monsieur le comte l'accompagnera peut-être.

— Il dit : Peut-être, interrompit Frédérique.

— Supposez que monsieur le comte l'accompagne. En retournant à Paris, vous risquez de vous croiser avec eux, et d'aller chercher à Paris quelqu'un qui vous cherchera à Eberbach.

— C'est vrai, dit Frédérique découragée. Mais que faire?

— Déjeuner d'abord, répondit madame Trichter.

— Est-ce que j'ai faim ?

— C'est moi que monsieur Samuel Gelb fait responsable de votre santé ; il faut donc que vous m'obéissiez. Et puis, lorsque vous aurez déjeuné, nous ferons ce que dit monsieur Gelb. Nous irons attendre, à Eberbach, sa lettre et monsieur le comte.

— Donnez donc les ordres, dit la pauvre Frédérique anéantie.

Une demi-heure après, la chaise de poste sortait de Strasbourg.

XI

RÉCEPTION AU CHATEAU.

Samuel n'avait pas trompé Frédérique. Elle était attendue au château d'Eberbach.

Il y avait même eu, à ce sujet, un conseil tenu par les domestiques, dont elle allait troubler la fainéantise.

Les domestiques avaient été informés du mariage de leur maître. Julius leur avait fait envoyer une gratification pour qu'ils eussent leur part de la fête, et il y avait eu alors au château deux grands jours de festins et de danses, auxquels avaient été invités les notables habitants de Landeck.

Et puis, les domestiques n'avaient plus pensé à leur maître ni à leur maîtresse, jusqu'au jour où la lettre de Samuel vint leur apprendre que la comtesse et probablement le comte d'Eberbach allaient habiter le château pendant la saison.

Un intrus qui, sans crier gare, entrerait dans la première maison venue à l'heure du dîner, s'asseoirait à table, mangerait les meilleurs morceaux, et, après le dîner, irait tranquillement se coucher dans la plus belle chambre, ne semblerait pas aux maîtres de la maison plus insolent et plus outrecuidant que ne le parurent aux do-

mestiques du château ce comte et cette comtesse assez impertinents pour oser venir loger chez eux.

La lettre de Samuel fut comme le caillou qu'on jette dans un marais bien tranquille, et qui fait aussitôt coasser toutes les grenouilles. Il y eut une insurrection.

Mais un discours éloquent de Hans, qui était la forte tête, apaisa la révolution et abattit les commencements de barricades.

Hans parla à peu près dans ces termes :

— Sans doute, il est dur, quand on s'est accoutumé à vivre dans la solitude et dans le repos, quand on a conquis peut-être le droit de regarder comme à soi un château que ses propriétaires abandonnent, quand on a contracté la facile habitude de manger ce qu'il y a de mieux en fait de fruits et de légumes, et de vendre le reste, quand enfin on a tous les agréments de la vie des maîtres sans en avoir les inconvénients et les soucis; sans doute, il est dur de redevenir domestique, d'obéir, de se lever et de se coucher à l'heure qui plaît aux autres, de faire la cuisine pour les autres, de cueillir les fruits pour les autres, de brosser des habits et de cirer des bottes! Sans doute, il y a d'autres plaisirs que ceux-là dans l'existence. Mais, ô insensés que vous êtes! toute cette fatigue que nous prendrons ne nous sera-t-elle pas payée? Une jeune femme qui vient de se marier est généralement prodigue. L'argent doit lui couler dans les mains. Que de dépenses, que de largesses, que de pourboires! Nous aurons plus de peine, mais nous aurons plus de profit. Il y a assez de fruits et de légumes pour que nous en ayons notre part, même après les maîtres. On augmentera nos gages. Et songez-vous sans délire

au jour de joie où le comte et la comtesse, après l'été, retourneront à la ville, non sans nous combler de cadeaux, et où nous aurons ce double plaisir de voir les maîtres partir et leur argent rester ?

La harangue de Hans obtint un succès complet, et tous, dès lors, mirent le plus grand zèle à préparer la réception de la jeune maîtresse du château.

Le bruit de la prochaine arrivée de la nouvelle comtesse d'Eberbach ne tarda pas à se répandre à Landeck et lieux environnants.

Le soir même de la lettre de Samuel, tout Landeck était sens dessus dessous, et la rumeur fut telle qu'elle vint aux oreilles de Gretchen.

La chevrière avait déjà eu un accès de tristesse amère quand elle avait appris que le comte d'Eberbach s'était remarié. Il lui avait semblé que sa chère Christiane mourait une seconde fois.

Mais sa douleur et son amertume redoublèrent quand elle apprit que la nouvelle comtesse d'Eberbach allait venir s'installer dans ce château tout plein de Christiane.

Cette arrivée d'une étrangère dans cette maison bâtie pour Christiane, habitée par elle seule autrefois, et maintenant par sa mémoire, faisait à Gretchen l'effet d'une impiété et d'un sacrilége.

Pour elle, ce château était comme la tombe de la chère morte ; il lui semblait que c'était un lieu consacré et qui appartenait à la mort. Y introduire la vie, le train ordinaire des choses, les intérêts vulgaires, les fêtes peut-être, c'était pour elle quelque chose comme la violation d'une sépulture.

Elle ne voulut pas voir cela. Il lui répugnait d'assister à cette profanation. C'était justement l'époque où elle avait l'habitude d'aller à Paris tous les ans. Elle se décida à partir le jour même où la nouvelle comtesse devait arriver.

D'ailleurs, son voyage était plus nécessaire que jamais. Malgré la promesse que Frédérique lui avait faite à Ménilmontant l'année précédente, Gretchen n'avait reçu aucune nouvelle de la jeune fille.

Pourquoi Frédérique ne lui avait-elle pas écrit? se défiait-elle de cette étrangère qu'elle voyait apparaître un quart-d'heure chaque année, et qui refusait de se faire connaître? ou bien l'avait-elle oubliée, ou bien était-elle malade?

Il fallait donc que Gretchen allât s'assurer de ce qui en était.

Le jour même où Frédérique sortait de Strasbourg, Gretchen écrivit à Gamba qu'elle serait à Paris dans dix jours, dit adieu à ses chèvres, qu'elle confia à une autre gardeuse, et, le havresac sur le dos, se mit en route, par une belle après-midi de mai. Il fallait qu'elle fût, le soir, à Heidelberg.

Elle marcha tout d'un trait jusqu'à Neckarsteinach.

Là, elle s'arrêta pour reprendre haleine et manger un morceau de pain.

Elle s'assit sur le banc de pierres de l'hôtel de la poste.

Au moment où elle mordait dans son pain avec l'appétit que donne la marche au grand air, un galop de chevaux lui fit lever la tête.

Elle aperçut, à quelques centaines de pas, un tourbillon

de poussière, à travers lequel elle ne tarda pas à distinguer une chaise de poste.

Elle eut involontairement une pensée de colère.

Cette chaise de poste venait d'Heidelberg et se dirigeait vers Eberbach.

— Si c'était la nouvelle comtesse! pensa-t-elle.

Et elle laissa tomber son morceau de pain. Elle n'avait plus faim.

Elle se leva pour fuir.

La voiture était déjà à la porte de l'hôtel, et l'aubergiste ouvrait la portière.

Gretchen ramassa vite son petit bagage.

— Comment s'appelle ce pays? demanda une voix de femme de l'intérieur de la voiture.

— Neckarsteinach, madame, répondit l'aubergiste.

— Sommes-nous loin d'Eberbach?

— A quelques milles seulement.

— C'est bien cela, pensa Gretchen. C'est elle qui arrive. Vite! partons!

Elle se mit en route.

— Ces dames ne descendent pas? demanda l'aubergiste.

— Non, merci, répondit une autre voix dans la voiture.

A cette voix, Gretchen, qui avait déjà fait quelques pas, se retourna subitement.

Elle revint à la voiture, regarda par la portière, et s'écria :

— Frédérique!

Frédérique regarda la femme qui lui parlait, et ne la reconnut pas d'abord.

— Et moi, s'écria la chevrière, qui allais vous chercher si loin, quand le bon Dieu vous envoyait au-devant de moi ! Vous ne me reconnaissez pas? ajouta-t-elle.

— Oh ! si je vous reconnais maintenant, répondit Frédérique. Attendez, madame, je vais descendre.

Gretchen ouvrit la portière, Frédérique et madame Trichter descendirent.

— Pardonnez-moi, ma chère dame, dit Frédérique en serrant les mains de Gretchen, pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnue tout de suite. Mais je m'attendais si peu à vous rencontrer ici, et puis, j'ai tant de choses dans la tête !

Gretchen pâlit tout à coup.

— Vous me raconterez tout cela, dit-elle. Mais il y a une chose qu'il faut que je sache à l'instant même.

— Qu'est-ce donc ?

— O mon Dieu ! dit la chevrière, j'ai peur de ce que je vais apprendre.

— Que craignez-vous ? interrogea Frédérique, inquiète.

— Où allez-vous? reprit la chevrière avec un effort.

— Au château d'Eberbach.

— O mon Dieu ! Mais vous y allez comme curieuse, n'est-ce pas ? ou comme amie ? Le maître du château le prête à son ami Gelb ? C'est seulement comme cela que vous y venez ?

— Que voulez-vous dire ?

— Dans ce moment, les domestiques du château d'E-

berbach attendent leur maîtresse qui va arriver d'un instant à l'autre. Oh ! ce n'est pas vous !

— Si fait, c'est moi, répondit Frédérique.

— Jésus ! Marie ! murmura la chevrière.

Et, chancelante, elle tomba sur le banc de pierre.

— Qu'avez-vous ? demanda Frédérique stupéfaite. Mais qu'avez-vous donc ?

— Rien, répondit après un long silence Gretchen toute tremblante. Je vous dirai.... je vous expliquerai.... mais pas maintenant. Je ne m'attendais pas à ce coup. Il me serait impossible de parler. Plus tard... ce soir, au château.

Les chevaux étaient changés, et le postillon attendait, faisant claquer son fouet, sonner les grelots de son attelage.

— Eh bien, revenez avec nous, dit Frédérique à Gretchen. Il y a une place dans la voiture. Montez, vous me direz d'où vient votre effroi.

Gretchen fit un geste désespéré qui semblait dire : A présent, au fait, je ne peux plus rien apprendre de pis ! Et elle s'élança dans la chaise de poste où la suivirent Frédérique et madame Trichter.

Le postillon partit au grand galop de ses chevaux.

En chemin, Frédérique, sur l'instante prière de Gretchen, raconta toute son histoire pendant cette dernière année.

A chaque instant la chevrière interrompait le récit par des exclamations de stupéfaction et de terreur.

— Vous m'aviez tant promis, lui disait-elle, de m'écrire et de ne jamais [me laisser sans nouvelles ! Pourquoi,

quand je vous ai vue le printemps dernier, ne m'avez-vous pas parlé du comte d'Eberbach ?

— Je ne le connaissais pas alors, dit Frédérique. Notre connaissance s'est faite d'une façon toute subite.

Elle raconta à Gretchen comment elle était allée chez le comte d'Eberbach pour lui sauver la vie, comment le comte était tombé malade le jour même, et avait obtenu de monsieur Samuel Gelb qu'il restât avec Frédérique à l'hôtel de l'ambassade, comment il s'était habitué à la voir près de lui, comment il l'avait demandée en mariage, et comment elle l'avait accepté, se sentant portée vers lui par une sympathie étrange et inexplicable.

— Oh ! ce n'est pas là ce qu'il y a d'inexplicable et d'étrange, interrompit Gretchen. Mais encore une fois, pourquoi, après tout ce que je vous avais dit, avez-vous pu accomplir un acte si grave avant de m'en avoir prévenue par un mot ? Une lettre écrite à Heidelberg, à l'adresse que je vous avais indiquée, aurait tout sauvé.

— Tout cela s'est fait si vite que j'avais la tête perdue. Il ne faut pas m'en vouloir de n'avoir plus pensé à vous ; je ne pensais plus à moi-même. Sortie de mon obscurité et de ma pauvreté pour épouser brusquement le comte d'Eberbach, avec son nom, sa fortune, son autorité et son âge, j'étais, de tous côtés, si loin de mes rêves de la veille, que j'allais comme dans un tourbillon, sans me rendre compte du but. Ah ! vous avez raison ; j'aurais dû parler, à vous et à tout le monde ; au comte d'abord, qui est bon et qui n'aurait pas voulu le malheur de son neveu. Mais j'étais dans un tel trouble que je ne savais plus moi-même ce que je désirais, ni si je désirais quelque chose.

Comme Frédérique achevait son récit, le soir commençait à tomber.

Gretchen, que quelques incidents de cette singulière histoire avaient laissée rêveuse, ne questionnait plus Frédérique et ne répondait plus à ses questions. La présence de madame Trichter la gênait sans doute. Le fouet du postillon causait seul avec le grelot des chevaux.

— Sommes-nous bientôt arrivées? demanda Frédérique.

— Tout à l'heure, dit Gretchen.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait devant la grille du château.

Le portier vint ouvrir.

La nuit était close. Il n'y avait pas une lumière au château, pas une voix, rien qui annonçât que la comtesse était attendue.

La grille tourna sur ses gonds, et la voiture entra dans l'allée ovale qui aboutissait au perron.

Au moment où les chevaux entraient sous les arbres, une formidable décharge de fusils éclata tout à coup, vingt torches débouchèrent de derrière les taillis et les murs, et un chœur sonore entonna, d'une voix plus douce à l'âme qu'à l'oreille :

— Vive madame la comtesse d'Eberbach!

Puis une seconde décharge revint épouvanter Frédérique.

Les domestiques étaient étagés en file sur les deux rampes du perron.

Hans vint ouvrir la portière.

— Je vous remercie, mes amis, dit Frédérique. Mais, je vous en conjure, qu'on ne tire plus un coup de fusil.

Elle n'avait pas fini, qu'une troisième décharge, plus tonnante que les autres, fit trembler les vitres du château.

— Madame la comtesse nous excusera, dit Hans; ce sont les gens de Landeck qui ont cru lui être agréables en brûlant un peu de poudre à son intention. Mais on va leur dire de cesser.

— Je vous en serai obligée, répondit Frédérique.

Et, laissant madame Trichter payer le postillon, elle entra dans le château avec Gretchen.

— Madame soupera-t-elle? demanda le cuisinier.

— Tout à l'heure, dit Frédérique. Mais qu'on me mène d'abord à la chambre qu'on m'a préparée.

Une femme de chambre, la femme de Hans, prit une bougie allumée et mena Frédérique dans la chambre autrefois occupée par Christiane.

Gretchen monta avec elle.

— Laissez-nous, dit la comtesse à la servante.

XII

TERREUR CONTAGIEUSE.

Quand la femme de Hans fut partie, Frédérique se tourna vers la chevrière :

— Nous sommes seules. Expliquez-moi ce que vous n'avez pas voulu me dire dans la voiture. Pourquoi la nou-

velle de mon mariage avec le comte d'Éberbach a-t-elle paru vous combler ainsi de surprise et de tristesse? Parlez.

— Pas ici ! dit Gretchen. Il s'est passé dans cette chambre des choses trop affreuses; leur souvenir nous porterait malheur. Venez dans la pièce d'à côté.

Et elle entraîna Frédérique dans le petit salon qui attenait à la chambre où Christiane avait tant souffert.

— Parlez, dit Frédérique. Mais comme vous êtes pâle !

— Oh! c'est que j'ai bien peur! répondit la chevrière.

— Peur de quoi ?

— Vous, comtesse d'Eberbach ! reprit Gretchen sans répondre. Ah! c'est ma faute! c'est la punition de ce que j'ai fait ! J'aurais dû parler. Mais non, je ne le pouvais pas, puisque j'avais juré de me taire. Ah ! Sainte-Vierge ! Sainte-Vierge! est-il possible que le bon Dieu accable d'un poids si lourd la pauvre conscience d'une humble créature?

— Mais, qu'est-ce que vous voulez dire?

— Frédérique... madame... Vous m'avez dit une chose qui m'a consternée, mais vous m'avez dit une chose qui m'a fait entrevoir une lueur d'espérance. Je vous supplie de ne pas vous offenser de la question que je vais vous faire.

— Oh! je ne m'offenserais que de votre silence.

— Vous m'avez dit, dans la voiture, que lorsque vous aviez épousé le comte d'Eberbach, il était malade et presque mourant; vous m'avez dit que, le jour même de votre mariage, monsieur Lothario était arrivé, et que monsieur le comte d'Eberbach vous avait fiancée à son neveu, vous avait déclaré que vous étiez sa fille et non sa femme, et

vous avait installée à la campagne pendant qu'il restait à Paris. Madame, pardonnez-moi de vous demander cela, mais il y va de la tranquillité d'une conscience; vous savez si je vous suis dévouée; le voyage que vous venez de faire en voiture, je l'ai fait dix fois à pied, rien que pour vous entrevoir et savoir de vos nouvelles. Eh bien, en récompense de mon dévouement et de mes fatigues, je ne vous demande qu'un mot. Tirez mon âme de l'enfer. Madame, le comte d'Eberbach n'a jamais été pour vous qu'un père, n'est-ce pas?

Frédérique rougit.

— Oh! par la tombe de votre mère, je vous conjure de ne pas vous arrêter à un misérable scrupule; les événements sont trop terribles, voyez-vous, pour ces vaines susceptibilités de paroles. Le comte d'Eberbach ne vous a jamais traitée, n'est-ce-pas, que comme sa fille? Répondez-moi comme au jugement dernier.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Frédérique avec un embarras qui confirmait pour ainsi dire ses paroles : monsieur le comte d'Eberbach se mourait lorsqu'il a eu la pensée de m'épouser. J'ai su que, dans sa bonté paternelle, il n'avait songé à me donner son nom que pour avoir le droit de me donner une partie de ses biens. C'est ainsi qu'il s'est offert et qu'il a été accepté. De plus, il a appris l'amour de son neveu, et ça a été pour lui une nouvelle raison de respecter le pacte consenti avec monsieur Samuel et avec sa conscience. Il n'y a jamais manqué, et je ne crains pas qu'il y manque jamais. Le comte d'Eberbach a l'âme trop noble et trop pure pour que je conçoive la moindre inquiétude à cet égard. Je n'ai jamais été et je ne

serai jamais plus pour lui que la fiancée de son neveu.

— Ah ! merci ! s'écria Gretchen. Vous me retirez un poids de dessus la poitrine. Je recommence à respirer.

Et se jetant à genoux :

— Soyez béni, mon Dieu ! dit-elle. Vous avez épargné une pauvre femme qui n'aurait pas résisté à cette dernière secousse.

Elle se releva, et baisa les mains de Frédérique.

— La miséricorde du bon Dieu nous a préservées dans le passé, dit-elle. Mais il faut songer à l'avenir.

— L'avenir sera comme le passé, dit Frédérique. Je serai la fille du comte d'Eberbach jusqu'au moment où je serai la femme de Lothario. Et, quoi que j'aie dans le cœur, je souhaite que ce moment vienne le plus tard possible. Je souhaite que le comte vive, qu'il guérisse...

— Non pas ! s'écria Gretchen farouche. Il ne faut pas qu'il guérisse. Vous l'avez épousé parce qu'il était malade et mourant ; il ne faut pas que la santé lui revienne. Toute ma sécurité s'en irait. Pour vous décider, il vous a dit qu'il mourrait ; eh bien ! c'est lui qui s'est condamné.

Gretchen disait cela d'un air égaré et bizarre.

— Ne me croyez pas folle, dit-elle à Frédérique qui la regardait avec étonnement, c'est qu'il y a au fond de tout ceci des choses que je ne puis vous dire. Mais vous qui n'avez pas fait de serment, et qui n'avez pas de secret horrible, rien ne vous empêche de tout dire. Ne recommencez plus ce que vous avez fait. Votre silence a failli perdre trois âmes, savez-vous ? Mais pourquoi venez-vous ici, et pourquoi y venez-vous toute seule ?

Frédérique raconta à Gretchen les ennuis que lui avaient

suscités depuis le printemps la bizarrerie de sa position entre Julius et Lothario, la jalousie du comte d'Eberbach, sa tristesse à elle en voyant qu'avec toute sa bonne volonté elle n'aboutissait qu'à faire souffrir Lothario et Julius l'un par l'autre, et le conseil que lui avait donné Samuel de rassurer au moins Julius en mettant deux cents lieues entre elle et la ville qu'habitait Lothario.

Lothario à Paris, elle à Eberbach, Julius n'aurait plus peur qu'ils se rencontrassent.

Elle était venue pour la tranquillité du comte d'Eberbach, lequel allait sans doute accourir, heureux et reconnaissant.

— Vous croyez qu'il va vous rejoindre ici ? dit Gretchen.

— Je l'attends et je l'espère, répondit Frédérique.

— C'est bien, dit la chevrière. Je le verrai. Je lui parlerai. Mais, ô mon Dieu ! mon Dieu ! que pourrai-je lui dire ?

— Maintenant que j'ai répondu à vos questions, dit Frédérique, c'est à vous de répondre aux miennes.

Gretchen secoua la tête.

— Je crois à votre affection, poursuivit Frédérique. Vous m'avez prouvé que vous vous intéressiez à moi, et je viens de vous prouver que j'avais confiance en vous. Mais cependant je ne sais pas qui vous êtes, et vous n'avez même pas voulu m'indiquer votre véritable nom pour l'adresse des lettres que je devais vous envoyer à Heidelberg, poste restante.

— Mon nom ne vous apprendrait pas grand'chose, dit la hevrière. Si vous voulez le savoir, je m'appelle Gretc-

chen. Je suis une gardeuse de chèvres. Ce n'est pas cela qui vous renseignera beaucoup

— Qui êtes-vous? insista Frédérique. Vous me questionnez toujours, et vous ne voulez jamais me répondre. Vous vous préoccupez de moi comme si j'étais votre fille, vous faites tous les ans de longues routes à pied pour me voir quelques minutes, et les choses qui m'arrivent vous bouleversent plus que moi. Vous avez une raison pour être ainsi. Et lorsque le hasard m'emmène loin de la ville où j'ai été élevée, lorsque je viens dans un pays où je n'espère voir aucun visage que je connaisse, la première personne que je rencontre, c'est vous! Tout cela est extraordinaire. Il y a bien certainement entre nos deux existences un lien que je ne sais pas. Oh! je vous en prie, dites-moi seulement un mot: Connaissez-vous ma mère?

— Ne me demandez pas cela, répondit Gretchen. Là-dessus, j'ai la bouche scellée. Je suis une pauvre femme qui vous aime et qui a juré à Dieu et aux morts de veiller sur vous. Je ne manquerai pas à ce serment, soyez tranquille; mais je ne manquerai pas à l'autre non plus. J'ai juré de ne rien dire. Personne ne sait rien, ni vous ni même monsieur le comte d'Eberbach. Les morts lèveraient la pierre du sépulcre et viendraient mettre leur main glacée sur mes lèvres pour les empêcher de s'ouvrir. Et pourtant, comment vous sauver sans dire la vérité au comte? Comment, si je ne lui éclaire pas le passé, verra-t-il l'abîme? Guidez-moi, mon Dieu! car j'ai peur de devenir folle, et c'est le moment moins que jamais. Je n'ai pas trop de toute ma raison pour tirer cette chère et douce enfant du péril où l'ont jetée mes imprudences.

Tout à coup, la jeune comtesse poussa une exclamation qui fit sortir Gretchen de sa sombre rêverie.

— Qu'avez-vous donc ? demanda la chevrière.

Frédérique montra le miroir qui était devant elle.

— Une chose singulière, dit-elle. Tout à l'heure, en regardant par hasard dans cette glace, il m'a semblé que j'y voyais deux fois ma figure.

Et elle se retourna vers le mur qui était en face du miroir.

— Ah ! c'est ce portrait, dit-elle, en désignant le portrait de la sœur de Christiane. Mais je ne m'étais pas tout à fait trompée ! et mes yeux ne s'ouvraient pas sans raison. Voyez donc, Gretchen, comme ce portrait me ressemble.

— Oh ! c'est vrai s'écria Gretchen. Je ne l'avais pas remarqué encore, mais c'est bien vrai ; sans la différence d'habillement on dirait que c'est vous.

Elle s'arrêta court. Frédérique fixa sur elle un regard interrogateur.

— Tout ce qui m'arrive est étrange, dit-elle. Qu'est-ce que cela signifie ? Comment ce portrait me ressemble-t-il à ce point ? Savez-vous ce que c'est que ce portrait ?

— Oui, balbutia Gretchen. C'est le portrait de la sœur de la première comtesse d'Eberbach.

— De la sœur de madame Christiane ? demanda Frédérique qui pâlit.

— Oui, répondit la chevrière. Mais vous pâlissez !

— J'ai peur, dit Frédérique. C'est que monsieur Lothario est le neveu de madame Christiane ; c'était la mère de monsieur Lothario. Et voilà que moi, je ressemble à cette

mère ! Gretchen ! Gretchen ! la mère de monsieur Lothario, est-ce que c'était ma mère aussi ?

— Oh ! rassurez-vous, ma chère dame, vous n'êtes pas la sœur de monsieur Lothario.

Frédérique respira.

— Vous en êtes bien sûre ? répéta-t-elle.

— Celle dont vous voyez ici le portrait, reprit Gretchen, est morte bien des années avant votre naissance. J'ai assisté à sa mort.

— Merci ! s'écria Frédérique. Je vois bien maintenant que vous êtes vraiment mon amie. Oh ! merci !

— Eh bien ! si vous sentez que je vous aime vraiment, faites ce que je vous dis, et laissez-vous conduire par moi, qui, seule, entendez-vous, seule au monde, sais les dangers que vous courez et peux vous en garantir. Et pourtant, ne m'interrogez jamais ; ne cherchez pas à savoir ce qu'il y a derrière vous, dans votre passé, dans votre berceau. Par respect pour tout ce que vous devez aimer et vénérer, ne sondez pas des secrets que vous ne pouvez pas connaître. Jusqu'à présent, la Providence vous a miraculeusement protégée et conduite. Laissez-la faire et vous mener toujours.

— Je ne demande pas mieux, Gretchen. Mais il ne dépend pas de moi de ne pas être troublée de tout ce que vous me dites. Vous me dites qu'un péril me menace, et vous ne voulez pas me révéler ce péril. Si je l'ignore, qui m'en défendra ?

— Moi. Me promettez-vous cette fois de ne me rien cacher et de me prévenir à temps de tout ce qui peut vous arriver ?

— Je vous le promets.

— Ne manquez pas à cette promesse-là, au nom de votre bonheur et de l'âme de votre mère. Aussitôt que monsieur le comte d'Eberbach sera au château, ou bien dès que vous recevrez de Paris la nouvelle la plus insignifiante, vous me ferez avertir.

— Où ?

— Vos domestiques me connaissent. Vous leur direz d'aller me chercher ; ils ne seront pas embarrassés pour me trouver, et j'accourrai vite, allez. Ainsi, c'est convenu ?

— C'est convenu, dit Frédérique.

A ce moment, on frappa à la porte du petit salon.

— Le souper est servi, dit la voix de madame Trichter.

— Vous allez manger avec nous, ma bonne Gretchen ? dit Frédérique.

— Non, merci, dit la chevrière ; ce n'est pas dans mes habitudes, cela. J'ai soupé à Neckarsteinach ; et puis, mes chèvres ont besoin de moi. Je les ai confiées à une autre gardeuse ; mais comme elles vont être contentes de me retrouver ! je ne veux pas retarder leur joie.

Elle descendit avec Frédérique, lui fit renouveler sa promesse de la tenir au courant de tout, et la quitta, après lui avoir baisé les mains.

Quand Frédérique, remonta à sa chambre, elle s'interrogea elle-même, pleine de rêverie et de tristesse.

Elle éprouvait une singulière impression, dans ce pays inconnu où elle se trouvait brusquement transplantée, dans ce château plein de souvenirs sinistres, où elle venait déposséder la mémoire d'un autre, et où son ignorance des lieux se compliquait du mystère de sa destinée.

Quelle était cette terreur subite qui avait saisi la chevrière en apprenant que Frédérique avait épousé le comte d'Eberbach? Pourquoi Gretchen ne s'était-elle un peu calmée qu'en apprenant que le comte d'Eberbach était resté pour elle un père?

Une angoisse inexprimable serrait le cœur de Frédérique.

Toute seule dans ce grand château peuplé de souvenirs terribles, — Lothario lui avait raconté le suicide de Christiane, — elle sentait vaguement remuer autour d'elle des malheurs, des crimes peut-être. Ce que Lothario lui avait dit lui revenait à la pensée et l'effrayait, moins encore que ce que Gretchen n'avait pas voulu lui dire.

Dans tous ces meubles, qu'elle ne connaissait pas la veille, dans ce lit qui n'était pas le sien, dans ces tentures et dans ces tableaux qui la recevaient comme une étrangère, elle ne se trouvait qu'un ami : le portrait de la mère de Lothario. Maintenant qu'elle n'en avait plus peur, elle l'aimait; maintenant qu'elle ne craignait plus que ce fût sa mère, elle était contente que ce fût la mère de Lothario.

Elle s'agenouilla devant, et lui fit des signes d'affection et de tendresse, croyant que c'était à la mère qu'elle les faisait.

Cette ressemblance était un rapport de plus entre elle et Lothario. Elle y voyait une sorte de prédestination de parenté. Elle était déjà de sa famille.

Elle était contente d'en être un peu, à présent qu'elle n'avait plus peur d'en être trop.

Elle resta à contempler ce portrait et à lui sourire, jusqu'au moment où la fatigue du voyage lui ferma les yeux.

et assoupit les tumultueuses pensées qu'avaient soulevées dans son esprit les réticences de la chevrière.

XIII

L'APPARITION.

Gretchen, elle, ne dormit pas.

En quittant Frédérique, elle courut chez la gardeuse à laquelle elle avait confié ses chèvres. Elle la trouva qui venait de les rentrer ; elles étaient déjà enfermées pour la nuit.

— C'est bon, dit Gretchen, je viendrai les chercher demain matin.

Mais au moment où elle allait s'en retourner à sa cabane, une des chèvres, ayant apparemment reconnu la voix de sa maîtresse, se mit à bêler de joie, et réveilla les autres.

— Vous ne voulez pas que je parte sans vous? dit Gretchen. Eh bien! soit ; je vais vous emmener.

Elle ouvrit la porte de l'étable où elles étaient parquées. Les chèvres sortirent en hâte, et vinrent gambader gaiement autour de Gretchen.

— Adieu, dit Gretchen à la gardeuse. Je vous remercie toujours de l'intention, et nous règlerons notre compte.

Et disant à ses chèvres :

– Venez!

Elle reprit la route de sa cabane.

En arrivant, elle fit entrer ses chèvres dans le rocher leur gîte habituel.

Quant à elle, elle n'entra pas dans sa cabane.

Elle se mit à marcher à grands pas à travers les roches, essayant de rafraîchir son front à l'air froid de la nuit.

— Qu'est-ce que je ferai? se demandait-elle. Frédérique me préviendra quand le comte d'Eberbach viendra au château. Mais réfléchissons. A quoi cela me servira-t-il d'être prévenue? Est-ce que je peux parler? Est-ce que je n'ai pas juré le secret à Christiane mourante? Et puis-je manquer à un serment fait à une morte, et à celle-là?

On ne devrait jamais faire de serment à personne, puisqu'on ne sait jamais ce qui peut arriver.

J'ai juré à celle qui dort dans le gouffre de ne jamais révéler son secret à personne, surtout à Julius. C'est pour dérober ce secret à tout le monde, à Julius surtout, que Christiane s'est tuée. Elle a payé assez cher le mystère pour qu'il lui appartienne. Elle a dû assez souffrir en abandonnant le mari qu'elle aimait, en renonçant si jeune à la vie, en se jetant la tête la première dans cet abîme où son pauvre cher corps, si beau, s'est brisé contre les roches! Et toute cette misère-là aurait été inutile! Et elle aurait tout sacrifié, tout souffert, tout subi, pour rien! Elle se serait tuée pour laisser vivre son honneur, et elle aurait tué son honneur aussi!

Non, cela ne sera pas! Ce ne sera pas moi, au moins, qui démentirai ainsi l'espérance de son suicide, et qui la retuerai dans la réputation qu'elle a laissée.

Mais cependant, comment puis-je laisser s'accomplir la fatalité qui s'apprête? Oui, monsieur le comte a respecté jusqu'à présent la fiancée de son neveu. Mais il était mourant, il était glacé par la tombe, où il entrait déjà; son sang était froid dans ses veines; il n'avait plus rien des passions d'un homme. Et encore, il a eu des accès de jalousie lorsque Frédérique était trop familière avec Lothario. Cela même a été si loin qu'elle a été obligée, pour la tranquillité du comte et pour la sienne, de se séparer de Lothario et de venir s'enterrer ici.

Monsieur le comte va venir l'y rejoindre.

Qui sait s'il ne va pas recouvrer ici la santé et la force?

Non, bien sûr, il ne faut pas qu'il guérisse. Non, Dieu ne lui rendra pas la santé. Avec la santé, l'amour reviendrait. Frédérique est si belle, si pure, si adorable! Chaste et sainte enfant, qui se croit garantie parce qu'elle est la fiancée de Lothario! Les hommes qui veulent une femme n'ont pas de scrupules; je le sais moi! Vertu, crime, probité, lâcheté, rien n'existe plus alors.

Ah! il me faut, à moi, une autre garantie que la parole d'un homme qui aime. Je crois le comte d'Eberbach honnête, s'il s'agissait de ne pas voler une bourse; mais je le crois capable, comme tous les hommes, de toutes les trahisons, de toutes les infamies et de toutes les bassesses, lorsqu'il s'agit de prendre une femme. D'ailleurs, c'est sa femme, à lui; c'est lui qu'elle a épousé, et tout le monde lui donnerait raison.

Alors, je n'ai qu'un moyen, c'est de tout dire. D'un mot je puis arrêter le comte d'Eberbach. Je peux le faire recu-

ler, pâle et épouvanté de ce qu'il allait commettre. Je n'ai qu'un mot à dire pour cela.

Et ce mot qui sauverait tout, j'ai juré de ne pas le dire !

Mais voyons. Pour qui est-ce que je me tais? Pour Christiane. Suis-je bien sûre de réaliser son désir? Si elle pouvait revenir, si elle était là, si elle voyait l'horrible situation où notre malheur vient de nous placer, persisterait-elle à exiger le secret? Ne voudrait-elle pas, au contraire, le rompre? Laisserait-elle une seule minute de plus Frédérique exposée au malheur monstrueux qui la menace?

Non, certainement. Alors, plus de réputation ni d'honneur qui tiennent; Christiane serait trop heureuse de se perdre pour sauver Frédérique; elle dirait tout; elle affronterait l'injuste mépris du monde, et, plus que cela, la douleur de son mari. Elle montrerait la tache de son honneur pour en épargner une à la conscience de Frédérique. Elle payerait joyeusement de son opprobe la pureté de Frédérique.

Mais ce que Christiane ferait certainement, ai-je, moi, le droit de le faire? M'a-t-elle déliée de ma promesse solennelle ! O mon serment! mon serment!

Laisser Frédérique exposée à la passion du comte, impossible; dire le mot qui la délivrerait, impossible encore.

Que résoudre?

Entre l'honneur de Christiane et l'innocence de Frédérique, entre le crime de Frédérique et mon parjure à moi, comment choisir?

Gretchen erra toute la nuit, à travers ces perplexités et

ces irrésolutions. L'aube la surprit, assise à terre, le front sur les genoux, et les cheveux dénoués.

Elle alla ouvrir à ses chèvres, et les mena dans la côte.

Elle y resta toute la journée, choisissant de préférence les endroits d'où elle plongeait sur le château d'Eberbach, et épiant s'il n'arrivait personne, et si Frédérique n'envoyait pas un domestique à sa recherche.

Le soir, elle rentra, et se coucha, cette fois. Son corps commençait à ne pouvoir plus porter son âme, et voulait du repos.

Le lendemain elle ne retourna pas au château.

Elle attendait que Frédérique la fît demander.

Jusqu'à ce que le comte fût arrivé, ou que Frédérique en eût des nouvelles, que serait-elle allée faire ou dire au château ? Frédérique ne manquerait pas de la presser de questions, et il était inutile qu'elle allât chercher des interrogations auxquelles elle était décidée à ne pas répondre.

Elle attendait.

Frédérique, de son côté, attendait aussi. Le lendemain de son arrivée, elle espérait trouver à son réveil Samuel, ou Julius, ou au moins une lettre.

Elle ne trouva personne, ni rien.

Le lendemain encore et le surlendemain, ce fut la même chose.

Trois jours se passèrent sans qu'elle eût aucune nouvelle.

Elle se demandait ce que cela voulait dire. Comment n avait-elle pas au moins un mot de monsieur Samuel Gelb ? Et quelle raison pouvait expliquer le silence du

comte d'Eberbach? Il était impossible que Samuel ne lui eût pas dit pourquoi elle était partie et où elle était.

Alors, comment son mari ne lui donnait-il pas signe de vie?

Que le comte ne fût pas accouru en toute hâte pour la remercier et la tranquilliser, ses affaires avaient pu l'en empêcher et le retenir quelques jours; mais il n'y a pas d'affaires qui empêchent d'écrire un mot à une pauvre jeune fille qui s'est dévouée à votre bonheur et qui attend dans les transes de l'incertitude et de l'anxiété l'effet de son dévouement et de son sacrifice

Était-ce donc qu'au lieu d'être heureux et reconnaissant du départ de Frédérique, comme monsieur Samuel Gelb l'avait promis à la jeune femme, le comte en avait été choqué et fâché? En voulait-il à Frédérique d'avoir agi à son insu et de lui avoir fait mystère d'une démarche aussi décisive, de lui avoir forcé la main en quelque sorte et de l'avoir arraché brusquement aux occupations qui, comme il le lui avait toujours dit, l'obligeaient de rester en France.

Était-il mécontent contre elle qu'elle l'eût ainsi placé, sans même le consulter, entre ses intérêts et sa femme?

— Oh! tant pis! se dit Frédérique. J'aime mieux tout que cette incertitude. Si demain encore je n'ai pas de nouvelles, je repars pour Paris. J'ai eu tort d'écouter monsieur Samuel Gelb, qui devait venir, ou du moins m'écrire, aussitôt qu'il aurait parlé au comte. Je parlerai au comte moi-même. On s'explique mieux de près que de loin, et j'ai déjà assez souffert d'un malentendu pour ne pas vouloir que les malentendus recommencent.

Le lendemain matin elle sonna, madame Trichter parut.

— Il n'y a rien? demanda Frédérique.

— Rien encore.

— C'est bon. Dites qu'on aille me commander des chevaux. Je retourne à Paris.

— A Paris! dit madame Trichter.

— Oui, à Paris. Pas un mot. C'est une chose décidée.

Madame Trichter sortit.

Mais elle remonta presque aussitôt.

— Madame! une lettre! s'écria-t-elle en entrant.

— Ah! c'est bien heureux, dit Frédérique. Donnez vite.

C'était une lettre du comte d'Eberbach.

Frédérique lut:

« Ma chère fille,

» Je commence par te remercier... »

Frédérique s'interrompit. C'était la première fois que le comte la tutoyait. Ce changement de manière lui fit un effet singulier.

Elle continua:

« Je commence par te remercier de la bonne intention de ton départ. Tu es pure et dévouée comme un ange. Si tu savais, ma chère fille, combien je me repens des contrariétés que j'ai pu te causer. Je ne t'ai jamais dit, et je n'ai jamais su moi-même avant ce moment, de quel cœur de père je t'adorais. Je voudrais bien te revoir pour te l'exprimer mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici. Dieu me permettra de ne pas mourir sans t'avoir revue.

» Cependant, il faut que je reste à Paris, mon enfant bien-aimée, pour veiller précisément à des choses qui t'intéressent. Ne sois pas inquiète de moi. Je ne vais pas mal. Je ne reste, je te le répète, que pour travailler à une chose qui peut hâter ton bonheur. Mais pardonne-moi de désirer qu'il n'y ait pas tant de distance entre nous. Ne pouvant te rejoindre, je te prie de venir me trouver.

» Ne crois pas pour cela que ton voyage aura été inutile. Non, il aura produit, au contraire, des résultats auxquels nul de nous ne pouvait s'attendre.

» Pour que tu n'aies pas une seconde fois l'ennui de faire toute seule cette longue route, je t'envoie, pour te ramener, une personne qui arrivera à Éberbach le même jour que cette lettre.

» Frédérique, je te recommande de recevoir cette personne comme tu me recevrais moi-même. Bien qu'elle te soit inconnue, elle t'aime plus profondément que tu ne peux croire. Aime-la bien.

» Et reviens vite avec elle, car les minutes vont me sembler des siècles jusqu'à votre retour.

» Ton père dévoué,

» JULIUS D'EBERBACH. »

Frédérique fut frappée du ton à la fois affectueux et grave qui régnait dans toute cette lettre.

Évidemment le comte lui cachait quelque chose. Il était survenu un incident quelconque qui avait changé les rapports entre eux. La tendresse du comte semblait s'être profondément modifiée.

Qui donc avait pu le rendre à la fois plus sérieux et plus tendre?

Et quelle était cette personne inconnue qui allait venir chercher Frédérique?

A qui s'adresser dans ce nouveau revirement de sa destinée?

Frédérique pensa à Gretchen.

Elle avait promis à la chevrière de l'avertir aussitôt qu'elle recevrait des nouvelles de Paris.

Elle l'envoya chercher.

Gretchen accourut.

La chevrière écouta la lecture de la lettre du comte sans dire une parole.

Lorsque la lettre fut finie, elle demeura rêveuse et plongée dans ses méditations.

— Il faut que je réfléchisse, dit-elle, avant de vous donner un conseil. Cette personne qui doit vous ramener va sans doute arriver dans la journée. Je vous demande seulement de ne partir que demain matin. Moi, je vais employer tout le jour à penser à ce qu'il faut que nous fassions ce soir.

Et elle sortit.

Mille idées contradictoires bourdonnaient dans la tête de Gretchen. Le comte était grave et paternel; et, d'un autre côté, Frédérique lui avait signalé ce tutoiement inaccoutumé.

Pourquoi ce silence de Samuel? Ses anciens soupçons à l'endroit de Samuel Gelb lui revinrent subitement. C'était lui qui avait machiné le départ de Frédérique à l'insu de

Julius: qui sait s'il n'y avait pas là-dessous une perfidie et une trahison de cette méchante âme?

Il aimait Frédérique; il avait voulu l'épouser. Il s'était retiré bien facilement et bien complaisamment devant Julius, et puis devant Lothario! Croire qu'il se fût retiré sans arrière-pensée, qu'il se fût dévoué sincèrement, Gretchen le connaissait trop pour cela. Il avait dû, évidemment, se donner les apparences du sacrifice, et chercher en dessous à regagner ce qu'il avait paru céder.

Une affreuse idée traversa la cervelle de la chevrière.

La lettre de Julius ne disait pas même le nom de Lothario. Qu'était devenu Lothario là-dedans? Cette omission de Lothario d'une part, de l'autre la familiarité inusitée, et enfin la gravité presque triste de la lettre, tout cela n'indiquait-il pas que, d'une façon ou d'une autre, le comte d'Eberbach croyait pouvoir maintenant traiter Frédérique comme sa femme?

Ce misérable Samuel aurait-il arrangé la fuite mystérieuse de Frédérique de telle sorte que Frédérique eût eu l'air d'être enlevée par Lothario?

L'idée d'un duel entre l'oncle et le neveu ne vint pas à Gretchen; mais le comte d'Eberbach pouvait avoir traité si mal Lothario que, dans un moment de désespoir, Lothario avait pu faire ce que Christiane avait fait autrefois: se tuer.

Alors tout s'expliquait, la tristesse de la lettre, l'omission du nom de Lothario, le tutoiement, et cette personne pour ramener Frédérique, et sans doute pour la préparer en chemin à l'affreuse nouvelle qui l'attendait à son retour à Paris.

Que faire ?

Gretchen, enfiévrée et comme folle, passa toute la journée à rouler toutes sortes de projets insensés.

Enfin, le soir tombant, elle prit une grande résolution.

Elle se leva brusquement, et, sans s'arrêter une seconde, de crainte que son courage ne faiblît, elle alla droit où elle n'était jamais retournée depuis dix-huit ans, au Trou de l'Enfer.

La nuit était noire.

De grands nuages sombres, poussés par le vent, s'écrasaient lourdement sur la lune sinistre.

Les spectres des arbres se dressaient dans des attitudes lugubres.

A mesure que Gretchen approchait du terrible abîme, son cœur se resserrait, comme broyé entre des tenailles.

Elle arriva.

Son pas fit envoler une centaine de corbeaux qui nichaient au bord du précipice, et qui se mirent à tourbillonner en croassant.

Mais la chevrière ne se préoccupait guère de toutes ces épouvantes extérieures. C'était la nuit de son cœur qui l'effrayait.

Elle s'agenouilla.

Puis elle s'écria à voix haute :

— Ma Christiane ! ma maîtresse adorée ! chère morte toujours vivante en moi, je reviens, après dix-huit ans, à cet abîme qui est ton tombeau, pour te demander ce que je dois faire, et pour suivre la pensée que tu m'enverras. Christiane, si quelque chose des morts leur survit, si ton âme ressent encore les tristesses de ceux que tu as laissés

sur cette terre, si Dieu, à qui j'en appelais, le jour de ta mort, à cette même place, sait toujours protéger les bons et punir les méchants, Christiane! Christiane! Christiane! éclaire-moi, inspire-moi, parle-moi!

— Gretchen! dit une voix derrière elle.

En même temps une main se posa sur l'épaule de la chevrière.

Gretchen se retourna épouvantée.

Mais ce qu'elle vit en se retournant redoubla son épouvante.

Christiane, oui, Christiane elle-même, était là, debout à côté d'elle

Un rayon de la lune éclairait son visage pâle, mais calme.

Elle était vêtue de noir. Elle paraissait agrandie et transfigurée.

Gretchen voulut crier, mais elle ne put articuler une syllabe.

La miraculeuse apparition reprit d'une voix lente et douce :

— Ne crains rien, ma Gretchen; Dieu t'a entendue, et moi je te bénis. Lève-toi, ma Gretchen, et suis-moi.

Et elle se mit à marcher.

Gretchen se leva et la suivit.

XIV

ÉTUDES SUR LE REMORDS.

Cependant Samuel Gelb se demandait s'il était bien sûr que ses machinations eussent produit l'effet qu'il en avait espéré.

Pouvait-il agir désormais avec la certitude que Lothario était mort ? Là était pour lui la question capitale.

Dès le lendemain du jour où Samuel avait vu Julius rentrer, pâle et morne, à l'hôtel, lui demander où était Frédérique, et le prier de le laisser seul, Samuel était allé à l'ambassade de Prusse et avait interrogé le concierge et les domestiques.

On n'avait pas vu Lothario depuis la veille.

Samuel alla chez Julius, et, avant de monter, questionna aussi les gens.

Ils n'avaient pas non plus de nouvelles de Lothario.

Évidemment, la monstrueuse espérance de Samuel Gelb était réalisée : Julius avait tué Lothario dans un duel sans témoins.

Et cependant Samuel avait beau faire, il restait toujours au fond de son esprit des doutes et des inquiétudes.

N'y avait-il moyen de rien tirer du comte d'Eberbach.

Samuel essaya une fois encore. Mais lorsqu'il prononça

le nom de Lothario, Julius lui rappela, d'un ton où il y avait à la fois de la colère et de la tristesse, qu'il lui avait demandé de ne jamais prononcer ce nom devant lui.

Samuel parla d'autre chose ; puis, quelques minutes après, il tenta une allusion aux faits qui avaient dû se passer à Saint-Denis. Mais Julius détourna aussitôt la conversation, et dit qu'il se sentait souffrant et qu'il avait besoin de solitude.

Samuel dut sortir comme la veille, sans avoir rien appris.

C'étaient bien là toutes les apparences d'un remords. Ces réticences de Julius, cette souffrance quand le nom de Lothario venait dans la conversation, ce besoin de cacher aux yeux mêmes de son meilleur ami l'émotion que ce nom lui mettait sur le visage, tous ces symptômes dénonçaient assez clairement une catastrophe.

C'est égal, Samuel aurait voulu quelque chose de plus positif ; et, pour être sûr de la mort, il aurait fallu qu'il touchât le cadavre.

Sa curiosité avide et passionnée se hasarda le lendemain à une sorte d'enquête qui n'était pas sans danger.

Il se mit à parcourir les environs de Saint-Denis et d'Enghien, interrogeant les paysans, les aubergistes, les bateliers. N'avaient-ils pas entendu parler d'accident, de noyé, de mort, de duel ?

Mais personne n'avait idée de ce qu'il voulait dire.

Il avait conservé des relations à l'ambassade de Prusse.

Il vint, le jour suivant, trouver le deuxième secrétaire, et lui demanda ce qu'était devenu Lothario.

Le secrétaire répondit qu'il n'en savait rien, mais que

l'ambassadeur le savait, et qu'il avait dit qu'on ne s'inquiétât pas de lui.

Il y avait là enfin le commencement d'une piste.

Samuel se décida à s'adresser à l'ambassadeur lui-même.

Il attendit le moment où l'ambassadeur était seul, et se fit annoncer.

L'ambassadeur fit répondre qu'il n'était pas visible.

Samuel insista, disant qu'il avait à parler à Son Excellence de choses graves.

L'huissier l'introduisit alors.

L'ambassadeur le reçut froidement, resta debout et ne lui dit pas de s'asseoir.

— Son Excellence me pardonnera, dit Samuel, de l'avoir dérangée. Mais il s'agit d'une affaire qui me touche au-delà de l'ordinaire, et qui touche aussi, j'ose l'espérer, Son Excellence.

— Expliquez-vous, monsieur, répondit l'ambassadeur glacial.

— Depuis trois jours, un jeune homme que j'aimais comme un fils, et à qui votre Excellence paraissait déjà s'être attachée, Lothario, a disparu.

— Je le sais, répliqua l'ambassadeur, toujours du même ton. Après?

— Des circonstances qui sont à ma connaissance personnelle, et qui sont aussi, je crois, à la vôtre, me font craindre qu'il ne soit arrivé malheur à ce jeune homme. On m'a dit que vous saviez ce qu'il était devenu. J'ai pris la liberté de venir me renseigner près de votre Excellence.

L'ambassadeur interrompit Samuel presque sévèrement.

— Monsieur Samuel Gelb, dit-il, Lothario était mon secrétaire. De plus, comme ambassadeur, je représente en France la royauté et la justice de Prusse, et je suis chargé de veiller sur nos nationaux. Je ne reconnais à personne le droit d'être plus alarmé et plus curieux que moi, que sa famille, sur ce qui touche les intérêts de Lothario. Etes-vous son parent? Je sais qu'il a disparu, et cependant, vous le voyez, je ne m'émeus pas, je ne m'agite pas, je n'interroge pas tout le monde, depuis les domestiques de Paris jusqu'aux bateliers de Saint-Denis. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Mais souvenez-vous que, quand l'ambassadeur de Prusse se tait, monsieur Samuel Gelb a le *droit* de ne pas interroger.

Prononcé de cet accent, le *droit* ressemble singulièrement au mot *devoir*.

Et d'un signe de tête l'ambassadeur congédia Samuel.

La réception hautaine et glacée de l'ambassadeur ne choqua pas Samuel Gelb. Il n'y vit que le mécontentement d'un homme embarrassé de l'attention éveillée sur un secret qu'il veut garder.

Cette réserve altière lui parut plutôt un excellent indice. Assurément, l'ambassadeur était dans le secret de la réparation, comme il était dans le secret de l'outrage.

Seulement, le comte d'Eberbach était trop haut placé par sa fortune et par son rang, et aussi trop près de la mort, pour que son successeur ne voulût pas épargner à son grand nom le scandale et la honte.

Mais il n'y avait plus à en douter, Lothario était mort.

Car quelle autre explication donner à l'accueil sec et dur de l'ambassadeur? Si Lothario avait été vivant, qu'est-ce qui l'aurait empêché de le dire à Samuel?

L'attitude de Julius était décidément faite pour donner raison à cette conviction de Samuel.

Lorsque Samuel allait voir le comte d'Eberbach, il le trouvait toujours triste, résigné, abattu, plongé dans cette indifférence fatale et morne de ceux qui sont prêts à tout et qui ne tiennent plus à rien.

Le comte d'Eberbach ne sortait plus de son hôtel et ne recevait plus personne, excepté Samuel.

Avec Samuel, il parlait à peine, écoutait les conseils qu'il lui donnait, ne faisait pas d'objections, et semblait décidé à se laisser conduire et à ne plus agir par lui-même.

Samuel s'expliquait ce renoncement et cette inertie par la secousse violente qu'avait dû produire dans cette faible organisation l'acte sanglant que Julius avait dû commettre. Le ressort de la volonté avait dû être brisé du coup. L'âme de l'oncle était morte de la balle qui avait frappé le neveu.

Cependant, Samuel essayait de tirer quelques paroles de ce spectre d'une intelligence. Il faisait comme les chirurgiens qui, pour constater la mort, piquent le cadavre.

Le soir du quatrième jour, il était dans le cabinet de Julius.

Une seule lampe éclairait maigrement la haute pièce. Samuel était debout contre un secrétaire de Boule, Julius à demi étendu sur un canapé, accablé et somnolent.

— Eh bien! dit Samuel, quel est ton avis sur les nouvelles politiques?

Le comte d'Eberbach haussa les épaules.

— C'est à lu politique que tu penses, toi? dit-il en regardant fixement Samuel.

— Et à la politique seule! Tu ne veux plus t'en occuper, mais elle te forcera bien de penser à elle, tu verras. As-tu lu seulement les journaux de ce matin?

— Est-ce que je lis les journaux? dit le comte d'Eberbach.

— Oh! je vais te réveiller, dit Samuel.

Et il alla prendre sur une table le *Moniteur*, parmi un tas de journaux dont la bande, en effet, n'était pas déchirée.

Tu sais, poursuivit Samuel, que la chambre des députés était prorogée; eh bien, maintenant, c'est mieux, elle est dissoute. Voici l'ordonnance dans le *Moniteur*.

— Ah! dit Julius, indifférent.

— Oui, voilà où les choses en sont venues. Le roi a parlé d'une manière qui n'a pas plu à la chambre; la chambre a répondu d'une manière qui n'a pas plu au roi. Alors le roi s'adresse au pays, comme un écolier battu par son camarade va se plainre au maître. Pauvre Charles X, qui a encore cette naïveté de croire que le pays lui donnera raison. La nation lui est plus hostile que les députés. Dans la chambre, il a contre lui deux cent vingt-un votans; dans la France, il a contre lui tout le monde. Le peuple a bien pu subir, mais non accepter une dynastie ramenée par les Prussiens et par les Cosaques. Le sang français est un mauvais baptême pour une têle royale. Les

électeurs renverront les mêmes députés, sinon de plus violents, Et alors que fera le gouvernement? Charles X est trop chevaleresque et trop aveugle pour accepter ce soufflet et pour se résigner à la volonté de la nation. La dissolution de la chambre, c'est la guerre déclarée. Bravo! les provocations vont leur train, et nous ne tarderons pas à voir le duel à mort du roi et du pays.

Samuel avait-il prononcé avec intention ce mot de « duel à mort? » Il regarda Julius sans doute pour voir l'effet que ce mot lui faisait.

Baisse un peu la lampe, je t'en prie, dit Julius, cette lumière est trop vive pour mes yeux fatigués.

— C'est cela, pensa Samuel, il ne veut pas que je voie sur son front le sanglant reflet de son duel.

Il baissa la lampe et tenta encore de blesser Julius dans les opinions qu'il lui supposait, d'allumer une discussion peut-être.

— Ce qu'il y a de plus amusant dans tout cela, reprit-il, c'est la mine effarée et piteuse de cette bonne opposition que la cour croit si terrible, c'est la peur que les libéraux ont de leur audace. La bourgeoisie veut bien taquiner le roi, mais elle ne veut pas le renverser. A vrai dire, je la trouve excellente de nous aider à combattre la royauté. En somme, elle a tout : les capitaux sont entre ses mains, et par suite, le gouvernement, puisque l'élection est aux riches. Qu'est-ce qu'elle peut désirer? Si elle n'était pas aveugle et si elle était capable de voir où elle va, elle se ferait hacher en morceaux plutôt que de faire un pas de plus.

Car, au fond, elle ne craint et elle ne redoute que le

peuple! Si tu voyais le dessous de ces farouches tribuns qui paraissent si révolutionnaires! Hier, devant moi, Odilon Barrot, à qui quelqu'un disait qu'à un coup d'état il fallait riposter par une révolution, se récriait et s'effrayait à l'idée d'appeler le peuple dans la rue. La légalité, ils ne sortent pas de là. Tout contre les ministres, rien contre le roi.

Il faudra poutant bien qu'ils y viennent. Je me divertirai bien le jour où, visant un portefeuille, ils casseront la couronne.

Julius semblait indifférent à toutes ces nouvelles, et ne répondait pas.

— Dis donc, demanda Samuel changeant brusquement de sujet, as-tu enfin écrit à Frédérique?

Un tressaillement imperceptible échappa à Julius. Mais la lumière de la lampe était si faible, que Samuel ne put le surprendre.

— Oui, répondit Julius, je lui ai écrit ce matin même.

— C'est bien heureux! reprit Samuel. Elle devait commencer à m'en vouloir, mais tu sais à quel point je suis innocent. J'avais promis de la rejoindre, ou au moins de lui écrire, aussitôt que je t'aurais appris son départ. Mais à présent tu ne parles plus, et je ne savais que lui dire. Elle doit être bien inquiète. Eh bien! lui annonces-tu que tu vas la rejoindre?

— Ma foi, non, dit Julius. Que veux-tu que j'aille faire sur les routes? Je lui écris de revenir à Paris quand elle voudra.

— Tu ne parais guère pressé de la revoir, reprit Sa-

muel, examinant à la dérobée le visage du comte d'Eberbach.

— Tu te trompes, fit Julius. Je serai bien heureux de l'embrasser encore. Mais, vois-tu, je suis dans une situation d'esprit à ne plus m'agiter pour grand'chose. Je n'ai plus la force de vouloir. Tu sais que depuis longtemps je n'ai plus qu'un seul désir : la mort. Et ce désir s'est encore grandement augmenté.

Il se souleva sur son séant.

— Voyons, toi, Samuel, tu dois maintenant le savoir ?

Et Julius prononça ces derniers mots avec un accent et un regard singuliers.

— Tu dois le savoir, à coup sûr, répéta-t-il ; décidément, quand mourrai-je ?

— Eh ! mon Dieu ! répondit Samuel presque brutal, je te l'ai déjà dit vingt fois, tu as devant toi des semaines, des mois peut-être, qui sait ? des années. Ce qui te tue, ce n'est pas une maladie, c'est l'épuisement. Il n'y a possibilité de rien prévoir à heure fixe. Tu peux prodiguer ton reste d'énergie en un jour, comme tu peux l'économiser et le faire durer goutte à goutte. Quand la lampe manquera d'huile, elle s'éteindra, voilà tout.

— Cela dépend de moi ? demanda le comte d'Eberbach.

— Sans doute. De qui cela dépendrait-il ?

— Oh ! je ne dis pas que ce soit de toi, Samuel.

Et, après un silence :

— Si tu pouvais quelque chose là-dedans, Samuel, ce que je te demanderais, va, ce ne serait pas le prolongement d'une misérable existence comme la mienne, inutile et stérile. Que j'aie seulement le temps d'achever une

chose que j'ai commencée, et ensuite je suis prêt; la mort peut venir me chercher.

— Quelle chose as-tu commencée? demanda Samuel.

— Je suis en train, dit Julius, de récompenser chacun comme il le mérite. Sois tranquille, tu ne seras pas oublié.

Julius dit cela d'un ton si étrange, que Samuel ne put comprendre si c'était une promesse ou une menace.

Mais il fut bientôt rassuré par le sourire confiant de Julius.

— Mon cher Samuel, continua Julius avec abandon, ne m'en veux pas de l'humeur maussade que tu peux me trouver depuis quelques jours. Ne m'abandonne pas pour cela, je t'en prie. Je sais tout ce que je te dois, sois-en sûr, et crois bien que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'en payer. Sois indulgent et patient avec moi. Tu sais que j'ai toujours eu un caractère indécis et féminin. Quand nous étions jeunes, c'était toi qui me dirigeais, tu t'en souviens. Tu étais l'arbitre de mes actions, le maître de mes pensées. Eh bien! je désire, je veux qu'il en soit de même à présent, et plus entièrement encore, si c'est possible.

Samuel, continua-t-il presque solennellement, je remets entre tes mains ma destinée, ma volonté, ma vie. Décide pour moi, agis pour moi. C'est tout au plus si je veux te regarder faire ou dire. Prends ma vie, entends-tu? Je ne te dis pas cela comme un mot en l'air, je te parle comme un homme fatigué, qui voudrait bien qu'un ami dévoué de cœur et résolu d'esprit, lui épargnât la responsabilité de sa vie et de sa mort.

Écoute-moi bien. Tu jugerais à propos de me tuer pour

m'épargner le reste de mes souffrances et de mes ennuis, je trouverais que tu fais bien, et je t'absoudrais pleinement de tout remords et de tout scrupule. Tu m'as entendu ?

Samuel regarda Julius en face, pour voir si sa parole n'était pas une sanglante ironie.

Mais Julius reprit, calme et grave, répondant en quelque sorte à sa pensée :

— Samuel, je n'ai jamais été si sérieux de ma vie.

Samuel sortit ce jour-là profondément préoccupé des paroles de Julius.

— Oui, pensait-il en marchant dans les rues, le remords du meurtre de Lothario l'a achevé ; il n'ose plus vivre, et avec sa frêle nature, il n'a pas le courage de se tuer. Il voudrait bien rejeter sur moi la responsabilité de son suicide. Quant à sa délicatesse et à l'absolution qu'il me donne, il est bien bon de penser à m'épargner le scrupule. Est-ce que j'ai des scrupules ?

Brave homme, qui s'imagine que j'ai besoin de sa permission pour disposer de lui ! Il m'appartient, comme l'inférieur au supérieur, comme la matière à l'esprit, comme la bête à l'homme. Est-ce que l'homme a besoin de la permission du bœuf ou du mouton ? Oh ! non, certes, ce n'est pas le scrupule qui m'arrête. Je ne demande pas si la chose est légitime, mais seulement si elle est utile.

Voyons, Lothario est mort, c'est certain. Julius n'a plus au monde que Frédérique et moi. Son testament doit laisser une bonne part de ses biens à Frédérique ; mais, comme il me le disait tout à l'heure, il ne m'y a pas oublié.

D'ailleurs, quand même il laisserait tout à Frédérique, qu'est-ce que cela peut me faire? Lothario supprimé, Frédérique me revient.

Elle m'appartient d'autant plus que j'ai eu la générosité de la céder, et elle est liée à moi par une double reconnaissance. Mon double sacrifice multiplie les droits que j'avais sur elle.

Donc, la mort de Julius me donne Fredérique et la richesse.

Je pourrais me débarrasser tout de suite de ce moribond. Mais, d'un autre côté, si j'attendais quelque temps, il m'épargnerait sans doute l'ennui de m'en mêler. Au train dont il va, il ne tardera pas à mourir tout seul.

— Allons! il a beau dire, je n'y mettrai pas la main.

A moins que les événements politiques ne se hâtent.

Car il faut que je touche en même temps mon double but. Il faut que la révolution qui va remuer la France et l'Europe me trouve riche des millions de Julius, pour que cette stupide Tugendbund n'ait plus de prétexte à m'opposer, et me nomme un de ses chefs, c'est-à-dire son chef.

C'est dit. Voilà le plan : me tenir prêt, épier les choses qui se préparent dans la cervelle trouble des ministres et dans les intrigues ténébreuses des conspirations ; et, si Julius n'a pas la complaisance de s'en aller assez vite, s'il s'obstine malhonnêtement à m'empêtrer les pieds dans le fil grêle et prêt à rompre qui le retient à la vie, donner alors un coup de pied dans ce fil d'araignée et le briser.

XV

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ A SAINT-DENIS LE JOUR DU DUEL.

Lothario était-il mort en effet, comme le supposait Samuel Gelb? Quel était le secret de son étrange et inexplicable disparition?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire que nous revenions un peu sur nos pas, et que nos lecteurs nous permettent de les ramener au jour même du duel fatal entre Lothario et Julius.

Au moment où le comte d'Eberbach sortit de l'ambassade, après avoir souffleté Lothario de son gant en présence de l'ambassadeur, et lui avoir dit d'attendre un mot qu'il allait lui écrire, Lothario ressentit une des plus poignantes émotions qu'il eût éprouvées de sa vie.

Dans son existence jusque-là si facile et si heureuse, où, fortune, position, tout lui avait souri; où le dévoûment même avait été une joie; où l'amour n'avait été d'abord un chagrin que pour devenir une plus charmante espérance, et où il n'avait eu de transes et de craintes que tout juste ce qu'il en faut pour mieux faire sentir le bonheur, on peut dire que le neveu du comte d'Eberbach n'avait presque pas connu la souffrance.

Mais le malheur lui faisait bien payer en un jour cet arriéré.

Ce dur créancier de tout le monde ne lui avait accordé du temps que pour le ruiner d'un seul coup par l'accumulation de la dette et des intérêts.

Lothario était placé dans une situation terrible.

Insulté par l'homme qu'il aimait et qu'il respectait le plus au monde, outragé de la façon la plus humiliante, devant un témoin, sans même soupçonner le motif de l'affront!

Placé entre ces deux lâchetés : ou dévorer un outrage public et ineffaçable, ou frapper son bienfaiteur malade, son père mourant! Passer pour un homme sans courage, ou pour un parent sans cœur! Choisir entre la honte et l'ingratitude!

Dilemme fatal, impasse lugubre, d'où il ne pouvait se tirer que par le suicide.

Oui, se tuer, ce fut la première idée qui lui vint.

Mais à son âge! mais quand il était aimé de Frédérique! la mort était une redoutable et cruelle extrémité.

Et puis, jusqu'à la dernière minute, il y avait encore une chance que la lumière se fît. Ce ne pouvait être qu'un malentendu qui avait poussé le comte d'Eberbach à cet acte de fureur. Le comte pouvait revenir de son erreur funeste; un hasard pouvait l'éclairer : il fallait espérer jusqu'au bout.

Lorsque Julius fut parti, menaçant et violent, il y eut entre Lothario et l'ambassadeur, entre l'insulté et le témoin de l'insulte, un long et douloureux silence.

Les idées et les sentiments que nous venons de dire se pressaient et tourbillonnaient dans la tête et dans le cœur de Lothario.

L'ambassadeur était tout oppressé et ne savait que dire. Enfin Lothario s'efforça de parler.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, vous êtes un gentilhomme, et vous avez vu ce qui vient de se passer. L'outrage est sanglant. Le comte d'Eberbach est comme mon père. Que faut-il que je fasse?

— Dans une pareille extrémité, répondit l'ambassadeur, nul homme ne peut ni ne doit en conseiller un autre. L'alternative est trop grave pour qu'il me soit permis de prendre une telle responsabilité. Je vous estime et je vous aime, Lothario. Mais, fussiez-vous mon fils, je ne pourrais que vous dire : Descendez dans votre conscience, et faites uniquement ce qu'elle vous conseillera.

— Ah ! s'écria Lothario, ma conscience est partagée en deux comme mon cœur. D'un côté l'honneur viril, de l'autre la reconnaissance filiale.

— Choisissez, dit l'ambassadeur.

— Le puis-je ? Y a-t-il un choix possible entre l'ingratitude et la lâcheté ?

— Cependant, voyons, reprit l'ambassadeur. Monsieur le comte d'Eberbach n'est ni un furieux ni un insensé. Qu'il vous ait toujours aimé et traité paternellement, c'est ce dont témoigne votre douleur même. Pour qu'il ait changé si brusquement de caractère et de conduite envers vous, il faut qu'il ait un bien sérieux motif.

— Vous croyez que j'ai mérité l'affront ? demanda Lothario.

— Il le croit, lui. Évidemment, il ne vous aurait pas insulté de cette manière, lui toujours si tendre pour vous, s'il n'était pas convaincu que vous lui avez fait quelque

offense irréparable. C'est une méprise, j'en suis persuadé.

— Oh! oui, interrompit vivement le désolé Lothario.

— Eh bien! puisque vous me demandez conseil, le conseil que je vous donne est de tout faire pour remonter à la source de cette méprise. Trouvez quelqu'un qui soit intime avec votre oncle, et tâchez de savoir ce qu'il y a au fond de sa colère. D'ailleurs, il ne va pas en rester là; il va probablement vous envoyer un rendez-vous; il faudra des témoins. Les témoins ne permettront pas un duel sans en connaître le motif. Vous saurez donc tout, et vous pourrez prouver à votre oncle qu'il se trompe.

— Oui, Votre Excellence a raison! s'écria Lothario. Oh! merci.

— Rien n'est encore perdu. La cause de l'injure, voilà ce qu'il faut savoir.

Lothario quitta l'ambassadeur, un peu plus calme, et remonta dans son appartement.

La cause de l'injure! Peut-être seulement la lettre du comte d'Eberbach allait-elle la lui dire.

Il attendit.

Dans tous les cas, comme l'avait très-bien dit l'ambassadeur, les témoins auraient droit de demander pourquoi le duel, et il serait encore temps de tout arranger.

— Voici une lettre très-pressée, dit tout à coup un domestique.

Lothario se jeta dessus.

— Allez, dit-il.

Le domestique sortit. Lothario ouvrit la lettre avec anxiété.

Il lut :

« Je vous ai insulté. Vous ne pouvez pas ne pas me demander une réparation. Je vous l'offre.

» A six heures, aujourd'hui même, soyez au pont qui précède Saint-Denis. Traversez-le, tournez à gauche et longez le fleuve pendant dix minutes environ. Quand vous serez arrivé à une épaisse rangée de peupliers, si vous ne me voyez pas, attendez-moi.

» Venez seul. Je viendrai seul aussi. J'apporterai une paire de pistolets. Un seul sera chargé.

» Vous en choisirez-un vous-même.

» Si vous me tuez, cette lettre même vous servira de justification. Je reconnais que je vous ai provoqué et souffleté, que je vous ai mis dans la nécessité absolue de vous battre, sous peine d'être déshonoré publiquement, et que c'est moi qui ai réglé et exigé les conditions du combat.

» Si je vous tue, ne vous inquiétez pas de moi. Je suis dans une situation à n'avoir aucune crainte.

» Mais il faut que l'un de nous deux meure. Au moins un, peut-être tous deux. Je suis trop malheureux, et vous êtes trop misérable.

» JULIUS D'EBERBACH. »

Cette lettre éteignit la dernière lueur d'espérance qui restait au cœur de Lothario.

Elle ne disait pas un mot du grief que le comte d'Eberbach croyait avoir contre son neveu, et elle ôtait à Lothario toute chance d'en rien apprendre, en exigeant un duel sans témoins.

Pourtant, il sentait de plus en plus, au fond de cette af-

freuse situation, une affreuse méprise qu'il fallait éclaircir à tout prix. Il avait beau fouiller ses souvenirs, il n'avait rien fait qui autorisât ni même qui expliquât la violence du comte.

Il avait des torts peut-être envers son oncle. Fiancé et marié par lui à Frédérique, il n'avait peut-être pas assez ménagé la susceptibilité d'une position délicate et exceptionnelle entre toutes.

Il n'avait pas assez respecté la jalousie du comte d'Eberbach, il n'avait pas assez eu soin de ne pas donner même de prétexte à ses soupçons, il avait méconnu ses ordres en revoyant deux ou trois fois Frédérique sur la route d'Enghien.

Mais de ces obéissances, excusables par son âge, par son amour et par les termes où le comte lui-même l'avait placé vis-à-vis de Frédérique, de ces écoles buissonnières de l'amour, à des torts réels, à une offense sérieuse, à une injure qui justifiât les représailles du comte d'Eberbach, il y avait un abîme. Ce n'était pas assurément pour des fautes de cette nature que son oncle pouvait le flétrir du mot qui terminait sa lettre, et l'appeler : un misérable.

Oh ! il y avait là-dessous quelque chose, quelque machination, quelque trahison ! Mais qui lui révélerait le mot de cette sombre énigme ?

Aller droit à son oncle, lui demander une explication et le forcer à tout dire, Lothario n'y pouvait plus penser. Ce serait d'ailleurs s'exposer à de nouvelles violences devant ceux qui pourraient être là, devant les domestiques, devant tout le monde. Et il y avait déjà assez de publicité sur cette triste et sombre aventure.

Puis, si filial que fût Lothario, et si désespéré de se trouver en lutte avec celui qui avait toujours été si bon pour lui, il était homme, et tout son sang se révoltait à l'idée d'aller demander des explications à un homme qui l'avait souffleté deux fois dans la même journée, de ce gant et de cette lettre.

A qui donc s'adresser ? à monsieur Samuel Gelb peut-être !

Oui, monsieur Samuel Gelb lui avait donné des preuves d'une amitié sincère, à lui et à Frédérique.

Lui, amoureux de Frédérique, maître de son avenir, la tenant par le passé et par son serment, il avait eu la magnanimité de renoncer à elle et de la donner à Lothario. Et depuis, sa générosité ne s'était pas démentie un seul instant.

Il avait sans cesse pris le parti de Frédérique et de Lothario contre les maussaderies du comte d'Eberbach. C'était là un ami solide, qui ne ferait pas défaut dans une circonstance aussi décisive.

Monsieur Samuel Gelb, d'un autre côté, était le seul ami du comte d'Eberbach; il savait peut-être quelque chose; il pourrait intervenir au besoin.

Lui seul était capable de tout éclaircir et de tout préserver.

C'est alors qu'il alla à Ménilmontant. C'est alors que Samuel, caché et enfermé dans sa mansarde, fit dire qu'il était absent, et que Lothario lui laissa un mot dans lequel il lui disait le malheur qui venait de lui arriver, le conjurant, s'il rentrait, de courir chez son oncle ou de vouloir

bien passer à l'ambassade, de voir enfin ce qu'il y avait à faire dans cette déplorable circonstance.

Remonté dans sa voiture, Lothario eut un accès de découragement profond. Si monsieur Samuel Gelb ne rentrait pas? Et il ne rentrerait pas.

S'il rentrait, ce serait pour dîner. Il serait trop tard.

Qui aller trouver? Frédérique? Mais c'eût été s'exposer à rencontrer le comte d'Eberbach, à paraître le braver encore. Sans qu'il en eût la moindre preuve, son instinct avertissait clairement Lothario que c'était à cause d'elle que ce duel avait lieu. C'était elle qui le faisait, ce n'était pas elle qui pouvait l'empêcher.

Alors Lothario n'avait plus personne... Si, il avait encore quelqu'un...

Olympia!

Oui, en effet, comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Olympia ne lui avait-elle pas fait promettre que, s'il courait jamais quelque danger que ce fût, il l'en préviendrait immédiatement!

Ne lui avait-elle pas dit qu'elle pouvait tout sur le comte d'Eberbach, et que, pourvu qu'elle fût avertie à temps, elle le sauverait de toute catastrophe qui pouvait lui venir de la volonté de son oncle!

Elle s'abusait peut-être, elle s'exagérait peut-être l'influence qu'elle avait sur le cœur du comte d'Eberbach. Mais Lothario n'en était pas à faire le difficile avec ses chances et à en dédaigner aucune.

Olympia lui avait, d'ailleurs, parlé d'un ton si pénétré et si sûr de ce qu'elle disait, qu'il l'avait crue sur le mo-

ment; à plus forte raison la croyait-il maintenant, qu'il n'avait plus d'espoir qu'en elle.

Il arrêta donc son cocher, et lui dit d'aller au quai Saint-Paul.

Il était un peu plus d'une heure quand il se fit annoncer chez la cantatrice.

Olympia, en le voyant entrer, fut frappée de l'expression accablée de sa physionomie.

— Qu'avez-vous donc? dit-elle en accourant à lui.

— Vous m'avez demandé d'avoir toute confiance en vous.....

— Eh bien? interrompit-elle.

— Eh bien! il m'arrive un grand malheur.

— Vite! qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle pâlissante.

— Voici, dit Lothario.

Et, balbutiant de douleur et de honte, il raconta l'insulte publique que son oncle lui avait faite.

Olympia l'avait écouté, consternée, sans dire une parole.

Quand il eut fini :

— Et vous ne devinez pas la cause de la colère de votre oncle? demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas le moindre soupçon, dit Lothario. Tout ce que j'ai à me reprocher à son égard, c'est, vous le savez, d'avoir rencontré deux ou trois fois Frédérique sur la route d'Enghien, depuis qu'il nous a défendu de nous voir seuls. J'étais à cheval, elle en voiture. Nous avons causé chaque fois cinq minutes. Sur mon âme, je n'ai pas d'autre tort que celui-là. Il n'est pas possible que ce soit pour

un motif aussi léger que mon oncle se soit porté à un excès de cette nature.

— Oh! murmura Olympia, il y a du Samuel Gelb là-dessous.

— Monsieur Samuel Gelb n'a eu rien à dire contre nous.

— Desdemona et Cassio sont innocents, répondit la chanteuse, et cependant Yago, avec une parole, les fait tuer par Othello. Je vous avais dit de vous défier de cet homme.

— Pourquoi m'en voudrait-il? demanda Lothario.

— Les méchants n'ont pas besoin de raison pour haïr. Leur méchanceté suffit. Et puis, vous lui avez pris une femme qu'il aimait.

— Je ne la lui ai pas prise, c'est lui qui me l'a donnée. S'il est furieux que l'avenir de Frédérique m'appartienne, il avait un moyen bien simple de faire qu'elle ne fût pas à moi, c'était de la garder.

— Quelquefois on donne, et ensuite on regrette ce qu'on a donné. D'ailleurs, il avait peut-être des raisons que nous ne savons pas. Je ne me charge pas de vous éclairer ses trames ténébreuses. Mais, allez! je le connais, et je connais le comte d'Eberbach, et je vous réponds que dans le gant qui vous a frappé au visage, il y avait la main de Samuel Gelb!

Lothario hésitait devant une conviction si résolue.

— Croyez-moi, insista-t-elle. Il y a des choses qu'il est inutile que je vous dise, et qui vous convaincraient. Mais, dans ce moment, l'essentiel n'est pas de savoir de qui vient le coup, c'est de le parer. Depuis que vous avez reçu la lettre de votre oncle, avez-vous fait quelque chose?

Lothario raconta sa visite à Ménilmontant, et le billet qu'il y avait laissé.

— Ainsi, c'est à lui que vous avez pensé d'abord! s'écria-t-elle. Mais, n'importe! Ce n'est pas l'heure des récriminations et des reproches. Il est encore temps. Soyez tranquille. Je vous remercie d'être venu. Je vous sauverai, et je sauverai le comte d'Eberbach. Je vous aime comme mon fils, et lui... il saura bientôt peut-être comment je l'aime.

— Merci, merci, madame.

— Ah! reprit-elle, votre salut à tous deux me coûtera cher, mais le sacrifice que j'ai toujours reculé et que je ne voulais faire qu'à la dernière extrémité, je l'accomplirai, quand je devrais en mourir.

— Oh! madame, dit Lothario, je ne veux pourtant pas que mon salut soit acheté d'un tel prix.

— Laissez-moi faire, enfant. Laissez faire Dieu, qui est dans tout ceci. Voyons, arrangeons tout. A quelle heure, dites-vous, que le comte d'Eberbach vous a donné rendez-vous au pont de Saint-Denis?

— A six heures.

— Bon! pourvu que vous partiez à cinq heures, ce sera assez tôt. Cela nous donne trois heures de répit et de réflexion. Ces trois heures, faites-en ce que vous voudrez. Vous allez me quitter, sortir, vous promener, voir vos amis, faire vos affaires, sans trouble, sans inquiétude, exactement comme si rien n'était arrivé. Ah! soyez certain que, de nous deux, ce n'est pas vous qui avez le plus à trembler, à douter, à souffrir. Mais n'importe! l'heure devait venir; elle est venue.

— L'heure de quoi? demanda Lothario tout étonné.

— Vous le saurez. Ainsi, allez vous promener au soleil. Moi, pendant ce temps-là, je penserai, je réfléchirai, je prierai surtout. A cinq heures, vous viendrez ici, et je vous dirai ce que j'aurai résolu. Mais soyez pleinement tranquille, dès ce moment il n'y a plus de péril pour vous.

— Oh! madame! dit Lothario, ne sachant s'il devait croire.

— Ah! reprit-elle, je n'ai pas besoin de vous prévenir que, parmi les amis que vous pouvez aller voir, j'excepte monsieur Samuel Gelb. Vous avez déjà fait une bien grande imprudence en allant à Ménilmontant. Par bonheur, vous ne l'avez pas trouvé. Ne retournez pas à l'ambassade, votre billet l'y amènerait peut-être, et il vous donnerait quelque conseil perfide qui compromettrait tout. Vous me jurez, n'est-ce pas, de ne pas l'aller voir et de faire tout pour l'éviter?

— Je vous le jure.

— Bien. Allez maintenant. A cinq heures. Soyez exact.

— A cinq heures.

Lothario sortit, rassuré malgré lui. Cette certitude d'Olympia avait fini par passer en lui.

Cinq heures sonnaient lorsqu'il remonta l'escalier d'Olympia.

Il la trouva grave et triste.

Il allait recommencer à s'inquiéter; elle remarqua son impression et se mit à lui sourire.

— N'ayez pas peur, dit-elle. Vous êtes sauvé. Ce n'est pas votre avenir, à vous, qui m'attriste, allez.

— Est-ce donc le vôtre? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Vous avez une voiture en bas, dit-elle en se levant.

— Oui.

— C'est bien. Partons.

— Vous venez avec moi? demanda-t-il avec surprise.

— Oui, nous partons ensemble. Quel inconvénient y voyez-vous?

— Mais je vais au rendez-vous du comte, répondit-il.

— Eh bien! ce n'est pas vous que le comte y trouvera, c'est moi.

— C'est impossible! s'écria Lothario.

— Pourquoi impossible?

— Parce que j'aurais l'air de fuir, d'avoir peur, d'envoyer une femme à ma place pour attendrir un adversaire; parce que le comte me mépriserait; parce que je serais déshonoré! C'est impossible!

— Votre honneur? dit Olympia. J'y tiens plus que vous. Ecoutez, Lothario. Je vous parle sérieusement. J'ai connu votre mère, entendez-vous. Eh bien! c'est au nom de votre mère que je vous parle. Sur la mémoire de votre mère, je vous donne ma parole que votre honneur ne court aucun risque dans ce que je vous propose. Me croyez-vous, maintenant?

— Madame, dit Lothario avec hésitation et trouble.

— D'ailleurs, continua-t-elle, vous serez là. Vous vous tiendrez dans la voiture, à quelques pas de l'endroit où je parlerai au comte d'Eberbach. Si le comte, après que je lui aurai parlé, ne court pas à vous et ne vous embrasse pas, et ne vous remercie pas, vous serez libre de paraître

et de terminer l'affaire comme votre honneur le commandera. De cette façon, vous n'avez plus d'objection à ce que j'aille avec vous, je suppose?

— Madame, madame, il ne s'agit pas ici de compromis ou de biais de femme. Vous ne m'abusez pas pour me sauver ? Madame, sur tout ce qui vous est cher au monde, vous me jurez que, si vous n'apaisez pas le comte, je pourrai toujours offrir ma vie à sa colère!

— Oui, précisément; sur tout ce que j'ai de plus cher au monde, je vous le jure, Lothario.

Lothario hésitait encore.

— Allons, partons toujours, dit-il comme avec regret. Les doutes veulent des heures, et nous n'avons que des minutes.

Ils montèrent en voiture et roulèrent rapidement vers Saint-Denis.

Mais, en route, les scrupules assaillirent de nouveau le fier jeune homme. Envoyer une femme à sa place dans une affaire qui ne pouvait se passer qu'entre hommes, il y avait là quelque chose qui répugnait insurmontablement à son caractère.

— Mon cher enfant, lui dit Olympia, vous ne faites pas attention que nous ne sommes pas dans des circonstances de tous les jours. Hélas! notre situation à tous est encore bien plus exceptionnelle que vous ne vous le figurez. Ce n'est pas le moment de nous arrêter aux susceptibilités vulgaires. Il s'agit ici de choses et de misères uniques, entendez-vous bien ? Songez combien de fois déjà le défaut de confiance vous a fait manquer votre bonheur. Si vous nous aviez parlé, au comte d'Eberbach ou à moi, de votre

amour pour Frédérique, vous seriez son mari à l'heure qu'il est, et aucun de ces sinistres événements ne serait arrivé. Ne retombez donc pas toujours dans la même faute. Au nom de notre bonheur à tous, fiez-vous à moi.

— Oui, dit Lothario, mais il y a quelque chose de plus fort que tous les raisonnements : le comte d'Eberbach m'a donné un rendez-vous, et il croira que je n'y suis pas venu.

— Il ne le croira pas, répliqua la cantatrice. Je lui dirai tout d'abord que vous êtes là, tout près, à ses ordres.

— Vous commencerez par lui dire cela, n'est-ce pas ? Vous me le répétez, vous me le jurez encore?

— Je vous le jure. O mon fils, sachez donc bien que votre honneur et votre bonheur sont, en ce moment, l'unique intérêt de ma vie.

Ils arrivaient au pont.

— Nous voici arrivés, dit Olympia. Où est le lieu du rendez-vous ?

— A gauche, dit Lothario anéanti. Il faut marcher dix minutes. Jusqu'à une rangée de peupliers.

— Bien.

Elle frappa à la vitre de devant pour faire arrêter.

— Vous allez rester dans la voiture, dit-elle à Lothario. Moi, j'irai à pied.

Et, sans laisser à Lothario le temps de réfléchir et de répéter ses objections, Olympia descendit et dit elle-même au cocher d'aller à droite, à cent pas du pont, et d'attendre.

— Bon espoir ! cria-t-elle à Lothario, et aussi sans doute à elle-même.

Lothario retomba accablé, éperdu, la tête entre ses mains, dans un coin de la voiture.

Pour Olympia, elle se mit à marcher le long de la Seine.

Le jour déclinait. Le couchant moirait l'eau de ces lueurs éclatantes et sombres à la fois qui mêlent dans une dernière lutte le jour et la nuit.

L'air tiède se tempérait de la fraîcheur du soir. Des bergeronnettes, que l'approche d'Olympia dérangeait sans les effrayer, s'envolaient devant elle et allaient se poser à quelques pas plus loin.

Des nids, qui commençaient à s'endormir, jasaient encore doucement dans les arbres de la rive.

Olympia marcha vite, et comme sans réfléchir, jusqu'à la rangée de peupliers.

Elle regarda autour d'elle. Le comte d'Eberbach n'était pas arrivé.

Elle aperçut une petite anse ombragée de quelques saules. Elle s'y assit dans l'herbe. Là, elle attendit, voyant sans être vue.

Une ardente émotion faisait sauter son cœur dans sa poitrine.

— L'heure est venue! murmurait-elle.

Tout à coup elle tressaillit.

Un homme enveloppé d'un grand manteau s'avançait lentement de son côté, cherchant des yeux autour de lui.

Lorsque cet homme ne fut plus qu'à deux pas d'elle, elle se leva brusquement.

XVI

OU OLYMPIA DIT A JULIUS QUI ELLE EST.

— Olympia ! s'écria le comte d'Eberbach, stupéfait.

— C'est moi-même, dit Olympia en s'avançant. Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici.

— Je ne vous savais pas même en France, répondit Julius. Mais, reprit-il en se remettant, comment êtes-vous à cette place ? Saviez-vous donc que vous m'y trouveriez ?

— Je le savais.

— Je comprends alors, dit le comte, dont le front s'obscurcit.

— Qu'est-ce que vous comprenez? demanda Olympia.

— Je comprends que celui que je m'attendais à trouver ici a essayé de vous envoyer au rendez-vous, pour tenter un accommodement impossible, ou pour demander une grâce qu'il n'obtiendra pas. J'en suis fâché, je le croyais au moins brave.

— Ce n'est pas une grâce qu'il lui faut, répondit gravement Olympia, ce sont des excuses.

— Des excuses, à lui ! au misérable ! s'écria Julius. Ah ! il a bien fait de ne pas venir me dire cela lui-même, je n'aurais pas eu la patience de le laisser achever. Mais qu'il n'espère pas m'échapper, le lâche ! je saurai bien le retrouver.

— Vous n'aurez pas à le chercher bien loin. Il est ici.

— Où cela?

— A cinq minutes du chemin. Il voulait venir, c'est moi qui l'ai forcé d'attendre. Quand je vous aurai parlé, il sera à vos ordres, si vous persistez dans votre dessein.

— Si j'y persiste!

— Mais vous n'y persisterez pas quand vous m'aurez entendue.

— Après comme avant. Ecoutez, madame, toute parole est inutile. Ce n'est pas là une affaire qui regarde les femmes. Je vous remercie de la peine que vous avez prise, mais vous-même ne pouvez rien ici, rien absolument. Tout est décidé. Si celui que j'attends est là en effet, le plus court est qu'il vienne tout de suite, et le seul service que vous puissiez nous rendre à tous deux, c'est de nous épargner l'attente et l'ennui d'un retard sans but.

— Vous voulez vous battre avec votre neveu, dit Olympia, parce que vous lui croyez des torts vis-à-vis de vous. Et si ce n'était pas lui le coupable?

Le comte d'Eberbach haussa les épaules.

— Si je vous en donnais la preuve? insista la cantatrice.

— Si ce n'était pas lui le coupable, qui donc le serait?

— Qui? Samuel Gelb.

Si peu préparé qu'il fût à cette réponse, Julius fut frappé de la netteté et de la certitude de l'accusation.

Mais réfléchissant :

— Samuel? dit-il. Allons donc! C'est facile, quand on est soupçonné, de rejeter les soupçons sur un autre.

— Ce n'est pas Lothario qui accuse Samuel Gelb, c'est moi.

— Pardon, mais je ne vous crois pas, madame, répondit-il.

— Je vous répète que j'ai des preuves, dit Olympia.

— Je ne vous crois pas. Samuel, depuis quinze mois, ne m'a pas quitté; il m'a prodigué les marques d'effusion, d'abnégation et de dévouement. Avant de douter de lui, je douterais de moi.

— Écoutez, Julius, dit Olympia d'une voix profonde et presque triste, la nuit ne sera tout à fait tombée que dans une heure. Dans une heure, vous pourrez aussi bien vous battre avec Lothario. Il fera encore assez jour, et d'ailleurs, pour un combat à bout portant, il suffit de la lueur des étoiles. Donnez-moi cette heure. Nous avons été longtemps séparés, plus longtemps que vous ne pouvez croire.

C'est Dieu, je vous le jure, qui a lui-même amené cette rencontre, à cette place et à ce moment, dans cette solitude silencieuse, devant la nature, avec les arbres et le fleuve pour seuls témoins. Oui, c'est dans un lieu comme celui-là que je devais vous dire les choses qui m'oppressent le cœur depuis tant d'années.

Julius, donnez-moi cette heure. Entre nous aussi il s'agit d'un duel, d'un duel suprême et terrible, doù tous deux nous pouvons sortir avec des cœurs plus morts que si des balles de pistolet les avaient traversés. L'instant est solennel pour tous deux, je vous le jure. Julius! Julius! il le faut, donnez-moi cette heure.

Elle était tombée assise, comme prosternée, sur une sorte de banc naturel formé par un tertre d'herbe. Elle avait jeté son chapeau loin d'elle. Ses cheveux flottaient sur son pâle visage.

Elle avait saisi les mains de Julius et les serrait convulsivement.

Et elle parlait avec une émotion si vibrante, et elle était si belle ainsi, et, dans la vague clarté du crépuscule, elle ressemblait tant à Christiane, que Julius se sentit subjugé et comme charmé.

Cette heure seulement, répéta-t-elle, et, ensuite, Julius, vous ferez ce que vous voudrez.

— Une heure, soit, dit-il; j'y consens; madame.

— Merci! ô mon ami!

Pas un être vivant autour d'eux. Les oiseaux même ne jetaient plus que des cris rares et qui sentaient déjà le sommeil. Le silence et la mélancolie du soir enveloppaient Julius et Olympia.

A leurs pieds, le flot touchant la rive d'une étreinte mourante, et, sur leurs têtes, la brise dans les peupliers tressaillant faiblement.

Olympia parla.

— Oui, dit-elle avec une mélancolique amertume, Samuel Gelb est votre ami; il ne vous a pas quitté depuis quinze mois; il vous a soigné, guéri, marié, entouré. Et moi, je vous ai abandonné brusquement, sans vous dire adieu; je vous ai sacrifié à la musique, à un opéra, à un rôle, que sais-je? Eh bien! Samuel Gelb vous trahit, entendez-vous, et moi, je vous aime!

— Vous m'aimez! dit Julius étonné et incrédule.

— Oui, et comme jamais femme ne vous a aimé.

— Voilà qui est pour moi bien nouveau, reprit-il.

— Ou bien ancien. Mais on oublie tant au monde! Je

ne vous en veux pas. Il y a tant d'années que je vous ai aimé!

— Tant d'années! dit-il. Nous ne nous étions jamais rencontrés il y a dix-huit mois.

— Vous croyez? reprit Olympia. Pauvre destinée humaine! On a toujours dans son passé des choses qu'on n'a pas sues et des choses qu'on a oubliées. Laissez-moi vous rappeler ce que vous avez oublié, et vous apprendre ce que vous n'avez pas su.

Où, quand, et dans quelles circonstances je vous avais vu, connu, aimé, vous le saurez tout à l'heure. Mais sans remonter si haut encore, vous souvenez-vous seulement de la première année où vous êtes venu à la cour de Vienne?

Vous jetiez votre vie aux amusements, aux dissipations, aux prodigalités, aux folies de toute nature.

Vous aviez une soif inextinguible d'émotion, de passion, de bruit. Il semblait que vous aviez en vous tous les instincts du plaisir qui, comprimés quelque temps par je ne sais quelle jeunesse sérieuse et chaste, faisaient brusquement explosion et envoyaient jaillir aux quatre coins de la ville des éclats de votre cœur.

Dans le tourbillon orageux qui vous emportait violemment d'un excès à un autre, vous n'avez pas pu remarquer dans l'ombre, à côté de votre existence pleine d'éblouissements, une pauvre âme humble et triste, qui vous regardait et vous épiait, jour et nuit, avec douleur.

Ce morne témoin de vos joies mauvaises, c'était moi.

— Vous? interrompit Julius. Mais il y a seize ou dix-sept ans de cela.

Olympia poursuivit, sans répondre directement à l'exclamation :

— Vous aimiez, dans ce temps-là, une danseuse italienne du Théâtre-Impérial, appelée Rosmonda. Je vous dis les noms pour que vous voyiez à quel point je sais et me souviens.

Elle refusait de vous écouter ; mais vous n'étiez pas de caractère à céder ni à reculer devant aucun scrupule, ni le scrupule d'autrui, ni le vôtre.

Un soir, au théâtre, la Rosmonda dansait. Vous étiez dans votre loge d'avant-scène. Au moment où le ballet était près de finir, vous vous levâtes debout, et là, à haute voix, devant toute la salle, vous défendiez à qui que ce fût de jeter des fleurs ou des couronnes à la Rosmonda.

Le jeune comte de Heimburg, qui était dans la loge en face de la vôtre, ne jugea pas devoir tenir compte de l'injonction, et lança un gros bouquet à la danseuse.

Le lendemain vous le blessiez gravement en duel.

A la représentation qui suivit, on ne jeta pas de bouquet à Rosmonda ; mais le public, comprenant que sous cette persécution il y avait de l'amour, et qu'on pouvait vous être désagréable en vous obéissant trop, siffla la danseuse à outrance.

Rosmonda rentra dans sa loge, et vous fit dire qu'elle vous attendait.

Le lendemain, au théâtre, vous donnâtes le signal de jeter des bouquets, il y eut pluie de fleurs.

J'avais assisté à toute cette aventure. Mais cet amour pouvait n'être qu'un caprice. Je ne désespérai pas.

Vous n'en faisiez pas moins, à travers ce scandale, à la duchesse de Rosenthal, une cour assidue.

La duchesse passait pour une vertu impérieuse et fière. Attendre que sa résistance pliât, cela n'était pas dans vos mœurs. D'ailleurs, après votre esclandre du théâtre, elle avait au moins un prétexte irréfutable. Une nuit, vous escaladiez son balcon, vous brisiez sa fenêtre, et vous pénétriez de vive force chez la duchesse comme un voleur, pour n'en sortir qu'au matin comme un conquérant.

Mais cet amour pouvait n'être que de la vanité. J'attendis encore.

Il y avait alors, à la porte de Carinthie, une boutique où l'on vendait, à la mode allemande, des gâteaux et du café. Cette boutique était tenue par une toute jeune femme de vingt ans à peine, restée veuve avec une petite fille blonde de quinze ou seize mois. La marchande était ravissante. Elle s'appelait Berthe, et on l'avait surnommée, contrairement à la reine de la légende, *Berthe aux petits pieds.*

Tout le monde parlait de sa beauté, personne ne parlait de sa coquetterie. Elle était à la fois très-avenante et très-digne : rieuse et sérieuse.

Dès le premier jour où vous l'aviez vue, vous vous étiez dit qu'elle vous appartiendrait.

Mais ce n'était pas une actrice ni une duchesse; elle vous montra sa petite fille, et vous dit : voilà mon amour! Jeune, noble, puissant et riche, vous ne pouviez rien sur elle.

Votre désir, irrité par l'obstacle, prit bientôt le caractère d'une passion véritable. Vous ne quittiez plus la porte de Carinthie. On a beau être du peuple et avoir le ferme

dessein de se conduire honnêtement, la plus chaste femme est touchée d'un amour qui persiste. A la longue, Berthe commençait à vous regarder avec des yeux moins indifférents.

Vous n'étiez pas seulement noble et riche, vous étiez beau, et elle oubliait le seigneur pour voir le jeune homme.

Mais sa fierté la sauvait. Le bruit de vos amours était venu jusqu'à elle, et elle ne voulait pas être la troisième dans votre cœur. Quand vous lui disiez que vous l'aimiez, elle vous demandait avec un sourire mélancolique si vous la preniez pour la duchesse Rosenthal ou pour la danseuse Rosmonda.

Alors vous fîtes une chose : vous donnâtes rendez-vous, un jour de fête publique, à la duchesse et à la danseuse, dans la boutique de la porte de Carinthie. Elles en étaient l'une et l'autre à céder à vos fantaisies, et elles vinrent.

Et là, devant la foule des oisifs et des curieux, vous présentâtes Berthe à madame de Rosenthal et à Rosmonda, en leur déclarant que c'était la seule femme que vous aimiez et que vous n'en vouliez pas aimer d'autres.

De ce jour, Berthe vous appartint.

Pour que vous, gentilhomme, tête fantasque, mais noble cœur au fond, vous en fussiez venu à faire publiquement affront à deux femmes qui n'avaient d'autre tort envers vous que d'être vos maîtresses, il fallait que Berthe vous occupât bien sérieusement et bien entièrement.

J'essayai encore un moment de me faire illusion. Mais, à partir de ce jour, on n'entendit plus parler de vous; les théâtres et les salons ne vous virent plus; votre nom ne

retentit plus dans aucun scandale. Il n'y avait plus à en douter, vous aimiez Berthe.

Après un mois d'attente, je désespérai, et je quittai Vienne.

Eh bien! suis-je au courant de votre passé? Convenez-vous que je vous connais depuis longtemps?

— Je vous crois, madame, dit le comte d'Eberbach confondu. Mais ce que vous me dites n'est pas une preuve. Vous me rappelez des extravagances auxquelles toute la ville de Vienne a assisté et que vous avez pu, à la rigueur, recueillir dans les propos des oisifs ou dans les pamphlets des gazetiers.

— Oui, mais voici, reprit Olympia, une chose que je n'ai pu lire dans aucun journal et que personne à Vienne n'a pu savoir. Vous aviez à votre service, à cette époque, un domestique de confiance qui s'appelait Fritz. Eh bien! chacun des trois soirs où vous vous rendîtes pour la première fois chez Rosmonda, chez madame de Rosenthal et chez Berthe, Fritz vous remit un billet cacheté qui, les trois fois, contenait la même phrase.

— C'est vrai, dit Julius renversé.

— Voulez-vous que je vous dise quelle était cette phrase?

— Dites.

— Chacun des billets ne contenait que ceci : *Julius, vous oubliez Christiane.*

— C'était donc vous qui m'écriviez? demanda Julius.

— C'était moi. J'avais gagné votre domestique.

— Mais si c'était vous, et si vous m'aimiez comme vous me le dites, madame, s'écria le comte d'Eberbach, pourquoi essayiez-vous de ressusciter en moi ce souvenir,

moins mort que vous ne le pensiez peut-être? Madame, madame, quel intérêt aviez-vous, pour vous défaire de rivales d'une heure, à en réveiller une, la plus dangereuse et la plus durable de toutes?

Olympia ne répondit pas.

— Je quittai Vienne, reprit-elle, et je retournai à Venise. J'aimais mieux vous perdre tout à fait que de vous partager avec d'autres. Je vous aimais, non par caprice ou par vanité; je vous aimais d'un amour saint et profond, d'un amour jaloux et pur, qui vous voulait tout entier, comme je me serais donnée tout entière.

Mais vous étiez à tant de femmes que vous n'étiez plus à personne, et si vous étiez à quelqu'un c'était à Berthe. Je partis donc, et je tâchai de vous oublier. Il n'y avait entre nous que l'espace, ce n'était pas assez. Je tâchai de mettre entre nous l'infini : l'art.

Jusque là, je n'avais cherché dans la musique qu'une existence honorable et indépendante.

Je chantais pour avoir du pain et des robes, sans les acheter au prix qu'on fait payer aux filles pauvres. Le pain et, tout au plus, les applaudissements, voilà ce qu'était pour moi le théâtre. A partir de ce moment, j'y cherchai autre chose.

J'y mis ma vie, mon cœur et mon âme. Cette passion dont vous ne vouliez pas, je la donnai à la musique, aux grands maîtres et aux grandes œuvres.

Dans les premiers mois, cela ne me fut pas une compensation suffisante. Mais peu à peu l'idéal me saisit et me fit un monde à côté et au-dessus du monde réel. Je n'ou-

bliais pas, mais j'eus pour vous le sentiment doux et mélancolique qu'on a pour la mémoire d'un être cher.

Il me semblait que vous étiez mort ; oui, par un singulier effet de l'immortalité de l'art, il me semblait que vous qui viviez au milieu du monde, des fêtes et des plaisirs, vous étiez mort, et, moi qui n'existais plus que dans l'art, qui étais à l'écart de tous et de tout, qui n'avais plus d'émotion ni d'intérêt que pour des personnages chimériques et pour des souffrances imaginaires, il me semblait que c'était moi qui étais vivante.

Je ne retournai plus à Vienne ; seulement, tous les ans, j'y envoyais, bien à son corps défendant, mon pauvre Gamba, pour savoir ce que vous deveniez. La première fois, il m'apprit que votre amour pour Berthe avait fini et que vos esclandres avaient recommencé.

Puis, chaque année, il revint avec des récits scandaleux et des aventures bruyantes. Et moi, de plus en plus, je me réfugiai dans l'amour de Cimarosa et de Païsiello.

Cependant les années passaient. Cette vie toujours ardente et enflammée vous avait peu à peu usé.

Enfin, quand on vous envoya l'an dernier à Paris, je pus espérer que vous alliez rompre avec toutes ces passions et tous ces plaisirs.

J'étais à Paris avant vous, résolue cette fois à vous voir, à vous approcher et à éprouver sur vous l'effet de cette ressemblance que je savais exister entre moi et la femme que vous aviez perdue.

— Ah ! vous saviez aussi cela, madame, dit le comte.

— Je crus d'abord avoir réussi, continua Olympia. Au moins, vous m'avez fait croire que j'avais ranimé en vous

le souvenir de la pauvre morte. Je vous ramenais à votre premier amour pour rajeunir votre cœur, pour l'épurer et pour en faire sortir, avant d'y entrer, toutes ces frivoles et misérables galanteries qui avaient si longtemps usurpé la place des sentiments sincères et profonds. Vous redeveniez peu à peu celui que j'avais souhaité, celui que vous aviez été peut-être avant cette vie brûlante et corruptrice de Vienne.

Mais, au moment où je touchais à mon rêve, la vie de Vienne est venue brusquement vous ressaisir dans la personne de cette princesse dont vous aviez été l'amant. Oh! le soir de la *Muette*, à l'Opéra, lorsque je vous ai vu entrer dans votre loge avec cette femme hautaine, dépravée, insolente, j'ai senti que la frivolité et le plaisir ne lâchent plus jamais l'homme qu'ils ont pris une fois. Ma dernière illusion s'est brisée, et j'ai fait à Paris ce que j'avais fait à Vienne dans les mêmes circonstances : j'ai fui encore, monsieur, et, tout éperdue de douleur, je suis repartie le jour même pour Venise.

Eh bien! maintenant, je vous le demande à vous-même, croyez-vous que je vous aime, et que vous pouvez avoir confiance en moi?

XVII

LA RÉPARATION.

Le comte d'Eberbach prit les mains d'Olympia.

— Merci! s'écria-t-il. Oui, je vous crois. J'ai besoin de vous croire. Tant d'affections et de sympathies m'ont menti, que je suis bien touché, je vous jure, d'en rencontrer une sincère et durable.

Olympia, je vous remercie cordialement de ce sentiment dont vous me donnez seulement aujourd'hui des preuves si anciennes déjà.

Ainsi, un cœur dévoué a passé auprès de moi sans que je m'en sois aperçu. Je ne vous ai pas connue, et je vous aurais méconnue sans doute.

Ne vous repentez pas de ne pas être venue à moi il y a dix-huit ans. Je ne vous aurais pas aimée, pas plus que je n'ai aimé aucune de ces femmes qui vous ont rendue si gratuitement jalouse.

C'était le tour d'Olympia de le regarder avec étonnement.

— Ah! reprit-il, si vous aviez vu ce qui se passait en moi lorsque je me livrais à ces scandales qui amusaient ou indignaient Vienne, vous n'auriez pas envié, soyez-en sûre, madame de Rosenthal, ni Rosmonda, ni même Berthe aux

petits pieds. Je faisais du bruit autour de moi pour étourdir une voix qui sanglotait en moi.

J'étais incapable d'une émotion qui fût digne de vous. Mon cœur était mort avec la seule femme que j'aie jamais aimée, Christiane.

Olympia ne put retenir un mouvement de joie.

— Est-ce bien vrai? demanda-t-elle.

— Jamais, continua-t-il, Christiane n'est morte pour moi. Pauvre chère ange! Vous savez, sans doute, de quelle horrible mort elle a péri.

Ce sont là des impressions qui ne s'effacent pas d'une mémoire humaine, voyez-vous!

On vit, parce que l'instinct de la bête vous retient et vous mène; on tâche d'oublier, on ferme les yeux et les oreilles, mais on voit toujours le gouffre béant, et l'on entend toujours le cri sinistre qui remonte seul. Et à cette pauvre femme qui n'a pas eu de sépulture, on en fait une dans son cœur. On la porte partout avec soi. On fait semblant de rire et de chanter, et de boire et d'aimer. Et c'est justement quand on souffre le plus qu'on se jette plus profondément dans les distractions folles et dans les extravagances désordonnées.

Lorsque vous m'écriviez, madame, les billets qui me recommandaient de ne pas oublier Christiane, vous croyiez m'écarter des débauches et des orgies; vous m'y plongiez plus avant.

Madame, c'est précisément parce que je me souvenais trop de Christiane, que j'usais par tous les bouts ma vie désormais insupportable.

Elle s'était jetée dans l'abîme, je me jetais à corps perdu dans le vice ; chacun notre abîme. J'allais la retrouver.

— Etait-ce donc ainsi ? s'écria Olympia tout émue. Ah ! si je l'avais cru !

— Qu'auriez-vous pu faire ? répliqua le comte d'Eberbach.

— J'aurais fait une chose, Julius, qui aurait probablement modifié notre existence à tous deux.

— Quelle chose ? demanda Julius incrédule.

— Le passé est passé, dit-elle. Mais je croyais n'avoir à vous demander qu'un pardon, Julius, et je vois que j'en ai deux.

En ce moment, le soleil, arrivé au bord de l'horizon, s'affaissa tout à coup, et ne laissa plus, dans la pénombre toujours s'obscurcissant, que deux ou trois nuages éclairés de reflets roses.

— Julius s'aperçut de la chute du jour, et, se levant :

— Je ne vous pardonne pas, Olympia, dit-il, je vous remercie. Mais, vous avez raison, le passé est passé, et votre amour n'aura été pour moi que l'adieu de ce reflet du soleil à notre hémisphère. Maintenant, tout appartient à l'ombre, le ciel à la nuit et mon âme à la haine.

— Il y a quelqu'un, dit Olympia gravement que vous avez en effet le droit de haïr.

— Oui, Lothario.

— Non, Samuel Gelb.

— Vous avez des preuves ? demanda-t-il nettement.

— Oh ! de telles preuves, dit Olympia, avec des yeux qui, tout à coup, se remplirent de larmes, de telles preuves que, même pour vous sauver la vie et pour vous sau-

ver l'âme, j'ai hésité un moment si je vous les apporterais.

— Parlez.

— Mais vous m'avez dit que vous aviez confiance en moi. C'est que, si le récit que j'ai à vous faire ne vous convainct pas, il ne me restera plus qu'à mourir de honte et de douleur. Répétez-le moi : vous croyez bien à ma sincérité, n'est-ce pas?

— Comme à la trahison de Lothario.

— Ce que j'ai à vous dire, reprit Olympia avec un violent effort sur elle-même, remonte à un temps plus ancien encore que votre séjour à Vienne, au temps où je vous ai connu et aimé.

Vous veniez de vous marier et vous viviez au château d'Eberbach.

— Mais, il n'y avait là avec moi que Christiane : comment avez-vous pu m'y connaître et m'y aimer?

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie, dit Olympia : je n'ai pas trop de tout mon sang-froid et de toute ma force pour vous dire ce que j'ai à vous raconter. Vous avez foi dans l'amitié de Samuel Gelb ; je vais vous montrer quelle amitié il a pour vous. Vous doutez que ce soit lui qui ait perdu Frédérique : je vais vous prouver que c'est lui qui a perdu Christiane.

— Perdu Christiane ! s'écria le comte d'Eberbach.

— Oui, dit-elle ; Christiane s'est bien jetée dans l'abîme, mais quelqu'un l'a poussée. Ce suicide a été un assassinat, et l'assassin, c'est Samuel Gelb.

— Qui vous a dit cela? fit Julius pâlissant tout à coup.

— Écoutez, dit-elle, et vous allez enfin tout apprendre.

Et alors elle lui raconta ou lui rappela tout ce qui s'était passé entre Christiane et Samuel, depuis le presbytère de Landeck jusqu'au château d'Eberbach ; le premier et involontaire mouvement de répulsion qu'avait causé à la candide fille du pasteur l'ironie brutale de Samuel; l'imprudence qu'avait commise Julius en révélant à son ancien camarade l'impression de Christiane ; le ressentiment qui en était résulté dans la nature orgueilleuse et impérieuse de Samuel ; ses menaces à Christiane ; ses déclarations infâmes dont elle n'avait pas osé parler à son mari, de peur d'amener une querelle entre lui et Samuel, dont elle connaissait la force irrésistible à l'épée ; enfin, la nuit même du départ de Julius pour l'Amérique, où se mourait son oncle, la maladie subite du petit Wilhelm, l'intervention de Samuel, et le monstrueux marché où il avait vendu à la mère la vie de son enfant.

Julius écoutait cela, haletant, l'éclair aux yeux, la fièvre aux tempes, les dents serrées.

— Oh ! s'écria douloureusement Olympia en cachant sa figure dans ses mains, ce fut là une odieuse et redoutable minute, celle où la malheureuse mère dut choisir entre son mari et son enfant ! Que pouvait une malheureuse femme tombée au piége de ce démon ? Le pauvre petit Wilhelm râlait dans son berceau, et implorait la vie. Pas de médecin avant deux heures : il avait le temps de mourir trente fois.

Et là, entre le berceau de l'enfant et le lit de la mère, un homme disait : Je vous donne toute la vie de votre enfant si vous me donnez dix minutes de la vôtre. Ah ! ce sont là des choses trop fortes pour le cœur d'une créature hu-

maine. Ah! jamais les maris ne devraient quitter les femmes quand elles ont des enfants!

Elle se tut, comme ne pouvant continuer. Le comte d'Eberbach n'osait lui demander de poursuivre.

Elle reprit :

— Cet atroce marché fut proposé, et, ajouta-t-elle brusquement, comme pour s'en débarrasser plus vite, il fut subi...

— Subi! s'écria Julius avec un accent de rage.

— L'enfant vécut, dit Olympia. Mais ne frémissez pas si vite, nous ne sommes pas au bout. Nous ne sommes qu'au commencement. Écoutez.

Dieu ne ratifia pas l'affreux pacte consenti par la maternité au profit du crime. Il ne voulut pas que l'avenir de ce frêle enfant innocent fût fait de cette ignominie et de cet opprobre.

Il ne voulut pas que Wilhelm profitât de cette infâmie. Wilhelm mourut. Christiane avait sacrifié son mari, et elle n'avait même pas conservé son fils! La femme s'était perdue, sans que la mère y gagnât!

C'est effroyable, n'est-ce pas? Eh bien! ce n'est rien encore. Christiane éprouva quelque chose de plus affreux que de mettre son enfant dans la terre, elle en sentit un autre dans ses entrailles.

— O Dieu! s'écria Julius.

— Et comprenez-vous tout ce qu'il y a de terrible dans ce mot : un autre enfant! L'enfant de qui? L'affreuse nuit était la nuit du jour même où vous aviez quitté Christiane. De qui donc était l'enfant que Christiane sentait en elle? De Samuel ou de vous?

Julius ne parla pas, mais son geste parla pour lui.

— N'était-ce pas là une situation vraiment navrante? Christiane ne pouvait pas se tuer, car elle n'aurait pas tué qu'elle. Donc, elle attendait, sombre, seule, amère, maudissant la terre et le ciel, pensant quelquefois que l'enfant était votre enfant, et voulant vivre pour l'aimer; pensant quelquefois qu'il était de l'autre, et voulant se tuer pour le tuer.

Tant de coups répétés étaient trop durs pour elle.

Si jeune et si peu faite aux émotions violentes, une pensée la réveillait en sursaut la nuit et lui dressait les cheveux sur la tête : la pensée de tout vous dire, ou de tout vous cacher, de vivre avec ce noir secret entre vous deux, de toucher vos lèvres de ces lèvres qu'un autre avait salies, d'être votre femme en sortant des bras d'un autre. Tout cela passait dans sa pauvre tête comme un orage, et elle sentait sa raison tourbillonner comme une feuille sèche au vent d'hiver.

Elle devenait folle.

Le jour où Wilhelm mourut, c'était le soir, à l'heure même où Christiane avait subi l'horrible marché inutile, Christiane tomba sur les genoux, insensée et glacée. La secousse produisit en elle une commotion étrange. Elle sentit qu'elle allait devenir mère.

Au même moment, votre père accourut, et, pour la consoler, lui tendit une lettre où vous annonciez votre retour d'Amérique et votre arrivée pour le lendemain.

Ce fut trop à la fois, Wilhelm qui partait, vous qui arriviez, et, pour comble, l'accouchement qui se déclarait.

Aucune créature de chair n'eût supporté cela : elle se sentit devenir folle tout à fait.

Elle ne dit rien devant votre père, qui s'expliqua d'ailleurs son émotion par la mort de Wilhelm.

Mais, lorsque le baron d'Hermelinfeld fut couché, elle courut en toute hâte, à peine vêtue, à la cabane de Gretchen.

Gretchen n'était pas moins folle qu'elle. Ce que se dirent ces deux pauvres femmes, non, un monstre même en eût été attendri.

Gretchen jura de garder à jamais le secrct de ce qui allait se passer.

Christiane accoucha et s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, Gretchen n'était plus là, ni l'enfant. L'enfant était mort, Gretchen était allée l'enterrer.

Christiane ne voulut pas attendre le retour de Gretchen.

Son unique idée était de ne jamais se retrouver en présence de son mari.

Elle se leva, écrivit un mot d'adieu, courut de toutes ses forces jusqu'au Trou de l'Enfer, et, après avoir demandé pardon à Dieu, elle s'y précipita la tête la première.

— Mais comment savez-vous tout cela ? demanda Julius.

— Si tout cela est vrai, dit-elle sans répondre à la question, Samuel Gelb n'est-il pas un monstre ?

— Oh ! les mots manquent pour le nommer.

— Et croirez-vous maintenant, quand une trahison vient vous frapper, que le traître est le loyal et dévoué Lotha-

rio, ou le misérable qui a ainsi perdu et assassiné Christiane?

— Une preuve! un témoin! s'écria Julius avec rage, et ce n'est pas Lothario que je tuerai, c'est Samuel!

— Un témoin! dit Olympia. Quel témoin voulez-vous?

— Il n'y a qu'une personne dont la parole fût une preuve, parce qu'en l'accusant elle s'accuserait aussi. Mais cette personne, j'ai cru jusqu'ici qu'elle était morte.

— Peut-être, dit Olympia.

— Peut-être? répéta Julius d'une voix qu'agitait un tremblement inexprimable.

— Regardez-moi, dit-elle.

Elle se leva.

Tous deux étaient débout. Une dernière lueur du jour tombant sur le visage d'Olympia, à demi effacée par l'ombre, n'en éclairait plus que l'ensemble et la ligne. Le soir estompait et supprimait les modifications que le temps avait dû faire à cette noble et belle tête.

Olympia regardait Julius, non plus de l'œil impérieux de la fière artiste, mais avec l'ineffable douceur de la femme qui aime.

Le regard, le geste, le visage, tout cela illumina comme un éclair le cœur de Julius, qui s'écria :

— Christiane!

Deux heures après la scène que nous venons de raconter le comte d'Eberbach, Lothario et l'ambassadeur de Prusse se retrouvaient tous les trois dans le même cabinet, où, le matin, le comte d'Eberbach avait jeté son gant à la face de son neveu.

Julius s'adressa à l'ambassadeur de Prusse.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, je vous remercie d'avoir bien voulu passer un instant dans cette pièce avec nous. Mais, soyez tranquille, nous ne vous retiendrons qu'un moment.

C'est ici, et devant vous, que l'insulte s'est faite ce matin; c'est ici, et devant vous, que l'insulte doit se réparer ce soir. Je reconnais et déclare hautement que j'ai eu tort, et que j'ai été le jouet d'une grossière erreur et d'une trahison infâme.

Et, se tournant vers son neveu :

— Lothario, dit-il, je vous demande pardon.

Il ployait le genou.

Lothario s'élança et le retint.

— Mon bon, mon cher père, s'écria le jeune homme avec une larme dans les yeux, embrassez-moi, et tout est dit.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Par ma foi ! dit l'ambassadeur, je suis ravi que les choses se soient dénouées de cette façon. J'ai pour Lothario une affection et une estime si sincères, que j'espérais bien qu'il y avait là dessous quelque horrible malentendu qu'on finirait par découvrir. Je suis bien heureux de voir que je ne m'étais pas trompé.

Le comte d'Eberbach serra la main de l'ambassadeur.

— Eh bien ! dit-il, si vous aimez un peu Lothario, j'ai à vous demander quelque chose pour lui et pour moi.

— Parlez, dit l'ambassadeur, je suis tout à votre service.

— Voici, dit Julius. Pour les motifs les plus graves, il est nécessaire que Lothario disparaisse pendant quelque

temps. Il devait retourner au Havre, ce soir même ou demain, pour le départ des émigrants allemands et pour les dernières instructions à donner au délégué qui les accompagne et va les installer. Eh bien ! Lothario demande à remplacer ce délégué et à accompagner lui-même les émigrants.

— S'il le désire absolument, et si c'est tout à fait nécessaire... dit l'ambassadeur.

— Oui, répondit le comte d'Eberbach ; de cette façon, il disparaîtra pendant le temps qu'il me faut ; il s'est caché en entrant à l'ambassade, et personne ne l'a vu ; il se cachera en sortant. Personne ne l'aura revu depuis ce matin. Dans trois mois, il sera de retour, ayant rendu un service à son pays, et m'ayant permis de faire ce que je dois accomplir.

— C'est dit alors.

— Il partira sous un nom quelconque, n'est-ce pas ? afin que personne au Havre ne puisse le dénoncer.

— Je lui donnerai un passeport sous le nom qu'il voudra.

— Merci, comte, dit Julius. Et maintenant, Lothario, pars tout de suite. Une seconde peut tout compromettre. Salue Son Excellence, et embrasse-moi.

Et, en embrassant Lothario, Julius lui dit tout bas :

— Embrasse-moi aussi pour Frédérique, pour ta femme.

XVIII

PRÉPARATIFS DE LA VENGEANCE DE JULIUS.

Christiane était heureuse, et cependant deux autres douleurs avaient pris la place de ses douleurs anciennes. Julius avait été bien bon et bien généreux sans doute, dans la première joie du retour de Christiane; mais au fond, comment jugeait-il le passé? Il avait accueilli avec empressement les explications de Lothario et lui avait donné une réparation éclatante; mais quels étaient maintenant ses desseins pour l'avenir!

C'étaient là pour elle deux nuages noirs dans un ciel pur.

Le lendemain du départ de Lothario, Julius, après s'être débarrassé de Samuel sous le prétexte qu'il avait besoin de repos, demanda sa voiture, et accourut chez celle qui, pour tous, s'appelait encore Olympia, mais qui, pour lui, ne se nommait plus que Christiane.

Elle l'attendait et l'accueillit d'un sourire doux et mélancolique. Julius s'aperçut tout de suite de sa préoccupation : autre signe d'amour.

— Vous avez l'air triste, ma Christiane, lui dit-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux pas que tu sois triste, reprit-il. Pourquoi es-tu triste, dis?

— Pour bien des raisons, hélas!

— Lesquelles?

— Devinez-les, Julius; car, moi, je n'ai pas le courage de vous les dire. Mais elles sont trop faciles à deviner.

— Est-ce que c'est encore pour le passé, voyons?

— Pour le passé, d'abord.

Julius prit les mains de sa femme.

— Christiane, lui dit-il, il n'y a qu'un être au monde qui ait le droit de vous juger, c'est moi. Eh bien! moi, votre mari, je vous absous, et je vous aime, et je vous dis que vous êtes la plus pure et la plus noble créature que j'aie jamais rencontrée, et je déclare que votre faute est de celles pour lesquelles les saintes donneraient leurs vertus.

— Vous êtes bon, dit Christiane, émue et reconnaissante. Mais ce n'est pas là seulement ce que vous avez à me pardonner.

— Vous voulez parler du secret que vous avez gardé dix-sept ans, et de la solitude où vous m'avez laissé. Eh bien! écoutez : en ceci encore, Christiane, tout a été pour le mieux. Oui, cette méprise, qui vous a éloignée de moi sous prétexte de fausses passions dont vous aviez tort d'être jalouse, et qui n'étaient que le désespoir de mon amour pour vous, cette méprise, toute cruelle qu'elle nous a été à tous deux, a peut-être été un bienfait de Dieu.

— Oh! prouvez-moi cela, interrompit Christiane, car c'est là mon vrai remords, de penser que vous me regrettiez, et que je ne suis pas venue, et que je vous ai laissé abandonné aux plaisirs vides, aux ennuis bruyants, à toutes les flammes qui font tant de cendres dans le cœur. Ah!

comment n'ai-je pas entendu que vous m'appeliez, et comment ne suis-je pas accourue?

— Si vous étiez accourue, Christiane, et si vous m'aviez dit alors ce que vous m'avez révélé hier, réfléchissez un moment à ce qui serait arrivé.

Je me serais battu avec Samuel. La meilleure chance pour moi eût été qu'il me tuât. Dans ce cas, j'aurais eu du moins le repos; mais vous, quelle vie auriez-vous eue, ajoutant ma mort à vos autres douleurs? Vous vous seriez accusée, vous vous seriez reproché de m'avoir parlé, vous vous seriez regardée comme la vraie cause de mon sang versé. Et supposez qu'au lieu de mourir j'eusse tué Samuel. Alors, quelle existence aurions-nous eue tous deux, voyant sans cesse entre nous cette nuit fatale?

Aujourd'hui, je vous absous, et je vous bénis, parce que les approches de la mort éteignent en moi la passion et me font l'âme sereine et juste. Je juge de sang-froid, et il ne me vient pas plus à la pensée de vous reprocher un malheur que vous avez subi, que je ne reprocherais à une pauvre victime le coup de pistolet qu'un assassin lui tire à bout portant.

Mais, songez, il y a dix-huit ans, dans toute l'ardeur de l'âge et dans toute la jalousie de l'amour, je n'aurais pas raisonné avec ce calme, je n'aurais pas regardé si c'était de votre faute ou non, le sang de la colère m'aurait monté au visage, et je vous en aurais voulu d'un malheur dont vous auriez souffert plus que moi sans doute.

J'aurais été malheureux, et je vous aurais rendue malheureuse. Et, lors même que j'aurais eu la force de vous dissimuler ce que j'aurais éprouvé, quel embarras n'au-

riez-vous pas eu en face de moi? Comment auriez-vous supporté mes yeux incessamment fixés sur la tache de notre honneur, tache involontaire, sans doute, mais qu'importe? Quel amour eût été le nôtre, dans cette position fausse, moi cachant un ressentiment amer, vous innocente et souillée?

Ah! consolez-vous, Christiane, réjouissez-vous de ne pas nous avoir fait cet enfer. Au lieu qu'à présent, le temps, la souffrance et la débauche ont usé en moi la vanité et la jalousie.

Et vous, la douleur, le dévouement et la transfiguration de l'art vous ont épurée et sanctifiée.

Nous pouvons donc nous retrouver en présence l'un de l'autre sans que je sois injuste et sans que vous ayez à rougir. Vous voyez bien que vous n'avez pas à vous blâmer d'avoir prolongé notre séparation, et que, loin de m'en offenser, je vous en remercie.

— Oh! c'est à moi à vous remercier, s'écria Christiane en serrant les mains de Julius. Je suis bien profondément touchée de vos bonnes paroles.

Vous pouviez me faire du passé un remords; vous m'en faites presque un mérite. Merci! merci!

Et cependant, le lendemain, Julius trouva encore Christiane toute triste. Le passé purifié, c'était maintenant l'avenir qui pesait sur elle de tous ses doutes et de toutes ses ténèbres.

Julius l'interrogea encore avec sollicitude.

— Hélas! mon Julius, dit-elle, je ne puis m'empêcher de songer. Vous avez été bon et aimant comme Dieu. Mais par malheur on ne défait pas le passé en l'absolvant. Le

passé nous tient encore, et ne nous lâchera pas. Si j'avais parlé il y a dix-huit ans, vous vous seriez battu avec Samuel Gelb, et nous aurions eu une vie malheureuse. Mais si j'avais parlé il y a un an, vous n'auriez pas épousé Frédérique et nous pourrions être heureux.

Julius pencha la tête sans répondre.

— Oui, continua-t-elle, voilà ce que mon silence a produit. Ces deux pauvres enfants qui s'aiment sont séparés...

— Pas pour longtemps, murmura le comte d'Eberbach.

Mais Christiane ne l'entendit pas.

— Et vous, poursuivit-elle, vous êtes le mari de deux femmes.

— Je n'en ai, et je n'en ai jamais eu qu'une devant Dieu.

— Oui, mais devant la loi ? Et pour nous voir, nous sommes obligés de nous cacher. Si l'on savait que vous venez ici, tout le monde m'appellerait votre maîtresse, et Frédérique croirait que je prends sa place, lorsque c'est elle qui prend la mienne ! Voilà dans quelle situation nous sommes tombés. Et c'est une situation sans issue.

— Vous vous trompez, Christiane, il y a une issue.

— Il y a une issue? laquelle ? demanda Olympia frémissante.

— Une issue prochaine, que nous devons tous deux envisager avec fermeté, presque avec joie.

J'ai, à l'insu de Samuel, consulté les médecins. Ils m'ont confirmé ses promesses. Rassurez-vous, l'embarras où nous

sommes ne tardera pas à cesser ; je n'ai plus que peu de temps à vivre.

Christiane tressaillit de tous ses membres.

— C'est comme cela que vous me rassurez !

Elle leva sur lui, avec des yeux noyés de larmes, un regard de reproche et de douleur.

— Oh ! maintenant, s'écria-t-il, je peux mourir, car je mourrai heureux, regretté, aimé ; car je ne mourrai pas sans avoir pardonné, et, ajouta-t-il à voix plus basse, sans avoir puni.

— Ah ! voilà bien ce que je craignais ; vous voulez punir Samuel Gelb, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, répondit-il. J'ai encore cela à faire au monde. Je suis sûr que Dieu ne me rappellera pas avant cette mission accomplie.

— Julius ! s'écria Christiane, ne vous commettez pas avec ce misérable. Julius, éloignez-vous de lui, fuyez-le, et confiez à la Providence le soin de le châtier. L'infâme n'échappera pas à sa peine, croyez-en la justice divine. Il mourra de son crime comme la vipère de son venin.

— N'insistez pas, Christiane, dit Julius grave et tranquille ; mon parti est pris. C'est une résolution inflexible. Je dois mourir ; je veux que ma mort soit bonne à quelque chose.

— Je vous en prie, ne dites pas cela. Je ne veux pas que vous mouriez ! s'écria Christiane les yeux pleins de larmes.

— Ne t'afflige pas, ma pauvre chère femme retrouvée, dit Julius touché ; mais, vois-tu, les médecins ne m'ont pas caché qu'il n'y avait plus de remède.

— Si ! il y a un remède ! il y a moi. Ils ne savaient pas que j'existais et que j'allais revenir !

— Trop tard, dit Julius. Ma vie est épuisée, et je sens bien qu'il me reste tout au plus le temps et la force de vous sauver tous. Moi ôté, tout rentrera dans l'ordre. Frédérique et Lothario se marieront.

— Vous ne serez plus là pour les protéger contre Samuel !

— Samuel ne pourra rien contre eux, je t'en réponds. Et toi, l'étrange fatalité de ta position disparaîtra. Tu ne seras plus la femme du mari d'une autre. Tu vois bien que c'est la seule sortie qui nous reste à tous.

— Il y en a d'autres, répondit Christiane.

— Montre-m'en une.

— Nous pouvons quitter Paris tous deux, disparaître, aller cacher nos deux existences dans un coin du Nouveau-Monde, et laisser Frédérique et Lothario à leur amour.

— Et à la haine de Samuel ! Que deviendraient-ils, si jeunes et si purs, aux mains de ce démon? D'ailleurs, moi vivant, ils ne pourraient pas se marier. Qu'y gagneraient-ils ?

— Eh bien ! il y a le divorce. La loi et la religion de nos pays le permettent.

— Le divorce ? dit Julius. Oui, j'y ai pensé plus d'une fois, lorsque mon orgueil était jaloux de Lothario; mais, en autorisant le divorce, notre loi et notre religion l'ont entouré de conditions et d'obstacles. Quelle raison donnerais-je ? Avouer la vérité ? C'est te déshonorer.

Répudier Frédérique ? C'est la déshonorer, elle.

Et puis, que dirait-on de voir Lothario épouser la femme divorcée de son oncle ? Ne supposerait-on pas que, si je me suis séparé d'elle, c'est que j'avais une raison, et que cette raison était la même qui lui aurait fait épouser Lothario ? Ne dirait-on pas qu'avant d'être sa femme elle était sa maîtresse ? Tu vois que le divorce est impossible, et que, sous prétexte de faire ces enfants libres et heureux, nous ne ferions que leur malheur.

— Je ne veux pas que tu meures ! dit pour toute réponse Christiane.

— Ce n'est pas cela qui est en question, répondit doucement Julius. Ma chère âme, habitue-toi à cette pensée, que je suis condamné, et que rien au monde ne peut prolonger ma vie.

Il ne s'agit pas ici de suicide, je ne me tue pas, je meurs. Ne me demande donc pas une chose qui n'est pas en mon pouvoir. Quand même je ne me résignerais pas, quand même je me révolterais contre la nécessité qui me presse : quand même je serais lâche et vil, cela n'ajouterait pas une heure à celles qui me sont comptées. Il ne dépend pas de moi de retarder ma fin. Je n'ai pas à accepter ou à refuser la mort, mais à l'employer, voilà tout.

Eh bien ! du moment qu'il est inévitable et nécessaire que je finisse, toi-même ne peux pas t'opposer à ce que je finisse au moins de la façon qui sera la plus profitable. Ne change pas les termes de la question : je mourrai, c'est un point résolu, comment? Tout est là.

Julius parlait avec une telle autorité et une telle certitude, que Christiane sentit bien que toute objection était inutile, et ne répliqua plus que par ses larmes.

Julius poursuivit :

— Mon dessein est arrêté dans ma tête ; je vous sauverai tous. Je m'endormirai sans inquiétude. Je vous laisserai contents de moi ; vous verrez.

Ah ! ma chère tendresse ressuscitée, j'ai traîné si longtemps une vie inutile et vide ; ne me dispute pas cette immense joie de la terminer utilement ! Moi qui n'ai jamais fait que des malheureux, à commencer par moi, laisse-moi faire des heureux dans les quelques minutes qui me restent ! Si tu savais comme mon cœur et ma vie ont sonné creux depuis dix-huit ans ; laisse-moi emplir deux cœurs, en qui je me survivrai, et en qui je vivrai plus que je n'ai jamais vécu en moi-même.

Tu appelles cela ma mort ? Mais c'était quand j'étais à Vienne, quand je m'épuisais en distractions stériles, quand j'étourdissais mon âme de tous les tumultes de mes sens, quand je répandais sous les pieds des passants mes amours d'une nuit et mes scandales vulgaires, c'était alors que j'étais réellement mort et enterré dans la fange de l'orgie. Au lieu que mon âme vivra dans l'amour, dans la pureté et dans la reconnaissance de ces deux beaux enfants que j'aurai sauvés et mariés ! Christiane ! je t'en conjure par l'amour que tu m'as gardé, ne m'envie pas cette résurrection de notre passé dans leur avenir !

— Eh bien ! soit, dit-elle ; mais partons ensemble.

— Non, dit Julius. Tu n'es pas condamnée par les médecins ; tu dois rester ici, pour Dieu d'abord, qui ne te rappelle pas encore, et ensuite pour moi, afin que je vive dans un cœur de plus.

Elle se tut, découragée de sa dernière espérance.

Il reprit :

— Christiane, c'est un mort qui te parle, et tu dois m'obéir comme tu obéirais à mon testament.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Chritiane, continua Julius d'un ton grave et presque solennel, tu as dit tout à l'heure que c'était parce que tu avais gardé trop longtemps le silence, que Frédérique et Lothario se trouvaient maintenant séparés. Eh bien ! c'est donc à toi de travailler à les réunir, et, au lieu de t'opposer à ce que je vais entreprendre dans ce but, tu dois servir mes projets, et tu dois aider mon plan, quel qu'il soit. Réparons le mal que nous avons causé, et, si nous souffrons après, nous aurons fait notre devoir.

— Je suis prête, dit-elle, résignée.

— Voici ce qu'il faut que tu fasses. Frédérique est à Eberbach ; tu vas y aller, tu la ramèneras à Paris en secret, afin que Samuel ne se doute de rien. Elle doit être inquiète ; tu la rassureras. Ici, tu la garderas avec toi, tu la protégeras, tu seras sa mère. Personne ne saura que tu es ici et qu'elle est avec toi. Moi, pendant ce temps-là, je poursuivrai mon œuvre.

— Quelle œuvre ?

— Ne me questionne pas.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est donc une chose bien affreuse que vous n'osiez pas me la dire, moi qui vous en ai dit de si horribles !

— La première condition pour que je réussisse, dit Julius, est un mystère absolu. Si les murs se doutaient de ce que je veux faire, tout échouerait. Il faut que Samuel s'enfonce dans une tranquillité profonde ; qu'il ne se défie de

rien, qu'il me croie sa propre dupe comme par le passé.

Ce que je veux faire, je ne m'en parle pas à moi-même, je tâche de n'y plus penser, de crainte que l'ombre ne s'en réfléchisse sur mon visage. Le moment venu, cela sortira tout à coup de mon cœur, comme un lion de sa tanière, et malheur à celui qui se sentira pris à la gorge !

Le comte d'Eberbach s'arrêta comme regrettant d'en avoir déjà trop dit.

— Qu'il te suffise de savoir, reprit-il, que mon œuvre est double : je servirai ma famille et ma patrie. Cette suprême consolation de toucher de tels buts de mes mains déjà froides, toi qui m'aimes, tu ne voudrais pas me l'enlever, n'est-ce pas ? Voyons, sois grande, sois intelligente, sois au-dessus de ces misérables considérations qui préfèrent la vie à l'âme, donne-moi ton consentement. Dis-moi que tu me permets de mourir, et que tu me promets de vivre.

— Je vous promets de ne pas me tuer, dit Christiane, mais je ne vous promets pas de ne pas mourir.

XIX

OU GAMBA SE MONTRE SANS GÊNE AVEC LES SPECTRES.

Nous avons laissé Gretchen muette d'une religieuse terreur, devant l'apparition de Christiane au Trou de l'Enfer.

L'habitude superstitieuse des idées de la chevrière, le crépuscule, qui met autant de vague et d'ombre dans les âmes que dans les choses, le lieu même où Christiane s'était précipitée, tout cela bouleversait étrangement l'esprit de la gardeuse de chèvres. Évidemment, elle avait devant elle le fantôme de Christiane.

Elle l'avait évoqué; il était venu.

Gretchen était à la fois épouvantée et joyeuse.

A travers la terreur énorme que lui causait ce brusque tête-à-tête avec le mystère de la mort, elle éprouvait un ravissement profond en retrouvant, après une séparation si violente et si brusque, la douce et tendre créature à qui elle s'était donnée, sa chère maîtresse, sa sœur supérieure.

La voix de Christiane reprit :

— Lève-toi, ma Gretchen, et viens jusqu'à ta cabane, où tout te sera révélé.

La chevrière se leva sans répondre un seul mot.

L'émotion l'empêchait de respirer, à plus forte raison de parler. D'ailleurs, à quoi bon des paroles? les fantômes comprennent bien ce qu'on a dans l'âme sans qu'on le leur dise.

Elle se dirigea vers sa cabane, Christiane la suivant.

Elles ne rencontrèrent personne sur la route, ni un bûcheron de Landeck, ni une vachère rentrant ses bêtes, ni un domestique du château venant de quelque commission au bourg.

Sans doute, le spectre usait de sa puissance surnaturelle pour écarter les yeux des hommes.

Mais Gretchen fut obligée de changer d'explication en arrivant à la porte.

Sur le seuil de sa abane, une apparence d'homme était accroupie à terre, les jambes croisées.

Gretchen s'attendait au moins qu'en apercevant celle qui la suivait, cet homme allait s'enfuir avec effroi.

Pas le moins du monde. En voyant approcher Gretchen et l'ombre de Christiane, l'apparence d'homme se leva et vint très-tranquillement au-devant d'elles.

Gretchen reconnut Gamba.

— Bonjour, Gretchen, dit Gamba, la joie au visage; bonjour, ma bonne et chère cousine bien-aimée.

Et il lui tendit la main.

Gretchen retira la sienne, toute scandalisée de cette familiarité terrestre devant celle qui sortait de la tombe. D'un geste grave, elle montra à Gamba Christiane.

Gamba regarda du côté que lui indiquait la chevrière, n'eut pas l'air ému du tout, et se retourna vers Gretchen.

— Eh bien ? dit-il.

— Il ne la voit donc pas ? se demanda Gretchen.

Après cela, pensa-t-elle, c'est tout simple ; elle ne s'est faite sans doute visible que pour moi seule.

Elle ouvrit sa porte, et, s'inclinant toujours sans dire un mot, elle attendit que le fantôme entrât.

Christiane entra dans la cabane. Gamba s'y précipita derrière elle, sans nulle cérémonie.

Gretchen entra à son tour. Elle n'alluma ni lampe ni chandelle, comme jugeant instinctivement que cette scène ne devait pas être éclairée par une lumière factice, et que

la misérable clarté humaine ferait injure aux yeux de la morte, accoutumée aux rayonnements divins.

Elle laissa seulement la porte ouverte, pour laisser entrer les dernières lueurs du jour et les premières lueurs de la nuit.

Gamba s'était déjà assis sur un escabeau. Christiane fit signe à Gretchen de s'asseoir. Gretchen obéit. Christiane resta debout.

Il y eut un moment de silence.

Christiane le rompit :

— Parle, Gamba, dit-elle.

Gretchen fut stupéfaite. Que la morte connût Gamba, il n'y avait là rien d'étonnant : la mort, c'est l'infini. Mais que Gamba ne fût pas troublé de cette voix inconnue qui montait subitement à lui du fond du sépulcre; qu'il n'en parût pas plus surpris que de la voix d'un ami qui leur aurait parlé; qu'il n'eût pas tressailli jusqu'à la moelle des os, voilà ce qui combla d'étonnement le pauvre esprit vacillant de la chevrière.

Mais elle s'expliqua ce sang-froid de Gamba par la volonté et la toute-puissance de la morte; et elle se mit à écouter avidement, l'oreille tendue vers Gamba, et fixan sur Christiane des yeux effarés.

— Enfin! s'écria Gamba, je puis parler! Ah! quel bonheur! il y a si longtemps que je me meurs de paroles rentrées! Mais au moins, c'est bien sérieux? tu ne m'arrêteras pas au premier mot? demanda-t-il en regardant Christiane.

— Il la tutoie! pensa Gretchen.

— Sois tranquille, dit Christiane, le jour est venu de tout dire.

Gamba parla donc et parla ainsi.

XX

LE RÉCIT DE GAMBA.

— O ma chère Gretchen! je vous ai raconté une partie de mon histoire. Je suis votre cousin, ce qui est mon bonheur; je suis bohémien, ce qui est ma gloire. Mais si vous croyez qu'il n'y a que cela dans mon existence qui vous intéresse, vous vous trompez magnifiquement. J'ai dans mon passé un tas de choses qui vous touchent beaucoup, voyez-vous. Vous allez voir que nous étions prédestinés l'un à l'autre, et que vous me devez bien plus d'affection qu'à un cousin. Grand'chose qu'un cousin! Je me moque bien d'être votre cousin! J'en suis très-content mais je pourrais m'en passer.

J'ai autre chose qui remplacerait avantageusement cette qualité.

Ecoutez.

Il faut que vous sachiez que j'ai toujours eu deux manies principales : celle de faire des bonds impossibles, et celle de chanter des chansons défendues; ce qui revient à peu près au même, car les bonds mènent à se rompre le cou, et les chansons à se faire pendre.

Or, en 1813, il y a dix-sept ans, je me trouvais à Mayence. Pourquoi la rage de courir le monde m'avait-elle fait quitter ma chère Italie?

Mais si je ne l'avais pas quittée, ce qui m'est arrivé ne me serait pas arrivé, et comme c'est ce qui m'est arrivé qui fait que je vous ai connue, je ne vous connaîtrais pas. Par conséquent, j'ai eu raison de quitter l'Italie, de chanter une chanson contre Napoléon, et de me faire fourrer dans la citadelle. Je me pardonne.

Je m'avise donc de chanter un couplet contre l'empereur de France. Je dis un couplet; la chanson en avait vingt-cinq, mais je commençais le refrain du premier, quand je sens deux mains robustes se poser sur le collet de ma casaque, et m'entraîner rapidement vers la citadelle.

La citadelle ouvrit sa gueule et la referma. J'étais avalé.

Une petite citadelle, au reste. J'aime les choses qui sont ce qu'elles veulent être. Celle-là voulait être une citadelle, et elle y réussissait énergiquement. Grilles aux fenêtres, cela va sans dire, et sous les fenêtres un fossé de douze pieds; mais ce n'était là qu'un doux détail.

De l'autre côté du fossé commençaient les fortifications. Trois rangs d'énormes tertres gazonnés, à chaque étage une sentinelle, et, après le dernier tertre, un autre fossé, de vingt-cinq pieds, celui-là.

Au total, deux fossés et trois étages. C'est-à-dire que, pour s'évader, il fallait cinq évasions.

Le nombre ni la hauteur des étages ne purent m'effaroucher. L'évasion était impossible pour quiconque n'avait pas des ailes.

Mais j'en avais.

J'ai toujours regardé la pesanteur spécifique de l'homme comme un préjugé et comme un conte de nourrice.

Une fois que je me fus bien radicalement démontré qu'un homme ne pouvait songer à s'évader sans avoir envie de se briser les reins, je ne pensai plus qu'à mon évasion. C'est que, moi, je vous l'ai déjà dit, Gretchen, j'ai la prétention de ne pas être un homme. Trouvez-moi aussi vaniteux que vous voudrez, j'ai l'amour-propre de me croire une chèvre.

Je regrette d'avoir à confesser que mon évasion commença de la façon la plus vulgaire et la plus usitée. Je passai huit jours à desceller un barreau de ma fenêtre.

Jusque-là, il n'y avait pas de quoi être bien fier, j'en conviens. Un homme en aurait fait autant.

Mais, attendez.

Mon barreau descellé, je laissai venir le soir. Quand il ne fit plus jour, et qu'il ne fit pas encore nuit, car j'avais besoin d'y voir un peu moi-même, je me dis :

— Allons ! mon cher Gamba ! il s'agit de savoir si toi, qui as l'orgueil de te croire une intelligence, une créature qui pense, un esprit, tu sauras faire seulement ce que fait le moindre chat, une toute petite bête sans esprit et sans études, à ce qu'on ose prétendre ! Et note, ajoutai-je pour m'encourager, qu'un chat, qui ne se gêne pas pour sauter d'un quatrième sur le pavé, a quatre pattes, tandis que toi, tu n'en as que deux, ce qui diminue de moitié la chance de t'en casser une.

Lorsque je me fus adressé à moi-même cette exhortation éloquente et sévère, je montai lestement sur le bord

de ma fenêtre, j'arrachai vite le barreau, et, sans donner à la première sentinelle le temps de me voir, je pris mon élan et je sautai le premier fossé.

Au sifflement que produisit mon vol rapide au travers de l'air, la sentinelle se retourna en sursaut ; mais j'avais déjà franchi le premier talus, et ce fut plutôt pour avertir ses camarades que dans le vain espoir de m'atteindre, qu'elle lâcha de mon côté un coup de fusil puéril.

Dois-je vous dire qu'au moment où je sautais le talus, la sentinelle de la seconde plate-forme passait précisément au bas de l'endroit d'où je sautais, de sorte que je n'eus qu'à modifier insensiblement la direction de mon élancement, pour lui tomber subitement sur les épaules.

Je collai ce pauvre milicien contre terre, la crosse de son fusil dans l'estomac, et embrassant si furieusement sa baïonnette, que les gazettes ont prétendu qu'il y avait laissé trois dents.

Le coup partit et faillit tuer la sentinelle de la troisième plate-forme, qui me visait dans ce moment, et qui me manqua, grâce probablement à la secousse involontaire que lui fit éprouver la balle sifflant à ses oreilles.

J'étais au bord du second fossé. Encore ce pas, et j'étais libre. Mais c'était le plus difficile.

Outre les vingt pieds à sauter, la dernière sentinelle, prévenue par les coups de fusil des autres, était là, de l'autre côté du fossé, la baïonnette en avant, et prête à m'embrocher. Perspective sans agrément.

Je vous avoue que j'ai avalé quelquefois des sabres, mais jamais des baïonnettes, surtout quand le fusil est au bout. C'est ainsi que toute éducation est incomplète. On

croit savoir son art, et l'on découvre chaque jour qu'on en ignore les plus simples éléments. On a passé dix ans de sa vie à étudier, à travailler, à s'éreinter, et l'on s'aperçoit, un matin ou un soir, qu'on n'est pas même capable d'avaler une misérable baïonnette.

Mais alors je ne fis pas toutes ces réflexions. Il n'y avait pas à réfléchir ni à reculer. Si l'on m'avait rattrapé, on m'aurait flanqué dans un cachot, dans un cul de basse-fosse, dans un puits où l'on m'aurait attaché avec soin; j'en aurais eu ponr la vie.

Je me dis : Mourir faute d'air et de liberté, car, figurez-vous moi, en prison, moi, le bond fait homme, moi, le chamois, moi qui, lorsque je ne pourrai plus sauter et danser, me vendrai comme thermomètre, tant j'ai de vif argent dans les veines ! Je me dis donc : Mourir de la prison perpétuelle, ou mourir tout de suite d'un coup de baïonnette, j'aime encore mieux la mort prompte : je souffrirai moins longtemps.

Je me recommandai à Dieu et à mes muscles, et, faisant un prodigieux effort pour franchir le gouffre, je n'essayai pas d'éviter la baïonnette ; au contraire, je me jetai directement dessus.

La sentinelle me laissait venir et riait déjà de m'enfiler comme une bague au jeu des chevaux de bois. Mais, quand je fus sur elle, j'étendis violemment la main, j'eus le bonheur de saisir la baïonnette, et je la repoussai de toute mon énergie.

Je n'esquivai pas complétement le coup. Le soldat avait le poignet ferme, et je sentis le fer m'entrer dans la peau. Mais le coup avait glissé, et j'étais tombé si rudement

sur la baïonnette, qu'elle avait ployé. Ce ne fut qu'une égratignure.

D'un geste plus prompt que l'éclair, j'avais insinué un délicieux croc-en-jambe à la sentinelle, qui roula sur l'herbe molle.

Quand elle se releva, j'étais à cent pas. Elle lâcha un triste coup de fusil qui effraya beaucoup un pierrot sur une branche.

Moi, je me dis seulement : cela commence à devenir ennuyeux, je ne peux plus faire un pas sans qu'on me fête d'un tas de salves. Assez, militaires ! vous usez la poudre de votre empereur !

Bien entendu, je tenais ce monologue en tricotant lestement des jambes. J'entendis derrière moi, tout en courant, les cris, les appels des sentinelles, le tambour, et tout le tapage que peut faire une citadelle humiliée. Mais bah ! j'étais déjà loin !

Et voilà comment un homme courageux et élastique est toujours maître de sa liberté !

Ici Gamba fit une pause, et voulut savourer un moment l'effet que sa bravoure et son agilité avaient dû produire sur Gretchen.

Mais la chevrière ne détacha pas ses yeux de Christiane.

Pour elle, tout l'intérêt était dans cette brusque réapparition de celle qu'elle avait tant aimée et tant pleurée.

Le fantôme restait bouche close et laissait parler Gamba ; sans doute celui-ci, obéissant à la volonté de l'étrange vision, allait expliquer le mystère devant lequel Gretchen était interdite, et Gretchen attendait, pour s'intéresser

au récit de Gamba, que le nom de Christiane y fût prononcé.

Christiane, de son côté, laissait Gamba s'épandre en ce flux de paroles et se livrer à toute sa loquacité naturelle. Elle avait exigé de lui un si long silence qu'elle lui devait une compensation.

C'était le moins qu'en échange de dix-sept ans de mutisme elle lui accordât une heure de bavardage complet.

Gamba reprit :

— J'étais hors de prison, mais je n'étais pas hors d'Allemagne. Je pouvais être repris à chaque moment. Mon agilité et ma présence d'esprit ne m'abandonnèrent pas à l'instant décisif.

Je courus à toutes jambes jusqu'au petit village de Zahlbach, où, quinze jours auparavant, le matin même du jour où je m'étais si follement fait incarcérer à Mayence, j'avais remisé ma petite carriole et ma vieille jument borgne, mes moyens de transport ordinaires. Je les laissais toujours dans les villages les plus proches des villes où j'allais, afin de payer moins cher. La nuit tombait tout à fait lorsque j'arrivai, passablement essoufflé, à la porte de mon aubergiste.

Les voleurs ont leur charme. Je dis cela parce que mon aubergiste était un brigand, qui, ayant appris mon incarcération et ayant jugé, dans sa raison profonde, que je n'avais pas besoin d'un cheval et d'une voiture pour pourrir dans les cachots, avait simplement vendu ma carriole et ma jument. Quand j'entrai dans sa cour, il était précisément en train de les livrer à l'acquéreur, de sorte que la

voiture était déjà attelée. L'avidité de ce logeur me servit.

Je me montrai à l'aubergiste lugubre, j'avais sauvé parmi mes sauts de carpe et autres traverses cinq ou six doublons cousus dans mes habits; je payai ce que je devais, et, fouette cocher! je partis, au petit trot d'abord; mais je ne fus pas plutôt au détour de la rue, que je lançai mon cheval au triple galop.

Ah! dans les quelques mots que j'avais échangés avec l'aubergiste, j'avais eu soin, pour détourner ses soupçons, de lui dire qu'on m'avait rendu la liberté à condition que je quitterais immédiatement Mayence.

Je lui avais aussi acheté quelque nourriture pour ma jument et pour moi. Je n'avais pas craint que cela lui inspirât des doutes. Les aubergistes ne soupçonnent jamais l'argent qu'on leur donne.

Je menai ma bête grand train toute la nuit. Le matin, je m'arrêtai dans un creux boisé où je passai toute la journée par précaution. Grâce au foin et au pain que j'avais emportés de Zahlbach, nous pûmes, ma jument et moi, nous dispenser d'aller montrer notre museau dans les villages où nous aurions été exposés à de mauvaises rencontres.

Le soir, nous nous remîmes en route. Nous allâmes ainsi encore quarante-huit heures, évitant les grandes routes, les villes et les maisons habitées, cherchant les sentiers, les roches et les bois, et ne voyageant autant que possible que la nuit.

Le troisième jour, commençant à me sentir assez loin Mayence, je fus un peu plus hardi. Le soleil était déjà

levé depuis longtemps que je n'étais pas encore couché dans un ravin.

Je faillis payer cher cette imprudence. Au tournant d'une haie, je me trouvai brusquement nez à nez avec un bourgmestre indiscret qui me demanda mes papiers.

Je lui répondis en italien par un discours plein de volubilité où ce fonctionnaire ne parut voir que du feu.

Ne comprenant pas l'italien, il mit ses lunettes.

Je ne crus pas devoir attendre qu'il eût appris ma langue ; je donnai un grand coup de fouet à ma jument, et l'honnête fonctionnaire n'eut que le temps de se ranger pour ne pas être écrasé.

Quand il revint de l'émotion que lui avait causée le péril couru par sa précieuse vie, j'étais déjà loin; pas assez loin, cependant, pour ne pas entendre qu'il me menaçait de dépêcher la maréchaussée à mes trousses.

Le danger devenait pressant. Je poussai du fouet et de la voix ma pauvre vieille jument, et je m'engagai avec résolution dans un système de rochers et de sentiers impossibles où il n'a dû passer jamais d'autres voitures que la mienne, et où il était probable que la gendarmerie n'irait pas me chercher.

J'aboutis par là à un pays que je ne connaissais pas alors, et qui n'est autre que celui-ci...

L'attention de Gretchen commença à s'éveiller.

— Toute la journée et toute la nuit, j'allai, reprit Gamba, à travers monts et gouffres, jetant en arrière des regards effarés et croyant toujours voir poindre la tête monstrueuse d'un gendarme.

La nuit finissait, déjà les lueurs blanchâtres plaquaient

le ciel, où les étoiles pâlissaient. Tout à coup, je tressaillis et j'arrêtai ma jument.

Je venais d'apercevoir en face de moi une forme humaine qui accourait rapidement de mon côté.

Naturellement, je crus d'abord que c'était un gendarme, et je me reculai derrière une roche.

Mais n'entendant aucun pas de cheval, j'avançai délicatement la tête, et je regardai.

La forme humaine s'était rapprochée. Je reconnus que c'était une femme.

Une femme en désordre, les cheveux dénoués, un air de désespoir. Une sorte de fantôme blanc.

— Vite! interrompit Gretchen, la poitrine oppressée.

— Ah! je vous avais bien dit, s'écria Gamba, que mon récit finirait par vous intéresser! Vous allez m'écouter maintenant!

Cette femme approchait en courant et sans me voir.

A quelques pas de moi, elle s'arrêta, tendit d'un geste lugubre ses deux mains jointes vers le ciel, s'agenouilla au bord de la route, murmura quelques mots que je n'entendis pas, poussa un cri, s'élança et disparut.

Je sautai rapidement en bas de ma carriole et je courus.

La route, à l'endroit où la femme venait de disparaître, était crevée par un précipice à pic que je n'avais pas vu d'abord. Je me penchai sur le gouffre énorme et béant, et je poussai un cri à mon tour.

La malheureuse n'avait pas roulé jusqu'au fond.

— Vite! vite! répéta Gretchen, comme fiévreuse.

— Un jeune arbre vigoureux qui jaillissait au flanc même du gouffre avait, par miracle, arrêté sa chute.

Les pieds accrochés à quelque racine, le dos appuyé sur le tronc de l'arbre, un bras embarrassé dans les branches, la tête violemment renversée, son pauvre corps souple et ployé pendait évanoui sur la mort.

La sauver! comment? Sauter sur l'arbre à califourchon, ce n'était rien pour moi; mais remonter l'abîme avec ce poids?

Par bonheur j'avais dans ma carriole une corde à nœuds qui me servait pour mon grand exercice du mât. Je volai la prendre. Je pris en même temps une espèce d'écharpe qui me servait aussi pour mes tours, et voici ce que je fis :

Je choisis une forte racine que je trouvai au bord du gouffre, j'y attachai ma corde à nœuds dont je saisis l'autre bout dans ma main droite, et je me jetai bravement.

— Eh bien! s'écria Gretchen palpitante.

— Il va sans dire que je tombai légèrement et gracieusement à cheval sur l'arbre. Sans amour-propre, je fus content de moi, et je me rendis cette justice que mon éducation n'avait pas été si incomplète. Je me consolai un peu de n'avoir pas appris à avaler les baïonnettes et les fusils.

Une fois sur l'arbre, mon premier geste fut d'empoigner la femme, car j'avais toujours peur qu'elle ne se mît à glisser.

Puis je la jetai sur mon bras et mon épaule gauches, où je l'assujettis fortement à l'aide de mon écharpe.

Elle ne fit aucune résistance. Elle était inerte et comme morte. Elle avait plutôt l'air d'un paquet que d'une femme.

Jusque-là, rien n'était fait. Il s'agissait de remonter.

Je tenais toujours la corde de ma main droite.

Je vous assure que ce n'était pas extraordinairement facile de regrimper avec une femme sur l'épaule et une seule main à la corde.

Le tout était de ne lâcher ni la corde, ni la femme.

Je recommandai mon âme à tous les saints du paradis, je serrai de mes deux pieds le dernier nœud de la corde, je serrai de ma main droite le plus haut nœud où elle put atteindre, et, lâchant l'arbre, je me laissai tout doucement aller dans le vide.

Heureusement cette pauvre femme n'avait pas sa connaissance, car elle aurait eu un fier trou sous les yeux.

Mille noms d'acrobates ! Moi qui ai la peau du cœur assez imperméable, j'avoue honteusement que j'eus une seconde d'émotion. La racine qui m'avait vu attacher ma corde ne s'était pas attendue à ce double poids ; je la sentis fléchir et céder à la première secousse. Mais elle se remit de cette lâche faiblesse et tint bon.

Alors, ce fut au tour de la corde. Au premier effort que je fis pour monter d'un nœud, elle se tendit et craqua, comme si elle en avait à porter plus qu'elle ne pouvait. Je sentis qu'elle rompait, et je me dis en moi-même : Pauvre femme !

— Bon Gamba ! s'écria Gretchen, les larmes aux yeux.

— Mais, bah ! la corde était robuste comme la racine. Et mes muscles étaient robustes aussi.

Je grimpai comme un écureuil, sans brusquerie, vivement et moelleusement.

Une minute après, s'il y a encore des mesures du temps dans de pareilles occasions, je mettais le pied sur la terre ferme, je détachais ma corde, et je déposais ma trouvaille dans ma carriole.

Et voilà comment j'ai repêché de l'abîme madame Christiane.

Gretchen se leva, l'œil fixe, l'air égaré, alla vers Christiane, lui toucha la main pour se bien assurer qu'elle n'était pas un fantôme, et lorsqu'elle eut senti la chair et la réalité, s'agenouilla en pleurant et baisa le bas de la robe de la ressuscitée.

Puis, sans se relever, et d'une voix étouffée par l'émotion :

— Continuez, Gamba, dit-elle.

— Je commence à avoir fini, reprit Gamba. Christiane était sauvée.

Mais moi, je n'étais pas sauvé. Au contraire, ma bonne action risquait fort de me faire emprisonner pour le reste de mes jours. Car, que faire de celle que je venais de tirer du gouffre?

L'emporter sans connaissance, la secouer, c'était dangereux ; elle pouvait avoir besoin d'un médecin.

D'un autre côté, la conduire dans un endroit habité pour la faire soigner, c'était m'ingurgiter dans la gueule du loup. La gendarmerie ne m'aurait su qu'un gré médiocre de mon agilité.

Je me trouvai donc plus embarrassé sur le plancher des vaches, que je ne l'avais été dans le milieu des oiseaux.

Ma foi, tant pis! j'avais regardé la pauvre créature; elle était toute jeune et toute jolie. J'ai toujours eu pour principe qu'une belle femme vaut mieux qu'un vilain homme. Je me dis donc : en prison tous les Gamba plutôt qu'une semblable fille au sépulcre! et je me lançai à la recherche d'un village quelconque.

Tout en allant, j'examinais la jeune fille. Je regardais si elle n'avait rien de cassé. Dans mon métier, on se connaît naturellement en fractures et en bras démis. Je m'aperçus avec joie qu'elle ne s'était rien rompu, et qu'elle n'avait aucune lésion sérieuse. Le saisissement lui avait fait perdre connaissance. Sa robe s'était prise dans les arbres et avait amorti la secousse.

A force de chercher des villages on en trouve.

Je ne tardai pas à en entrevoir un qui, si je ne m'abuse, devait être quelque chose comme Landeck.

J'allais y entrer, de l'air piteux d'un homme qui entre au cachot, lorsque tout à coup je sentis que le cœur de la jeune fille se remettait à battre.

J'eus, je le confesse, un certain mouvement de satisfaction.

Si elle revenait sans le secours des médecins, je n'avais nul besoin d'aller me livrer bénévolement à la gendarmerie impériale. Je donnai un coup de bride à ma jument, et je me renfonçai vigoureusement dans ma montagne.

Une heure après, la jeune fille était revenue tout à fait.

Quand je dis tout à fait, je ne dis pas entièrement la vérité. Elle y voyait, mais seulement avec les yeux; elle par-

lait, mais elle disait des choses qui n'étaient pas pleines de bon sens.

Elle débitait un tas de paroles où je vous aurais bien défiée de rien comprendre.

— Mon enfant !... Julius... Grâce !... Ce Samuel... Je suis dans l'enfer...

Et puis, elle me regardait et elle me disait :

— Oui, je vous reconnais bien, vous êtes le démon !

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais, dans ce moment-là, cela ne me donnait pas du tout l'envie de rire.

En un mot, la secousse qui n'avait rien cassé dans son corps avait tout cassé dans sa raison.

Elle était folle.

— Folle ! s'écria Gretchen.

— Oui, folle, comme un pauvre animal innocent. Et elle resta ainsi long temps.

Les premiers jours, cela ne me fut pas incommode.

Elle n'avait aucune volonté, elle se laissait faire, elle ne me gênait pas, elle ne s'informait pas pourquoi je prenais plutôt le sentier que le chemin. Voyager la nuit, s'arrêter, se mettre en route, aller toujours, manger, ne pas manger, tout lui était égal. Je lui disais de se taire, et elle se taisait. Je lui ordonnais de manger, et elle mangeait. Elle obéissait, machinale, indifférente, abandonnée. C'était mieux qu'un enfant.

C'est de la sorte qu'à travers mille dangers et mille alertes je pus repasser en Italie. Là encore, Napoléon régnait. Mais on avait perdu ma trace, et comment retrouver dans

cet immense empire une misérable goutte d'eau comme moi?

On me demanda qui était cette femme que j'avais avec moi. J'avais perdu, l'année précédente, ma sœur Olympia, du même âge à peu près que Christiane. Je répondis que c'était ma sœur.

On ne m'en demanda pas davantage. Dès lors, je fus son frère.

Je ne la quittai pas. Pour la nourrir, mais non, je me vante, pour me nourrir, moi, et pour m'amuser, je faisais mes tours sur les places.

Je chantais toujours un peu. Elle, sans que je le lui eusse jamais dit, elle chantait de temps en temps des airs bizarres qu'elle prenait je ne sais où, et qui faisaient attrouper les passants.

Elle paraissait ne pas voir la foule et ne pas entendre les applaudissements. Elle chantait pour elle toute seule. Mais les passants en profitaient, et notre bourse en profitait aussi. Je n'avais jamais été aussi riche.

Ce qui prouve qu'en la sauvant j'avais agi comme un égoïste, et qu'elle ne m'en doit aucune reconnaissance.

Cependant, il lui revenait chaque jour un peu de sa raison.

Elle commençait à se croire un peu moins dans l'enfer, et à voir que, si j'étais le diable, au moins j'étais un bon diable.

A force de m'appeler son frère, elle avait pour moi une amitié fraternelle.

Ah! moi, j'étais heureux! nous menions la vraie vie, en

plein air, dans les rues, elle chantant et moi dansant sur la corde!

Mais elle, à mesure que la raison lui revenait, les préjugés de l'éducation qu'on donne aux jeunes filles lui venaient à l'esprit. Elle ne trouvait pas parfaitement convenable pour une jeune fille d'aller chanter dans les carrefours et dans les cabarets. Elle était mal à l'aise devant les regards et les propos de la multitude.

Et pourtant elle hésitait à rompre avec cette vie dont elle avait honte.

Un goût qu'elle ne se connaissait pas s'était développé en elle : la passion de la musique. Mettre son âme dans sa voix, comme moi je la mets dans mes jambes, faire passer son émotion dans le cœur de la foule, c'était là un plaisir dont elle ne pouvait se priver. C'est que, voyez-vous, Gretchen, nous autres artistes, nous haïssons le public, nous en disons du mal, nous l'insultons, mais nous en avons besoin, comme vous de vos chèvres. Nos spectateurs, ce sont nos bêtes.

Elle était dans cette situation incertaine, entre ses idées de jeune fille et ses instincts d'artiste, lorsque, par le plus heureux des hasards, un directeur de théâtre qui passait s'arrêta, fut frappé de sa voix et lui proposa de l'engager.

Dès lors, il n'y avait plus à hésiter. Il ne s'agissait plus de la rue et de la populace; il s'agissait des succès, des adorations, de la gloire et du génie.

Et c'est de cette façon qu'elle devint une grande chanteuse, ce qui vaut bien une grande dame.

Maintenant, Gretchen, j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

La chevrière leva sur Christiane des yeux enivrés de larmes et de joie.

— Madame! c'est vous! vivante! murmura-t-elle d'une voix entrecoupée.

Elle ne pouvait trouver d'autres paroles.

— Embrasse-moi donc, ma pauvre Gretchen, dit Christiane.

Gretchen se leva et se jeta dans les bras de Christiane.

— Vivante! répéta-t-elle. Mais Dieu m'est témoin que vous n'avez jamais été morte pour moi.

— Je le sais, dit Christiane.

Et, pendant un moment, elles se serrèrent sans parler sur le cœur l'une de l'autre.

— Et moi? insinua Gamba, oublié dans un coin.

— Le pauvre Gamba mérite bien quelque chose, dit Christiane.

— Je mérite bien un remercîment de mademoiselle Gretchen, pour lui avoir conservé celle qu'elle aime tant.

— Oui, certes, dit Gretchen.

Et elle sauta au cou de Gamba, lequel fut si content qu'il se mit à pleurer.

— Nous reparlerons de Gamba et de moi, dit Gretchen en faisant un signe d'intelligence et d'intimité au bohémien. Mais occupons-nous d'abord de vous, ma chère maîtresse. Comment êtes-vous ici? Et monsieur le comte d'Eberbach sait-il que vous êtes vivante?

— Il le sait, et c'est lui qui m'a dit de venir ici.

— Pourquoi faire?

— Pour chercher sa femme.

— Sa femme! murmura Gretchen, dont la joie s'effaça brusquement à cette pensée. O Dieu! Mais j'y pense! Oh! si vous saviez! c'est affreux!

— Que veux-tu dire? demanda Christiane. Parle sans crainte devant Gamba. Oui, notre situation est en effet bien douloureuse. Tu veux dire que Frédérique est la femme de mon mari.

— Si ce n'était que cela! s'écria la chevrière toute bouleversée.

— Qu'est-ce donc encore? parle.

— Frédérique...

— Eh bien?

— C'est votre fille!

— Ma fille! mais ma fille est morte, Gretchen!

— Non, vivante. Livrée par moi à ce Samuel; sauvée pour la perte de nos âmes à tous!

— Ma fille! je veux voir ma fille! cria Christiane.

XXI

LA MÈRE ET LA FILLE.

Le premier cri de Christiane avait été : Je veux voir ma fille! Son premier mouvement avait été de courir vers le château.

Gretchen avait suivi Christiane.

Gamba avait suivi Gretchen.

Christiane était en proie à une émotion inexprimable. Cet enfant qu'elle avait cru mort, qu'elle n'avait pas même connu, qui était mort presque avant de naître, cet enfant vivait.

Ainsi, pendant qu'elle se croyait seule au monde, pendant qu'elle chantait sur les théâtres, et qu'elle allait de ville en ville traîner son isolement à travers les foules, pendant qu'elle donnait son âme à tous, n'ayant personne à qui donner sa vie, elle avait une fille!

Elle qui s'était fait cantatrice, ne pouvant plus être femme, elle aurait pu être mère!

Et comment retrouvait-elle cette fille? Dans quelle situation terrible! Sa fille était mariée à son mari!

N'importe! Elle courait toujours vers le château.

Mais, tout à coup, elle ralentit son pas. Une réflexion l'arrêtait.

Qu'allait-elle dire à Frédérique? Si elle lui disait : Je suis ta mère! Comme Frédérique ne pouvait pas tarder à savoir qu'Olympia était Christiane, comtesse d'Eberbach, c'était lui apprendre qu'elle avait épousé le mari d'une autre, et, chose plus affreuse, qu'elle avait épousé celui qui pouvait être son père.

Et puis, Frédérique interrogerait avidement sa mère retrouvée. Faudrait-il lui révéler tout le passé, lui expliquer les crimes et les malheurs qui l'avaient jetée dans ces cruelles péripéties, épouvanter cette âme pure et virginale du récit des monstrueuses scélératesses de Samuel Gelb?

Effroyable récit qui aurait pour conclusion ce mot effroyable : Ce démon est peut-être ton père !

Ce doute affreux qui l'avait vaincue, elle, et qui l'avait précipitée dans le Trou de l'Enfer, allait-elle en bouleverser la chaste ignorance de son enfant ?

Dans ce lugubre pêle-mêle de misères et de forfaits qui avait troublé et séparé la vie de tant d'êtres faits pour s'aimer, la Providence, poursuivant toujours son œuvre, comme un fleuve de cristal sous des rochers hideux, avait miraculeusement préservé l'innocente Frédérique.

Elevée par Samuel, mariée à Julius, aimée de Lothario, elle n'avait pas une tache, pas une éclaboussure, pas une ombre à son front limpide et charmant. Était-ce Christiane qui devait lui révéler le mal, qu'elle ne connaissait que de nom ? C'était bien le moins que Frédérique, épargnée par l'amant, par le mari et par le monstre, le fût aussi par sa mère !

— Vous réfléchissez et vous souffrez, madame, dit Gretchen à Christiane.

— Non, j'ai pris mon parti, dit Christiane répondant à sa propre pensée autant qu'à la question. Il ne faut rien dire à Frédérique.

Elle se remit à marcher plus résolument.

Et cependant retrouver sa fille, la retrouver à dix-sept ans, belle, grande, pure, les yeux pleins de clarté et le cœur plein de tendresse ; n'avoir aux lèvres qu'un mot : Ma fille ! et fermer ses lèvres ; n'avoir qu'à ouvrir les bras pour y serrer son rêve, et fermer ses bras ; n'était-ce pas là un effort au-dessus de la puissance humaine ? Christiane pourrait-elle se contenir ? Quand même sa bouche ne

dirait pas une parole, est-ce que son geste, ses yeux, ses larmes ne parleraient pas ?

Allons! elle pouvait toujours essayer.

En arrivant près de la grille du château, elle s'arrêta encore, et se tourna vers Gretchen et vers Gamba.

— Vous ne direz pas qui je suis, dit-elle. Moi seule verrai s'il faut que je me nomme. Vous, pas un mot.

— Soyez tranquille, dit Gretchen.

— Moi, je sais me taire, ajouta le bohémien. Au reste, vous n'avez pas besoin de moi là-haut. Je vais rester à vous attendre là, au clair de la lune. Je ne sais pas pourquoi j'irais me coiffer d'un plafond, lorsque je puis avoir le ciel pour chapeau.

Tandis que Gamba parlait, Gretchen avait sonné et le portier avait ouvert.

A la question de la chevrière, le portier répondit qu'il était tard, et que la comtesse d'Eberbach pourrait bien être couchée.

— Oh ! dit Gretchen, elle se relèvera.

Gretchen et Christiane allèrent vers le perron, laissant Gamba sur la route.

La femme de Hans vint leur ouvrir. Frédérique, en effet, venait d'achever de souper et était montée dans sa chambre. Mais madame Trichter, que Gretchen demanda, se chargea d'aller prévenir sa maîtresse.

Madame Trichter redescendit, et fit monter Gretchen et Christiane dans le petit salon contigu à la chambre de la comtesse.

Il n'y avait pas une minute qu'elles y étaient, et que

madame Trichter les avait lassées, lorsque Frédérique entra, inquiète de ce qu'on lui voulait et tout émue.

Mais quelqu'un qui éprouvait une bien autre émotion, c'était Christiane.

Elle voyait pour la première fois sa fille, à dix-sept ans! Dieu lui avait supprimé l'enfant pour lui donner la femme. Elle n'avait pas eu sa fille jour à jour, peu à peu, toute petite d'abord, puis plus grande, puis plus grande encore. Elle l'avait tout d'un coup toute faite.

Quoi! cette noble et complète créature était sa fille! C'était là une idée, c'était là une joie que son pauvre cœur n'avait pas la force de supporter.

Et elle restait là, muette, pâle, le cœur gonflé de larmes, fixant sur Frédérique des yeux pleins d'admiration pour le présent et pleins de désespoir pour le passé. A travers la joie de la retrouver, elle éprouvait une immense douleur à l'idée des événements qui l'avaient séparée d'elle.

Frédérique se sentit d'abord mal à l'aise sous ce regard si joyeux et si triste. Elle y devinait un mystère.

Elle essaya de rompre le silence.

— Madame? dit-elle d'un ton qui demandait l'explication de cette visite à cette heure.

Christiane ne répondit pas.

— Gretchen me fait dire que vous aviez à me parler, continua Frédérique.

— Oh! oui, répondit Christiane. J'ai à vous parler, mais j'ai à vous voir d'abord. Laissez-moi vous regarder. Vous êtes belle!

Frédérique se tut un moment, embarrassée.

— Qui êtes-vous? Qu'avez-vous, madame? essaya-t-elle de demander. Vous paraissez tout émue.

— Qui je suis? répondit Christiane avec une explosion de tendresse.

Mais elle se contint.

— Je suis, reprit-elle plus tranquillement, je suis la personne que vous annonce la lettre du comte d'Eberbach.

— Ah! s'écria Frédérique, c'est vous, madame, qui venez me chercher pour me ramener auprès de lui.

— C'est moi.

— Soyez la bien-venue, alors; monsieur le comte me dit dans sa lettre de vous écouter et de vous respecter comme lui-même. Mais comment va-t-il? Pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

— Il va mieux, et il ira bien tout à fait lorsque vous l'aurez rejoint. Une affaire essentielle à terminer l'a empêché de venir. Oh! sans cela, ni la fatigue, ni la maladie ne l'auraient retenu loin de vous. Ne pouvant quitter Paris, il m'a priée de venir à sa place.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, madame, dit Frédérique, mais la lettre du comte a négligé de me dire qui vous étiez, et je ne sais pas même à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je m'appelle... On m'appelle Olympia.

— Olympia! s'écria Frédérique. Vous seriez cette célèbre cantatrice dont monsieur Samuel Gelb m'a quelquefois parlé.

— C'est moi, en effet.

— Pardon encore, madame; mais alors, oui, monsieur

Samuel Gelb me l'a dit, monsieur le comte d'Eberbach vous a aimée.

— Autrefois, c'est possible, répartit Christiane. Oh! mais il y a si longtemps! ajouta-t-elle en jetant un regard de mélancolie douloureuse sur les murailles du petit salon où elles étaient.

— Monsieur le comte vous a aimée quelques mois avant notre mariage, dit Frédérique, dont le visage prit aussitôt une expression triste et contrainte.

— Qu'avez-vous? demanda Christiane.

— Excusez-moi, madame, je suis jeune et bien neuve dans les choses du monde. Mais ce monde ne trouvera-t-il pas étonnant que ce soit vous précisément que monsieur le comte ait choisie pour aller chercher et ramener sa femme?

— Ah! vous doutez de moi! s'écria Christiane atteinte au cœur.

Des soupçons indistincts traversaient en effet l'âme de Frédérique. Elle se rappelait l'impression qu'elle avait éprouvée en lisant le matin cette lettre où le comte la tutoyait pour la première fois. Ce tutoiement, où elle craignait de reconnaître la familiarité du mari, et cet envoi d'une femme qui, si elle n'avait pas été la maîtresse du comte, avait été du moins aimée par lui, et qui, dans tous les cas, était une actrice, se mêlaient dans l'esprit de Frédérique et lui inspiraient une inquiétude singulière.

— Vous ne dites rien? reprit Christiane, Ainsi, vous vous défiez de moi?

— Pardonnez-moi; mais, hélas! qu'est-ce qui me répond de vous, madame? demanda la pauvre Frédérique.

— Moi, dit en s'avançant Gretchen qui avait assisté silencieusement jusque-là à cette pénible scène.

— Vous? répartit Frédérique avec un geste moitié d'espoir, moitié de crainte.

— Oui, moi, poursuivit Gretchen, qui comprit peut-être ces appréhensions ; moi qui ai veillé sur vous depuis que vous êtes au monde, moi qui ai fait tant de longues lieues à pied pour voir votre visage quelques minutes, moi qui sais qui vous êtes, et qui est madame.

— Eh bien ! dit Frédérique, si vous le savez, Gretchen, dites-le moi, je vous en prie, je vous en supplie.

— Je ne le puis, répondit Gretchen.

— Oh ! c'est qu'alors vous ne le savez pas, reprit Frédérique secouant tristement la tête. Ou bien, vous ne tenez pas beaucoup à ce que je vous croie toutes les deux, puisque vous pourriez me convaincre avec un mot, et que ce mot vous ne le dites pas.

— Il y a des secrets dont on n'est pas maître, reprit Gretchen. Au nom de votre bonheur, croyez-moi sans que je parle.

— Enfin, pourquoi aurais-je confiance en vous, lorsque vous n'avez pas confiance en moi ?

— Mais la lettre de monsieur le comte d'Eberbach ? objecta Christiane.

— Mon Dieu ! elle ne dit rien, cette lettre, répondit Frédérique. D'ailleurs, sais-je, moi, l'empire que vous pouvez avoir sur lui ? Sais-je où l'on veut me mener? Oh ! je souffre plus que vous de ma défiance. Elle n'est pas dans mon caractère, et je suis bien fâchée si je vous offense, madame, mais je suis ignorante de tout. On me dit que

j'ai des ennemis, je suis seule, perdue, loin de tout ce qui m'aime et protége, et je suis obligée de prendre garde à ce qu'on me fait faire.

Christiane, attérée, regardait crouler son espérance et sa joie.

— Oh ! dit-elle d'une voix profonde, je n'aurais pas cru que ce serait de cette manière que nous nous rencontrerions. J'aurais pensé que rien qu'en voyant ma figure, rien qu'en entendant ma voix, quelque chose en vous se serait ému, un instinct aurait tressailli dans votre poitrine, vos bras se seraient ouverts d'eux-mêmes.

J'aurais espéré qu'en nous mettant en présence l'une de l'autre, en faisant ce double miracle de nous ressusciter toutes deux, en rompant pour nous rapprocher la pierre d'un sépulcre, la divine Providence n'élèverait pas entre nous un mur plus dur et plus inflexible que le granit des tombeaux : la défiance.

— Que voulez-vous dire ? demanda Frédérique, attendrie par l'accent et ne comprenant pas les paroles.

— Écoutez, dit Christiane, en fixant sur Frédérique des yeux pleins de tendresse et de larmes.

C'était trop fort pour son pauvre cœur. Elle avait déjà bien assez souffert de ne pouvoir que couver du regard son enfant sans pouvoir l'embrasser ; mais se laisser soupçonner, mépriser, haïr par elle, c'était là une chose au-dessus de ses forces.

— Écoutez, recommença-t-elle. Oui, je vais parler. Tant pis ! Mon cœur déborde. Je ne peux pas être soupçonnée par vous, c'est trop cruel pour moi ; et puis, quand je vous aurai parlé, vous verrez que c'est impossible. Frédérique,

vous doutez de la parole de Gretchen ; cependant, elle a dû vous dire qu'elle avait connu votre mère, et qu'elle vous parlait en son nom.

— Ma mère, dit Frédérique, elle n'a jamais voulu me la nommer.

— Et si votre mère venait elle-même...

— Ma mère est vivante ! s'écria Frédérique en tressaillant.

— Si elle était vivante, poursuivit Christiane, et si, sans intermédiaire, cette fois, elle venait à vous, si elle vous disait ce que vous avez à faire, vous défieriez-vous aussi de votre mère ?

— Si ma mère venait à moi, répondit Frédérique toute tremblante, oh ! madame, ayez pitié de moi, ne me faites pas une fausse joie ; je suis trop jeune, vous me tueriez. Si ma mère venait à moi, elle ferait de moi ce qu'elle voudrait, et elle n'aurait qu'à faire un geste, je serais trop heureuse de lui obéir absolument et aveuglément.

— Eh bien ! s'écria Christiane, eh bien ! regardez.

Et, levant la main sur le mur, elle désigna le portrait qui avait tant ému Lothario, et qui avait aussi frappé Frédérique à son arrivée.

— Ce portrait... dit Frédérique.

— Ce portrait, reprit Christiane, c'est celui de ma sœur. N'avez-vous pas remarqué comme il vous ressemble ? Et cette ressemblance ne vous a-t-elle pas dit que vous étiez de la famille ?

— Oh ! madame, mais alors ?...

— Frédérique, regarde-moi. Frédérique, embrasse-moi, je suis ta mère !

Christiane jeta ce mot d'un tel cri et d'un tel geste, que Frédérique se sentit remuée jusqu'au fond des entrailles.

— Ma mère ! s'écria-t-elle.

Et elle se jeta en pleurant et en souriant dans les bras de Christiane.

— Oui, reprit Christiane en la couvrant de baisers; oui, ma fille, mon enfant, mon trésor. Je ne voulais pas te le dire, à cause de choses que tu sauras ; mais cela a été plus fort que moi. Te retrouver défiante, c'était pire que de ne pas te retrouver du tout.

Et Frédérique de son côté disait à travers ses larmes et ses élans de joie :

— Chère mère ! vous vous êtes fait attendre dix-sept ans. Mais quelque chose me disait toujours : Elle reviendra. Quel bonheur ! J'ai ma mère ! La voilà ! O chère mère ! que je suis donc heureuse de vous revoir !

Christiane répondait à tout cela par des pleurs et des baisers.

Gretchen s'était éloignée un peu pour laisser toute liberté à ces effusions. Elle s'était agenouillée dans un coin du petit salon, et elle priait.

— Ainsi, demanda Frédérique, ce portrait est celui de ma tante ?

— Oui, mon enfant, de la mère de Lothario, qui est ton cousin.

— Et mon père ? reprit Frédérique, vous ne m'en parlez pas. Est-ce qu'il n'existe plus ?

— Si ! il existe.

— Ah ! je le connaîtrai donc aussi ! Comme la Providence est bonne !

— Tu le connais déjà, répondit Christiane.

— Je connais mon père? dit Frédérique.

— Oui, répondit Christiane. Dieu soit béni, je puis te le nommer, puisque le ciel, dans sa bonté pour nous, ne lui a mis au cœur pour toi que la seule tendresse qu'il pût, qu'il dût avoir, puisqu'il est resté ton père.

— De qui donc parlez-vous? demanda Frédérique inquiète.

— Chère enfant, ne t'effraie pas à la nouvelle que je vais t'apprendre. Dieu nous a sauvés dans le passé, et l'avenir s'arrange dans ce moment. N'aie aucune inquiétude. Ton père..., ton père est le comte d'Eberbach.

— Le comte! s'écria Frédérique en devenant toute pâle.

— Ne te trouble pas, mon enfant, je te répète que tout s'arrangera pour ton bonheur. Nous déferons ce mariage, et tu épouseras Lothario. Va, me voici près de toi, il ne t'arrivera plus de soucis et de douleur, je les empêcherai de passer.

— Mais mon père, interrogea Frédérique, m'a donc bien complétement ignorée jusqu'à ee jour?

— Il ne savait même pas que tu fusses au monde. Oh! ce serait une histoire trop longue à te raconter. Tu la sauras un jour. Ton père et moi, nous avons été bien longtemps séparés. Il m'a crue morte. Comment et pourquoi tout cela est arrivé, ne me le demande pas maintenant.

Ne remuons pas ce douloureux et terrible passé. Mais maintenant ton père sait que je suis vivante. Nous nous sommes revus et reconnus.

Il sait que je suis sa femme, et il va savoir que tu es sa

fille. Deux raisons, dont une seule suffirait pour qu'il revienne à moi et pour qu'il te rende à Lothario.

— Il le voudra, dit Frédérique, mais le pourra-t-il? Pour tout le monde, pour la loi, pour la religion, je suis sa femme. Dira-t-il que je suis sa fille? Excepté pour Dieu, je serai perdue à jamais. Dira-t-il que vous êtes sa femme, et qu'il s'est marié deux fois? Vous voyez bien, ma mère, qu'il n'y a pas d'issue, et que le malheur me tient! Vous avez beau me consoler, mon mauvais sort est plus fort que votre affection et votre dévoûment.

— La crise est difficile, en effet, dit Christiane; mais calme-toi, ma chère fille, nous en sortirons.

— Par où?

— Ton père a un moyen.

— Lequel?

— Je ne sais pas; mais il en a un.

— Qui vous l'a dit?

— Lui.

— Il vous a dit cela pour vous tranquilliser, comme vous me tranquillisez dans ce moment. Mais s'il avait un moyen, il vous aurait dit lequel. S'il vous en a fait mystère, c'est qu'il n'en a pas.

— Il en a un. Il m'a parlé d'un accent qui, je te le jure, ne mentait pas.

— Vous avez beau dire tous les deux, insista Frédérique, je sens bien que nous sommes dans une situation d'où nous ne pouvons jamais sortir.

— Écoute, dit Christiane, ton père nous attend à Paris. Il faut que nous y allions pour veiller sur lui, d'abord.

Eh bien! tu es sa fille et je suis sa femme. Nous nous mettrons à deux pour lui arracher son secret, et il nous le dira.

XXII

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QUE LES TULIPES SONT QUELQUEFOIS PLUS MEURTRIÈRES QUE LES TIGRESSES.

Le 9 juillet 1830, un avis inséré dans tous les journaux annonçait que l'enterrement de lord Drummond aurait lieu le lendemain, et que la messe serait dite à l'église de l'Assomption.

Le lendemain, en entrant dans l'église, la première personne que vit Julius, ce fut Samuel.

Nos lecteurs ont eu probablement le temps d'oublier lord Drummond, cet étrange Anglais amoureux de la voix d'Olympia, après avoir été amoureux des tigresses de l'Inde.

Sa mort n'avait pas été moins singulière que sa vie.

Il était mort pour une tulipe!

Nous avons perdu de vue lord Drummond au moment où il quittait Paris, pour suivre Olympia à Venise.

Il lui avait semblé qu'il aimerait encore mieux l'entendre en public que de ne pas l'entendre du tout, et partager son chant avec les autres que de n'en pas avoir une note.

Mais, à peine arrivé, dès les premières représentations, sa jalousie l'avait ressaisi. Il avait souffert amèrement de ne jouir qu'avec la foule de ces accents sublimes qu'il aurait voulu posséder à lui seul. Tant de rivaux l'obsédaient.

Du moment qu'Olympia était à tout le monde, elle n'était plus à lui.

Et puis, son plaisir lui paraissait profané par tous ces passants qui y touchaient en même temps que lui. La voix d'Olympia lui répugnait presque, en devenant une sorte de gamelle banale où les plus grossiers instincts venaient tremper la main et prendre leur cuillerée.

Cette émotion, qu'il aurait voulue chaste, pure, virginale, réservée à un seul, n'était plus, hélas ! qu'une courtisane, triviale, publique, commune à tous les goujats qui auraient trois francs dans leur poche.

Dans ces termes, il n'en voulait plus.

Un soir, au milieu d'une représentation, il se leva, sortit de la salle, rentra chez lui, demanda des chevaux, et, sans même écrire un mot à Olympia, quitta Venise.

Pour essayer de se distraire, il se mit à voyager.

Partout où il passait, il visitait tout : les bibliothèques, les musées, les monuments.

A Coniston, on lui fit voir une collection de tulipes.

La passion des fleurs est une des plus naturelles au cœur de l'homme. Nous sommes faits de terre, et, aussitôt qu'une graine tombe en nous elle y pousse.

Lord Drummond était de ces organisations où la passion n'a pas d'interrègne. Chez lui, la mort d'une manie n'était que le couronnement d'une autre. Il se dit : Les femmes sont mortes, vivent les fleurs.

Il prit les fleurs comme il avait pris les tigresses et les femmes, avec fureur. Il ne pensa plus qu'à elles !

Comme les vrais amateurs, il se concentra dans une espèce, n'aimant que les choses complètes, et sachant bien que la bourse d'un millionnaire et la vie d'un centenaire ne suffiraient pas à la collection d'une seule race.

C'étaient les tulipes qui lui avaient inspiré le goût des fleurs. Il se donna éperduement aux tulipes.

Il en eut bientôt une réunion qu'il trouvait lui-même honorable, et que tout autre aurait trouvée inouïe.

Cependant il allait de côté et d'autre à travers l'Europe, parcourant toutes les villes fleuries, et cherchant si, par hasard, il n'existait pas quelque type oublié par lui.

Les plus célèbres amateurs, empressés à son nom, l'introduisaient dans leurs serres, et lui faisaient admirer leurs plus rares richesses. Mais lord Drummond admirait du bout des lèvres.

On ne lui montrait rien qu'il n'eût chez lui égal sinon supérieur.

Un soir, il était à Harlem, il avait visité toutes les collections renommées, sans trouver mieux qu'ailleurs, et il allait, de guerre lasse, retourner en Angleterre, quand un domestique de l'auberge où il logeait lui parla d'un sien parent qui avait des tulipes.

Ce parent était un pauvre homme qui avait ce goût depuis l'enfance, et qui, au dire du domestique, avait obtenu des résultats prodigieux.

Sa serre n'était pas connue, parce qu'il n'y laissait pénétrer personne, aimant ses tulipes pour elles, et non pour la vanité.

Il ne les avait guère montrées, dans toute la ville, qu'à son cousin; mais, si lord Drummond le désirait, le domestique tâcherait d'obtenir de son cousin Tromp la permission de lui amener le noble voyageur. Un voyageur, en passant, effaroucherait Tromp moins qu'un concitoyen toujours là et difficile à éconduire une fois introduit.

Lord Drummond hésita. Une collection ignorée après tant de collections éclatantes et européennes, cela valait-il la peine de rester jusqu'au lendemain ?

C'était sans doute une tuliperie digne d'éblouir un domestique. Cependant, il ne voulut pas manquer une chance, si insignifiante qu'elle pût être.

Il resta.

Le lendemain matin, le domestique alla chez son cousin, et revint avec une permission obtenue non sans peine.

— A quelle heure mylord veut-il que je le conduise chez mon cousin Tromp ? demanda le domestique.

— A l'instant même, répondit lord Drummond.

Et ils se mirent en route.

Ils traversèrent toute la ville.

La ville traversée et les remparts franchis ils entrèrent dans une des plus étroites rues du faubourg.

Lord Drummond commença à se repentir d'avoir eu la candeur de croire un valet sur parole.

Quelle fleur digne de lui pouvait respirer dans cette rue étranglée?

Devant une maison de chétive apparence, le domestique s'arrêta, et, se retournant, dit à lord Drummond :

— C'est ici.

Le domestique frappa.

Un petit homme court, voûté par l'habitude de travailler la terre, misérablement vêtu, vint ouvrir.

— Mon cousin, dit le domestique de l'hôtel, voici le gentilhomme étranger dont je t'ai parlé ce matin

— Monsieur est le propriétaire du jardin que vous m'avez vanté, demanda d'un air de doute ironique lord Drummond, en regardant les habits de Tromp.

— Oh! dit celui-ci, qui remarqua le regard de lord Drummond, et qui ne parut pas s'en soucier, vous ne venez pas voir mon habit, mais ma collection.

— C'est vrai, dit l'Anglais. Entrons.

— Avant d'entrer, reprit Tromp, une question.

— Laquelle?

— C'est bien certain que vous quittez Harlem aujourd'hui?

— En sortant de chez vous.

— C'est que je n'aimerais pas faire voir mes fleurs à quelqu'un qui viendrait me tourmenter pour les revoir. C'est déjà beaucoup que je vous autorise à en jouir une fois. Elles sont à moi, voyez-vous, et je suis jaloux de ma tulipe comme d'autres le sont d'une femme.

— Je vous répète que je serai loin d'ici ce soir.

— Entrez, alors.

Lord Drummond et le domestique entrèrent dans un couloir obscur et étouffé.

Tromp referma immédiatement la porte derrière eux, ce qui ne contribua pas à diminuer l'obscurité et les ténèbres.

— Allez devant vous sans crainte, mylord, dit le domestique. Il n'y a pas de marche ni de trou.

Au bout de quelques pas, lord Drummond se trouva devant une porte.

— Attendez, dit Tromp.

Et, passant devant lord Drummond, il se mit à ouvrir la porte, laquelle était fermée à triple tour.

La porte ouverte, un flot de lumière envahit joyeusement le couloir.

Ce fut comme une subite irruption de rayons de soleil et de chants d'oiseaux. Un vaste et splendide jardin poussait en pleine terre et croissait en plein ciel.

— Venez et voyez, dit Tromp à lord Drummond ébloui. Mais laissez-moi refermer cette porte.

Il ferma la porte, et reprit :

— Vous voyez qu'il ne faut juger ni les hommes à l'habit, ni les jardins à la maison. J'ai choisi cette maison mal située et mal bâtie, parce qu'elle donne, de ce côté, sur la pleine campagne, et que mes fleurs ont ici tout l'air et tout le soleil dont elles ont besoin. Trouvez-moi des fleurs mieux logées. Moi, que j'habite dans un bouge ou dans un chenil, qu'est-ce que cela me fait? je ne compte pas pour moi !

Je suis comme ces vieux amoureux qui ont une jeune maîtresse et qui dépensent tout leur argent à la meubler d'or, de velours et de soie, s'inquiétant peu s'il ne leur reste pas un sou pour se loger proprement eux-mêmes.

Et moi, j'ai plus qu'une maîtresse, j'ai un sérail.

Regardez !

Et, d'un geste et d'un accent où se mêlaient le propriétaire, le jardinier et l'amoureux, il se mit à passer la revue de sa collection, la proclamant unique, et prétendant,

à chaque tulipe qu'il faisait admirer à son hôte, qu'elle était la plus belle de toutes.

— En voici une, disait-il, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer de plus merveilleux; le rêve même se confesse vaincu par une réalité aussi désespérante; eh bien! ce n'est rien, c'est une fleur insignifiante, c'est un méprisable brin d'herbe, à côté de celle que je vais vous montrer.

Et il en montrait une autre, qui était la merveille et le chef-d'œuvre de la nature jusqu'à la suivante.

Au fond de toutes ces exagérations d'une passion exaltée par la solitude, la vérité était que la collection de Tromp était admirable. C'était, sans comparaison, la plus belle que lord Drummond eût rencontrée depuis son voyage.

Cependant la sienne la valait. Il avait l'orgueil de ne pas trouver, là encore, un type qu'il ne possédât pas lui-même. Tromp était un rival, mais non un vainqueur. Lord Drummond ne se sentait pas humilié, et pouvait soutenir la lutte. Ils avaient tous deux, comme au collége, le prix *ex æquo.*

— Eh bien! dit Tromp, glorieux, avez-vous jamais vu dans vos voyages des jardins qui valussent le mien?

— Je n'en ai pas vu qui valussent mieux, répondit lord Drummond.

— Vous en avez donc vu qui valussent autant? demanda Tromp, dont le front se rembrunit.

— J'en ai vu un.

— Où cela?

— A Londres.

— Et le propriétaire s'appelle?

— Lord Drummond.

— C'est vous ?

— C'est moi-même.

— Votre jardin vaut le mien ? répéta Tromp d'un ton de défi.

— Oui, dit lord Drummond. Je rends cette justice à votre collection qu'elle est au-dessus de toutes celles que j'ai vues depuis que j'ai quitté Londres, et qu'elle n'est pas au-dessous de la mienne. Mais la mienne n'est pas au-dessous de la vôtre. Elles sont égales.

— Eh bien ! s'écria Tromp triomphant, voilà qui va déranger l'égalité, vous allez voir ! Venez par ici.

Et, entraînant lord Drummond derrière un mur qui semblait clore le jardin, il l'introduisit brusquement dans une serre presque aussi grande que le jardin lui-même.

— Voilà mes vraies fleurs, dit-il, les autres ne comptent pas. Le jardin est l'antichambre de la serre, et les fleurs qui y restent sont les domestiques ; mais voici les maîtresses. Si vous avez des yeux, ouvrez-les.

Lord Drummond jeta un coup d'œil rapide sur la serre, et fut ébloui.

Cette fois, Tromp avait raison dans tout son orgueil, c'était bien une vraie collection de miracles. C'était un musée où s'étaient donné rendez-vous les œuvres les plus réussies de la nature combinée avec l'art.

L'Anglais demeurait immobile, comme hésitant entre tant de prodiges, et ne sachant auquel aller.

Mais tout à coup son œil tomba sur une tulipe noire, rouge et bleue.

Il pâlit et s'élança vers elle.

— Ah! c'est celle-là que vous préférez, dit Tromp avec un petit rire de triomphe et de supériorité. Je vous fais mon compliment. Vous allez tout de suite à la plus belle. Je vois que vous vous y connaissez, et je regrette moins de vous avoir admis ici. Je n'avais pas l'intention d'abord de vous faire voir la serre; le jardin suffisait. Mais vous m'avez défié, et je n'ai pas voulu laisser humilier mes fleurs. Eh bien! l'avez-vous aussi, celle-là?

— Non, répondit lord Drummond, d'une voix étouffée.

— Ni vous, ni personne, poursuivit Tromp. Elle est unique. Ah! voyez-vous, c'est ma sultane favorite. J'ai des trous à mes coudes; eh bien, je ne la donnerais pas pour dix mille francs.

— Et pour vingt mille? dit lord Drummond pâle et les yeux suppliants.

— Ni pour vingt mille, ni pour aucune somme. Un homme qui aime sa femme ne la vend pas et ne la partage pas. Moi je veux être seul à avoir ma tulipe. Vous ne regardez pas les autres?

— Je les ai vues, dit lord Drummond. Celle-ci suffit à une journée. Un dernier regard, et je vous laisse.

Il jeta sur la tulipe noire, rouge et bleue, un regard d'amour et de désolation, et, sans dire un mot, reprit le chemin du jardin et de la maison.

Tromp rouvrit les deux portes.

Sur le seuil de la dernière, lord Drummond se retourna :

— Merci, monsieur, dit-il, et à revoir.

— Non pas à revoir, dit Tromp, mais adieu. Vous partez de Harlem dans une heure.

Lord Drummond ne répondit pas.

Il revint à l'hôtel, suivi du domestique, sans prononcer une parole.

— A quelle heure mylord veut-il les chevaux? demanda le domestique au moment où lord Drummond montait à sa chambre.

— Je ne pars pas aujourd'hui, répondit lord Drummond.

Une heure après, lord Drummond sonna, et fit demander le domestique qui l'avait conduit voir les tulipes.

— Allez chez votre cousin, lui dit-il; s'il veut me donner un oignon de sa tulipe pour trente mille francs, vous aurez cinq mille francs pour vous.

— J'y cours, s'écria le domestique épanoui.

Et il descendit les escaliers quatre à quatre.

Lord Drummond attendit son retour avec l'anxiété de l'étudiant de première année qui attend la réponse de la première femme à qui il ait osé écrire.

— Après un siècle pendant lequel l'aiguille de la pendule n'avait parcouru qu'une heure et un quart, le domestique reparut.

Il était morne et piteux.

— Eh bien? demanda lord Drummond.

— Il refuse, répondit tristement le domestique.

— Vous vous y serez mal pris, répliqua lord Drummond. Il est inadmissible qu'un homme si pauvre refuse une si grosse somme.

— Je m'y suis pris, dit le domestique, comme quelqu'un à qui l'on a promis cinq mille francs. Croyez que,

si je n'ai pas réussi, c'est que la chose n'est pas possible.

— Retournez, dit l'Anglais. Quarante mille pour lui et dix mille pour vous.

Malgré l'énormité de la somme, le domestique partit avec moins de joie que la première fois.

A la manière dont son cousin avait repoussé la première offre, il avait compris que Tromp n'en accepterait aucune.

Il essaya cependant. Mais il revint sans avoir rien obtenu.

— C'est un mulet, dit-il à lord Drummond.

— Et vous un âne, répondit celui-ci, qui avait besoin de décharger sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

Toute la soirée, il chercha dans sa cervelle un moyen de décider Tromp. Mais comment entamer un homme sur qui l'argent ne mordait pas ?

Il ne dîna pas. Il n'avait pas faim. Il dormit mal.

Le soleil était à peine levé qu'il frappait à la porte de Tromp.

— Qui va là ? cria la voix aigre de Tromp, lequel passa une tête hargneuse à une petite lucarne supérieure.

— C'est moi, répondit lord Drummond.

— Qui ? vous !

Lord Drummond. Celui que vous avez bien voulu admettre hier à l'honneur de visiter vos tulipes.

— Vous vous trompez, répliqua Tromp, lord Drummond n'est plus à Harlem ; il m'a donné sa parole d'en partir hier, et un gentilhomme ne manque pas à sa parole. Il est parti.

— Eh bien! que je sois lord Drummond ou un autre, voulez-vous me vendre un oignon de votre tulipe noire, rouge et bleue?

— Non, répondit sèchement le cousin du domestique.

— Rien qu'un oignon! je vous en donne quarante mille francs.

— Vous m'en donneriez cent mille que je refuserais de même. Je garde mes fleurs pour moi. Je suis leur gardien et non leur entremetteur.

— Mon cher Tromp, je vous en donne cinquante mille francs.

— Je me moque de vos guinées; je n'aime que mes tulipes. Vous n'en auriez pas une pour un million.

— C'est décidé?

— Irrévocablement.

— Pourtant vous n'êtes pas riche.

— C'est ce qui vous prouve que je ne vends pas mes fleurs.

— Je vous en prie.

— Bonsoir.

Et Tromp, pour couper la conversation, referma brusquement sa lucarne.

Lord Drummond fit un geste de rage. Son désir, multiplié par l'obstacle, lui remuait la poitrine.

Que faire? où aller? Il lui semblait que dorénavant son existence était vide, et qu'il n'avait plus pour horizon qu'un immense désœuvrement.

Il ne tenait plus qu'à une chose au monde : à cette tulipe.

Pour elle, il aurait donné toute sa fortune, et toutes ses autres tulipes.

Et ce misérable Tromp ne voulait la lâcher à aucun prix. Avare, va!

Lord Drummond sentait que le bouillonnement de ces idées dans son front commençait à lui donner la fièvre.

— Bon! voilà que je vais être malade, maintenant!

Sans trop savoir pourquoi, il prit, dans la rue où logeait Tromp, la première ruelle qui allait vers la campagne.

Puis il tâcha de reconnaître le mur du jardin de Tromp.

Il n'eut pas de peine à le reconnaître. Le soleil levant rayonnait en plein sur le vitrage de la serre.

De ce côté, le mur était assez bas, mais il aurait pu, sans inconvénient, ne pas y avoir de mur du tout.

Entre la route et la serre, il y avait un marais large de cinquante brasses, un demi-pied d'eau sur une terre molle. Lord Drummond y plongea sa canne, elle pénétra dans la vase de deux pieds.

Ainsi, pas assez d'eau pour traverser le marais en barque; et, quant à le traverser à pied, on risquait de s'y enfoncer jusqu'aux épaules.

Lord Drummond rentra à l'hôtel, sombre, lugubre, malade de n'avoir pas mangé la veille et de n'avoir pas réussi le matin.

Il se coucha pour tâcher de réparer l'insomnie de la dernière nuit. Mais il n'eut que quelques quarts d'heure d'assoupissement, plus fatigants que la veille et entrecoupés de rêves incohérents, où il se battait seul contre dix hommes qui lui disputaient un oignon de tulipe.

Le soir, il se leva, sortit de l'hôtel sans être aperçu, gagna la campagne, et vint au bord du marais.

La première jambe qu'il y posa entra dans le sable jusqu'au genou; la seconde, jusqu'à la cuisse.

Malgré sa passion violente, il eut un moment d'hésitation.

Mais la passion fut la plus forte.

Il continua.

Après quelques pas, il trouva un terrain un peu plus ferme. Puis le terrain se ramollit encore, et il eut de la vase et de l'eau jusqu'à la ceinture.

Il sentait que sa fièvre redoublait, mais il allait toujours.

Au moment de toucher au mur, le sol manqua tout à fait sous son pied; il disparut jusqu'au cou, et il n'eut que le temps de saisir une poignée de roseaux poussés au pied du mur. Sa vie tint à un roseau.

N'importe, il était arrivé.

Le principal était fait. Il ne lui restait plus qu'à escalader le mur et à pénétrer dans la serre.

Escalader le mur, ce fut l'affaire d'un bond; pénétrer dans la serre, ce fut l'affaire d'une vitre descellée.

Mais il fallait encore ne pas se tromper de tulipe; et, la nuit, ce n'était pas facile.

Heureusement que la lune était là.

De plus, lord Drummond, la seule fois qu'il était entré dans la serre, avait bien remarqué la place.

Sa mémoire et la lune aidant, il choisit une tulipe, la déterra délicatement, mit à sa place cinquante mille francs

en billets qu'il tira de sa poche, et, sortant de la serre, refranchit le mur.

La lune que Byron a si sévèrement qualifiée, aida encore ce nouveau Léandre à retraverser son Hellespont marécageux.

Il arriva sans encombre à l'autre rive du maris.

Il avait eu la précaution d'y déposer son manteau. Il put cacher dessous sa précieuse tulipe, et aussi la boue dont il était couvert des pieds à la tête.

Il rentra à l'hôtel et regagna son appartement sans avoir éveillé aucun soupçon.

Son but était de se changer, de demander sa chaise de poste, et de sortir de la ville à l'instant même.

Mais auparavant il fallait qu'il jetât un coup d'œil à sa chère tulipe.

Il alluma toutes les bougies et toutes les lampes qu'il y avait dans ses chambres, et quand il eut fait toute la lumière possible, il exposa sa conquête.

Il faillit tomber à la renverse.

Il s'était trompé de tulipe.

Au lieu de la fleur unique, il avait pris une fleur banale, connue dans toutes les serres, et dont il avait lui-même quatre exemplaires.

Il poussa un cri.

Le domestique, cousin de Tromp, accourut.

En voyant lord Drummond, ainsi cuirassé de boue au milieu de cette illumination, il le crut fou.

— Aidez-moi à me déshabiller, dit lord Drummond.

Il grelottait; un affreux frisson lui courait par tous les membres.

L'humidité, qu'il n'avait pas sentie dans la lutte et dans la joie du triomphe, lui glaçait les os.

On envoya chercher un médecin.

Lorsque lord Drummond fut couché, et tandis qu'on allait chercher le médecin :

— Allez chez votre cousin Tromp, dit-il au domestique; dites-lui ce que vous avez vu, et portez-lui cette tulipe. Il comprendra tout.

Le domestique partit au moment où le médecin entrait.

Le médecin hocha la tête. La chose lui parut des plus graves. Il craignait tout d'abord une fluxion de poitrine.

La fièvre ne tarda pas à tourner au délire.

Toute la nuit, lord Drummond ne parla que de tulipes noires, rouges et bleues. Il n'y avait que celles de cette couleur qui fussent des tulipes.

Les autres n'existaient pas. Il avait cru en voir d'autres, mais il s'était trompé. Il n'y avait que celles-là au monde. Et il n'y en avait qu'une seule.

C'était bien assez d'une seule tulipe. Excepté celle-là, toutes les fleurs qu'on prenait pour des tulipes n'en étaient pas.

Et mille autres extravagances, toutes dans ce sens.

Le lendemain matin, Tromp vint savoir de ses nouvelles.

En apprenant qu'il était plus mal, il repartit aussitôt, et revint une heure après.

Il demanda à être introduit dans la chambre du malade.

A la vue du possesseur de cette merveille dont la recherche lui avait coûté si cher, lord Drummond reprit quelque connaissance. Il eut un intervalle lucide.

Tromp leva vers les yeux du malade un objet qu'il tenait à la main.

— La tulipe! murmura lord Drummond, ne sachant si c'était réel ou s'il continuait les hallucinations de sa raison troublée.

— Oui, la tulipe rouge, noire et bleue, dit Tromp. Vous la méritez. Il y en aura deux. Vous êtes digne de partager avec moi.

— Merci, frère! dit lord Drummond en saisissant la chère fleur et la couvrant de son regard égaré; mais c'est trop tard!

— Oh! que non, interrompit Tromp.

— Si fait, insista l'Anglais. Je suis mortellement atteint. Cette eau m'est entrée jusque dans la poitrine. C'est égal, je vous remercie, Tromp. Ce n'est pas votre faute, vous ne pouviez pas prévoir ce qui est arrivé. J'ai la poitrine prise. Ah! ah! voilà donc comme je devais finir. Épargné par les tigresses et par les femmes, les tulipes m'ont tué. Ah! ah! c'est drôle.

Et la folie le reprit.

Lord Drummond traîna encore quelque temps.

Dans un moment plus calme, il profita d'une éclaircie de sa raison pour se faire transporter à Paris, où il aurait toutes les ressources de la science.

Mais la médecine ne pouvait plus rien pour lui.

Après quelques alternatives de mieux et de plus mal, il expira le 8 juillet, les yeux fixés sur sa tulipe.

Il était catholique. Le 10 juillet, l'église de l'Assomption, où se disait la messe des funérailles, était encombrée d'un convoi superbe. Tout le Paris aristocratique était là.

Nous avons montré plus haut Samuel et Julius se rencontrant.

Il y eut une messe en musique. Les plus mornes lamentations des grands maîtres éclatèrent dans la grande voix de l'orgue.

A un moment, l'orgue se tut, et une voix de femme s'éleva.

A cette voix, Samuel tressaillit, et regarda Julius.

C'était une voix puissante, profonde, sympathique, et qui allait droit aux entrailles. Le chant qu'elle chantait était digne d'elle. Cette musique ainsi interprétée, c'était quelque chose de désolé et de consolateur à la fois; c'était la douleur de voir le corps expiré s'en aller dans la terre, et en même temps l'espérance de retrouver l'âme au ciel. C'était la tombe qui se fermait et le paradis qui s'ouvrait.

Samuel se dit qu'il avait déjà entendu cette voix.

— Elle ici! pensa-t-il. Et sans que j'en sache rien! Je la croyais à Venise. Et Julius, lui, savait-il qu'elle était à Paris?

Il regarda le comte d'Eberbach.

Mais Julius était immobile, et sa figure ne disait rien.

— Suis-je bête! se dit Samuel. Qu'est-ce que je veux que sa figure m'apprenne? Il est déjà mort.

Pourtant, il s'approcha de Julius, et lui dit:

— Mais c'est la voix d'Olympia

— Ah! tu crois? répondit Julius indifférent; c'est possible.

— Cadavre! murmura Samuel; mais pourquoi est-elle revenue ici, et qu'est-ce qu'elle y fait? Pourquoi se cache-t-elle? Il y a là-dessous un piége. Oh! je le découvrirai. Mais assurons-nous d'abord que c'est bien elle.

XXIII

OU OLYMPIA CHANTE ET OU CHRISTIANE NE PARLE PAS.

Cependant, la voix qui chantait dans l'orgue allait toujours versant sur le cercueil de lord Drummond des notes qui ressemblaient à des larmes, recommandant le mort à la grande clémence, lui disant adieu et lui disant au revoir, reconduisant l'ami qui s'en allait jusqu'au seuil de l'éternité.

— C'est certainement Olympia! se dit Samuel. Il faut que je m'informe auprès d'un ami de lord Drummond.

Il s'approcha d'un Anglais qui avait vécu dans l'intimité du mort, et lui demanda quelle était cette chanteuse trop admirable pour ne pas être célèbre et qu'il ne reconnaissait pas.

— C'est une cantatrice dont lord Drummond a aimé la voix avec passion, répondit l'Anglais. Une cantatrice d'Italie, qui n'a, en effet, jamais chanté en France.

— La signora Olympia, interrompit Samuel.

— Justement. Au moment de mourir, lord Drummond l'a conjurée de lui faire la grâce de venir chanter le *Requiem* à son service funèbre, disant que la voix qui lui était si chère le réjouirait encore dans son linceul. Madame Olympia le lui a promis, et, comme vous voyez, elle tient sa promesse.

— Lord Drummond savait donc qu'elle était ici?

— Non, il lui a fait demander cela à Venise, dès la première semaine de sa maladie. Il se sentait touché mortellement. On lui a répondu que la signora Olympia n'était plus à Venise, et qu'on ne savait où elle était.

— Et vous ne savez pas, dit Samuel, combien il y avait de temps que la signora Olympia était à Paris?

— Je l'ignore absolument, répondit l'Anglais, qui commença à paraître étonné de la persistance des questions de Samuel. Samuel le quitta, et revint vers Julius.

— C'est, en effet Olympia, lui dit-il, en le regardant fixement.

La figure de Julius ne sourcilla point.

— Ah! fit-il, sans l'ombre d'émotion, qui est-ce qui te l'a dit?

— Un ami intime de lord Drummond

— Ah!

— Pas un mouvement, pas une étincelle aux yeux, pensa Samuel en observant le calme de Julius. Ou il n'a plus une goutte de sang dans les veines, ou il dissimule bien. Bah! pourquoi dissimulerait-il? Est-ce qu'il est capable, dans son état et à son âge, d'avoir une telle force et une telle volonté persévérante, lui qui, en pleine jeunesse, à

vingt ans, n'a jamais eu ni volonté ni force? Pourtant, si Olympia est ici depuis quelque temps, elle n'y était pas pour lord Drummond, puisqu'il a été obligé de la faire chercher; elle n'a pu quitter Venise et venir à Paris que pour Julius. Elle a donc dû lui faire savoir qu'elle était revenue. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé? S'il m'a caché cela, il peut m'avoir caché autre chose. Oh! je saurai ce qu'il peut m'avoir caché! Ce retour mystérieux d'Olympia cache un secret. Machineraient-ils ensemble un projet contre moi? Je verrai Olympia. Si elle a vu Julius, elle sait tout ce qui s'est passé à Saint-Denis le jour du duel, et ce que Julius compte faire. Je la ferai parler. Oui, c'est le moyen de tout apprendre. Julius ne veut rien me dire; mais ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à faire parler une femme!

La messe finissait. Samuel laissa tout le monde sortir par la grande porte, et il alla se poster à la porte de l'orgue.

Il monta dans un fiacre et dit au cocher d'attendre.

Puis, baissant les stores, il observa.

Au bout de dix minutes, une femme sortit de l'orgue et monta dans une voiture fermée.

C'était Olympia.

La voiture où elle était montée partit rapidement.

Samuel baissa la glace de devant.

— Suivez, dit-il au cocher, la voiture où vient de monter cette dame. Suivez-la, à une cinquantaine de pas, pour ne point donner de soupçons. Lorsqu'elle s'arrêtera, vous vous arrêterez.

La voiture d'Olympia s'arrêta rue du Luxembourg, de-

vant un hôtel retiré et silencieux.

Samuel, descendant vivement de son fiacre, vit Olympia traverser un vestibule et entrer dans un escalier.

Il traversa la cour et entra dans l'escalier.

Il monta dernière elle sans qu'elle s'en aperçut.

Au premier étage, elle s'arrêta et sonna.

Le bruit des pas de Samuel la fit retourner.

Elle vit Samuel, et ne put s'empêcher de pâlir.

Il la salua en silence.

— Vous ici ? dit-elle.

— Cela vous étonne de me voir chez vous, madame? dit Samuel. Pas plus que cela ne m'a étonné de vous voir à Paris. Excusez-moi de me présenter chez vous si subitement, continua-t-il. C'est que j'ai à vous parler de choses assez graves.

— Eh bien, soit, dit-elle. Entrez.

On venait d'ouvrir la porte, Samuel franchit l'antichambre et entra dans le salon avec celle qu'il appelait Olympia et que nos lecteurs appellent Christiane.

— Je vous écoute, monsieur, dit Christiane.

— D'abord, madame, permettez-moi de vous faire une question.

— Laquelle ?

— Avez-vous revu Julius depuis votre retour à Paris ?

— Le comte d'Eberbach ?

— Oui.

— Je ne l'ai pas revu, répondit Christiane, et je ne tiens pas à le revoir.

— Ah ! dit Samuel d'un air de doute. Et cependant vous êtes revenue à Paris.

— La saison est finie à Venise, dit la cantatrice. Je croyais ce pauvre lord Drummond en Angleterre, et trop loin pour m'empêcher de chanter à l'Opéra, comme l'année dernière. En arrivant, j'ai appris qu'il était à Paris, et qu'il était venu s'y faire soigner d'une maladie de poitrine. Je ne le croyais pas malade si gravement. Je me suis enfermée dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, et j'y ai vécu en secret, pour faire mes démarches à son insu, craignant qu'il ne les contrecarrât encore. Dorénavant, la musique est ma seule passion.

— Soit, dit Samuel, c'est pour l'amour de la musique que vous vous êtes cachée, et le comte d'Eberbach ne vous sait pas de retour. Mais si vous n'avez plus pour lui le sentiment que vous avez eu un instant l'autre hiver, il ne peut pourtant pas être devenu un étranger tout à fait pour vous, et je suppose que vous ne serez pas fâchée que je vous donne de ses nouvelles.

— Il se porte bien? dit Christiane avec insouciance.

— D'abord, il se porte très-mal. Mais ce n'est pas la santé de son corps qui est la plus compromise. Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé?

— Si fait. Il s'est marié, je crois, à ce qu'on ma dit.

— Il lui est arrivé autre chose. Il a tué son neveu.

— Quel neveu? demanda la cantatrice.

— Lothario.

— Ce jeune homme que j'ai vu un soir au souper de lord Drummond?

— Lui-même. Un neveu que Julius aimait comme un fils.

— Et s'il l'aimait comme un fils, pourquoi l'a-t-il tué? Par jalousie, sans doute.

— Par jalousie, en effet.

— Pauvre jeune homme! dit Christiane. Et la nouvelle comtesse d'Eberbach, qu'est-elle devenue? Vous voyez qu'il ne me reste rien de ma passion pour le comte, puisque je vous parle si tranquillement de sa femme.

— La comtesse Frédérique, répondit Samuel, était allée au château d'Eberbach; c'est ce qui a causé ce malentendu et ce malheur. Julius a reconnu l'innocence de sa femme, mais trop tard. La comtesse est revenue, et s'est réinstallée à Enghien. Je vais l'y voir quelquefois. O misérables cœurs de jeunes filles! Elle aimait ce Lothario, dont la tombe est fermée à peine, et elle l'a déjà oublié! Elle n'a tout juste de mélancolie que ce qu'il en faut pour donner un air plus touchant à sa beauté. Mourez donc pour une femme!

En parlant, Samuel examinait le visage d'Olympia, espérant y surprendre quelque mouvement involontaire et imperceptible qui lui révélerait quelque chose.

Bien qu'à la rigueur le mystère dont la cantatrice s'enveloppait depuis son retour pût s'expliquer par la raison qu'elle lui en avait donnée, par la crainte d'être encore une fois contrariée dans ses démarches pour chanter sur un théâtre de Paris, Samuel Gelb n'était pas homme à se laisser persuader si facilement.

Il se pouvait bien que la musique fût la raison, mais il se pouvait bien aussi que la musique fût le prétexte.

— Il n'est pire eau que l'eau qui dort, pensait ce sombre esprit accoutumé aux trahisons. Tout cela peut-être une

fable convenue entre eux. Elle est bien arrangée, j'en conviens, mais c'est justement pour cela qu'il faut que je m'en défie. C'est trop vraisemblable pour être vrai.

Cependant, il ne pouvait prolonger plus longtemps sa visite.

Olympia-Christiane laissait tomber la conversation à chaque bout de phrase.

Cet homme, de qui lui était venu tout le malheur de sa vie, lui faisait horreur. Elle évitait de le regarder, car, chaque fois que ses yeux tombaient sur lui, elle avait peine à retenir un geste de répulsion comme à la vue d'un reptile.

Et il était essentiel qu'elle ne se trahît pas, et que Samuel ne se doutât de rien.

Cette lutte mettait dans son attitude une gêne et une tension que Samuel ne pouvait pas ne pas remarquer.

Il se leva.

— Je vous laisse, madame, dit-il à la cantatrice.

Et il se dit à lui-même :

— Je reviendrai.

Il sortit, et renvoya son fiacre.

— Oh ! pensait-il en marchant dans la rue, elle avait un embarras qui ne peut pas ne rien signifier. Elle craignait évidemment de laisser échapper un mot ou un geste. Je retournerai la voir.

Elle aura beau se tenir, je finirai bien par trouver une minute où elle s'oubliera et s'épanchera. Il faut absolument que je sache ce que Julius a dans l'esprit, car il serait mort et enterré s'il n'y avait pas quelque chose. C'est cela qui le conserve. Il ne vit que par là.

Il y a certainement, j'en jure le diable, un dessein quelconque qui le retient à l'existence.

— Ah ! quand tous les anges y seraient, je saurai ce que c'est que ce dessein.

Il retourna chez Christiane. Mais ce fut inutile.

Christiane avait eu le temps de se préparer à le voir.

Elle s'attendait à ses questions et à sa figure.

Il la trouva calme, souriante, indifférente à Julius, ne l'ayant pas revu, et ne désirant pas le revoir.

Maintenant que lord Drummond était mort, et qu'il n'y avait plus personne pour faire obstacle à ses projets de théâtre, elle ne se cachait plus; sa porte était ouverte.

Samuel s'informa auprès de plusieurs journalistes de sa connaissance, et apprit, qu'en effet, il y avait des pourparlers entamés pour l'engagement de la signora Olympia à l'Académie de musique.

Samuel Gelb allait ainsi, de porte en porte, de l'hôtel d'Olympia à l'hôtel de Julius, et de l'hôtel de Julius à Enghien.

Julius n'était pas moins impénétrable qu'Olympia; et Frédérique, si elle savait quelque chose, n'était pas moins impénétrable que Julius.

Samuel trouvait les portes ouvertes, mais il sentait les cœurs fermés.

Comme les hommes d'action inoccupés, n'ayant rien de mieux à faire, il avait plaisir à tourmenter les autres. C'était toujours cela. Il usait son activité comme il pouvait.

Il parlait perpétuellement à Frédérique de la mort de Lothario.

Il avait calomnié la jeune femme en disant à Olympia

qu'elle avait pris aisément son parti de la mort de Lothario.

Quand il prononçait devant Frédérique le nom de Lothario, elle devenait toute triste, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Mais, il avait raison jusqu'à un certain point, ce n'était pas, en apparence, le désespoir d'une femme qui a perdu son amant; c'était une sorte de tristesse douce et résignée, et qui ressemblait plutôt au deuil d'une femme qui pleure un absent qu'à l'amertume désespérée d'une femme qui pleure un mort.

Lothario n'étant plus là, Samuel reprenait ses droits sur Frédérique. Il ne manquait jamais de lui rappeler ses anciennes promesses et les obligations qui la liaient à lui.

Frédérique le laissait dire, ne niant rien et ne refusant rien.

A travers tout cela, Samuel s'ennuyait, sensation étrange pour lui.

Cette âme terrible et remuante languissait dans ces lenteurs.

Il se sentait las et dégoûté de cette vie. Il avait besoin d'en finir.

Par instants, il avait envie de brusquer le dénoûment, et puis, il se disait qu'il valait mieux attendre que Julius démasquât son plan le premier.

En se fendant à fond sans voir le coup que lui préparait Julius, il risquait de s'enferrer.

Il restait ainsi, hésitant entre sa nature, qui lui disait d'agir, et le raisonnement, qui lui disait d'attendre.

Il aurait fallu qu'un événement vînt le presser, et pous-

ser sa main. Il aurait fallu que le Dieu sortît de la machine, et vînt rompre souverainement une situation intolérable.

Le Dieu qui sortit, ce fut le peuple.

Pour occuper son impatience, et pour se distraire de ses propres affaires, Samuel se mêlait aux affaires publiques. Il ne retrouvait un peu d'émotion et de passion que dans la politique.

Depuis quelques jours, la lutte entre le parlement et la royauté, somnolente dans les derniers mois, paraissait vouloir se réveiller.

Le 26 juillet, les ordonnances éclatèrent comme un coup de foudre.

Il y eut un premier moment de stupeur.

Samuel parcourut aussitôt les rues et les faubourgs, espérant que tout allait se lever, et que la nation allait relever à l'instant même l'insolente provocation du trône.

Personne ne bougea de toute la journée.

La colère et l'indignation restèrent parmi les journalistes et les députés.

Le peuple n'eut même pas l'air d'avoir entendu.

— Ah bien! dit Samuel, s'ils supportent cela, je peux retourner en Allemagne; la royauté est éternelle ici.

Il rencontra un redacteur du *National* qui battait le pavé dans la même intention que lui.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien! vous voyez, répondit le journaliste, le peuple ne remue pas. Ah ! je commence à croire que le roi et Polignac ont raison. Si la France supporte cela, c'est qu'elle le mérite.

— Où est le roi?

— Le roi vient de partir pour aller chasser à Rambouillet. Voilà le cas qu'il fait de nous. Il ne daigne seulement pas prendre la moindre précaution. Nous en sommes là : un Polignac méprisant la France et ayant raison!

— Tout n'est pas fini, dit Samuel. On peut parler à la foule. J'espère bien que les journaux ne vont pas se taire, malgré l'ordonnance qui les bâillonne. Allons au *National*.

En passant devant la Bourse, ils trouvèrent un tout autre aspect aux figures. La bourgeoisie était aussi consternée que le peuple était indifférent.

C'était elle, en effet, que frappaient les ordonnances.

Elle seule avait intérêt à la loi électorale que brisaient les ordonnances; elle seule avait des organes dans les journaux auxquels Charles X fermait la bouche.

Quant à résister, elle n'y songeait même pas. Elle était vaincue d'avance. Elle ne pouvait pas supposer que la monarchie eût osé cette mesure énorme sans avoir pris d'avance toute ses précautions, sans être armée, sans être sûre des troupes, sans tenir Paris dans un cercle de baïonnettes et de canons.

Un mot du dauphin circulait dans les groupes.

Le maréchal de Raguse lui avait dit qu'à la première lecture du *Moniteur* la rente était tombée.

— De combien? avait dit le Dauphin.

— De trois francs, avait répondu le maréchal.

— Elle remontera.

Si ce n'était pas là le comble de l'imbécilité, c'était la certitude de la force.

Dans les bureaux du *National*, Samuel trouva tous les principaux journalistes de Paris en train de rédiger la protestation de la presse contre la violence qu'on voulait lui faire.

La protestation signée, monsieur Coste, du *Temps*, demanda si l'on s'en tiendrait là, et si l'on ne passerait pas des paroles à l'action.

D'autres rédacteurs du *Temps* et les rédacteurs de la *Tribune* se joignirent à monsieur Coste pour obtenir qu'on allât aussitôt essayer de soulever les ateliers et les écoles.

Samuel fit remarquer que jamais l'occasion ne se présenterait plus favorable; que le roi était à la chasse; que monsieur de Polignac s'occupait d'une adjudication au ministère de la guerre; que le gouvernement était dans une heure de vertige, ne craignait rien et ne prenait aucune mesure; qu'il était donc très-facile d'en avoir raison si l'on ne perdait pas une minute, et que le roi, en revenant de Rambouillet, pourrait trouver, le soir, sa place prise par une révolution.

Mais monsieur Thiers parla contre toute voie de fait.

Il ne fallait pas sortir de la légalité. On avait, en ce moment, une position admirable; pourquoi la quitter? Il fallait laisser au pays le temps de juger entre la royauté, qui déchirait la Charte, et l'opposition, qui maintenait la loi.

La conscience nationale prononcerait, le pays serait avec l'opposition, et c'est alors que l'opposition serait très-forte et pourrait entreprendre tout ce qu'elle voudrait contre le trône.

Mais, dans cet instant, que pourrait l'opposition toute

seule? Elle ne pourrait que se compromettre et compromettre avec elle le seul obstacle à l'absolutisme monarchique et clérical.

Quels canons avait-elle? Quelle armée? le peuple ne se mêlait pas à la question. Quand tous les journalistes auraient la poitrine traversée par les balles des Suisses, leur mort ferait-elle revivre leur liberté?

Une goutte d'eau froide suffit quelquefois pour faire tomber l'ébullition de l'eau bouillante.

La froide parole du petit avocat de Provence apaisa l'exaltation des plus ardents.

On résolut de s'en tenir à la protestation.

Cependant le *National*, le *Globe* et le *Temps* déclarèrent qu'ils paraîtraient le lendemain, malgré les ordonnances.

Le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel* n'osèrent pas suivre cet exemple, et se soumirent.

Samuel Gelb sortit, furieux et désespérant de tout.

— Rien à faire, se dit-il. Allons nous enfermer. Toutes ces lâchetés me dégoûtent. Voilà ce qui s'appelle l'opposition. Allons! la France n'est pas mûre. La démocratie en a encore pour cent ans à attendre.

Il reprit, morne et amer, la route de Ménilmontant.

En sortant de la barrière, il entendit des violons qu'on râclait dans une guinguette.

Un jardin poussiéreux, qui n'était séparé de la rue que par une haie, était plein de danseurs et de buveurs. C'était sans doute une noce.

Samuel accosta un ouvrier endimanché qui fumait sa pipe sur le seuil :

— Vous vous amusez, vous autres? lui dit-il.

— Pourquoi pas ? répondit l'ouvrier.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe à Paris ?

— Il se passe quelque chose ?

— Le ministère a rendu des ordonnances qui suppriment le droit des électeurs.

— Les électeurs ? Qu'est-ce que ça nous fait ? Est-ce que nous sommes électeurs, nous autres du peuple ?

— On a supprimé aussi les journaux.

— Ah ! bien, les journaux ! Est-ce que ça nous regarde, les journaux ? Nous ne les lisons pas, c'est trop cher. Ça coûte quatre-vingts francs.

— Eh bien ! justement, il faut que les journaux et l'élection vous regardent, et si vous vouliez...

— Ah bah ! dit l'ouvrier en lâchant une bouffée, pourvu qu'on n'augmente pas le prix du pain et du vin, le roi peut bien faire tout ce qu'il voudra.

En ce moment une grosse fille réjouie accourut.

— Dis donc, cria-t-elle en prenant le bras de l'ouvrier, c'est comme ça que tu m'invites à danser et que tu me plantes là ? On commence, viens vite.

— Me voilà, dit l'ouvrier, qui la suivit.

Samuel rentra chez lui, n'espérant plus rien. Il dîna et se coucha.

Le lendemain, il ne sortit même pas. Il se promena toute la journée dans son jardin, fiévreux et las.

La chaleur était étouffante.

— Allons, se disait-il, tout ce que j'ai fait est en pure perte. Mon but était de dominer un grand mouvement populaire, de gouverner les idées.

Mais s'il n'y a pas de mouvement, je ne suis bon à rien

et rien ne m'est bon. Je n'ai plus besoin de l'argent de Julius, qu'en ferais-je ?

Julius peut vivre. Qu'il soit éternel, s'il veut. Je ne lui donnerai pas la chiquenaude qui le précipiterait dans la tombe ! Ah ! il ne se doute pas que cette indifférence du peuple le sauve, et que cette mort de tous est sa vie.

Le soir s'approchait. Fatigué de marcher, Samuel venait de s'étendre sur un banc.

Tout à coup il tressaillit.

Il avait cru entendre, du côté de Paris, un bruit qui ressemblait à celui d'une fusillade.

Mais non, il s'était trompé sans doute. Il prêta l'oreille.

Le bruit recommença.

Cette fois, il n'y avait pas à douter, c'était bien une fusillade.

Samuel bondit debout.

— Des coups de fusil ! dit-il. Ah ! alors c'est le peuple. Brave peuple que je calomniais ! Ah ! mon rêve ressuscite. Vive le peuple ! et meure Julius !

XXIV

QUE CEUX A QUI LES RÉVOLUTIONS PROFITENT NE SONT PAS TOUJOURS CEUX QUI LES FONT.

— A bas Charles X et Julius! répéta Samuel Gelb, se sentant revivre tout entier. Nous allons faire chacun notre révolution, la France et moi; et je vais travailler à la sienne, tandis qu'elle travaillera à la mienne!

Il remonta vite à sa chambre, prit de l'or dans un tiroir, écrivit quelques lignes, s'arma et descendit vers Paris.

Il n'entra pas par la première barrière. Il longea les boulevards extérieurs, voulant voir si la banlieue prenait part au mouvement.

L'émotion commençait à la gagner. Des groupes se formaient çà et là. Des orateurs improvisés haranguaient des attroupements, et commentaient en termes énergiques les articles des journaux qui n'avaient pas craint de paraître le matin.

Samuel entra par la barriere Saint-Denis.

Il avait à peine fait quelques pas dans Paris, qu'il entendit un grand bruit et des cris furieux.

— Tuez-le! il faut le fusiller!

Il pressa le pas, et, en tournant une rue, il aperçut une

bande d'hommes armés qui venaient d'arrêter une voiture.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— C'est un ministre qui s'enfuit, lui répondit un ouvrier.

— Quel ministre ? dit Samuel.

Mais un homme du peuple venait d'ouvrir la portière Il y avait dans la voiture une femme, deux enfants et un homme d'une quarantaine d'années.

Cet homme s'élança à terre. Samuel le reconnut.

— Oui, je comprends, se dit-il. Voilà le courage des libéraux! Ils ont préparé le soulèvement, ils ont lâché le peuple dans la rue, et, maintenant que la bataille est commencée, ils s'esquivent. Ils laissent le peuple se tirer comme il pourra du péril où ils l'ont jeté. Mais non, je tiens celui-là, il ne s'en ira pas, il combattra avec nous, j'en ferai un héros malgré lui.

Et, comme l'homme de la voiture se taisait, n'osant pas se fier à ces ouvriers en armes, Samuel parla :

— Que faites-vous, amis? cria-t-il. Ce n'est pas un ministre, au contraire, c'est un défenseur du peuple?

— Son nom ? demanda la foule.

— Casimir Périer !

— Casimir Périer ! cria le peuple. Vive la Charte !

— Oui, mes enfants, vive la Charte ! cria Casimir Périer. Et nous la défendrons ensemble, quand nous devrions mourir pour elle ! Vive la Chartre

— En triomphe ! dit Samuel.

Et l'on rapporta triomphalement vers le champ de bataille ce fuyard de sa victoire.

A quoi tiennent les destinées ! Au moment où on le ramenait de force à Paris, Casimir Périer en sortait pour aller rejoindre Charles X et se mettre à son service.

Cependant, on n'en était encore qu'à la préface de l'insurrection.

Il y avait bien de distance en distance quelques engagements isolés ; mais c'était l'affaire de quelques coups de fusil, et puis on attendait.

L'escarmouche préludait au combat. De fortes patrouilles de ligne se succédaient dans les rues, sur les boulevards et sur les quais. On les laissait passer.

On criait : Vive la ligne ! et Vive la Charte ! pour associer, en quelque sorte, l'armée à la cause de l'émeute.

Le peuple et la royauté se regardaient avant de se prendre à bras le corps.

On sentait qu'il s'apprêtait une lutte terrible et décisive.

Un vague frémissement courait dans l'air et annonçait l'orage.

Samuel essaya d'un moyen énergique.

Il entra chez le premier marchand de calicot qui se trouva sur sa route, acheta trois lambeaux de toile, un rouge, un blanc et l'autre bleu, les fit coudre ensemble, mit cela au bout d'un bâton, et sortit, brandissant ce drapeau tricolore.

Il y avait encore quelques lueurs de jour. Ce drapeau, qu'on n'avait pas vu depuis quinze ans, et qui rappelait tant de gloire, produisit un effet immense. Ce fut comme si le passé revenait après tant d'années d'humiliation et d'abaissement.

Paris sembla se réveiller de la monarchie comme d'un mauvais rêve.

Au même instant, une nouvelle éclata dans la ville, comme le coup de foudre qui commence l'orage.

Le commandement de Paris venait d'être confié à Marmont, duc de Raguse.

Ce nom, synonyme d'invasion, de Waterloo, de la patrie livrée à l'ennemi, des Cosaques galopant, la lance au poing, dans nos places publiques, de la France saignant par cent blessures, de nos musées mis au pillage, de notre drapeau insulté, de toutes nos misères et de toutes nos hontes; ce nom fut comme le gant jeté à la face de toute la grandeur du pays. De ce moment, le duel fut nécessaire.

Il ne s'agissait plus de l'intérêt des électeurs et des journaux, il s'agissait de l'honneur national.

Le peuple ne se battait plus contre les ordonnances, mais contre Waterloo.

— A bas les Cosaques! cria Samuel, et aux barricades!

Le cri de Samuel gronda et grossit d'échos en échos.

La nuit tombait. Il n'y avait pas grand'chose de possible pour le moment. Mais on se prépara à la lutte du lendemain.

La nuit se passa à dépaver les rues et à fortifier les barricades.

Ce fut le lendemain 28 que la bataille commença sérieusement. L'école polytechnique sortit et se mêla au peuple.

Monsieur Thiers, au premier coup de fusil, alla faire un tour à Montmorency, dans la maison de campagne de madame de Courchamp.

Le combat fut surtout sanglant à l'hôtel de ville.

L'insurrection, garantie par les parapets de la rive gauche, tirait sur les Suisses, qui gardaient la place de Grève.

Samuel était là, debout sur le parapet du Pont d'Arcole, dirigeant le feu, défiant les balles, prodiguant sa vie.

La lutte dura jusqu'à la nuit, et ne se termina pas avec le jour.

A travers la fusillade, Samuel, en se retournant, aperçut un groupe de quatre personnes qui venaient vers les insurgés.

— Vive Lafayette! s'écria-t-il aussitôt.

C'était en effet Lafayette qui passait avec deux amis et un domestique.

Le vieux général se souvenait de la part qu'il avait eue à la première révolution, et il ne demandait pas mieux que de se mêler à celle-là encore.

Mais son entourage le retenait et l'attiédissait, lui disant que ce n'était pas là une révolution, mais une émeute, et que le peuple ne tiendrait pas vingt-quatre heures contre les forces royales.

Le général hésitait. Toutefois, il avait voulu voir les choses par lui-même, et il allait à pied de barricade en barricade.

Samuel n'était pas un homme à laisser hésiter personne.

Il sauta à bas du parapet et alla droit à Lafayette.

— Général, lui dit-il, vous êtes des nôtres? Merci.

Et se tournant vers les insurgés :

— Amis, dit-il, le général prend le commandement de la garde nationale.

— Y pensez-vous, monsieur, dit monsieur Carbonnel, qui accompagnait Lafayette. Vous voulez donc faire fusiller le général ?

— Un homme de bonne volonté! reprit Samuel.

— Moi! répondirent vingt voix.

— Le premier venu, dit Samuel. Toi, par exemple, Michel. Va dire partout que la garde nationale est rétablie, et que le général Lafayette la commande.

Michel partit en courant,

— Vive Lafayette! cria-t-on de toutes parts le long du quai.

Le vieillard était ému. Sa vieille popularité lui remontait à la tête.

— Maintenant, dit Samuel, attendez un moment. Vous avez besoin de l'hôtel de ville. Nous allons le prendre. C'est l'affaire d'un instant.

Pendant ces conversations, la fusillade n'avait pas cessé. Les troupes, qui voyaient leurs balles s'aplatir contre les pierres du quai, commençaient à se décourager. Et puis, dans ces guerres civiles, l'heure avance bien vite où l'armée se souvient qu'elle est peuple aussi, et où le soldat s'aperçoit qu'il tire sur ses frères.

L'hôtel de ville ne se défendait plus que mollement.

— En avant! dit Samuel, et feu!

Une décharge éclata. Cette fois la troupe ne riposta pas. Le peuple s'avança et traversa le pont, près la place, sans trouver de résistance. A peine quelques coups de feu isolés vinrent-ils siffler aux oreilles des vainqueurs.

L'hôtel de ville était abandonné; les troupes venaient d'en sortir.

Samuel chercha Lafayette.

Mais le général n'était plus là. Ses amis étaient parvenus, à force d'instances, à l'emmener.

— Pardieu! dit Samuel, puisque les noms connus nous manquent, nous nous passerons d'eux. L'inconnu a sa puissance aussi.

Et, s'adressant au premier insurgé qui était près de lui :

— Dubourg, veux-tu être le maître de tout?

— Pourquoi pas toi? dit l'autre.

— Oh! moi, les libéraux me connaissent, et il faut quelqu'un qui ait le prestige du mystère.

— Soit, alors.

— Eh bien, installe-toi ici, et gouverne. Nous allons employer la nuit à faire quelques proclamations que nous signerons : Général Dubourg, gouverneur de Paris. Demain, tu prendras un uniforme quelconque, et tu feras un tour sur les quais, à cheval, pour te montrer aux populations. Il nous reste encore à prendre les Tuileries, nous les prendrons, et demain, à midi, la France est à nous! Est-ce dit?

— C'est dit.

Ce fut aussi simple que cela. Dans les moments révolutionnaires, le mouvement, ne sachant de quel côté aller, est reconnaissant envers quiconque ose le diriger. Le général Dubourg fut réellement pendant douze heures le roi de Paris.

Il décréta tout ce qu'il voulut. Les proclamations furent obéies de gens qui n'avaient jamais entendu son nom.

Le lendemain, ce fut la prise des Tuileries. Les troupes, de plus en plus démoralisées, n'opposaient au peuple qu'une résistance insignifiante.

Samuel fut des premiers qui entrèrent dans ce palais que Charles X avait quitté la veille pour toujours.

Le peuple se vengea sur les portraits du mal que lui avaient fait les hommes. Toutes les toiles représentant des princes ou des rois impopulaires furent crevées à coups de baïonnettes.

La bouffonnerie se mêla à l'héroïsme. Des hommes du peuple passèrent sur leurs chemises ensanglantées les robes de soie des princesses.

— Ah! le trône! s'écria un insurgé. Qu'est-ce que nous allons en faire?

— Attends, dit Samuel.

On venait d'apporter les morts, tombés dans les quelques minutes qu'avait duré le siége du palais.

Samuel en prit un dans ses bras et l'assit sur le trône.

— Enfants! s'écria-t-il, voilà notre roi : un mort! La royauté est morte. Vive la république!

— Vive la république! répétèrent deux mille voix.

Cela fait, Samuel laissa la destruction continuer sans lui.

— Je crois, dit-il, que la révolution est en bon train, et qu'il est temps que j'aille dire un mot à Julius.

Il sortit des Tuileries et prit le chemin de l'hôtel du comte d'Eberbach.

Une idée lui vint en route.

— Pardieu! pensa-t-il, j'ai manqué mon affaire. J'avais un moyen bien simple de me débarrasser de Julius. Lui qui parle toujours de son désir de mourir, et qui se plaint de n'avoir plus d'émotions, j'aurais dû l'emmener à quelquelque barricade, où une balle aurait convenablement fait les choses. Mais il est temps encore peut-être. On se bat par-ci, par-là. Je vais lui parler et tâcher de retrouver en lui quelques étincelles démocratiques de sa jeunesse.

Quand il entra dans la chambre de Julius, l'œil de celui-ci s'alluma d'une vague lueur. On eût dit que Julius attendait cette visite.

Mais ce ne fut qu'un éclair imperceptible.

Samuel n'eut pas même le temps de s'en apercevoir, et Julius retomba dans sa somnolence.

— Réveille-toi, s'écria Samuel. Voilà une occasion. Le vieux monde chancelle et va crouler, Viens nous aider à lui donner le dernier coup de pioche.

— Comme te voilà fait! dit tranquillement Julius. Tu es noir de poudre, et tes habits sont en loques.

— Je crois bien, je sors des Tuileries.

— Ah! les Tuileries sont prises?

— Tout est pris. Viens-tu?

— Non, dit Julius.

— Comment! dit Samuel, ce réveil d'une nation ne te réveille pas! As-tu donc le sommeil si dur qu'il puisse résister aux fusillades et aux canons?

— D'abord, répondit Julius, tu es bien heureux de pouvoir t'intéresser encore à ces luttes publiques, jusqu'à y prendre part. Moi qui ne m'intéresse plus à mes propres

affaires, ne veux-tu pas que j'aille m'intéresser à celles des autres?

Et puis, si un intérêt humain pouvait toucher un mourant comme moi, je t'avoue qu'entre l'autorité et l'insurrection mon effort serait pour l'autorité. Le succès de cette révolution, en France, serait un bouleversement en Allemagne.

Je ne puis plus rien, je le sais, pour ma patrie; mais si quelque chose devait me tenter encore, ce serait l'occasion de la préserver de l'anarchie et de lui assurer la paix. Ne cherche donc pas à m'entraîner aux barricades : je n'y serais pas du même côté que toi.

— Eh bien! sois-y, du côté que tu voudras, dit brusquement Samuel; viens toujours.

— Ah! murmura Julius, qui regarda fixement Samuel, comme s'il lisait au fond de sa pensée.

— Devant ou derrière, poursuivit Samuel; cela te ferait vivre!

— Est-ce bien pour que je vive que tu veux que j'y aille? damanda Julius avec le même regard.

— Pourquoi serait-ce? répartit Samuel. Crois-tu que j'aie l'intention de me mettre en face de toi et de t'envoyer une balle?

— Je plaisantais, dit Julius.

— Je ne te savais pas un tel souci de la vie. Tu répètes sans cesse que ton bonheur serait de mourir.

— Je veux mourir, oui, mais d'une certaine façon.

— C'est un secret?

— C'est un secret.

— Garde-le. Une dernière fois, tu ne viens pas?

— Non.

— Adieu donc.

Et il se hâta vers l'hôtel de ville.

Il y avait laissé le général Dubourg maître absolu de la situation.

— A nous deux disait-il, nous allons renouveler la France et l'Europe. L'heure des hommes nouveaux et des choses nouvelles a enfin sonné.

En entrant à l'hôtel de ville, il rencontra le général Dubourg qui en sortait.

— Où allez-vous donc? lui demanda-t-il?

— Je vais chez moi, répondit Dubourg.

— Chez vous?

— Que diable voulez-vous que je fasse ici? Ce n'est plus moi qui commande.

— Qui est-ce donc? s'écria Samuel avec inquiétude.

— C'est Lafayette.

— Comment cela? Pourquoi lui avez-vous cédé la place?

— Ce n'est pas moi. C'est le colonel Dumoulin, à qui j'avais confié la garde de l'hôtel de ville. Quand Lafayette est arrivé sur son cheval blanc, avec une escorte de dix ou douze personnes, et une vingtaine de gamins qui applaudissaient son cheval, Dumoulin a perdu la tête. Il a dit : « A tout seigneur tout honneur, » et il s'est rangé pour laisser passer le bonhomme.

— Mort-diable! s'écria Samuel en serrant les poings, ils vont nous escamoter notre révolution.

— Oh! c'est déjà fait. Ils ont commencé par installer une commission composée de je ne sais plus qui, et ils ont

déjà adressé une proclamation au peuple pour l'endormir. Les députés s'en mêlent. Tout est flambé. Je vais m'enfermer chez moi. Si les coups de feu recommencent, je sortirai.

Il serra la main de Samuel, et s'éloigna.

Le général Dubourg avait raison; de ce moment, la cause de la révolution était complétement perdue.

Lafayette, à son âge, n'avait plus l'énergie qu'il fallait pour conduire un mouvement populaire; d'un autre côté, son ancienne réputation libérale et révolutionnaire lui donnait une influence dangereuse sur les masses.

Samuel entra dans l'hôtel de ville et essaya d'arriver à Lafayette.

Mais un factionnaire était placé à la porte de son cabinet.

— On ne passe pas.

— Déjà ! dit Samuel. La révolution n'a déjà plus ses entrées ici. Eh bien! si l'on ne peut parler au gouvernement, on peut parler au peuple.

En sortant de l'hôtel de ville, il alla dans les groupes armés qui encombraient la place et les rues.

Mais il eut beau parler, la popularité de Lafayette était immense. C'était, pour la foule, la figure de la révolution de 1789 qui ressuscitait.

Samuel ne trouva personne qui voulût croire à ses défiances.

Il n'était pas homme à se décourager facilement. Il chercha plus loin.

A force de chercher, il finit par rencontrer un insurgé

qui avait combattu côte à côte avec lui à l'attaque de l'hôtel de ville et à la prise des Tuileries.

— Que dites-vous de ce qui se passe? lui demanda-t-il.

— Je dis, répondit l'insurgé, qu'on nous filoute notre victoire.

— A la bonne heure! je trouve un homme! s'écria Samuel. Eh bien! nous la laisserons-nous filouter?

— Non pas moi, du moins, dit-il.

— Ni moi, ajouta Samuel. Que comptez-vous faire?

— Rien dans ce moment. Le peuple croit en Lafayette. Nous nous ferions hacher si nous touchions à ce vertueux revenant. Il faut nous tenir prêts. La commission qui occupe l'hôtel de ville va sans doute prendre quelque parti qui ouvrira les yeux au peuple. Alors nous pourrons être soutenus. Nous agirons, et rudement.

— J'en suis, dit Samuel. Où nous retrouverons-nous?

— Rue de la Perle, nº 4. Jacques Grenier.

— C'est dit.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Samuel essaya encore de retrouver quelqu'un de ceux qui avaient combattu à ses côtés, mais ses recherches furent inutiles. Le spectacle de la confiance unanime avec laquelle Paris accueillait le nom de Lafayette lui inspira une amertume profonde.

— Les pièces de cent sous ont tort, dit-il. Dieu ne protége pas la France; mais, ah çà! est-ce qu'il protégerait Julius? Si la révolution avorte, je recommence à n'avoir plus besoin de ses écus. Qu'est-ce que j'en ferais? Vais-je donc être vertueux malgré moi? A quoi vais-je passer mon

temps? Tiens, si j'allais chez Laffitte? Mangeons d'abord un morceau.

Il entra dans le premier restaurant qu'il trouva ouvert, et dîna, car il n'avait pas pris une bouchée de pain depuis la veille au soir.

La journée finissait quand Samuel entra à l'hôtel Laffitte.

Il y avait foule, Tous les députés libéraux étaient là.

On attendait la réponse du duc d'Orléans, à qui l'on venait d'envoyer proposer la lieutenance-générale du royaume.

Déjà, le matin, monsieur Thiers était allé à Neuilly; mais il n'y avait pas trouvé le duc d'Orléans.

Dès le 26, le duc avait quitté le château, et était allé se cacher au Raincy.

Sur les instances de monsieur Thiers, la duchesse d'Orléans avait envoyé le comte de Montesquiou dire à son mari de revenir. Le comte avait eu beaucoup de peine à le décider; enfin le duc d'Orléans s'était laissé persuader, et le comte de Montesquiou était parti en avant, après avoir vu le duc monter en voiture.

Mais à une centaine de pas, le comte s'étant retourné, vit la voiture de Louis-Philippe rebrousser chemin vers le Raincy. Il fut obligé de retourner lui-même, de recommencer ses exhortations et d'amener cette fois avec lui cet usurpateur indécis.

Il fut convenu que Louis Philippe attendrait à Neuilly qu'un message signé par douze membres de la chambre des députés vînt lui offrir la lieutenance-générale du royaume. Le message était parti depuis deux heures, quand

Samuel arriva à l'hôtel Laffitte, et l'on attendait le duc d'Orléans.

— Un prince et un Bourbon! dit Samuel; il n'y a rien à faire avec ces gens-là.

Il resta cependant, pour assister à toutes les péripéties et pour épier le moment d'agir.

Le duc d'Orléans arriva vers une heure du matin, et se glissa furtivement au Palais-Royal.

Les douze députés qui lui avaient écrit le message attendirent le matin pour se présenter à lui, et lui faire directement leur proposition.

On sait les hésitations, à moitié feintes et à moitié sincères, avec lesquelles le duc d'Orléans accueillit les premières ouvertures, et enfin son acceptation. Une proclamation fut aussitôt rédigée et envoyée à la chambre des députés qui la salua d'applaudissements.

Il n'y avait plus que Lafayette dont le consentement fût douteux. Nul ne savait si le vieux républicain voudrait d'un prince, et ne proclamerait pas la république. On décida qu'on tenterait une manifestation, et que le duc d'Orléans, accompagné des députés les plus populaires, irait à l'hôtel de ville.

— C'est le moment, dit Samuel.

Et il alla rue de la Perle, nº 4.

Il heurta dans l'escalier Jacques Grenier qui sortait.

— Vite! dit Samuel, nous n'avons pas une minute à perdre.

Et il le mit au courant de tout.

— Le duc d'Orléans à l'hôtel de ville! s'écria Jacques,

c'est la royauté qui recommence. Il n'y arrivera pas, sois tranquille. Dans combien de temps y va-t-il?

— Tout de suite.

— Diable! dit Jacques, je n'ai pas le temps de prévenir mes amis; mais deux hommes résolus suffisent.

— C'est ce que je pensais, dit Samuel : il faut qu'un de nous deux se mette sur la route, et l'autre au bout, à l'hôtel de ville même. Où aimes-tu mieux être?

— Sur la route, dit Jacques.

— Et moi dans la grande salle de l'hôtel de ville; si tu le manques, je ne le manquerai pas!

— C'est dit. Tu as un pistolet?

— J'en ai deux.

Ils allèrent ensemble jusqu'à la place de Grève.

Là, Samuel, après avoir serré la main de Jacques, le quitta et entra à l'hôtel de ville.

Ils ne s'étaient pas quittés depuis un quart d'heure, qu'un grand mouvement se fit dans la foule.

C'était le cortége du duc d'Orléans qui approchait par les quais.

Le duc d'Orléans, à cheval, précédait monsieur Laffitte, que des Savoyards portaient dans une chaise.

Les cris de joie et de triomphe, qui avaient fêté le cortége au sortir du Palais-Royal, devenaient de moins en moins nombreux.

L'attitude de la population, à partir du Pont-Neuf, était grave, presque menaçante.

— Encore un Bourbon! s'écria un ouvrier près de Jacques. C'était bien la peine de nous battre!

— Sois tranquille, fils, répondit Jacques. Tout n'est pas encore fini.

Le cortége déboucha tout à coup. Le duc d'Orléans affectait de se tourner vers monsieur Laffitte, comme pour s'abriter sous une popularité plus solide que la sienne.

Jacques mit la main à sa poche, en tira un pistolet et visa.

Mais une main lui saisit le bras par derrière et lui arracha le pistolet.

Il se retourna. C'était l'ouvrier à qui il avait parlé.

— Qu'est-ce que tu fais? dit l'ouvrier.

— Que t'importe? dit Jacques, je ne veux pas de Bourbon.

— A bas les Bourbons! dit l'ouvrier. Mais attends un autre moment, tu aurais pu tuer Laffitte.

Jacques repoussa l'ouvrier, et ramassa son pistolet qui était tombé à terre. Mais le cortége était passé, et le duc d'Orléans était entré à l'hôtel de ville.

Jacques essaya d'y pénétrer. Mais les factionnaires lui barrèrent le passage.

Quand le duc d'Orléans entra dans la grande salle, il y trouva une foule énorme. Combattants de la veille, élèves de l'école polytechnique, l'épée nue, figures tristes et sévères. Le général Dubourg était là.

Un député lut la déclaration de la chambre. Peu de voix applaudirent.

Le général Dubourg s'avança vers Louis-Philippe, et étendant la main vers la place pleine encore de peuple armé, il dit :

— Vous connaissez nos droits ; si vous les oubliez, nous vous les rappellerons.

— Monsieur, répondit le duc un peu troublé, je suis un honnête homme.

— Il n'y a pas d'honnête homme sur les marches du trône, dit Samuel.

Et, prenant un pistolet, il ajusta et tira.

Le coup ne partit pas.

Samuel regarda son pistolet. Il n'y avait plus de capsule.

Il avait un second pistolet. Il voulut le prendre dans sa poche. Il ne l'y trouva plus.

— Trahison ! s'écria-t-il.

La foule était telle que, broyé de toutes parts, il n'avait pas senti la main qui s'était glissée dans sa poche.

A ce moment, Lafayette saisit un drapeau tricolore, le mit dans la main de Louis-Philippe et lui dit :

— Venez !

Puis, entraînant le duc sur le balcon de l'hôtel de ville, il l'embrassa devant la foule amoncelée.

Ce fut le couronnement de Louis-Philippe. Lafayette venait de le sacrer de sa popularité.

Les acclamations retentirent.

— C'est fini, dit Samuel. Il sera roi dans huit jours. Tous les rêves de ma vie croulent en ce moment. Allons, il faut m'y résoudre. Il n'y a rien à faire.

Tout à coup il releva la tête.

— Si fait, reprit-il. Tout est terminé ici, mais tout peut recommencer encore. Suis-je un enfant ou une femme, pour perdre courage à la première difficulté ? Non, rien

n'est perdu. Il y a une manière de tout réparer. Voyons, réfléchissons un peu.

Et, appuyant son front dans sa main, il pensa profondément.

Après quelques minutes de méditation immobile, il sourit, et un éclair lui passa dans les yeux.

— J'ai trouvé, dit-il. Ah ! je ne suis pas de ceux qui renoncent aisément.

En cinq minutes, il avait bâti dans sa tête un dernier projet qui allait décider de son sort.

Il alla chez Julius.

XXV

CHANGEMENT DE FRONT.

Cette fois encore, en voyant Samuel, Julius eut aux yeux un éclair vite effacé, comme une lueur d'espérance qu'il voulait dissimuler.

— Eh bien! mon cher Samuel, lui dit-il plus gaiement que de coutume, je vois avec plaisir que tes triomphes ne te font pas oublier tes amis.

— Quels triomphes? demanda Samuel.

— Comment? est-ce que vous ne triomphez pas sur toute la ligne? Je viens de lire les journaux, non pour moi, mais pour savoir où vous en étiez, toi et tes révolu-

tionnaires. Et je vois que vous avez marché vite. Le duc d'Orléans lieutenant général, c'est Charles X dépossédé.

— Oui, lieutenant général... du *royaume!* répondit Samuel, en appuyant amèrement sur le dernier mot. Le peuple a changé de maître; voilà ce qu'il appelle une révolution; et personne ne peut dire si le maître nouveau vaut mieux que l'ancien, et s'il ne faudra pas le chasser à son tour. Ainsi, imbécile que je suis, j'ai risqué ma vie pour mettre un roi à la place d'un autre. Mais je me vengerai de cette opposition puérile qui nous a volé notre victoire et qui est venue après la bataille piller les morts!

— Que veux-tu dire? demanda Julius.

— Il y a un proverbe espagnol qui dit: *Il faut toujours caver au pire;* il aurait dû dire: *au moindre.* C'est toujours le petit, c'est moins que le petit, c'est le médiocre, qui est sûr du succès. Je n'ai jamais eu de grandes illusions, tu me rendras cette justice, touchant l'espèce humaine; eh bien! si modérée que fût l'estime que j'en faisais, elle était encore cent fois trop grande.

Samuel reprit en phrases brèves et entrecoupées, comme pour s'étourdir:

— Oui, oui, le jour du peuple viendra peut-être; mais nous n'y sommes pas. Je reconnais que j'ai été trop vite. Je suis un homme du siècle prochain. Les nations ne sont pas mûres pour la liberté. Il faut peut-être encore des centaines d'années pour qu'elles la comprennent. Et d'ici là l'autorité peut seule nous donner la paix. Or, comme je ne peux pas me coucher tout à l'heure pour me réveiller dans cent ans, j'ai pris le parti de m'accommoder à l'épo-

que où je vis. Et, si l'autorité veut de moi... eh bien, Julius... je passe de son bord.

— Ah! dit Julius, qui observait Samuel d'un air étrange, et qui couvrait du masque impossible de son visage sa profonde émotion intérieure.

— Je viens te faire une proposition, reprit Samuel. Lorsque je suis venu avant-hier te demander si tu voulais venir aux barricades avec moi, tu m'as répondu que, si tu y allais, ce ne serait pas du même côté que moi, et que tu restais dévoué au gouvernement que tu avais servi. Eh bien! veux-tu lui prouver ton dévouement?

— Comment cela?

— Ecoute. Le mouvement des trois jours, bien qu'il n'ait produit ici qu'une demi-révolution, aura cependant son retentissement et son contre-coup en Allemagne. Je peux te le dire, la Tugendbund n'est pas morte; elle va agiter la jeunesse et le peuple. Tout va éclater d'un moment à l'autre. Les rois triompheront là-bas comme ici, je le veux bien, mais ce ne sera pas sans luttes civiles et sans beaucoup de sang répandu. Et, vois-tu, la royauté a déjà bien assez de taches aux mains, sans y joindre encore les taches de sang.

Eh bien! celui qui fournirait aux gouvernements d'Allemagne le moyen de prévenir la lutte, celui qui épargnerait aux rois les terribles représailles que leur préparent dans l'avenir leurs victoires momentanées sur la liberté, celui qui épargnerait à la Tugendbund un combat qui ne peut, à l'heure présente, finir que par sa défaite sanglante, celui qui épargnerait à la patrie une commotion douloureuse,

penses-tu que celui-là aurait le droit de tout demander et le pouvoir de tout obtenir?

— Sans doute, dit le comte d'Eberbach.

— Eh bien! Julius, reprit Samuel, tu peux être cet homme.

— Moi?

— Toi-même.

— Tu es fou! dit Julius. Regarde-moi donc. Qu'est-ce que tu veux que je demande et que j'obtienne? Est-ce que j'ai le temps d'être ambitieux?

— On a toujours le temps d'être ambitieux de ce qu'on laisse après soi, d'honneur et de gloire.

— Explique-toi.

— Rien n'est plus simple. Il n'y a pas un an tu représentais encore à Paris le roi de Prusse. Tu as conservé le souvenir de ses bonnes grâces, et tu lui restes lié par reconnaissance et par devoir; rien de mieux. Moi, je n'ai pas les mêmes raisons pour rester lié à mon parti. Personne n'a rien fait pour moi, je suis libre. J'ai acquis le droit d'abandonner des ingrats et, pis que cela, des imbéciles qui s'abandonnent eux-mêmes.

Je sais bien ce qu'on peut dire : que je suis un renégat et un traître? D'abord, tu sais le cas que je fais de l'opinion des autres sur mon compte.

Et puis, du moins, on ne pourra pas dire que je déserte mon parti dans la défaite; car, pour tout le monde, à l'exception de trois ou quatre exaltés peut-être, nous sommes vainqueurs, et, si tu en croyais les chansons qu'on chante dans les rues, le peuple viendrait de rentrer en pleine possession de sa liberté. Donc le moment est op-

portun pour quitter le camp de ceux qui se croient victorieux. Ils me sauront presque gré de les quitter, et d'avoir un camarade de moins avec qui partager la victoire. Julius, je suis des vôtres, et, pour payer ma bienvenue, je vous apporte une chose?

— Quoi?

— Je livrerai entre tes mains, entre les mains du roi, les chefs de la Tugendbund en flagrant délit de conspiration.

Quelque effort qu'il fit sur lui-même, Julius ne put retenir un mouvement. Son œil s'éclaira tout à coup, et lui, moribond depuis si longtemps, il sembla revivre.

— Cela t'étonne? dit Samuel, qui remarqua le mouvement et le regard du comte d'Eberbach. Je change de route, te dis-je. Et tu sais que je suis de ceux qui ne font rien à demi. Les libéraux de France m'ont dégoûté de tous les libéraux du monde. Je me suis fourvoyé avec ces gens-là. Je vois, bien tard il est vrai, qu'il n'y a rien d'un peu grand à faire avec eux.

Eh bien, je veux essayer des autres. Il vaut mieux être un Richelieu qu'un Catilina. Si la monarchie veut se servir des hommes de forte trempe et de pensée énergique, qui sait s'il n'est pas temps encore pour elle? Tu vois qu'il n'est pas encore temps pour les faiseurs de révolutions. Voyons, c'est dit : je m'offre à toi ; m'acceptes-tu?

— Si j'accepte, qu'aurai-je à faire? demanda Julius

— Si tu acceptes, nous partons tous deux pour l'Allemagne, ce soir même ou au plus tard demain matin. Et une fois arrivés, fie-toi à moi pour te faire faire en une semaine plus que tu n'as fait dans toute ta vie peut-être.

Et moi, je rattraperai d'un coup les quarante années que j'ai perdues.

Voyons, pas d'hésitations puériles. Tu sers en même temps ton pays et ton ami. Quant aux chefs de la Tugendbund, nous commencerons par stipuler qu'ils auront la vie sauve. Cela doit lever ton dernier scrupule. Est-ce convenu? parle.

— Mais le voyage est long et fatigant, objecta le comte d'Eberbach. Exténué comme je suis, arriverai-je au terme?

— N'est-ce que cela? repartit Samuel. Je te composerai un cordial pour te ranimer et pour te soutenir.

— Ah! un cordial? répéta Julius, comme s'il attendait depuis longtemps ce mot.

— Sois tranquille; il est sans aucune espèce de danger.

— Eh bien! j'accepte, alors, dit Julius. Je t'ai dit que je m'abandonnais à toi. Fais de moi ce que tu voudras.

— A la bonne heure. Aimes-tu mieux partir ce soir ou demain matin?

— Je te demande de me laisser jusqu'à demain matin.

— Soit. Seulement, il doit être encore temps pour le courrier de l'ambassade; il serait bon d'écrire aujourd'hui même pour qu'on mette à ta disposition une partie de la force armée qu'il y a à Heidelberg.

— Je vais écrire tout de suite, et je te donnerai la lettre. Tu te chargeras de la faire partir.

— Pendant que tu vas écrire, je vais te préparer ton cordial. C'est l'affaire de cinq minutes.

Samuel passa dans la pièce à côté, pour envoyer un domestique chez un pharmacien.

Cinq minutes après il rentra dans la chambre.

— Voici ta lettre, lui dit le comte d'Eberbach.

— Et voici ton cordial, répondit Samuel Gelb.

— A propos, dit Julius, je n'ai pas pensé à t'en parler avant d'écrire, tu n'as pas de conditions à poser.

— Non; je demanderai seulement qu'on me mette le pied dans l'étrier. Une fois à cheval, sois tranquille, j'irai loin.

— Ce sera fait.

— Eh bien! je cours à l'ambassade. Demain matin, à neuf heures, je serai à la porte avec une voiture attelée. Tiens-toi prêt.

— Je suis toujours prêt.

Quand Samuel fut sorti :

— Va, dit Julius, tu as perdu la partie. Je vois dans ton jeu, et tu ne vois pas dans le mien.

Il prit le cordial, et en versa une partie dans un verre.

Puis, ouvrant son secrétaire, il en tira une petite fiole, dont il laissa tomber une goutte dans le cordial.

Le cordial ne changea pas de couleur.

— C'est bien un cordial, dit Julius. Ce n'est pas encore l'autre chose. Je m'en doutais. Il a encore besoin de moi.

Il but le cordial.

Pour Samuel, en allant à l'ambassade, il riait tout bas et se disait :

— Quitter le jeu et jeter les cartes à l'heure où la partie semble gagnée aux joueurs vulgaires; passer aux vaincus dans le moment où ils sacrifieront tout pour une revanche ou pour une atténuation de la défaite; obtenir ainsi.

en un jour, de la royauté impatiente la puissance que la lente liberté ne me donnerait pas dans vingt ans peut-être; m'assurer à la fois la confiance de Julius par ma désertion et sa fortune par sa mort; conquérir d'un même coup rapide la richesse et le pouvoir, mon ambition et mon amour. Allons ! la combinaison est forte et la tentative grandiose ! Samuel Gelb, tu te retrouves et tu te relèves !

XXVI

ADIEUX SANS EMBRASSEMENTS.

Le soir du même jour, dans une petite chambre d'une maison du Marais, un homme et deux femmes étaient réunis.

L'homme était Julius; les deux femmes étaient Christiane et Frédérique.

— Vous avez quelque chose, mon père, disait Frédérique.

— Je t'assure que je n'ai rien, mon enfant, répondit Julius.

— Si fait ! Ordinairement, quand nous nous trouvons réunis tous trois dans cette petite chambre où nous pouvons nous voir en secret, vous avez le sourire aux yeux et la gaieté aux lèvres; vous paraissez heureux de nous voir, ma mère et moi. Et aujourd'hui, vous êtes grave, vous

êtes triste, et vous nous faites à toutes deux des recommandations solennelles, comme si vous alliez nous quitter. On croirait que vous nous dites adieu.

— Ma chère fille, à mon âge et dans mon état, n'est-il pas prudent, chaque fois qu'on se sépare de ce qu'on aime, de se dire adieu?

— Est-ce que vous vous sentez plus mal que la dernière fois? Avez-vous des inquiétudes?

— Non, ma Frédérique. Mais, vois-tu, dans une demi-heure, nous allons nous quitter. La prudence veut que nous ne nous donnions rendez-vous ici tous trois qu'une fois par semaine. Sans cela on ne tarderait pas à découvrir notre retraite ; et que penserait le monde de me voir ainsi, entre celle qu'on croit ma femme et celle qu'on a cru ma maîtresse? Et puis, il y a encore d'autres raisons pour lesquelles il est nécessaire qu'on ignore que nous nous voyons. Donc, je vais en avoir pour huit jours à ne pas me retrouver avec vous. Et, en huit jours, il peut arriver tant de choses!

— Qu'est-ce qui peut arriver?

— Que sais-je? La Providence tient l'avenir dans sa main. Mais sois tranquille, à ton âge, l'avenir, c'est le bonheur, c'est une longue existence, c'est l'espérance infinie. Je veux que tu sois heureuse, ma fille chérie, et je te promets que tu le seras bientôt.

— Je le suis dès à présent, cher père, quand je vous vois, et je le serais tout à fait si je vous voyais souriant.

Christiane ne disait rien. Elle regardait, muette, le visage de son mari, cherchant à y lire le dessein que tai-

saient soupçonner son attitude et son accent plus graves que de coutume.

Elle devinait bien que Julius avait une résolution prise. Mais laquelle ?

Elle n'osait pas l'interroger, craignant d'effrayer Frédérique, et elle faisait semblant d'être tranquille, pendant qu'au fond du cœur elle souffrait et frissonnait, songeant à la conversation qu'elle avait eue avec Julius avant d'aller à Eberbach, le jour où il lui avait dit qu'il ne pouvait les sauver tous qu'en mourant.

Julius comprit l'anxiété de Christiane.

— Vous voilà toutes deux bien troublées pour une chose bien simple, reprit-il. Parce que je vous dis aujourd'hui ce que j'aurais dû vous dire toutes les fois, parce que, dans un temps où les trônes croulent en vingt-quatre heures, je me souviens que moi, pauvre vieillard prématuré et pauvre malade agonisant, je ne suis pas plus éternel qu'une dynastie, vous voilà dans les transes et dans les terreurs. Je suis sûr que Christiane pense dans ce moment à une chose que je lui ai dite il y a un mois, un jour que je cherchais une façon d'arranger nos affaires. Je lui ai parlé d'un moyen; mais il n'y a pas que celui-là. A force de chercher, j'en ai trouvé un autre.

— Lequel? dit Christiane.

— C'est mon secret. Vous le saurez dans huit jours.

— Vous nous le direz?

— Ou je vous l'écrirai.

Ecrire? s'écria Frédérique. Vous partez donc?

— Quand même je ferais un voyage de quelques jours, en quoi cela devrait-il vous inquiéter?

— Si vous partez, mon père, dit Frédérique, pourquoi ne nous emmenez-vous pas avec vous?

— Je ne pars pas, répondit Julius. Du moins, il est à peu près certain que je n'aurai pas besoin de partir. D'ailleurs, je partirais que je ne pourrais pas vous emmener. Que dirait-on de nous voir tous trois ensemble?

— Qu'importe ce qu'on dirait? Et puis, sinon toutes deux, une du moins peut vous suivre?

— L'une sans l'autre? dit Julius. Et que deviendrait la mère sans la fille, ou la fille sans la mère.

— Mais vous ne pouvez pourtant pas voyager seul, insista Frédérique.

— Je ne voyage pas seul.

— Qui donc vous accompagnera?

— Un ami sûr, qui voudra bien se charger de moi.

Julius prononça ces derniers mots d'un ton étrange.

— Écoutez-moi, mon père, s'écria Frédérique, vous voulez nous rassurer, mais il est évident que vous avez un secret. Vous êtes arrivé tout triste, vous si joyeux d'habitude lorsque vous veniez ici. Puis, vous m'avez parlé d'un ton de père qui va quitter sa fille et qui craint de ne plus la revoir. Vous m'avez dit que vous étiez vieux, qu'il fallait m'attendre à ne plus vous avoir longtemps, mais que ma mère me resterait. Vous m'avez priée de vous pardonner les peines que vous avez pu me causer malgré vous, comme si, au contraire, je n'avais pas à vous remercier de tout! Eh bien! si vous êtes comme cela aujourd'hui, c'est qu'il y a quelque chose que vous me cachez. Ou bien vous vous croyez très-malade, ou bien vous allez partir. Vous êtes à la veille d'un grand péril ou d'un long

voyage, c'est visible. Mon père, je vous en conjure, dites-nous ce que vous avez. Si vous êtes malade, notre place est à votre chevet. Le monde pensera ce qu'il voudra; moi, je veux vous soigner.

— Je ne suis pas malade, dit Julius avec un regard attendri. Regarde-moi; tu peux voir à mon visage que je suis plutôt mieux portant que je ne l'ai été depuis bien des mois. De retrouver ma femme et ma fille, cela m'a rendu la santé.

— Alors, c'est que vous partez? dit Christiane.

— Écoutez, dit Julius qui désespéra de se faire croire s'il niait absolument, il est possible que j'aie à faire un voyage de courte durée, mais rien n'est encore résolu. Dans tous les cas, je ne partirai que dans trois jours. Ainsi, nous aurions le temps de nous revoir et d'en reparler.

— Vous ne partirez pas avant de nous avoir revues? dit Christiane.

— Je le promets!

— J'ai un moyen de vous forcer à tenir votre promesse, interrompit Frédérique.

— Quel moyen?

— C'est de ne pas vous dire adieu aujourd'hui.

— Oh! murmura Julius.

— Je vois bien ce que vous comptiez faire, poursuivit la charmante fille. Vous nous auriez attendries en nous parlant de toutes sortes de choses tendres; nous nous serions jetés dans les bras l'un de l'autre; nous aurions pleuré, et puis vous seriez parti demain sans rien dire, avec nos adieux surpris. Mais nous ne nous prêterons plus

à votre plan, ma mère et moi. Si vous voulez que nous vous disions adieu, il faudra que vous conveniez de votre départ. Pas d'adieu aujourd'hui. Si vous voulez être embrassé, nous verrons, la première fois.

— Tu as raison, mon enfant, dit Julius d'une voix étranglée, et luttant contre une émotion qu'il eut la force de ne pas laisser voir sur sa figure. Ne m'embrasse pas. Tu seras sûre comme cela que je ne partirai pas sans t'avoir revue; car ce serait quelque chose de trop affreux pour un père que de se mettre en route pour un voyage dont il ne reviendra peut-être pas, sans emporter même le baiser de son enfant.

Julius s'arrêta ne pouvant continuer.

Il reprit :

— Maintenant, il faut nous séparer. A bientôt; à la semaine prochaine si je ne pars pas; à demain ou après-demain si je pars. Je vous ferai prévenir de l'heure où vous me trouverez ici. Si vous ne recevez aucune lettre de moi d'ici à trois jours, c'est que j'aurai pu me débarrasser de cet ennuyeux voyage.

Il fit un nouvel effort sur lui-même, et parvint à sourire.

— A revoir, dit-il, Vous voyez que je vous dis à revoir, et que je ne vous dis pas adieu. Sortons l'un après l'autre, de peur qu'un passant ne nous voie ensemble. Christiane d'abord, Frédérique ensuite. Je sortirai le dernier. Allez.

Christiane serra la main de Julius, et sortit.

Quand Frédérique alla pour la suivre :

— Tu vois, lui dit son père, que je ne te demande pas de t'embrasser.

Il dit cela en souriant.

— Vous faites bien, répondit Frédériqne. Je refuserais. C'est par là que je vous retiens à Paris. La prochaine fois, tant que vous voudrez.

Et elle sortit.

A peine Julius fut-il seul, qu'il tomba à genoux en sanglotant.

— Oh! voilà donc comme je les quitte! s'écria-t-il avec désespoir; et si elles savaient pour quel voyage! Voilà nos adieux! Pauvre ange de Frédérique! elle m'a deviné; elle a senti que je voulais surprendre leurs embrassements, et les serrer sur mon cœur dans une étreinte suprême, sans leur dire pourquoi.

Comment leur dirai-je ce que je vais faire? Elles le sauront assez tôt. Si elles savaient seulement que je pars demain, elles voudraient me suivre, et il ne faut pas qu'elles assistent à ce qui va se passer là-bas.

Ainsi, je partirai sans avoir même eu un dernier regard des deux êtres que j'aime, sans que leurs yeux se soient attendris sur les miens, sans emporter quelqu'une de ces bonnes paroles qui doivent vous retentir doucement aux oreilles pendant l'éternité.

A l'heure qu'il est le lien qui m'attachait à elles est rompu. Je ne les reverrai plus. Je suis seul. Pas un mot d'adieu ne me suivra et ne m'accompagnera où je vais.

Eh bien, soit. Le sacrifice sera complet. Mais au moins, mon dieu! donnez à ces deux pauvres et douces créatures,

donnez-leur en surplus de joie tout ce que j'accepte en excès de souffrance.

Il embrassa en pleurant les deux chaises où s'étaient assises sa femme et sa fille, dit à la chambre l'adieu qu'il ne pouvait leur dire à elles-mêmes, descendit et se fit reconduire à son hôtel.

La nuit était très-avancée. Il ne se coucha pas. A quoi bon? Il n'avait guère envie de dormir.

Il se mit à écrire des lettres.

Les heures se passèrent, et il écrivait encore lorsque Samuel entra.

— Tu es prêt? dit-il à Julius.

— Toujours, je te l'ai dit hier, répondit le comte d'Eberbach.

— A merveille. Eh bien! la voiture est en bas.

— Descendons, dit Julius en cachetant une enveloppe dans laquelle il venait d'enfermer deux lettres, une à Christiane, l'autre à Frédérique.

Il sonna. Un valet vint.

— Je vais faire un tour hors de Paris, dit-il. Je ne reviendrai peut-être que demain, peut-être que dans plusieurs jours. Si madame la comtesse venait d'Enghien, vous lui remettriez ceci. Mais à elle seule, vous entendez.

Il donna la lettre au domestique.

— Et maintenant, dit Julius à Samuel, je suis à toi.

XXVII

CLARTÉ DU COEUR.

Le lendemain du jour où Julius, Christiane et Frédérique s'étaient rencontrés tous trois ensemble dans la maison secrète du Marais, Frédérique, seule et rêveuse, se promenait dans son jardin d'Enghien.

Sans savoir pourquoi, elle se sentait tout inquiète.

L'entrevue de la veille lui revenait à l'esprit.

Pourquoi son père, devant les seuls êtres qu'il aimât, avait-il été pour la première fois si grave et si triste?

Elle avait refusé de lui dire adieu, afin de l'empêcher de partir sans la revoir au moins une fois encore. Mais si son départ était une nécessité, s'il était forcé de s'en aller tout de suite, elle n'aurait fait que lui ajouter une souffrance.

Quand elle avait refusé d'embasser son père, il avait souri, mais il lui semblait maintenant que c'était plutôt un rire contraint, et qu'il avait envie de pleurer.

Que pouvait être ce voyage?

Il fallait que ce fût quelque chose de bien sérieux. Le comte devait avoir un bien impérieux motif de quitter Paris, lui si faible et si fatigué. Où allait-il? Et pourquoi cette chose si simple, après tout, un voyage, le remplis-

sait-elle de cette tristesse? Pourquoi cette solennité dans les recommandations qu'il avait faites à sa fille?

C'était plus qu'un adieu, c'était presque un testament.

Frédérique marcha et songea ainsi toute la journée.

Le soir, elle n'y tint plus.

Elle fit mettre les chevaux à la voiture et courut à Paris.

Arrivée à l'hôtel, elle monta rapidement à l'appartement du comte.

— Monsieur le comte? demanda-t-elle au premier domestique qu'elle rencontra.

— Monsieur le comte n'est pas ici, répondit le domestique.

— Quand est-il sorti?

— Ce matin, Madame.

— Mon Dieu! et il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait?

— Il a dit qu'il allait faire un tour hors de Paris, et qu'il ne rentrerait peut-être que demain.

— Il n'a rien laissé pour moi?

— Monsieur le comte a laissé pour madame la comtesse une lettre qui est sur son bureau.

— Vite! dit Frédérique.

Et elle s'élança dans la chambre du comte.

Elle trouva sur le secrétaire un papier à son adresse.

Elle décacheta l'enveloppe, dans laquelle il y avait deux lettres, l'une pour elle, et l'autre pour sa mère.

Elle ouvrit la lettre et lut :

« Pardonne-moi, ma chère Frédérique, si je pars sans

t'embrasser. Mais c'est pour toi, mon enfant. Dans trois jours, rien ne s'opposera plus à ton bonheur.

» Adieu, ma fille chérie. Ta mère t'en dira davantage. Sois heureuse. Je te bénis.

» Oublie-moi, et pense à Lothario.

» Ton père dévoué.

» JULIUS D'E. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Frédérique les yeux pleins de larmes. Ah! fit-elle en relisant une phrase de la lettre : « Ta mère t'en dira davantage. » Ma mère sait tout sans doute. Allons chez elle.

Et, descendant à la hâte, elle se fit conduire chez Christiane, emportant la lettre à l'adresse de sa mère.

Christiane fut toute stupéfaite d'entendre annoncer la comtesse d'Eberbach; car la vie de ces deux pauvres créatures était telle que c'était pour la mère et la fille une audace et presque une faute de se voir.

Mais l'émotion de Christiane fut bien plus grande encore quand elle vit entrer Frédérique.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle, frappée de l'anxiété visible sur la figure de sa fille.

— Il y a, dit Frédérique, que mon père est parti.

— Parti!

— Lisez.

Et Frédérique tendit à sa mère les deux lettres.

La lettre adressée à Christiane ne disait rien de plus que celle de Frédérique.

Julius annonçait seulement à sa femme qu'il partait et

qu'aussitôt arrivé au terme de son voyage, il lui écrirait tout ce qu'il était allé faire et tout ce qui se passerait.

Il l'engageait donc à ne pas s'inquiéter, à rassurer Frédérique, et à attendre.

— Tout, excepté attendre! s'écria Christiane. Ma fille, nous allons partir!

— Qu'avez-vous, ma mère? Vous êtes toute bouleversée.

— Un grand péril est sur ton père.

— Quel péril?

— Ah! je ne puis te le dire. Mais je me souviens de ce qu'il m'a dit une fois. Vite.

Elle courut à la sonnette, un domestique vint.

— Mon frère est-il là?

— Oui, madame.

— Dites-lui qu'il me faut des chevaux de poste tout de suite.

Le domestique sortit.

— Oh! mon Dieu! dit Christiane, mais où aller? Ces deux lettres ne nous apprennent seulement pas où est ton père? On ne te l'a pas dit à l'hôtel?

— Non, en partant, il a dit qu'il allait faire un tour hors de Paris.

— Oh! il sera allé loin. Il aura mis plus de distance que cela entre son projet et nous. Où peut-il être allé? Malheureuses que nous sommes! Nous ne pouvons pas le deviner, pourtant!

Elle réfléchit une minute, mais reprit aussitôt avec plus d'énergie :

— N'importe, nous le chercherons partout. A Eberbach,

d'abord. Oui, il a dû choisir pour le châtiment le lieu où le crime s'est accompli. C'est cela. Il va au château d'Eberbach, j'en suis sûre maintenant. Merci, mon Dieu! pourvu que nous n'arrivions pas trop tard!

Elle prit ce qu'il fallait d'argent pour la route, et enveloppa Frédérique de châles pour la nuit.

Elles étaient prêtes lorsque Gamba vint annoncer que la voiture était en bas.

— Est-ce que je pars aussi? demanda-t-il.

— Oui. Es-tu prêt?

— Toujours, quand il s'agit de courir sur les routes.

— Eh bien! viens.

Une minute après, la chaise de poste roulait au galop sur le pavé de Paris.

Au premier relais Christiane parla au maître de poste :

— Vous n'avez pas fourni de chevaux ce matin à deux voyageurs venant de Paris?

— Pourquoi deux? demanda Frédérique.

— Ecoute.

— J'en ai fourni à plus de deux, répondit le maître de poste.

— Oui, mais deux qui étaient ensemble?

— Comment sont-ils?

— Quarante ans à peu près? Mais l'un a l'air plus vieux que l'autre.

— Ah! attendez. Je crois que oui. L'un se renfonçait dans l'angle de la voiture, comme s'il était ennuyé et souffrant.

— Et l'autre devait avoir une figure dure et hautaine!

— Justement. C'est celui-là qui donnait les ordres. J'ai

même dit à Jean : En voilà un qui n'a pas une bonne physionomie. Jean m'a dit : Bah! c'est son droit, il paye bien. Oui, madame, je les ai vus.

— Merci.

Les chevaux étaient changés. La voiture repartit.

Frédérique questionna sa mère.

— Comment savez-vous que mon père ne voyage pas seul ?

— As-tu oublié qu'il nous a dit hier qu'un ami l'accompagnerait.

— C'est vrai, mais il n'a pas dit quel était cet ami.

— Oh! je devine! répondit Christiane.

— Qui est-ce donc?

— C'est monsieur Samuel Gelb.

Le voyage fut morne et silencieux. La nuit passa, et le jour aussi, et encore une nuit, et encore un jour.

La mère et la fille ne s'arrêtaient que le temps de changer de chevaux. Deux fois seulement dans les quarante-huit heures, elles descendirent pour manger une bouchée.

Et puis elles repartaient, payant double pour doubler la vitesse du postillon.

Ce voyage, commencé la nuit, s'acheva la nuit.

Il était près de onze heures du soir quand la chaise de poste entra dans la cour du château d'Eberbach.

— Monsieur le comte est-il ici? demanda Frédérique au portier, qu'il fallut réveiller.

— Oui, madame.

— Dieu soit loué! s'écria Christiane. Nous arrivons à temps.

La voiture s'arrêta au perron.

Gamba frappa de manière à réveiller toute la maison.

Hans passa la tête à une lucarne.

— Qui est là? cria-t-il, tout à fait maussade et grognant.

— C'est madame la comtesse, répondit Gamba.

— Je descends, bougonna Hans.

– Un instant après, la porte s'ouvrit.

— Monsieur le comte? demanda Frédérique.

— Il est couché.

Frédérique regarda Christiane.

— Oh! pas un moment à perdre, répondit Christiane au regard de sa fille. Il s'agit de choses trop graves pour retarder notre entrevue d'une seconde. Montons, et frappons à la porte de sa chambre.

Elles montèrent aussitôt et frappèrent, doucement d'abord, puis plus fort.

Mais elles eurent beau frapper, personne ne répondit.

— Attendez, dit Gamba, vous frappez comme des femmes. Je vais vous montrer comment cela se pratique.

Et il se mit à exécuter sur la porte tous les carillons d'Anvers.

Personne ne répondit ni ne bougea dans la chambre.

— C'est singulier, dit Christiane, qui commença à pâlir.

Elle se tourna vers Hans.

— Vous êtes bien sûr que monsieur le comte est dans sa chambre?

— Bien sûr, puisque c'est moi qui l'y ai accompagné il y a deux heures pour allumer ses bougies.

— Oh! deux heures! répéta Christiane épouvantée.

— D'ailleurs, reprit Hans, s'il n'y était pas, la clef serait en dehors, et vous voyez bien qu'elle est en dedans.

— Monsieur le comte! cria Christiane, ouvrez, c'est nous, Frédérique et moi! Au nom du ciel, ouvrez!

Aucune réponse encore.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit Frédérique. O mon Dieu! j'ai peur.

— Une idée! s'écria Christiane. Monsieur Samuel Gelb doit être au château?

— Oui, madame, répondit Hans.

— Eh bien! allons le réveiller, mon ami. Il dormira peut-être moins profondément que monsieur le comte.

Hans les conduisit à la chambre de Samuel.

Christiane frappa.

Personne ne répondit.

La clef était à la porte.

— Ouvre, Gamba, dit Christiane, et entre.

Gamba entra.

— Vous pouvez entrer, dit-il. Il n'y a personne.

Christiane et Frédérique se précipitèrent.

La chambre, en effet, était vide. Le lit n'était pas défait.

— Vous êtes bien certain, dit Christiane à Hans, que ces messieurs ne sont pas sortis?

— Très-certain. A neuf heures et demie, ces messieurs ont dit qu'ils allaient se coucher. Je les ai vus monter et

j'ai fermé les portes. Ils n'auraient pas pu descendre et sortir sans me demander les clefs.

— Alors, vite! s'écria Christiane. Un marteau, une barre de fer, n'importe quoi! Il s'agit d'enfoncer la porte de la chambre de monsieur le comte.

Gamba et Hans coururent.

Ils revinrent presque aussitôt, armés d'une pince de fer.

En une minute, la porte céda.

Tous quatre entrèrent dans la chambre du comte.

Elle était vide comme l'autre.

Mais le premier objet sur lequel tombèrent les yeux de Frédérique, ce fut une lettre posée sur un prie-dieu, qui était au chevet du lit.

L'adresse était : « A madame Olympia, rue du Luxembourg, à Paris. »

— Donne, dit Christiane.

Elle arracha l'enveloppe et lut :

« Quand tu liras cette lettre, ma pauvre aimée, je serai mort... »

Elle poussa un cri et parcourut rapidement le reste.

Julius ne donnait aucun détail. Il disait seulement qu'il mourait pour que Frédérique put épouser Lothario, que Frédérique n'aurait plus rien à craindre de Samuel, qu'elle ne s'affligeât pas, qu'il était trop heureux de pouvoir faire quelque chose pour elle ; qu'elle ne lui devait rien, que c'était à lui au contraire à lui être reconnaissant de ce que, grâce à elle, après une vie si inutile, il avait au moins une mort dévouée.

Et puis toutes sortes de choses tendres et affectueuses.

Mais Christiane n'acheva pas.

— Oh! quelle misère! s'écria-t-elle en se tordant les mains. Nous sommes arrivées deux heures trop tard. Dans ce moment sans doute, il meurt. Et ne pas même savoir où!

— Ah! cherchons partout, au moins, dit Frédérique.

— Cependant, reprit Christiane, puisque les portes extérieures sont fermées, ils doivent être dans le château, fouillons toutes les chambres.

Mais toutes les recherches furent vaines.

— Ils ne sont certainement pas sortis, répéta Hans.

— Mon Dieu! je devrais deviner, trouver, savoir, dit Christiane, mais il me semble que la folie me gagne.

Elle serra son front entre ses deux mains, comme pour concentrer toute sa raison et toute son intelligence.

— Ah! attendez, s'écria-t-elle tout à coup.

Et se parlant à elle-même :

— Oui, c'est cela! C'est une inspiration du ciel :

Elle revint en courant à la chambre de Julius, puis passa, suivie de Frédérique et des deux hommes, dans le petit salon qui séparait la chambre du comte de celle qu'elle avait occupée elle-même autrefois.

Elle désigna vivement la bibliothèque.

— Mes amis, dit-elle à Gamba et à Hans, écartez vite ce meuble et frappez-moi dans cette boiserie à grands coups de pince.

Hans et Gamba dérangèrent la bibliothèque, prirent leur barre de fer, et se mirent à démolir le panneau consciencieusement.

Les premiers coups ne produisirent pas grand effet.

Mais soudain, à un effort que fit Gamba, le panneau fit un soubresaut, comme si un ressort avait joué, et s'écarta si violemment que le vent faillit éteindre les bougies.

Le panneau masquait un escalier profond et sombre.

— Une lampe, dit Christiane. Nous allons descendre par là.

Hans alluma une des lampes qui étaient sur la cheminée.

— Maintenant, en avant; s'écria Gamba.

Et il s'élança en tête.

Hans, Christiane, Frédérique le suivirent.

— Oui, pensait Christiane, c'est par là que le misérable est venu dans cette nuit fatale.

Ils descendirent ainsi pendant dix minutes.

Tout à coup une voix les arrêta.

— Qui va là?

— Des femmes, répondit Christiane.

— N'avancez pas, cria la voix. Hommes ou femmes, si vous faites un pas, c'est la mort.

Et on entendit des fusils qu'on armait.

— Qu'est-ce que tout ceci? murmura Frédérique.

— Silence! dit Christiane. Reculez-vous tous trois dans cet enfoncement où l'escalier tourne, et éteignez la lampe. Et restez là, quoi qu'il advienne!

Et, passant devant Hans et Gamba, elle s'élança en courant.

Au même moment, une décharge retentit, et Christiane entendit siffler les balles à son oreille.

/

L'ombre avait sauvé Christiane. Elle n'avait pas été atteinte.

— Je ne suis pas touchée; ne bougez pas, sur votre vie! s'écria-t-elle impérieusement à Frédérique et à Gamba, qui déjà s'élançaient.

Elle fit quelques pas encore, se trouva parmi une douzaine d'hommes qu'elle entrevoyait vaguement dans les ténèbres, à la lueur éloignée d'une torche.

Elle crut voir aussi luire des lames de poignards.

— Au nom de vos femmes et de vos filles, cria-t-elle en se jetant à genoux, qui que vous soyez, ayez pitié de deux pauvres malheureuses créatures qui vont perdre leur mari et leur père, si vous ne venez pas à leur secours.

Les poignards étaient déjà levés.

Mais un de ces hommes dit un mot :

— Nous sommes douze hommes contre une femme, dit-il. Laissons-la s'expliquer.

— Merci, s'écria la pauvre femme. Vous allez comprendre. Voilà ce que c'est. Dans cet instant, le comte d'Eberbach est là quelque part en train de se tuer. Eh bien! il y a ici la comtesse d'Eberbach qui le sait, et qui cherche son mari pour lui arrêter la main. Vous comprenez cela, n'est-ce pas, messieurs? Vous n'empêcherez pas une femme de sauver la vie à son mari? Au contraire, vous l'aiderez plutôt. Où est-il? Vous devez le savoir, puisque vous êtes là. Je vous en prie, menez-nous où il est.

— Nous ne connaissons pas le comte d'Eberbach, madame, répondit celui qui avait contenu les autres, et qui paraissait être leur chef.

— Mais vous êtes chez lui. Vous ne pouvez y être que par son consentement.

— Tenez, madame, dit le chef. Nous sommes des jeunes gens, et nous n'avons pas l'habitude de mentir. Nous sommes ici pour une raison qu'il nous est interdit de révéler, et notre honneur nous commande de frapper tous ceux qui pourraient surprendre notre secret. On ne discute pas avec une consigne. Il nous est enjoint de tirer sur quiconque essayera de passer sans le mot d'ordre.

— Oh! mais, c'est le comte d'Eberbach qui vous a commandé cela, n'est-ce pas?

— Que ce soit lui ou un autre, madame, qu'importe?

— Oh! c'est lui. Et savez-vous pourquoi il vous a dit de ne laisser passer personne? C'est pour que personne ne puisse l'empêcher de se tuer. Tenez, j'ai là sur moi une lettre où il me le dit. Vous pouvez la lire. On va nous apporter de la lumière. Tenez, voici la lettre. Je vous en prie, monsieur, lisez.

— A quoi bon? répondit l'homme. Nous n'avons pas à chercher la cause des ordres qu'on nous donne, nous n'avons qu'à obéir.

— Mais, cependant, s'il vous est prouvé qu'un homme se tue dans ce moment, là, sous vos yeux, vous êtes des jeunes gens, dites-vous, il est bien impossible que vous laissiez un suicide s'accomplir sans faire un pas. Quand d'un geste vous pouvez sauver une existence! quand une malheureuse femme est là qui se traîne à vos pieds! Je vous en supplie. Pensez que c'est votre père qui se tue, et que c'est votre mère qui vous prie!

— Pourtant, dit un des jeunes gens, si elle dit vrai?

— De fait, ajouta un autre, nous serions les complices du suicide du comte.

— Oh! vous êtes bons! s'écria la pauvre femme.

— Madame, dit le chef, vous êtes bien la comtesse d'Eberbach?

— Non, messieurs, répondit Christiane, je ne veux pas vous tromper. Ce n'est pas moi. Mais elle est là. Elle va venir. Frédérique! Nous étions là, avec deux amis sûrs. Mais des hommes pourraient vous offusquer. Je vais leur dire de remonter. Nous irons seulement les femmes.

La vaillante créature alla chercher Frédérique et renvoya Gamba et Hans.

Elle revint avec la lampe, qu'elle venait de faire rallumer à Gamba.

— Tenez, dit-elle, vous voyez que je ne vous ments pas, que voilà bien une lettre où le comte parle de son suicide, et que nous sommes bien deux femmes qui pleurent.

Elle tendit la lettre.

Le chef y jeta un coup d'œil.

— C'est vrai, dit-il. Oh! le comte d'Eberbach ne nous a confié que la moitié de son dessein!

— Maintenant, messieurs, s'écria Christiane, ne perdons pas une seconde, conduisez-nous.

— Venez, madame, dit le chef.

Et il se mit à marcher rapidement.

Malgré la nuit, les deux femmes le suivaient sans trébucher dans un escalier inconnu, comme elles eussent fait en plein jour dans la rue. On aurait dit que leur cœur les éclairait.

Après avoir ouvert plusieurs portes et descendu bien des marches, le jeune homme s'arrêta.

— C'est ici, dit-il.

— Ah! Dieu! murmura Christiane, pourvu qu'il soit encore temps!

Le jeune homme ouvrit une dernière porte.

XXVIII

LE TOAST.

C'était dans la salle circulaire et souterraine du Château-Double, dans cette salle ménagée entre deux escaliers secrets pratiqués dans l'épaisseur des murs, et où nous avons déjà vu Julius, présenté aux Trois par Samuel, assister avec lui à une séance secrète de la Tugendbund.

Sur une table qu'éclairait une lampe pendue au plafond, il y avait du papier et tout ce qu'il faut pour écrire.

Il y avait, de plus, un large vidrecome du moyen âge, et, à côté, une bouteille pleine et cachetée.

Samuel Gelb et Julius d'Eberbach étaient assis l'un en face de l'autre, immobiles et silencieux.

Ils étaient dans le château depuis deux jours. Ils étaient dans la chambre ronde depuis une heure.

Tous deux songeaient.

Julius, dans ce lieu où il avait éprouvé tout le bonheur

et tout le malheur de sa vie, voyait tout son passé remonter dans son esprit.

Il maudissait son aveuglement et sa faiblesse. Il n'avait pas deviné les tourments de Christiane. Auprès de cette chère et douce créature qu'il aurait dû protéger, défendre et sauver, il avait vécu comme un étranger et non comme un mari; sans vigilance et sans prévenance.

Il ne s'était pas aperçu des piéges infâmes que dressait, dans sa propre maison, sous ses yeux, l'ennemi qui rôdait autour de son bonheur, comme le mauvais ange autour du paradis terrestre.

Tout avait eu beau l'avertir : la répulsion de Christiane dès qu'elle avait connu Samuel, les prières de son père qui avait voulu rompre cette intimité funeste, rien n'avait déconcerté son illusion stupide.

Et puis, eût-il été crédule aux frayeurs de sa femme et aux avertissements de son père, Samuel avait pris sur lui un tel empire et le tenait tellement sous son prestige, qu'il aurait croisé les bras devant l'évidence, que la certitude ne l'aurait pas réveillé.

Comme il s'en voulait maintenant de cette imbécile soumission à l'ascendant d'un autre! Quel remords il sentait d'une lâcheté qui avait fait le malheur de tout ce qu'il aimait! Ah! cela ne lui arriverait plus à présent! Il ne serait plus lâche. Il ne reculerait devant aucune nécessité énergique. Il serait sans pitié. Ni considération ni scrupule ne le retiendraient.

Tandis que le Château-Double rappelait à Julius ses faiblesses, il rappelait à Samuel ses crimes.

Samuel n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait causé.

— En somme, se disait-il, que pouvaient lui reprocher Gretchen et Christiane?

Il ne les avait pas même forcées, elles s'étaient données à lui. L'une, il est vrai, dans l'exaltation produite par un breuvage; mais qu'importe que l'exaltation, sans laquelle aucune femme ne se donne, provienne artificiellement d'un breuvage ou provienne naturellement des sens?

Qu'on enivre une femme avec du vin ou avec des paroles, où est la différence? Ce qu'il avait fait, tous les hommes le font. Prendre une jeune fille pure, chaste, ignorante, lui dire des mots qui la troublent, la faire frissonner en lui touchant la main, lui allumer le sang avec un regard, lui brûler les lèvres avec un baiser, et profiter de son trouble, de son ignorance pour la perdre, cela est innocent, cela est irréprochable, cela se fait tous les jours; mais produire le même résultat par deux gouttes de liqueur au lieu de le produire par des paroles, par des regards et par des baisers, voilà qui est criminel, monstrueux et effroyable : la séduction se métamorphose en viol.

Quant à Christiane, s'il lui avait fait la cour comme tout jeune homme bien élevé la fait à toute femme mariée de sa connaissance; s'il avait été galant, empressé et assidu auprès d'elle; si, par quelques roulements d'yeux entremêlés de cadeaux, il était parvenu à se faire aimer; s'il l'avait eue pour un bracelet, ou pour un éventail, ou pour des élégies, ce serait l'histoire universelle.

Mais comme, au lieu de se donner pour un compliment,

elle s'était donnée pour son enfant; comme au fond de son action, au lieu de la coquetterie il y avait la maternité, alors l'action devenait abominable, et Samuel, qui aurait été un galant homme et un charmant viveur, devenait un parfait scélérat pour avoir fait commettre à Christiane un adultère moins ignoble que les autres.

Christiane s'était tuée; mais qui l'y forçait? Était-ce Samuel qui l'avait poussée dans le Trou de l'Enfer? Ce n'était pas un meurtre, c'était un suicide.

Donc, Samuel n'avait rien absolument à se reprocher!...

Et cependant, d'où lui venait le besoin qu'il sentait pour la première fois de sa vie, de se disculper à ses propres yeux? Pourquoi essayait-il de se justifier à force de sophismes? Pour qu'il se défendît ainsi, qui donc l'accusait?

Il n'avait pas l'habitude de l'hypocrisie; il faisait le mal grandement et hardiment; il ne rusait pas avec la morale, il la prenait de front et l'outrageait en face. Il avait peut-être quelque chose de Satan, il n'avait certainement rien de Tartuffe.

Eh bien! dans ce moment, il était tout différent de lui-même. Une sorte de timidité, singulière dans sa nature, s'emparait de lui. Il était en proie à un pressentiment dont il n'aurait pu dire le motif.

Il jetait par moments un regard sur Julius, et puis il regardait la bouteille cachetée.

Quel rapport y avait-il entre cette bouteille et Julius?

Le fait est que, lorsque Samuel, relevant les yeux de la bouteille, les reportait sur le comte d'Eberbach, malgré la puissance prodigieuse qu'il avait sur lui-même, ses yeux s'éclairaient involontairement d'une lueur étrange.

Cette bouteille contenait-elle donc la réalisation de son rêve si longtemps poursuivi? Était-ce cette bouteille qui devait lui donner la fortune de Julius, et, par cette fortune, toutes les conséquences qu'il en espérait, le pouvoir, le premier rang dans la Tugendbund et la main de Frédérique?

Cette bouteille renfermait-elle du poison?

Mais quand même Samuel aurait été sur le point d'empoisonner Julius, il n'y aurait pas eu là de quoi faire tressaillir cette âme de bronze. Un crime de plus ou de moins, dans cette vie pleine de crimes accomplis ou rêvés, c'était un détail. Samuel Gelb ne se serait pas troublé pour si peu.

Celui qui avait tenté froidement d'empoisonner ce grand homme qui s'appelait Napoléon n'aurait pas tremblé pour l'empoisonnement de ce demi-cadavre qui s'appelait Julius.

Non; si Samuel Gelb, au moment de frapper le coup décisif qui devait lui ouvrir la porte de son ambition et de son amour, se sentait pris d'une inquiétude inexplicable; si sa résolution, si ferme toujours, vacillait dans sa pensée; s'il hésitait presque, ce n'était pas remords du forfait qu'il allait commettre, c'était crainte de ne pas réussir.

Lui, d'ordinaire, si sûr du succès; lui, l'audace même et la certitude en personne, sans qu'il pût dire pourquoi, un instinct dont il avait honte lui murmurait tout bas que son œuvre le perdrait, et qu'il périrait par où il avait compté vivre.

Mais c'étaient là des superstitions de bonne femme, contre lesquelles il se révolta. C'est bon à faire accroire aux

enfants, que le mal porte malheur à celui qui le fait. Les hommes qui ont vécu un peu savent que la réalité n'est pas précisément pareille aux dénoûments de mélodrames, où la vertu est toujours récompensée et le crime puni. Au contraire, ce qu'on appelle le mal a toute chance d'avoir le dernier mot, de prospérer et d'éclabousser la pauvre et modeste vertu qui trotte à pied dans les rues.

Allons, Samuel, sois homme! sois Samuel! Ce n'est pas au moment de la récolte que le semeur renonce et doute. Allons, tu as semé, pendant trente ans, ton esprit, tes idées et tes espérances sur un terrain quelconque. Voici la moisson qui se lève enfin! Ce n'est plus le moment de réfléchir s'il valait mieux semer sur ce terrain-là ou sur un autre. Prends ta faulx et tranche.

Samuel tira sa montre.

— Plus qu'une demi-heure à attendre, dit-il.

— Il est minuit et demi? dit Julius.

— Moins deux minutes. A une heure sonnante, nos chers conspirateurs seront ici. Ils arriveront par l'escalier d'en bas. Tu es bien sûr des hommes que tu as postés dans l'escalier d'en haut?

— Parfaitement sûr.

— Tu leur as bien expliqué tout?

— Je les ai placés moi-même, et je suis convenu de tout avec le chef. Sois pleinement tranquille.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que je fusse là pendant que tu donnais les instructions?

— Les ordres que j'ai reçus de Berlin le défendaient, répondit Julius; et il était commandé au chef de n'obéir qu'aux instructions que je lui donnerais en secret.

— On se défie donc de moi? demanda Samuel Gelb.

— Peut-être, jusqu'à ce que tu aies prouvé ton dévouement.

— C'est aussi par défiance, sans doute, poursuivit Samuel un peu blessé, qu'on a exigé que tu fusses présent à la séance des Trois?

— Peut-être, répondit encore Julius.

Il reprit, après un silence :

— Mais tu aurais tort de te fâcher ou de t'inquiéter d'une défiance que tu vas faire tomber dans une demi-heure. En outre, il n'est pas mal pour toi-même que je sois là tout à l'heure.

— Pourquoi cela?

— Parce que ceux que tu vas nous livrer sont trois, et que, si tu étais seul contre trois, tu pourrais passer une mauvaise minute. Ces hommes sont braves, et ne se laisseront pas probablement arrêter sans se défendre.

— Et les soldats que tu as placés dans l'escalier?

— Justement, dit Julius, lorsque les soldats vont entrer, les Trois, comprenant que tu les as trahis, peuvent se jeter sur toi, afin de se venger au moins, s'ils ne peuvent pas se sauver. Tu vois bien qu'il n'est pas inutile que tu aies quelqu'un avec toi.

— Et si, en me défendant, tu es frappé?

— Oh! moi, dit Julius d'un ton étrange, en entrant ici, j'ai fait le sacrifice de ma vie.

L'accent ferme avec lequel Julius avait prononcé ces paroles fit que Samuel le regarda fixement.

Mais le visage de Julius avait toute son insouciance accoutumée.

Il y eut un moment de silence.

Samuel se leva et se mit à se promener de long en large.

— Combien avons nous encore de temps à attendre? demanda Julius.

— Encore un quart d'heure, répondit Samuel.

— En ce cas, dit Julius, il est temps que je prenne mon cordial.

— Ah!... fit Samuel, qui s'arrêta.

— Je me sens fatigué, poursuivit Julius. Et il me faut des forces pour la scène qui va se passer ici. Tu m'as dit que l'effet de ce cordial était instantané, et qu'il valait mieux ne le prendre qu'au dernier moment. Nous sommes au dernier moment. Donne-le-moi.

— Tu le veux, dit Samuel d'une voix troublée.

— Eh! sans doute! je le veux! Voici l'instant où je vais avoir besoin de force. Allons, verse ce cordial dans ce verre.

Et, en parlant, il fixait les yeux sur Samuel.

Celui-ci ne bougea pas.

— Verse donc, recommença le comte d'Eberbach.

Samuel, alors, prit la bouteille et la déboucha.

La main lui tremblait légèrement.

Julius, lui, leva le verre et le tendit avec tranquillité.

Samuel versa à peu près la moitié de la bouteille.

— Pourquoi ne verses-tu pas tout? lui demanda Julius.

— Oh! la moitié suffit.

— Verse tout, te dis-je, répondit Julius.

— Soit, dit Samuel, dont la main fut reprise d'un tremblement imperceptible.

— On dirait presque que tu es ému. Est-ce que ce cordial est dangereux ?

Samuel pâlit.

— Dangereux? dit-il. Quelle idée.

— Oh ! rassure-toi, reprit Julius. Ne crois pas que je te soupçonne. Je veux dire seulement que parfois un breuvage vous fait payer plus tard la force qu'il vous donne pour un moment. Tu m'aurais préparé un breuvage de cette espèce, que je ne t'en voudrais pas, au contraire. Que j'aie pendant une heure l'énergie qui m'est nécessaire, et ensuite que m'importe le reste? Tu sais que je ne tiens pas énormément à la vie. C'est dans ce sens que je te demande si ce breuvage est dangereux.

— Il est absolument inoffensif, répondit Samuel, qui avait eu le temps de se dominer. Il n'a pas d'autre effet que de rendre de la force à ceux qui sont malades, et d'en ajouter à ceux qui sont en santé.

— Ah! il ajoute de la force à ceux qui sont en santé? répéta Julius d'un air bizarre.

— Oui, insista Samuel.

— Bien.

Julius porta le verre à ses lèvres. Mais il ne fit que les y tremper.

— Ce cordial n'a pas le même goût que l'autre, dit-il.

— Non, reprit Samuel. Je l'ai changé. Celui-ci est plus énergique.

— Mon pauvre Samuel, reprit Julius, décidément tu as

quelque chose. Tu n'as pas ton sang-froid de tous les jours.

— Moi? dit Samuel.

— Je conçois ton malaise, poursuivit le comte d'Eberbach. Au moment de livrer ceux dont tu as été le complice depuis que tu es au monde, il est tout simple que tu ne sois pas parfaitement calme.

— En effet, dit Samuel, heureux que Julius expliquât son trouble de cette façon. Je t'avoue que cela me fait plus d'impression que je n'aurais cru de livrer la Tugendbund.

— Ne t'excuse pas, Samuel. C'est tout naturel. Tu n'en as que plus de mérite à surmonter ce scrupule, et le sacrifice que tu fais au gouvernement prussien et à la cause monarchique n'en est que plus grand et plus digne de récompense. Mais, je t'en donne ma parole d'honneur, la récompense sera à la hauteur de l'action. Du moins, je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi, Samuel, tu peux y compter.

Samuel ne remercia pas. Il lui semblait que les paroles de Julius contenaient une intention d'ironie.

Julius continua.

— Mais toi-même vas avoir besoin tout à l'heure, comme moi, de toute ta force. L'émotion que tu éprouves, toute légitime et tout honorable qu'elle est, nous gênerait tous deux si nous avions à nous défendre. Pour moi, sinon pour toi, il est urgent qu'elle disparaisse. Or, ce cordial, à ce que tu viens de me dire, ajoute de la force à ceux qui sont en santé...

— Eh bien? interrompit Samuel, qui fit un violent effort pour dissimuler son agitation.

— Eh bien! mon cher Samuel, je crois que tu ferais bien d'en boire la moitié.

Samuel le regarda stupéfait.

— Allons, Samuel, chacun notre part, et buvons ensemble à une santé qui nous est chère à tous deux, à la santé de Frédérique!

— Mais, objecta Samuel, tu disais que tu n'avais pas trop de tout?

— Et toi, tu disais que j'avais assez de la moitié.

— Bah! dit Samuel, mon moment d'émotion est passé. Et puis, lorsque les Trois seront là, n'aie aucune inquiétude, je n'aurai pas besoin de rien boire pour avoir toute mon énergie. Le péril présent me trouvera prêt et solide, je t'en réponds.

— Tu refuses? dit froidement Julius.

Samuel, à son tour, regarda fixement Julius.

— Ah çà, dit-il, est-ce que, toi aussi, tu te défies de moi?

— Peut-être!... répondit pour la troisième fois Julius.

Samuel se redressa.

Julius se leva, et il y eut une seconde où leurs regards se croisèrent et étincelèrent comme deux épées.

Puis tout à coup Samuel, soit que devant ce défi sa nature sombre et puissante eût repris le dessus, soit que Julius eût tort dans ses soupçons, soit que Samuel eût été frappé d'une idée subite, Samuel Gelb, prenant son parti, saisit le vidrecome, et en vida la moitié.

Et il tendit le vidrecome à Julius.

— A toi, maintenant, dit-il. Tu vois, les soupcons!

Julius prit le verre.

— A la santé de Frédérique, dit-il, et qu'elle nous survive longtemps!

Il acheva le breuvage.

A ce moment, un bruit de timbre retentit.

— Ce sont nos gens, dit Samuel. Ils sont exacts.

Presque aussitôt la porte de l'escalier inférieur s'ouvrit.

Deux hommes entrèrent, le corps caché sous des manteaux, le visage caché sous des masques.

XXIX

LE MORT SAISIT LE VIF.

Il n'y avait autour de la table que trois siéges, dont l'un était plus élevé que les deux autres.

Les deux hommes masqués s'assirent sur les siéges inférieurs.

Ils ne parurent pas surpris de la présence de Julius, quoique Samuel ne les eût pas prévenus qu'il ne serait pas seul.

Samuel regarda avec inquiétude le troisième siége.

— Vous n'êtes venus que deux? demanda-t-il. J'espérais que le chef suprême vous accompagnerait. Est-ce qu'il ne va pas arriver?

— Une affaire essentielle l'a empêché de venir, répondit un des deux hommes masqués. Mais où nous sommes, il est. Parle comme si nous étions trois. Le chef suprême de l'Union, quoique ce ne soit ni mon compagnon ni moi, entendra exactement tes paroles et tes pensées.

— Eh bien, dit Julius, puisque ce siége est libre, je le prends.

Et il s'assit tranquillement sur le siége supérieur.

Samuel le regarda avec stupeur. Il s'attendait que les puissants et considérables personnages qui étaient à la tête de l'Union allaient s'indigner de la hardiesse de cet inconnu qui osait s'asseoir en leur présence et plus haut qu'eux.

Mais les chefs de l'Union ne témoignèrent ni indignation ni étonnement, et, comme si Julius avait fait une chose toute simple, se tournèrent vers Samuel, et du geste l'invitèrent à parler.

Samuel hésitait.

D'abord, ce qu'il avait à dire n'était pas mal embarrassant. Si fermement trempé qu'on soit, on ne devient pas un traître sans que quelque chose vous arrête et sans que votre infamie vous bourdonne aux oreilles.

Ensuite, le chef suprême n'étant pas là, le principal de l'affaire était manqué. Les deux qui restaient valaient-ils la peine de la trahison?

Samuel avait promis la tête de la Tugendbund ; la cour de Berlin lui aurait-elle la même reconnaissance s'il ne livrait que les deux bras?

Mais n'importe; une fois qu'on connaîtrait et qu'on tiendrait ces deux-là, on pourrait, peut-être, par eux, remon-

ter au troisième. En supposant qu'ils fussent capables de tout supporter et de tout subir plutôt que de le nommer, on trouverait probablement sur eux ou chez eux des papiers qui le nommeraient, qui dénonceraient la constitution et les cadres de la Tugendbund, qui mettraient enfin la main du gouvernement sur le nid de l'association.

Samuel donc se décida à faire comme si tous trois étaient venus.

— Eh bien! Samuel Gelb, reprit l'homme masqué qui avait déjà parlé, tu nous a convoqués pour une communication importante. Nous avons en toi pleine confiance, et nous sommes venus. Maintenant, nous attendons que tu parles.

— Vous ne me demandez pas quel est cet homme? dit Samuel en montrant le comte d'Eberbach.

— Cet homme a été amené par toi, répondit l'interlocuteur. Nous supposons que c'est quelqu'un dont tu es sûr, et qui est utile à la communication que tu as à nous faire. Si tu l'as amené, c'est qu'apparemment il peut entendre ce que tu vas nous dire. Parle donc.

— Voici, dit Samuel. Mais permettez-moi avant tout une question nécessaire: Quels sont vos nouveaux projets depuis la dernière révolution de France?

L'homme masqué secoua la tête en signe négatif.

— Nous sommes ici, répliqua-t-il, pour écouter et non pour répondre. Nous n'avons ni le droit ni la volonté de te renseigner.

Samuel se mordit les lèvres. Il voyait ce qu'était, en réalité, cette pleine confiance que les chefs de l'Union disaient tout à l'heure avoir en lui.

Eh bien! tant mieux! Cette injure lui enlevait son dernier scrupule. Il constatait, une fois de plus, ce qu'il avait à espérer de gens qui le traitaient avec ce mépris, après trente ans de dévouement, de services et d'efforts.

— Vous vous méprenez sur ma question, reprit-il. Il n'entre pas dans les prétentions d'un humble et misérable serviteur comme moi de pénétrer les desseins des mystérieux et inaccessibles seigneurs qui nous conduisent. Je ne vous demande pas vos plans, ni la route que vous comptez suivre. Je voudrais seulement savoir si vous n'avez pas renoncé à l'indépendance. Ma curiosité se borne à vouloir connaître si la Tugendbund existe toujours.

— Pourquoi n'existerait-elle plus? repartit le chef, d'une voix étonnée.

— Vous êtes toujours pour la liberté contre l'autorité, pour les peuples contre les rois?

— Toujours.

— Et l'issue des journées de juillet, l'escamotage de la démocratie par la bourgeoisie, l'avortement de ce douloureux et terrible accouchement d'une nation, tout cela ne vous a pas découragés?

— Le temps est la trame de l'œuvre révolutionnaire. Le peuple est patient, parce qu'il est toujours sûr du lendemain.

— Le peuple est éternel, dit Samuel Gelb, mais chacun de nous est mortel, et a, par conséquent, le droit de penser au présent. Or, le dénoûment de la révolution de juillet est une preuve assez claire qu'à l'heure qu'il est, la démocratie n'est pas ce qui a chance de posséder le monde. A moins donc de faire abnégation de toute per-

sonnalité et de ne vivre que dans l'humanité et dans l'avenir, il est permis de chercher s'il n'y aurait pas une autre voie qui nous menât plus directement au pouvoir.

— Explique-toi plus nettement, Samuel Gelb, répondit l'homme masqué d'une voix où la surprise faisait déjà place à l'indignation.

— Ainsi, reprit Samuel, malgré le résultat des trois journées de Paris, malgré l'écroulement de la République, malgré la proclamation de Louis-Philippe Ier comme roi des Français, vous persistez?

— Oui.

— Rien n'est changé dans vos idées, rien ne sera changé dans vos actes?

— Rien.

— Eh bien! moi, qui ne suis pas comme vous, et qui n'ai pas la fatuité de ne tenir aucun compte de l'expérience, je vous ai fait venir pour vous dire, et je vous dis que vous renoncerez à vos idées, ou que je m'opposerai à vos actes.

— Toi?

— Oui, moi. Moi, Samuel Gelb, obscur affilié de l'Union, dont vous êtes les maîtres souverains, humble serviteur de vos très-hautes volontés, méprisable instrument que vous n'avez jamais daigné ramasser à terre, moi que vous n'avez jamais compté, je me dresse en face de vous, tout-puissants seigneurs et princes que vous êtes, et de mon autorité privée je dissous la Tugendbund.

Il parlait debout, fier, hautain, terrible.

Les deux hommes masqués haussèrent les épaules.

— Vous haussez les épaules? reprit Samuel. Vous ne

croyez pas à mes paroles? Vous n'êtes pas habitués, vous devant qui tout tremble, à ce qu'on ose vous parler de cette façon. Vous prenez en pitié ce pauvre fou de Samuel Gelb qui, seul, a la démence de s'attaquer à une association formidable. Ce sont les duels qu'il me faut. Je provoque la Tugendbund tout entière. Et pour commencer, je tiens ses chefs, et je ne les lâcherai pas.

Et, se tournant vers le comte d'Eberbach.

— Julius, dit-il, donne le signal.

Julius se leva, et alla tourner un anneau de fer scellé dans le mur.

Samuel tira de sa poche deux pistolets, et, en tenant un à chaque main :

— Résistez si vous voulez, messieurs, dit-il aux chefs de la Tugendbund. Mais je vous avertis fraternellement que j'ai le coup d'œil assez juste. Un mouvement, et vous êtes morts. Au lieu que si vous vous laissez faire de bonne grâce, on m'a promis votre vie sauve. Une dernière fois, vous ne voulez pas renoncer à vos idées?

— Insensé! dirent les deux hommes masqués, sans bouger et sans faire un pas ni un geste pour se défendre.

— En ce cas, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui va arriver.

— Que peut-il arriver? répondit l'un des chefs. En supposant que la tentative réussît, il pourrait nous arriver, à nous d'être des martyrs, et à toi, d'être un traître? Mais quel mal penses-tu que cela fît à la liberté

— Cela ne fera toujours pas de bien à votre liberté, à vous, répliqua Samuel. Vous irez, votre vie durant, mé-

diter sur la liberté derrière les murs de la citadelle de Mayence.

A ce moment, la porte de l'escalier supérieur s'ouvrit.

Six hommes armés entrèrent. Le dernier referma la porte derrière lui.

Les deux chefs de l'Union ne bougèrent pas et ne se levèrent pas.

— Mes amis, s'écria Samuel en désignant les deux chefs, emparez-vous de ces deux conspirateurs.

Pas un des six hommes ne fit un pas.

Celui qui les conduisait se tourna du côté de Julius, et l'interrogea du regard.

— C'est juste, dit Samuel; c'est le comte d'Eberbach qui commande, et vous ne devez obéir qu'à lui, Parle, Julius, et dis leur d'arrêter...

Julius se leva, et, montrant du doigt Samuel :

— Arrêtez ce misérable! dit-il aux six hommes.

Samuel porta la main à son front se demandant s'il rêvait.

Julius poursuivit :

— Pour le moment, maintenez-le seulement et empêchez qu'il ne s'échappe. Il faut, d'abord, que nous prononcions sur son sort.

Il se tourna vers les deux chefs :

— Messieurs, dit-il, nous pouvons parler tout haut; ces six hommes sont des nôtres. Il importe peu qu'ils voient mon visage et qu'ils sachent que je suis le Chef suprême....

— Le Chef suprême! s'écria Samuel pétrifié.

— Pardieu, oui, c'est moi. C'est ce qui t'explique le siége

que j'ai pris et la parfaite tranquillité de ces messieurs devant tes menaces. Mais nous causerons de cela tout à l'heure. Pour le moment j'étais en train de dire qu'il suffisait, messieurs, qu'on ne pût vous reconnaître ni l'un ni l'autre. Quant à moi, on peut sans inconvénient savoir que je suis le Chef suprême aujourd'hui, car je ne le serai plus demain.

Les deux hommes masqués firent un geste d'étonnement.

— Ceci est mon secret, continua le comte d'Eberbach. A présent, jugeons cet homme. Donc, il a voulu vous trahir, nous trahir. Mais il s'est pris à son propre piége. Il y a flagrant délit. Nous n'avons donc plus qu'à prononcer l'arrêt. A quelle peine condamnez-vous Samuel Gelb ?

— A mort, répondirent les deux chefs d'une seule voix.

— Bien. Je me charge de l'exécution de la sentence. Et, soyez tranquilles, le châtiment ne se fera pas attendre. Allez, messieurs.

Samuel assistait à tout cela, stupéfait, écrasé, hésitant à en croire ses yeux et ses oreilles, comme dans un songe.

Les deux chefs sortirent.

Le comte d'Eberbach s'adressa aux hommes armés.

— Vous allez me laisser seul avec ce traître, dit-il. Combien êtes-vous dans l'escalier d'en haut? ajouta-t-il en interrompant celui qui les conduisait.

— Douze en tout.

— Et dans l'escalier d'en bas?

— Douze aussi.

— Vous vous rappelez bien mes instructions?

— Oui, monseigneur. Quiconque essayera de sortir sans le mot de passe, poignardé à l'instant même.

— C'est bien. Allez! et que personne n'entre ici, sous quelque prétexte que ce soit, quand même le timbre résonnerait.

— Personne n'entrera, monseigneur.

— Allez.

Les six hommes sortirent, et Samuel resta seul avec Julius.

XXX

ABEL ET CAIN.

Samuel resta immobile sous ce nouvel écroulement de sa destinée. Il périssait par ce qu'il avait fait pour s'élever. Il s'était perdu lui-même.

Où il avait préparé sa grandeur, il trouvait sa ruine.

Et ce Julius, qu'il avait tant méprisé, dans lequel il n'avait vu qu'un instrument passif et inerte; cette apparence humaine, cette végétation sans âme, ce Julius se redressait au dernier moment, et occupait la place que lui, Samuel, avait rêvée toute sa vie!

Julius, chef suprême de la Tugendbund! Cette révélation écrasait la pensée de Samuel Gelb.

Samuel ne trouvait pas une parole.

Mais tout à coup il s'arracha de cette torpeur.

Il ne s'agissait pas de s'engourdir dans l'inaction. Il aurait le temps de s'étonner à son aise plus tard. Pour l'instant, l'essentiel était de ne pas mourir dans ce caveau, comme une souris dans la souricière.

Il regarda Julius.

Julius avait l'air de l'avoir oublié et de penser à autre chose. Une insouciance profonde était sur sa figure.

C'était, ou l'impuissance de la faiblesse ou l'impassibilité du parti pris.

Mais depuis l'étrange révélation de tout à l'heure, Samuel ne croyait plus facilement à la faiblesse de Julius.

Cependant, quel pouvait être le projet de Julius? Il avait renvoyé les hommes qui auraient pu lui prêter main-forte. Qu'il espérât, à lui seul, venir à bout d'un adversaire robuste et vigoureux comme Samuel, c'était impossible. Comment donc entendait-il tenir la promesse qu'il avait faite aux deux chefs de se charger du châtiment?

Samuel essaya de le sonder.

— Ainsi, lui dit-il, tu étais le Chef suprême de la Tugendbund?

— Comme tu vois, répondit froidement Julius.

— L'homme masqué qui, sans dire une parole, assistait à nos réunions de Paris, c'était toi?

— C'était moi.

— Donc, tu m'as trahi?

— Tu crois, traître?

— Oh! pardon, tu as trahi aussi ton roi, qui avait la bonhomie de te croire son ambassadeur en France?

— As-tu oublié, dit Julius, qu'en entrant dans la Tu-

gendbund, tout membre fait serment d'accepter toutes les positions et tous les grades qui peuvent servir l'association ?

— Nous reparlerons de cela plus tard. Mais à l'heure qu'il est tu viens d'accepter une position où tu pourrais moins servir l'association que te nuire à toi-même. Tu aurais mieux fait de choisir une place plus facile, sinon plus honorable, que le grade de bourreau.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous sommes tous deux, et que je suis le plus fort.

— Sans compter que tu as deux pistolets et que je n'ai pas d'armes, ajouta tranquillement Julius.

— C'est toi qui le dis, continua Samuel. Par ces deux motifs, s'il y en a un des deux qui tue l'autre, il y a quelques chances pour que ce soit moi qui sois l'un.

— Je te défie de me tuer, répondit Julius sans s'émouvoir.

— Tu n'as pas besoin de m'en défier.

— Je crois que si. Moi mort, que deviendrais-tu ?

— Je m'en irais.

— D'abord, tu n'as pas le mot de passe.

— J'ai deux pistolets.

— Contre douze hommes qui ont des fusils et des épées ? C'est peu de chose. Et puis, il faudrait commencer par sortir d'ici. Et tu n'as pas la clef.

— Tu oublies, Julius, que c'est moi qui ai bâti ces souterrains et que je connais le secret.

— Essaye.

Samuel alla au ressort de la porte d'en haut et appuya la main.

Le ressort ne bougea pas.

Il alla au bouton de l'autre porte, et appuya encore plus énergiquement cette fois, car il commençait à être inquiet.

Tous ses efforts furent inutiles ; le ressort ne joua pas.

— Malédiction ! s'écria-t-il.

— Tu vois, dit Julius, toutes les précautions ont été prises. J'ai fait casser les ressorts. Il faut que tu te résignes à rester ici.

— Mais je vais appeler, dit Samuel.

— Tu sais que la voix ne traverse pas ces murailles. Quant au timbre, tu m'as entendu ordonner à celui qui conduisait nos amis de ne venir sous aucun prétexte, même au bruit du timbre.

— Mais je vais mettre le feu !

— Mettre le feu à une chambre de granit ? Allons, mon pauvre Samuel, tu deviens fou.

— Eh bien ! dit Samuel brusquement en visant Julius avec un pistolet, je mourrai, mais tu mourras aussi.

— Soit, dit Julius, qui ne sourcilla pas.

— Enfin, voyons, essaya encore Samuel, en baissant le pistolet, quel intérêt as-tu à acheter ma vie au prix de la tienne ? Car tu n'as pas la candeur d'espérer que, si tu ne m'aides pas à sortir d'ici, je t'en laisserai sortir toi-même. Avant de mourir, je te tuerai. Je suis plus fort que toi, je suis armé ; que comptes-tu faire ?

— Rien !

— Voyons, Julius, pas de plaisanterie. Ne joue pas avec

la mort. Tu ne peux sortir d'ici qu'avec moi. Eh bien sauve-toi en me sauvant.

— Je n'ai pas envie de me sauver.

Tout à coup une idée terrible, qu'il avait eu le temps d'oublier dans cet écroulement de la destinée, revint à la mémoire de Samuel.

Il tira sa montre et regarda l'heure.

— Vite, dit-il, sortons. Julius, tu ne sais pas, tu crois avoir le temps d'hésiter et de réfléchir. Mais chaque minute qui s'écoule est une année que tu nous retranches. Vite! partons d'ici. Dans quelques minutes il sera trop tard.

— Pourquoi donc? demanda le comte d'Eberbach.

— Il faut que je te dise tout. Ce n'est pas le moment des scrupules. Julius, tu ne sais pas ce que c'était que ce cordial que tu as bu, et que tu m'as fait boire?

— Ce cordial?

— C'était du poison!

Julius haussa les épaules.

— Du poison? répéta-t-il. Allons, tu veux plaisanter.

— Je ne plaisante pas, répondit Samuel. Je t'en conjure, sortons. Moi seul connais le contre-poison. Nous avons juste le temps. Je te sauverai. Mais dépêchons-nous. Pas une seconde à perdre.

Julius s'assit.

— Mais tu ne m'entends donc pas? s'écria Samuel. Je te dis que ce que nous avons bu, c'était du poison.

— Bah! répondit négligemment Julius. Ci c'était du poison, est-ce que tu en aurais bu?

— Ce poison n'agit qu'au bout d'une heure et demie,

J'avais le temps de faire arrêter les chefs et d'aller boire le contre-poison. Je ne courais aucun danger. Mais voici plus d'une heure d'écoulée. Le temps de préparer ce qu'il faut, nous n'avons pas une minute de trop. Je te jure que c'était du poison.

— Bien sûr.

— Par l'âme de Frédérique.

— Eh bien! dit tranquillement Julius, je le savais.

— Tu savais que ce cordial était du poison?

— Pardieu! sans cela, pourquoi t'en aurais-je fait boire?

— Il le savait!

Ce mot changea toute l'attitude de Samuel Gelb.

Une minute de réflexion, et ce fut un autre homme.

Pour que Julius eût bu du poison, sachant que c'en était, il fallait qu'il eût fait totalement le sacrifice de sa vie. Il n'y avait donc pas à espérer de le décider, par menaces ni par prières.

C'était un plan arrêté d'avance, dès le départ de Paris, plus tôt peut-être.

Eh bien! puisqu'il n'y avait plus possibilité de vivre, puisqu'il ne dépendait plus de Samuel de ne pas mourir, il dépendait au moins de lui de ne pas mourir lâchement.

Lui, Samuel Gelb, serait-il moins résolu et moins brave que ce faible et indécis Julius?

Il jeta tout à coup ses pistolets à terre et se mit à sourire.

— Ainsi, dit-il, c'était une affaire arrangée? Tu m'as amené de Paris avec cette idée dans ta tête? Nous allons mourir ensemble? Tu as combiné cela?

— En effet.

— Par le diable! je t'en fais mon compliment. L'idée est digne de moi, et je te l'envie. Qu'elle s'accomplisse donc! Je serais désolé de faire manquer par ma faute un plan que j'admire. Tu vois que j'ai jeté mes pistolets, et que je ne cherche plus à me sauver. Non, certes, je suis charmé, au contraire, de finir de cette façon curieuse.

Sais-tu que nous jouons ici le dénoûment de la *Thébaïde*, où les deux frères ennemis s'enferrent. Car, tu ne sais pas, nous sommes frères. Ton père ne te l'avait pas dit, par prudence, craignant que le lien du sang ne t'attachât davantage encore à moi, et je te l'avais caché par dédain, ne voulant pas devoir mon ascendant sur toi à autre chose qu'à ma pensée.

Mais maintenant je puis te révéler ce secret plein d'horreur, comme on dit dans les tragédies. J'ai l'honneur d'être le bâtard de monsieur ton père.

Un nuage passa sur le front de Julius, mais il pensa à Frédérique et dit :

— N'importe! il le faut.

— Il le faut d'autant plus! s'écria Samuel. C'est ce qui fait le principal agrément de la situation. Le meurtre ici se rehausse du fratricide. Etéocle et Polynice! Caïn et Abel! Seulement, cette fois, c'est le doux Abel qui égorge le féroce Caïn. Et moi qui te méprisais! Pardonne-moi. Tu m'assassines, je te rends mon estime.

Julius ne répondit pas.

— Tu es tout grave? continua Samuel. Est-ce ce que tu fais qui te trouble la conscience? ou bien es-tu ennuyé de mourir? Moi, vois-tu, dans le premier moment, j'ai

lutté, et j'ai eu tort. La vie n'est rien par elle-même. Or, maintenant, quand même je vivrais cent ans, je ne pourrais plus rien faire. Pour la Tugendbund, je serais un traître; elle me chasserait. N'y étant plus admis, je ne pourrais même plus la vendre. Ainsi, plus rien à faire, ni du côté de la liberté ni du côté de la monarchie. Dès lors l'existence ne serait plus pour moi qu'un fardeau complétement inutile, et tu me rends service en me débarrassant. Merci. J'ai déjà tenté le suicide une fois dans une chûte bien moins terrible pour moi. Un miracle a retenu le rasoir dans ma main déjà levée. Heureusement qu'il n'y a pas de miracles tous les jours. Ici, personne ne viendra nous troubler, et l'on nous laissera mourir tranquilles.

Il regarda la lampe.

— Nous en avons encore pour une heure, à peu près autant que cette lampe. Nous nous éteindrons en même temps qu'elle. Mais n'aie pas d'inquiétude, j'ai composé moi-même ce poison; tu en seras content. Avec lui, pas de souffrances, pas d'agonie, pas de vomissements ignobles. On a toute sa raison jusqu'à la dernière minute. Un peu de chaleur aux entrailles, un peu d'exaltation au cerveau, et puis, tout d'un coup, on tombe par terre. Et c'est fini. Figure-toi que tu meurs d'un coup de foudre. S'il y a un autre monde, par delà le nôtre, tu me remercieras. Nous n'avons donc à nous occuper d'aucuns préparatifs. Notre mort se fera toute seule. Il nous reste une heure. Causons.

Et s'asseyant, il s'accouda sur la table et se croisa les jambes de l'air le plus insouciant, comme s'il eût été dans un salon de Paris,

— Causons, soit, reprit Julius.

— Ah çà, dit Samuel, tu nous détruis tous deux, et je t'en félicite sincèrement. Mais serait-ce une indiscrétion de te demander la raison de cette élégante tuerie?

— J'ai deux raisons : je venge ceux dont tu as fait le malheur, et je préserve ceux dont tu empêchais le bonheur.

— Qui est-ce que tu venges?

— Christiane et moi.

— Christiane?

— Je sais tout. Je sais l'infâme marché que tu as imposé à la pauvre mère qui te demandait la guérison de son enfant. Je sais que tu as trouvé moyen, misérable, de salir une femme avec sa pureté même, et que tu lui as fait un remords de l'amour maternel!

— Qui t'a conté cela?

— Quelqu'un que tu n'oseras pas démentir. Christiane.

— Christiane est vivante! s'écria Samuel bondissant.

— C'est Olympia.

— Et je ne l'ai pas reconnue! Ah! tu fais bien de me tuer, Julius, je n'aurais pas pu vivre avec ce remords.

— Oui, Christiane est vivante, et elle m'a tout dit. Et comprends-tu à présent ce que j'ai à venger? Ma femme torturée, désespérée, réduite à se tuer, et, après qu'un prodige l'a eue sauvée, réduite à se cacher de honte, à m'éviter, à passer sa vie dans la solitude et dans les larmes; ma maison désolée et vide; toute mon existence renversée, ruinée, perdue; voilà ce que je punis; voilà la dette que tu as à me payer : voilà les vingt années de deuil

et de misère que ne compenseront pas, avoue-le, les soixante minutes que tu vas mettre à mourir.

— Pas même soixante, interrompit Samuel Gelb. J'ai le regret de t'apprendre que l'heure marche, tandis que nous nous livrons à cette conversation fraternelle, et que, pour te payer ma dette, je ne possède plus que quarante minutes.

Mais, reprit-il, tu disais que tu ne me tuais pas seulement par vengeance, que c'était aussi une mesure de précaution. Tu m'as dit qui tu venges; dis-moi qui tu préserves.

— Qui je préserve? Frédérique et Lothario.

— Lothario vivant aussi! s'écria Samuel, qui ne put s'empêcher de tressaillir sur sa chaise.

XXXI

DEUX MORTS.

Samuel Gelb, atterré, ne pouvait que répéter ces mots: Lothario vivant! Lothario vivant!

— Oui, dit Julius, il va épouser Frédérique. C'est pour cela que je meurs avec toi. Il faut que je meure pour que Lothario puisse épouser Frédérique; il faut que tu meures pour que tu ne puisses pas la lui disputer.

— Lothario vit! répéta encore Samuel ne revenant pas

de sa stupéfaction, et il va épouser Frédérique! Ah! çà, tout ce que j'ai essayé m'a donc avorté dans les mains! Je n'ai pas plus réussi contre un enfant que contre l'empereur Napoléon! Lothario épouser Frédérique! misérable impuissant que je suis! Quoi! moi, Samuel Gelb, j'ai combiné toutes les ressources de mon intelligence, j'ai construit un piége auquel j'ai pensé pendant un mois, j'y ai poussé ce frêle et confiant jeune homme, et...

— Et c'est toi qui y es tombé, répliqua Julius. Non, Samuel, tu n'es pas impuissant, c'est l'homme qui l'est. Tu as voulu te passer de Dieu. Tu as fait de ta volonté ton unique Providence. Tu n'as cru qu'en ton orgueil. Alors Dieu a tourné contre toi tous tes projets. Où tu voyais le port il a mis l'écueil. Moi que tu méprisais, parce que je n'avais pas la prétention de substituer ma volonté aux lois providentielles, parce que je laissais faire Dieu, j'ai trouvé tout ce que tu as cherché. J'ai été le chef suprême de la Tugendbund. Et dans ce moment même nous voilà en présence, moi le faible et toi le fort; lequel tient et domine l'autre, dis? Crois-tu encore à l'homme tout-puissant, seul créateur du ciel et de la terre? Vois où tu en es arrivé après tant d'efforts inouïs et persévérants : la révolution contre Charles X a donné le trône à Louis-Philippe; ta trahison contre les chefs de la Tugendbund leur a donné ta vie; ta machination contre Lothario lui a donné Frédérique!

— Ne me parle pas de cela! s'écria Samuel avec rage. Ne prononce pas ces deux noms de Frédérique et de Lothario. Parle-moi de tout, excepté de cela.

— Ah! tu es jaloux?

— Lothario épouser Frédérique ! Non, dis-moi que cela n'est pas, qu'il est mort, que tu lui as brûlé la cervelle, qu'il a souffert en mourant, que j'ai réussi à le faire malheureux...

— Tu as réussi à le faire heureux un peu plus tôt. Car c'est le duel de Saint-Denis qui a été l'occasion de la démarche de Christiane et de la résolution que j'ai prise de nous supprimer, toi et moi, pour faire place au soleil de ces deux jeunes cœurs. Au fond, Frédérique et Lothario devraient t'être reconnaissants, c'est toi qui les marie.

— Eux se marier ! dit Samuel, bondissant debout. Et par moi ! Non, c'est impossible ! je ne veux pas !

— Ils se passeront bien de ton consentement.

— Oh ! mais c'est horrible ! s'écria Samuel en marchant de long en large comme une hyène dans sa cage. Savoir que celle qu'on aime se marie, et être en prison, et savoir qu'on va mourir !

— Tu es puni, dit Julius. Tu vois maintenant que...

Il n'acheva pas. Il porta tout à coup la main à sa poitrine, comme s'il venait d'y sentir une morsure violente.

Son visage devint tout pâle.

— Déjà ! dit-il.

Samuel accourut.

— Tu vois que je ne te trompais pas, dit-il, et que tu es empoisonné. Voyons, il est peut-être temps encore. Veux-tu que nous sortions ? Nous boirons le contre-poison, et j'irai tuer Lothario.

Julius ne répondit pas.

Seulement il s'appuya sur la table, de crainte de tomber.

— Je t'en prie, insista Samuel. Je veux bien mourir, mais je ne veux pas que Lothario épouse Frédérique. Viens, il est encore temps; je te sauverai, je te le promets.

— Quel bonheur! dit Julius; tu m'avais dit quarante minutes, mais, Dieu merci! ma constitution affaiblie n'ira pas jusque-là. Je sens que je vais être délivré.

— Au nom de l'autre vie que tu espères, supplia Samuel, sortons. Laisse-moi aller tuer Lothario; je te jure que je me tuerai après.

Julius le regardait avec des yeux tout grands ouverts qui avaient l'air de ne pas voir.

Par instants, une contraction convulsive courait sur son visage.

— Viens, je te sauverai.

Au moment où Samuel prononçait ces paroles, la tête de Julius tomba lourdement sur la table.

Samuel avança la tête pour le retenir; mais la secousse avait dérangé l'équilibre du corps. La tête rebondit, et Julius roula, déjà roide, à terre.

— Nature de femme! s'écria Samuel avec désespoir. Il n'a pas pu vivre dix minutes de plus! Imbécile! Il est trop tard.

Il mit un genou en terre, et souleva la tête de Julius.

Julius sembla faire un effort immense.

— Ecoute, dit-il.

— Quoi? fit Samuel.

— Ne sois pas jaloux, murmura Julius avec difficulté, et en mettant un intervalle d'une parole à l'autre... Tu es

assez puni... Tu ne pouvais pas épouser Frédérique... C'est ta fille !

— Ma fille ! s'écria Samuel bouleversé.

— Oui, Christiane est sa mère... Adieu... Je te pardonne.

Julius se tut. Le souffle expira sur ses lèvres.

Il venait de mourir.

Samuel lâcha la tête qu'il tenait dans ses mains, et se leva.

— Ma fille ! pensait-il. Frédérique est ma fille !

Et toute son âme était absorbée dans cette pensée.

Il se remit à marcher, sans réflexion précise, et absolument envahi par cette révélation si inattendue.

— Frédérique ! ma fille ! répéta-t-il. Je m'étais donc trompé sur la nature de mon amour. Ma fille ! ma fille !

Il regarda l'heure à sa montre.

— Encore dix minutes, dit-il.

Ainsi, lui l'égoïsme, la personnalité, il avait eu avec lui, pendant dix-sept ans, un être né de lui, plus lui que lui-même, en qui il aurait pu vivre et se renouveler. Qui sait le changement qu'aurait introduit peut-être dans son cœur et dans son esprit un pareil secret, s'il l'avait connu ? Qui sait quelle douceur, quelles consolations, sa fille eût pu mettre dans son caractère et dans ses aigreurs ? Qui sait quelle puissance cela eût pu ajouter à son énergie, de travailler pour un autre, et ce qu'aurait gagné son égoïsme à devenir du dévouement ?

Et ce renfort qu'il avait à son côté, cet encouragement de tous les jours, ce redoublement d'ardeur, sa fille, il l'avait ignorée. Ah ! ce n'était pas là sa moindre punition,

d'apprendre qu'il avait eu une fille au moment où il ne l'avait plus.

Et cependant il ne pouvait s'empêcher de rendre grâces au hasard étrange qui, mettant ainsi sa fille sous son toît et la lui faisant aimer, s'était opposé à ce qu'il devînt son mari, et avait mis entre eux, d'abord Lothario, et ensuite Julius.

Et le Satan se dit, à cette heure solennelle :

— Ah ! décidément, est-ce qu'il y aurait quelque part une force et une justice supérieures aux nôtres? Est-ce que vraiment Dieu dispose ?

A ce moment il se sentit chanceler.

Il s'arrêta, son regard devint fixe.

Puis il tomba à la renverse, la tête sur les pieds de Julius.

Il était mort.

C'est alors que la porte s'ouvrit, et que Christiane et Frédérique entrèrent, conduites par le jeune homme.

Elles se trouvèrent devant deux cadavres.

— Trop tard ! s'écria Christiane. A genoux, ma fille, et prions Dieu.

XXXII

DEUX MARIAGES.

Six semaines après la scène lugubre que nous venons de raconter, deux femmes étaient agenouillées sur une tombe dans le cimetière de Landeck.

Frédérique et Christiane n'avaient pas quitté le château d'Eberbach depuis la mort de Julius. Elles n'avaient pas voulu abandonner l'être cher et dévoué qui s'était scellé sous terre pour faire place au bonheur de sa fille.

Tous les jours, lorsque le soir tombait, la mère et la fille sortaient du château, et allaient au cimetière.

Là, à travers l'épaisseur du sol, elle causaient avec celui qui s'en était allé, et il leur semblait que l'absent redevenait présent pour quelques minutes. Elles le voyaient, elles lui parlaient, et lui aussi les voyait et leur parlait.

A genoux, pour se rapprocher de lui davantage, elles lui reprochaient de les avoir quittées. C'étaient de tristes et tendres effusions où, douleur, reconnaissance, amour, elles répandaient tout leur cœur. Le mort tressaillait dans sa tombe. Oh! l'on n'est vraiment mort que quand on est oublié, et jamais Julius, à aucun moment de son existence, n'avait plus vécu que maintenant, dans de tels souvenirs et dans de telles larmes.

Les premières de ces entrevues des deux femmes avec le mort si cher furent mornes et navrées. D'abord, la mort de ceux qu'on aime produit l'effet de l'arrachement. Toutes les fibres de l'âme se déchirent et saignent.

Mais la Providence, qui veut que l'humanité regarde en avant et ne s'absorbe pas dans le regret du passé, cicatrise toujours les blessures les plus profondes. Le désespoir s'apaise, et comme, après tout, on est sûr de rejoindre dans la tombe ceux qu'on y a déposés, on prend patience, et l'on regarde la mort comme un rendez-vous où l'on ne tardera pas à se retrouver tous.

Et puis, il n'y a rien de plus calmant qu'un cimetière, surtout un cimetière de campagne. Dans les villes, les cimetières ne sont ouverts que le jour. La foule y abonde, c'est une promenade ; la curiosité y flâne et y bavarde; les marbriers et les maçons vous y poursuivent, vous faisant leurs offres de services et offensant la sainteté de la mort du scandale de la spéculation. Pas de silence, pas de respect, pas de piété.

Mais dans les villages, les morts dorment tranquilles. Pas d'oisif qui vienne les importuner. La solitude leur laisse le repos, si bien mérité après la vie.

Pas de grilles et de gardiens qui interrompent la prière à une certaine heure. Le cimetière n'est jamais fermé. Vous pouvez y pleurer la nuit; et c'est la nuit seulement qu'il fait bon aller sur les tombes. C'est la nuit que les morts remuent dans leurs fosses et répondent à ce que vous leur dites. C'est la nuit qu'on entend leur voix dans le faible bruissement des herbes. Il n'y a de tombes que la nuit.

Ce soir-là, le ciel bleu s'inondait de lune. Le temple de Landeck éclatait comme un mur de neige. Septembre retenait son souffle. Les oiseaux dormaient dans leurs nids, et l'on aurait dit qu'on entendait le mouvement des étoiles.

Il y avait une telle douceur dans toute la nature, que Christiane et Frédérique se sentaient le cœur tout attendri. Il était impossible que le même Dieu qui avait fait tant de choses douces, le ciel si souriant, la brise si caressante, les fleurs si parfumées, fût plus méchant que sa création et séparât à jamais ceux qui s'étaient aimés. Ce calme de la nature était une promesse.

Tout cela, rayons, haleines et senteurs, disait à la mère et à la fille :

— Essuyez vos pleurs, vous le reverrez. Il dort; mais il se réveillera.

Et comme Frédérique avait en elle une pensée qu'elle tâchait d'écarter, ne voulant, sur cette tombe, penser qu'à son père, cette nuit sereine et calmante lui disait encore tout bas :

— Pense à Lothario, tu le peux sans scrupule. C'est pour que tu sois heureuse que ton père est mort. Sois heureuse, il t'en remerciera de là-haut.

Au moment où il semblait à Frédérique que son âme entendait ces paroles murmurées par une voix inconnue, un bruit d'herbes froissées derrière elle lui fit involontairement tourner la tête.

Elle aperçut Lothario.

A la vue de celui dont elle était séparée depuis si longtemps, elle se sentit défaillir, et elle demanda pardon à son père mort d'être si joyeuse.

Christiane avait vu Lothario. Elle lui laissa le temps de s'agenouiller et de prier.

Puis se levant :

— Venez, enfants, dit-elle.

Tous trois sortirent du cimetière sans dire une parole.

Mais lorsqu'ils furent dans le sentier qui conduisait au château :

— Embrassons-nous tous trois, dit la mère; et aimons-nous bien, car celui qui nous aimait le plus est parti.

— Vous êtes bonne, ma mère, s'écria Frédérique, comprenant que Christiane avait dit : Embrassons-nous tous trois, pour qu'ils eussent le droit de s'embrasser tous deux.

Chaste et pure étreinte, où la mère sanctifiait les amoureux.

Ils revinrent ensemble au château, et ce fut une bonne soirée après ces tristes semaines.

Lothario avait reçu en Amérique une lettre de son oncle qui le rappelait en toute hâte. Il était accouru, et avait trouvé à Paris une lettre de Christiane, par laquelle il avait appris le noble et douloureux dévouement du comte.

Mais Christiane ne voulait pas que sa fille restât dans ces idées pénibles. Frédérique n'était pas dans l'âge de la souffrance. D'ailleurs, elle avait déjà eu plus que sa part dans ces dernières années. La pauvre mère refoula elle-même son deuil, et tâcha de sourire pour faire sourire sa fille.

Elle voulut que Lothario racontât son voyage, et les tempêtes de la mer, et le soleil de l'Amérique. Puis elle

parla de l'avenir et du mariage de ses enfants, qu'elle autoriserait aussitôt que l'année de deuil serait finie.

Lothario et Frédérique lui baisèrent les mains, et s'endormirent sur cette chère espérance.

A partir de ce jour, l'horizon s'éclaircit peu à peu pour ces trois cœurs si durement éprouvés.

Le château recommença à vivre et à espérer.

Gamba était là, content de respirer en plein air, et d'avoir une pelouse où il pouvait, de temps à autre, étonner les domestiques de quelque cabriole impossible.

Gretchen était revenue de Paris. Christiane et Frédérique avaient exigé qu'elle logeât désormais au château, et elle y avait consenti pour ne pas les quitter dans leur affliction.

Il était convenu qu'elle se marierait avec Gamba le même jour que Frédérique avec Lothario.

Les semaines et les mois passèrent ainsi, entre le regret et l'espérance, s'éloignant de la tombe et se rapprochant du lit de noce.

Cependant, Gamba se sentait par moments un peu humilié de manger un pain qu'il ne gagnait pas. Lui, homme, il était nourri par des femmes !

Depuis qu'il avait renoncé à son noble métier de saltimbanque, il n'avait pas possédé en propre une baïoque d'Italie, ni un kreutzer d'Allemagne, ni un sou de Paris.

Il avait beau se dire que Christiane ne faisait que lui rendre ce qu'il avait fait pour elle, et que, si elle lui donnait le pain, il lui avait donné la vie, son orgueil d'acrobate se révoltait à l'idée qu'il ne se suffisait pas à lui-même, qu'il ne travaillait pas, qu'il n'avait aucune indus-

trie, et qu'il n'était plus qu'un grand fainéant à qui l'on donnait la becquée comme à un enfant ou à un infirme.

Infirme ! lui, l'homme-muscles, lui qui faisait un si prodigieux usage de ses bras et de ses jambes !

Gamba chercha donc quelle spéculation il pourrait entreprendre et quel métier il pourrait exercer.

Pour lui, après l'honorable profession de saltimbanque, qui ne lui aurait pas été permise par Christiane ni par Gretchen, il n'y avait plus au monde que la profession de gardeur de chèvres.

Les chèvres aussi sont des saltimbanques. Au moins, les tours de force qu'il ne pourrait plus faire lui-même, Gamba les verrait faire à ses chèvres. Il les verrait se pendre au bord des précipices, sauter sur les abîmes, enjamber les gouffres. Elles lui rappelleraient son passé. Ce serait toujours cela. Ne pouvant plus être acteur, il serait spectateur.

Son parti fut pris aussitôt.

Il avait quelques économies, dues aux libéralités de Christiane. Il sortit un matin avant le jour, et rentra le soir, escorté d'un peuple de chèvres.

Il avait battu tout le pays, et il avait acheté toutes les chèvres des environs.

Il adjoignit son emplette au troupeau de Gretchen, et dorénavant son existence eut une raison d'être. Sa fierté fut satisfaite. L'exploitation de son troupeau lui rapporta plus qu'il ne lui fallait pour vivre, et il put se rendre ce noble témoignage qu'il n'était à charge à personne.

Dès lors, la joie régna dans l'âme de Gamba. Sa vie fut pleine. Quand il songeait au passé, aux sauts de carpe

sur les places publiques, à la souplesse des articulations, à l'agilité, à la vivacité, à la grâce, il avait ses chèvres ; quand il songeait à l'avenir, au bonheur de ne pas vieillir dans l'isolement, au besoin d'avoir près de soi quelqu'un qui s'intéresse à vous, qui vous aime, qui vous sourit, il avait Gretchen.

Rien donc ne manquait à ses instincts : Gretchen faisait la joie de son cœur, et ses chèvres la joie de ses jarrets.

Tout arrive, même ce qu'on désire, a dit un poëte.

Le 26 août 1831, le jour se leva gaiement sur le château d'Eberbach. Quoique ce ne fût pas un dimanche, toute la maison et tout le village de Landeck mettaient leurs habits de fête. Le temple s'emplissait de fleurs. Tout Landeck était invité à un grand dîner et à un grand bal qui devaient avoir lieu dans la cour du château, à l'occasion du double mariage de Frédérique avec Lothario et de Gamba avec Gretchen.

Tout le monde achevait de s'habiller pour se rendre au temple. Gamba, prêt depuis longtemps, errait du perron à la grille, en proie à une préoccupation évidente.

De temps en temps il sortait et jetait un regard inquiet sur la route.

Il attendait quelque chose ou quelqu'un qui ne venait pas.

Enfin, Frédérique parut, et il fallut se mettre en route. Quelque satisfaction qu'éprouvât Gamba de la réalisation d'un vœu caressé si amoureusement, il ne put effacer entièrement de son front une ombre de contrariété. Son bonheur était incomplet.

Le cortége franchit la grille... A ce moment, un bruit vague se fit entendre au loin.

— Attendez! s'écria Gamba, dont le visage se mit à rayonner; les voici!

Le bruit se rapprochait rapidement, et l'on ne tarda pas à distinguer une musique bizarre où les fifres, les tambours de basque et les castagnettes s'accompagnaient de cris gutturaux et d'exclamations aiguës.

Presque aussitôt une voiture déboucha au tournant du chemin.

— Ici! cria Gamba en se jetant à la tête des chevaux.

La voiture s'arrêta court, et il en descendit une troupe de bohémiens, hommes et femmes, bariolés, pailletés, dorés, étincelants.

— En avant maintenant! dit Gamba. Nous sommes au complet.

On se mit en marche, au bruit retentissant des fifres et des cymbales. Pour charmer les yeux en même temps que les oreilles, tandis que la moitié des bohémiens entrecognait les cuivres et râclait les boyaux, l'autre moitié dansait, sautait, cabriolait, faisait la roue, tourbillonnait, courait au galop sur les mains.

Gamba était ravi. Ces nobles exercices, qui avaient été l'étude constante de son enfance et de sa jeunesse, le transportaient, l'empoignaient, le grisaient.

L'enthousiasme lui montait au cerveau. Il riait, il applaudissait, il battait des mains, Il avait des démangeaisons dans les mollets.

A chaque instant, il se retenait, de peur de céder à l'envie immense qu'il avait de marcher sur la tête. Il ne fal-

lait pas moins que la présence de Christiano et le regard de Gretchen pour l'empêcher de rouler dans la poussière ses beaux habits de noce et sa gravité de marié.

Il luttait. Mais pourquoi la route était-elle si longue? Pourquoi les beaux tours de force de ses amis étaient-ils si tentants? Le désir devenait plus fort et plus irrésistible à chaque pas du cortége et à chaque gambade de la bande.

Un incident vint conspirer contre Gamba et acheva la déroute de sa majesté chancelante. Parmi les bohémiens, il y en avait un presque enfant, qui commençait le métier, et qui avait plus de témérité que d'adresse. Cela suffisait pour le vulgaire, mais non pour un artiste comme Gamba, qui haussait les épaules et faisait les gros yeux au petit bohémien.

— Mal, lui disait-il tout bas. Ce n'est pas cela. Du jarret, malheureux! plus de reins! Mais va donc!

Et il s'irritait, et il était sur le point de s'élancer pour joindre l'exemple au précepte.

Le petit bohémien entendait les critiques de Gamba, et, comme il arrive toujours des critiques qu'on écoute, il se troublait, il doutait, il perdait la tête.

Si bien qu'à quelques pas du temple, tout Landeck, rangé en double haie, regardant entrer la noce, et le pauvre petit, ébloui de tant de foule et étourdi de tant de reproches, voulant faire la chose du monde la plus simple : la roue, posa ses mains à faux, inclina de côté, et s'étala de son long par terre, au milieu des éclats de rire universels.

Gamba n'y tint plus. Oubliant tout pour ne plus penser

qu'à son art humilié en public, il se précipita la tête par terre, exécuta lestement ce que le petit bohémien avait manqué, et alla retomber debout sur ses pieds au seuil du temple.

Ce fut ainsi qu'il inaugura l'austère cérémonie de son mariage.

Il nous reste à raconter comment il la parfit, et comment il entra le soir dans la chambre de sa femme.

La journée fut pleine de joie et de tumulte. Après le dîner les danses commencèrent. Les bohémiens en furent naturellement l'ornement principal.

Le petit bohémien prit vingt revanches de sa chute malheureuse. Gamba convint qu'il avait contribué à cette chute par ses critiques intempestives, et reconnut qu'on n'améliorait les artistes que par des éloges.

Il donna lui-même une représentation extraordinaire de tous les tours dont il avait autrefois émerveillé les gondoliers de Venise et les lazzaroni de Naples. Notre ancien ami le bourgmestre Pfaffendorf, qui, pour être plus vieux de dix-huit ans, n'en était pas moins gaillard, et qui avait profité de sa ressemblance avec une tonne pour se faire emplir de vin, déclara qu'il n'y avait là rien de difficile, et que, tout vieux qu'il était, il en ferait autant que Gamba.

Ce qui lui fut une occasion de se poser en zéphir sur le dossier d'une chaise, et de s'écrouler majestueusement sur l'herbe molle.

Vers dix heures, Christiane, Frédérique et Lothario se retirèrent.

Gretchen resta jusqu'à minuit. Alors les femmes la conduisirent à sa chambre.

Quand elles redescendirent, les hommes avaient disparu; les lumières étaient éteintes. Il n'y avait plus dans le jardin que la solitude et la nuit.

Au bout d'une demi-heure, Gretchen, inquiète de ne voir venir personne et de ne plus entendre aucun bruit, ouvrit sa croisée.

Elle aperçut avec étonnement une corde qui venait s'attacher au balcon de fer qui garnissait la fenêtre.

L'autre bout de la corde, autant qu'elle pouvait distinguer dans l'obscurité, allait rejoindre un arbre placé à une cinquantaine de pas. Au moment où elle se demandait ce que faisait là cette corde, des torches s'allumèrent dans le jardin qu'elles illuminèrent comme en plein jour, et Gretchen vit tout à coup Gamba perché dans l'arbre, appuyé de la main droite à une branche, et posant les pieds sur la corde.

Gretchen, effrayée, voulait crier; mais elle craignit qu'un cri ne surprît Gamba et ne lui fît perdre l'équilibre. Elle se retint, pâle de terreur.

Gamba lâcha la branche, et se mit à marcher sur la corde, souriant et tranquille, aussi à l'aise que s'il eût été sur le sable de l'allée.

Une minute après, il sautait lestement dans la chambre.

Des applaudissements frénétiques retentirent dans le jardin.

Gamba se pencha au balcon :

— C'est bien, dit-il; gens de Bohême et de Landeck, à demain.

Et il ferma la croisée.

Et cependant, Christiane était agenouillée dans sa chambre, et elle disait :

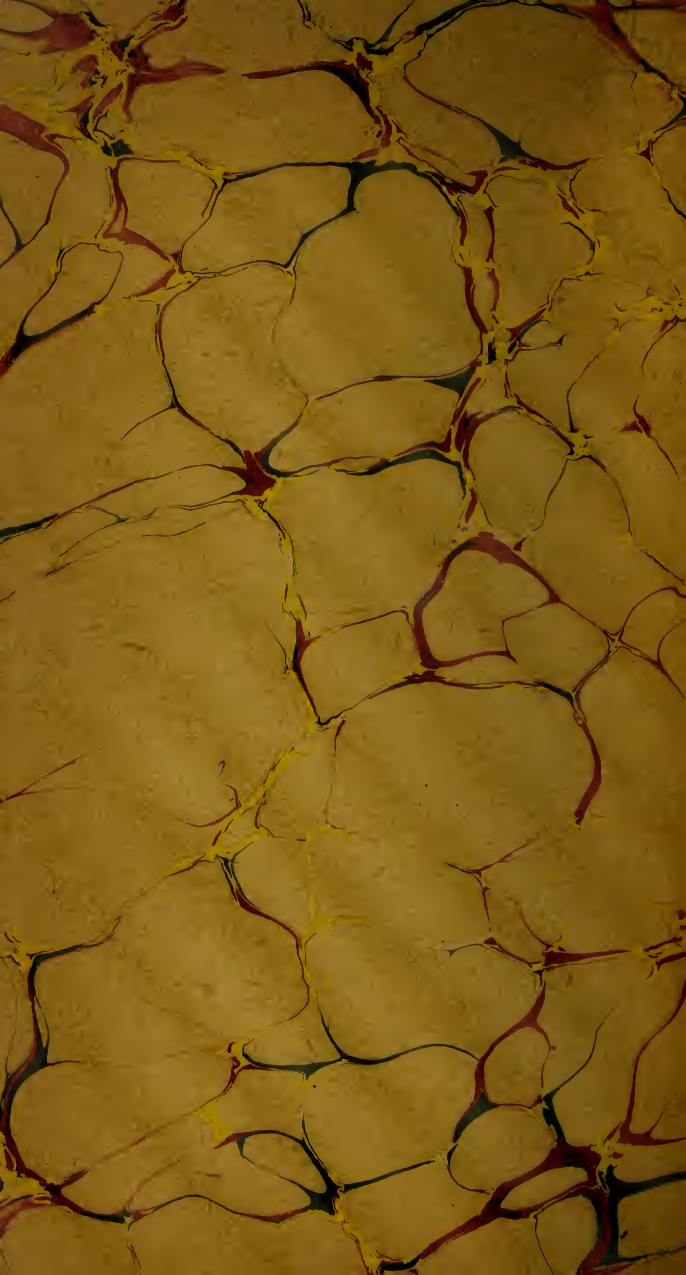
— Allons! la miséricorde divine est infinie. Au moins, ma fille sera heureuse. Mon pauvre Julius, je t'en veux de ce que tu as fait ; mais, hélas! à ta place, j'en aurais fait tout autant.

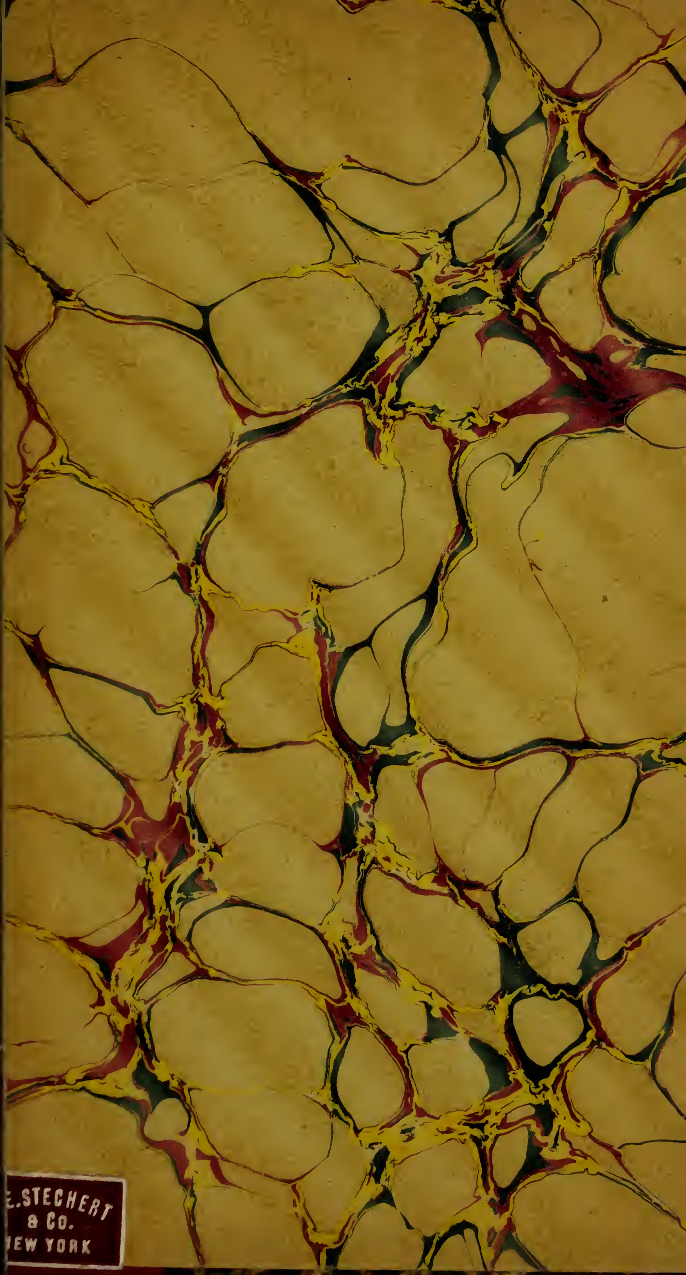
FIN DE DIEU DISPOSE

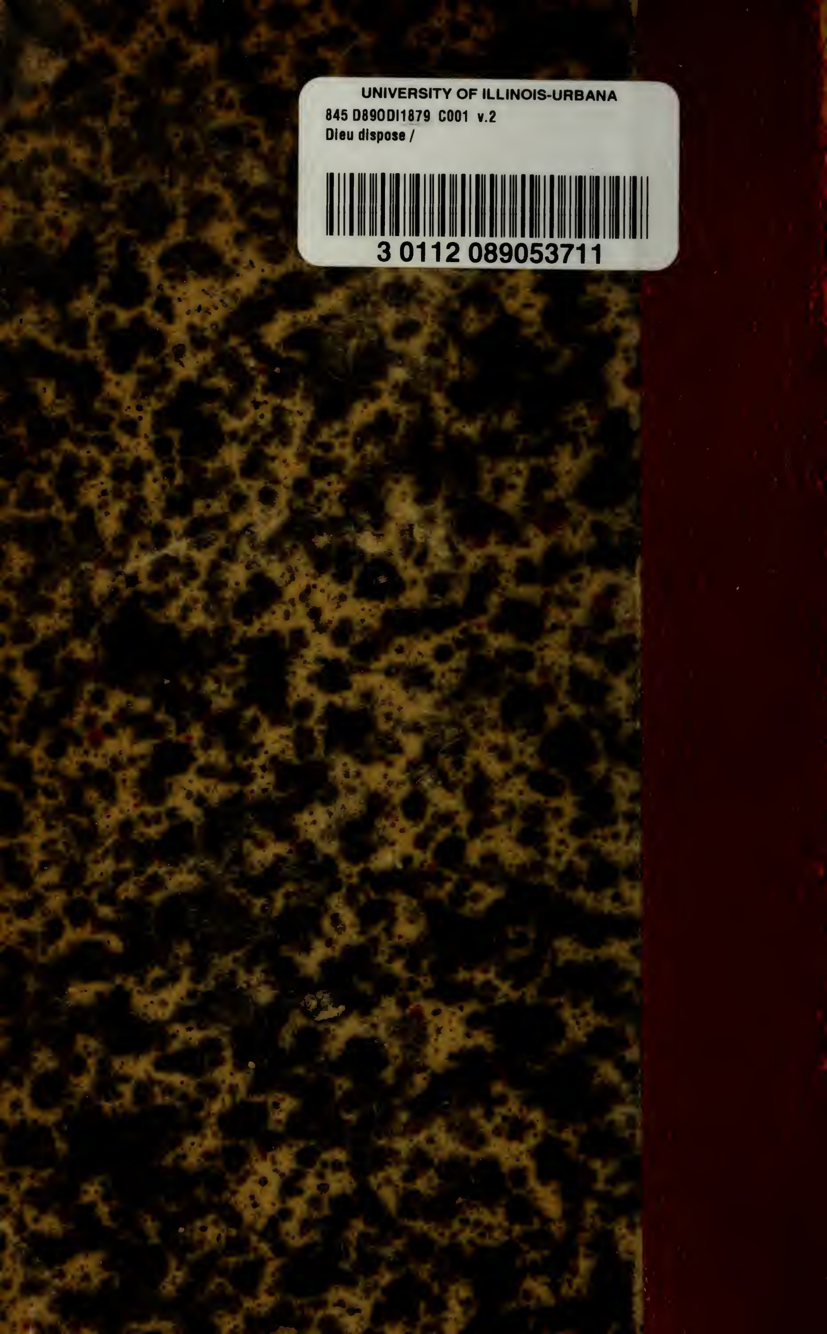
TABLE

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




E.STECHERT
& CO.
EW YORK


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
845 D890DI1879 C001 v.2
Dieu dispose /
3 0112 089053711